

LE CANADA ET LA GUERRE DE CORÉE

Le Canada et la **GUERRE DE CORÉE**



LA DIRECTION HISTOIRE ET PATRIMOINE
MINISTÈRE DE LA DÉFENSE NATIONALE



ART GLOBAL

LE CANADA ET LA GUERRE DE CORÉE

Le Canada et la
GUERRE DE CORÉE



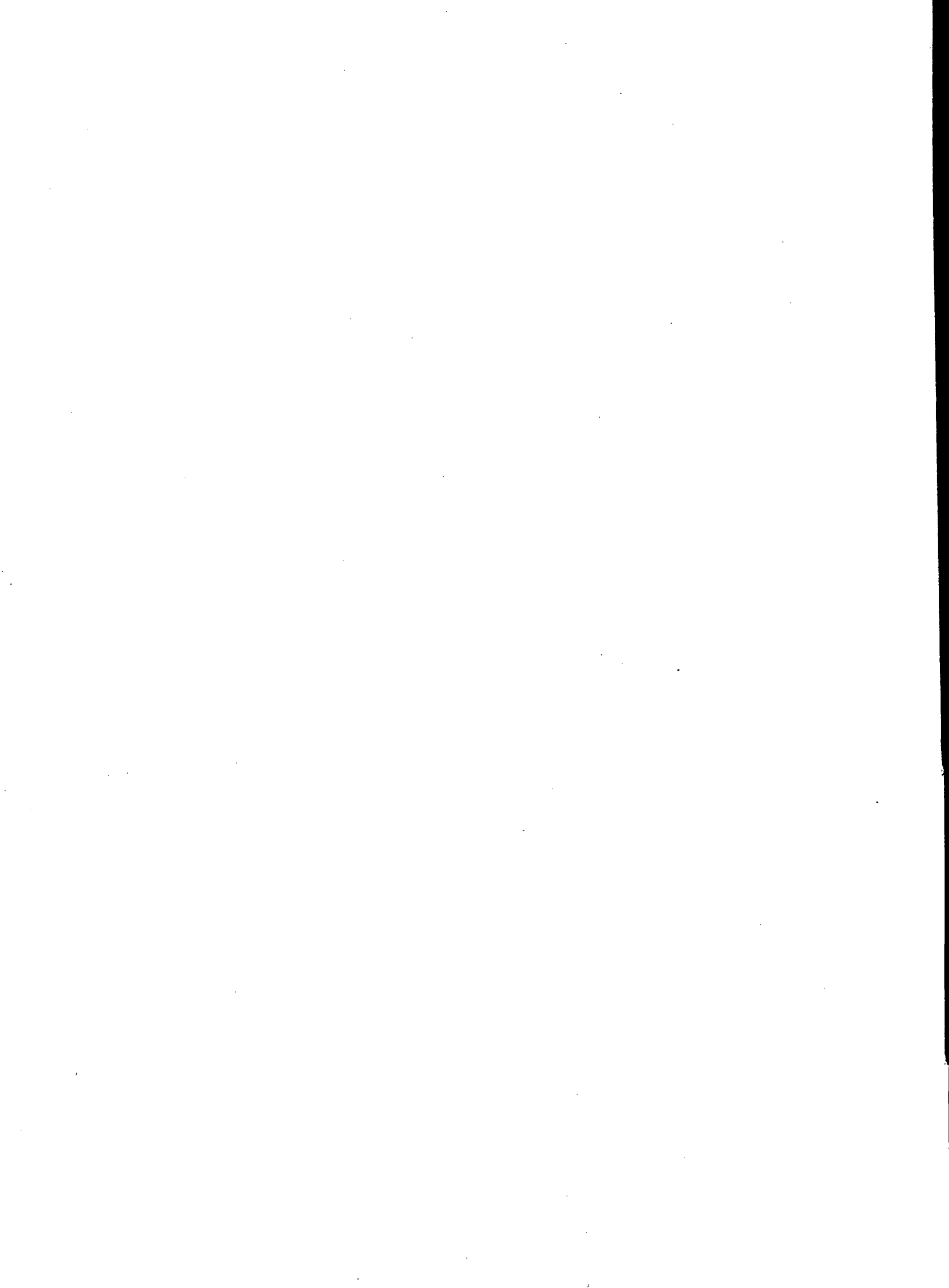








Le Canada et la
GUERRE DE CORÉE



Le Canada et la **GUERRE DE CORÉE**

LA DIRECTION HISTOIRE ET PATRIMOINE
MINISTÈRE DE LA DÉFENSE NATIONALE



Données de catalogage avant publication (Canada)

Vedette principale au titre :
Traduction de : Canada and the Korean War.
Comprend un index.
ISBN : 2-920718-84-3

1. Guerre de Corée, 1950-1953 - Participation canadienne. 2. Canada. Armée canadienne - Histoire - Guerre de Corée, 1950-1953.
3. Guerre de Corée, 1950-1953 - Ouvrages illustrés. I. Canada. Ministère de la défense nationale. Direction – Histoire et patrimoine.

DS919.2.C3614 2002 951.904'24'0971 C2002-940247-6

Directeur du projet : Stephen J. Harris

Conception et réalisation : Ara Kermoyan

Édition : Christine Rebours, Michel Therrien

Illustration de la jaquette :
inspirée de la médaille du service
des Nations Unies (Corée)

Pages de garde : Edward Zuber, 1932 -
L'Arrivée, 1978
CWM - 90033

Publié par les Éditions Art Global et le ministère de la Défense nationale en coopération avec le ministère des Travaux publics et Services gouvernementaux, Canada. Tous droits réservés. Il est interdit de reproduire ou de transmettre le contenu de la présente publication, sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, enregistrement sur support magnétique, reproduction électronique, mécanique, photographique, ou autre, ou de l'emmagasiner dans un système de recouvrement, sans l'autorisation écrite préalable du ministre des Travaux publics et Services gouvernementaux, Ottawa, Ontario, Canada K1A 0S5.

© Sa Majesté La Reine du chef du Canada, 2002
Numéro de catalogue : D61-13/2001F

Art Global
384, Laurier Ouest
Montréal, Québec, Canada H2V 2K7
ISBN : 2-920718-84-3

Imprimé au Canada

Art Global bénéficie de l'appui de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).
Art Global reconnaît également l'aide financière du Gouvernement du Canada par l'entremise du programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition pour ses activités d'édition.

This work was published simultaneously in English under the title:
Canada and the Korean War
ISBN 2-920718-85-1

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE ET REMERCIEMENTS

9

CHAPITRE I

13

« LE PAYS DU MATIN CALME »

CHAPITRE II

21

« LES PREMIERS EN LIGNE »

CHAPITRE III

37

LE CONTINGENT SPÉCIAL

CARTES

49 - 64

CHAPITRE IV

65

CAP AU NORD SUR KAP'YONG

CHAPITRE V

77

LA 25^e BRIGADE AU COMBAT

CHAPITRE VI

89

MAINTENIR LES POSITIONS

CHAPITRE VII

101

LE POINT MORT

CHAPITRE VIII

117

DES ÎLES ET DES TRAINS

CHAPITRE IX

129

LES OPÉRATIONS AÉRIENNES

CHAPITRE X

143

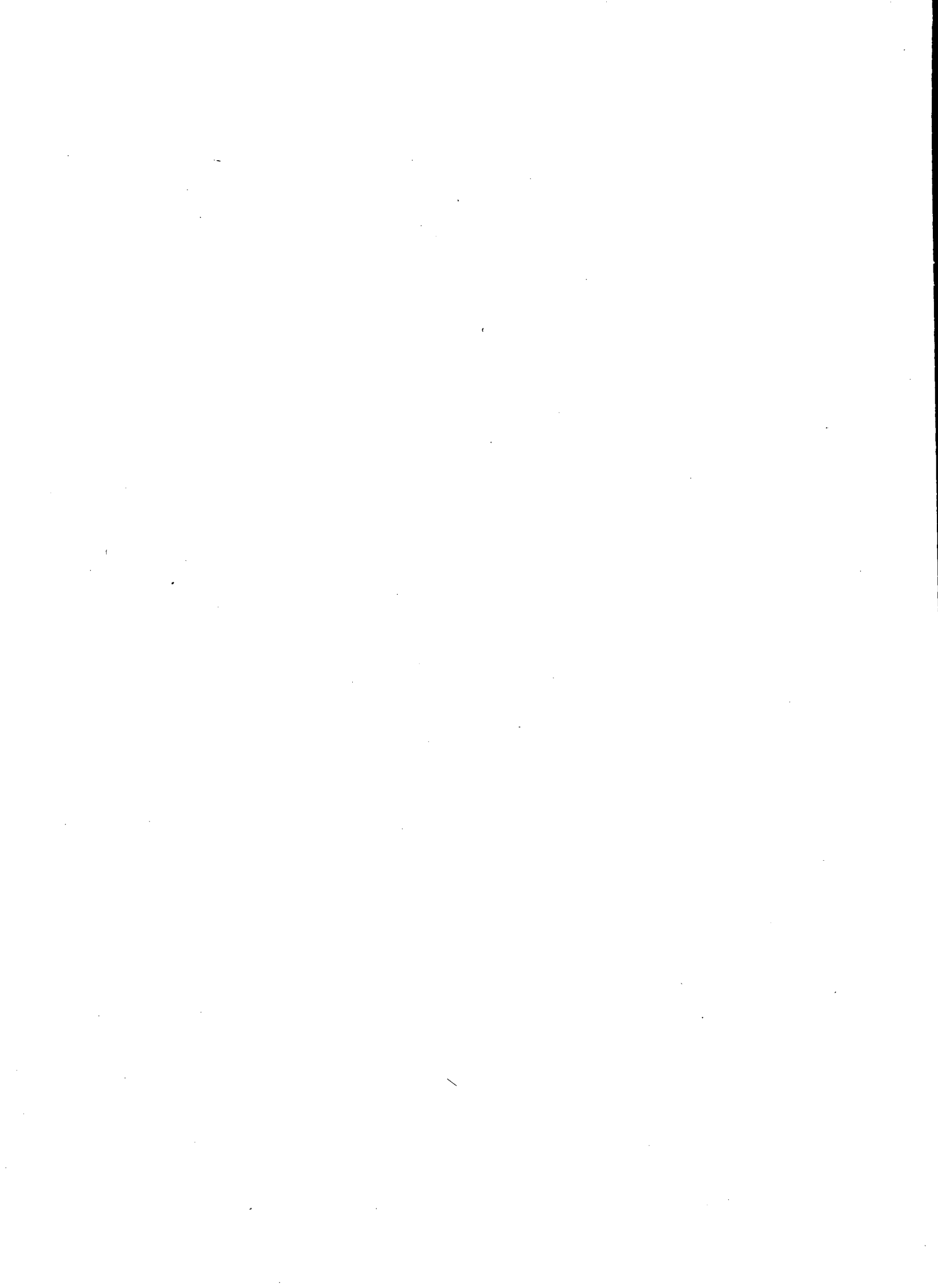
LA FIN DU CONFLIT

NOTES

151

INDEX

157



PRÉFACE ET REMERCIEMENTS

Le lieutenant-colonel Herbert Fairlie Wood, qui a servi en Corée en qualité de commandant du 3^e Bataillon, Princess Patricia's Canadian Light Infantry, a signé l'histoire officielle de l'armée canadienne en Corée sous le titre Singulier champ de bataille : les opérations en Corée et leurs effets sur la politique de défense du Canada (Ottawa, Imprimerie de la Reine, 1966). L'ouvrage est beaucoup plus facile à lire que ne laisse entendre son titre relativement long, bien qu'il raconte — comme dans la majorité des récits historiques, surtout ceux qui traitent des effets immédiats des politiques gouvernementales — une réalité vue du haut de la pyramide.

*Il n'en demeure pas moins que le colonel Wood possédait une profonde connaissance de l'armée sur le terrain, puisqu'il avait servi un bon quart de siècle sous les drapeaux. Il semble avoir ressenti le besoin de raconter ce qu'il en savait aux Canadiens, avant sa mort prématurée en mai 1967, à l'âge de 52 ans. Il a choisi de le faire par le truchement d'une œuvre d'imagination qui raconte, sur un ton volontiers humoristique, les aventures d'un soldat ordinaire appelé à servir en Corée dans la Force spéciale de l'armée canadienne. Son roman, *The Private War of Jacket Coates* (Toronto, Long, Don Mills, 1966) était dédié à « Fred Azar — bon soldat et bon ami, qui comprendra Jacket Coates ».*

Tous ceux qui ont connu le sous-officier breveté de 2^e classe Alfred A. Azar sauront tout de suite pourquoi celui-ci pourrait « comprendre », Freddie ayant servi de modèle à Wood pour la création du personnage Jacket Coates. Bien qu'il ait fait la Seconde Guerre mondiale dans un bataillon d'infanterie, Freddie n'est jamais aller au front, pas plus que l'imaginaire Jacket Coates. Après tout, dans les guerres modernes, rares sont les soldats à voir le feu, peu importe ce qu'ils prétendent !

Le simple hasard a voulu qu'il se retrouve là, et Jacket n'est rien d'autre que le proverbial vieux soldat ou vieux loup de mer qui connaît tous les rouages du système, qui tire au flanc en essayant de ne pas se faire prendre, qui est généreux à l'excès, qui raconte des histoires salaces en affichant une expression solennelle et résignée avec un éclat dans l'œil, et qui a l'esprit trop souvent préoccupé par les jolies femmes ou par quelque projet de menu larcin. Notre récit à nous, qui ne se donne pas des allures de roman, prétend, un demi-siècle plus tard, raconter l'histoire « non officielle » (et incomplète) d'une « petite guerre empoisonnée » telle que l'ont vécue Jacket Coates et ses semblables, mais aussi des hommes plus sérieux qui ont occupé l'avant-scène durant cette période.

Dans cet ouvrage, certaines citations apparaissent en caractère romain et d'autres (dont les titres de livres et de journaux) sont en italique. Les premières proviennent de sources secondaires, de discours d'hommes politiques ou de diplomates qui n'ont pas directement ou immédiatement participé à la guerre de Corée. Quant aux autres citations en italique, beaucoup plus nombreuses, elles sont extraites de récits personnels ou de documents provenant de gens qui « étaient sur le terrain ».

Les forces armées ont toujours eu une forte propension à utiliser les acronymes et les abréviations, si bien que les textes des documents officiels en langue d'origine, comme les journaux de guerre et parfois même les souvenirs rédigés par d'anciens combattants, sont truffés de jargon. Par souci de clarté et de simplicité, un maximum de sigles a été éliminé pour être remplacé par leurs dénominations complètes, sauf quand ils étaient d'une clarté limpide. À l'occasion, la ponctuation a été légèrement modifiée et des explications entre crochets ont été ajoutées à certains passages parfois impénétrables qui ont pu être rédigés dans des conditions de stress extrême. Peu d'historiens auraient une plume alerte s'ils étaient pris pour cible en écrivant.

L'orthographe des lieux géographiques coréens est un véritable champ de mines puisque le coréen n'a quasiment aucun rapport avec les autres langues connues. Presque tous les noms couramment acceptés dans ce pays sont, en effet, d'origine japonaise, le vieux coréen étant un mélange imprononçable de tancock et de hancock, avec une ou deux apostrophes à la clé. La graphie retenue dans la traduction est la même que dans la version anglaise, qui est celle des cartes de l'histoire officielle de l'armée américaine en Corée (The United States Army in the Korean War); cette graphie est généralement considérée comme supérieure à celle que l'on utilise, par exemple, dans Singulier champ de bataille ou dans l'histoire officielle de la MRC de Thor Thorgrimsson et E. C. Russell, intitulée Les Opérations navales du Canada dans les eaux coréennes, 1950-1955 (Ottawa, Imprimerie de la Reine, 1965). Cependant, on a conservé l'orthographe des noms de lieux mentionnés dans les citations.

Comme ce fut le cas pour chacun des livres commémoratifs que nous avons publiés, la production de cet ouvrage a été rendue possible grâce à l'aide efficace du personnel de la Direction Histoire et Patrimoine. Je voudrais remercier sincèrement les personnes dont les noms suivent, par ordre alphabétique : Hugh Halliday, Steve Harris, Andrew Horrall, Ara Kermoyan, Carl Kletke, Madeleine Lafleur-Lemire, Paul Lansey, Michael McNorgan, Ed Pinto, Cameron Pulsifer, Bill Rawling et Michael Whitby.

*Serge Bernier
Directeur
Histoire et Patrimoine*

Ci-contre : Le soldat John Hoskins du 2^e PPCLI
sur la cote 419 le 24 février 1951. (PA 116785)

Au verso : Le soldat Heath Matthews du 2^e RCR.
(PA 1288825)







Edward Zuber, 1932—
La Corée, le pays du matin calme.
 CWM-90024

CHAPITRE I

« *Le Pays du matin calme* »

LE COLONEL E. C. W. MYERS, officier supérieur du génie militaire britannique (7^e Division du Commonwealth) pendant la guerre de Corée, a décrit de façon fort intéressante ce pays du Tiers-Monde dont le nom d'origine japonaise signifie « Pays du matin calme ». Trouvant ce pays très contrasté, il le décrivait comme étant parfois merveilleux et souvent désolant.

Il faut avoir vu la Corée pour y croire. Il est faux de prétendre qu'elle est le paradis des sapeurs, car si c'était le cas on ne devrait pas avaler des pilules de sel en été pour éviter la déshydratation, on ne circulerait pas sur des routes où l'on est enveloppé d'épais nuages de poussière quand on ne glisse pas dans une boue épaisse, on ne recevrait pas un pied de pluie en dix jours au beau milieu de l'été et l'on ne serait pas transi par un froid glacial en hiver. En été, les ponts sont emportés et les routes défoncées par les inondations; au printemps, le dégel produit les mêmes résultats...

Tout semble aller d'un extrême à l'autre, ce qui est vrai même en ce qui concerne le paysage. L'hiver, quand il est n'est pas recouvert d'une mince couche de neige, il prend un aspect désolé. Les soirs d'été, il revêt des allures féeriques avec, au premier plan, les couleurs vives des fleurs sauvages et, plus loin, la gamme des verts des plantations aux différentes essences d'arbres qui tapissent les plaines et les vallées, ainsi que les contreforts sablonneux des collines souvent recouverts de châtaigniers, de pins et de broussailles, et en arrière-plan, la ligne bleutée et accidentée des montagnes¹.

Le British War Office, quant à lui, donnait une description plus terre à terre de ce pays et certainement plus utile pour un militaire occidental arrivant pour la première fois dans ce milieu totalement étranger.

La Corée est un pays montagneux d'une superficie à peu près égale à celle de la Grande-Bretagne [...] La forêt y est rare, et c'est en grande partie un pays de steppes et de broussailles.

Les rivières y sont généralement peu profondes et peuvent être traversées à gué pendant la saison sèche. Dans le Nord, les rivières gèlent en hiver. Toutefois, pendant la saison des pluies, les crues et les inondations sont fréquentes. Les rivières les plus importantes peuvent avoir une largeur allant d'un quart de mille à un demi-mille (de un demi-kilomètre à un kilomètre, environ), si ce n'est plus.

Les terres cultivables couvrent environ un cinquième du pays; les rizières, qui représentent approximativement la moitié des cultures, s'étendent dans la plupart des vallées; la culture du riz est également pratiquée sur les pentes inférieures des collines aménagées en terrasses. Il est absolument impossible pour des éléments mécanisés de se déplacer sur ce relief formé de collines; il en est de même pendant la saison des pluies dans les basses terres et les vallées en raison de l'inondation des rizières et des fossés d'irrigation².

Dans la même veine, le brigadier John M. Rockingham, premier commandant du 25^e Groupe-brigade d'infanterie canadienne (GBIC)— soit le contingent

canadien de la Force des Nations unies—, constatant d'emblée qu'il s'agissait d'un terrain propice à la guerre d'infanterie ne tergiversa point.

Il n'y a rien de nouveau en ce qui concerne les tactiques à adopter en Corée. Tous les principes de la guerre d'infanterie y sont applicables, mais ils doivent être adaptés au terrain [...]

Les troupes doivent être entraînées à escalader des collines d'une hauteur de 2 000 à 3 000 pieds [de 600 à 900 m] avec une charge de 50 livres [23 kg] sur le dos; la pente des collines étant presque verticale, sans un entraînement approprié, un grimpeur voit les muscles de ses jambes et de son dos se raidir et son cœur peut flancher. Le but de l'entraînement est de parvenir au sommet de la colline et d'être immédiatement prêt au combat³.

Comme on pouvait s'y attendre, le lieutenant-colonel James A. Stone, commandant du 2^e bataillon du Princess Patricia's Canadian Light Infantry (2 PPCLI) — première unité de l'armée canadienne à débarquer en Corée—, dut faire face à de sérieux problèmes d'ordre administratif après son arrivée dans ce pays, le 18 décembre 1950.

Depuis l'arrivée du bataillon, le quartier des bordels de Pusan, dont l'accès n'est pas « interdit », fait de juteuses affaires [...] Nous essayons de faire appel au sens moral des soldats et nous les mettons en garde contre les risques de maladie, mais il est fort probable que ces arguments resteront sans effet [...]

La Corée est un pays de crasse et de pauvreté. Les activités sociales qui seraient désirables sont absentes et seule l'assiduité au travail permettra de vaincre l'ennui qui ne manquera pas de s'installer au bout d'un certain temps [...] Déjà, les alcooliques du bataillon ingurgitent l'alcool de très mauvaise qualité que les habitants distillent dans leur baignoire. Les maladies, à l'exception des maladies vénériennes, ne seront probablement pas à redouter pendant l'hiver, mais il ne fait aucun doute que des problèmes de santé se manifesteront au printemps et en été à cause des cultures qui sont fertilisées avec des excréments humains⁴.

Quand il rédigea son rapport, le lieutenant-colonel Stone avait déjà conduit son bataillon en campagne pour imposer à ses hommes le dur entraînement prescrit par Rockingham — c'était aussi une façon efficace de combattre l'ennui. D'ailleurs, les Nord-Coréens et les Chinois allaient mettre à rude épreuve ceux qui allaient avoir « la chance » de s'en sortir vivant, avant de retrouver la mère patrie. Les pertes en vies humaines allaient être importantes pour une opération officiellement qualifiée d'« action de police ». En effet, le bataillon de Stone

perdit deux officiers sur un effectif de 34, ainsi que 53 gradés et soldats sur un effectif de 873. En outre, 11 officiers et 147 soldats furent blessés⁵. Et il ne s'agissait-là que des pertes d'un seul bataillon sur les neuf qui seront affectés à la campagne de Corée, incluant leurs éléments d'appui (blindés, artillerie, génie et transmissions) et les services (transport, matériel, médecine et soins dentaires, ateliers de réparation, prévôté, etc.).

Le 29 juin 1950, quatre jours après l'invasion de la Corée du Nord, et un peu moins de six mois avant que le colonel Stone ne fasse part de ses observations, le président des États-Unis tint une conférence de presse à Washington afin d'exprimer son point de vue sur la situation. On pouvait difficilement prétendre qu'il s'agissait d'une attaque « non provoquée » — une opinion pourtant assez répandue à cette époque! —, étant donné que chacun des belligérants s'étaient provoqués avec zèle maintes fois au cours des années précédentes⁶. Cependant, cette dernière action n'était pas une simple incursion, comme cela avait été souvent le cas dans le passé, mais une véritable invasion; et les États-Unis étaient déjà impliqués.

UN JOURNALISTE : Sommes-nous, oui ou non, en état de guerre?

LE PRÉSIDENT TRUMAN : Nous ne sommes pas en guerre. Les membres des Nations unies se portent au secours de la République coréenne pour réprimer un acte de banditisme.

LE JOURNALISTE : Monsieur le président, vu votre explication, peut-on dire qu'il s'agit là d'une action de police sous l'égide des Nations unies?

LE PRÉSIDENT : Oui, c'est exactement ce dont il s'agit⁷.

Le président semble s'être laissé aller à l'impulsion du moment en déclarant que l'opération américaine était une simple « action de police ». Il est peu probable qu'il ait voulu ainsi contourner l'approbation du Congrès, comme l'exigeait la Constitution, avant d'engager les forces américaines — comme certains l'ont prétendu—, étant donné que le Congrès avait déjà approuvé à 314 voix contre 4 la conscription sélective des jeunes gens à partir de l'âge de 18 ans et que, le lendemain de la déclaration présidentielle, le Sénat votait à l'unanimité en faveur d'une aide militaire à la Corée du Sud⁸. Pour sa part, Averell Harriman, le ferme et perspicace conseiller du président en matière de sécurité nationale, était plus près de la vérité en qualifiant le conflit de « petite guerre empoisonnée⁹ ».

Le 30 juin 1950, soit le lendemain de la conférence de presse de Truman, le premier ministre du Canada, Louis Saint-Laurent, exprimait le même point de vue que le président américain devant la Chambre des Communes en donnant « notre position par rapport à la situation actuelle en Corée ».

Aucune participation du Canada [...] — et j'insiste sur ces termes — n'est envisageable pour mener une guerre contre un État, quel qu'il soit. Le Canada prendra part à l'action de police commune entreprise sous le contrôle et l'autorité des Nations unies, afin de restaurer la paix dans une région victime d'une agression, tel que déterminé [...] par le Conseil de sécurité, dont nous avons accepté la décision¹⁰.

Mais, au quartier général de la Défense nationale, une note manuscrite sur une copie dactylographiée de la déclaration de Saint-Laurent — dont l'écriture semble être celle du vice-chef d'état-major de la marine, le contre-amiral F. L. Houghton — allait dans le sens de l'opinion exprimée par Harriman : « Comment peut-on faire cela sans déclarer la guerre à l'agresseur ? Nous sommes tout aussi malhonnêtes qu'Hitler ou que les Nord-Coréens¹¹. »

Peu importe l'expression retenue pour qualifier le conflit, il n'en demeure pas moins que la guerre de Corée constituera le troisième conflit le plus coûteux en vies humaines de l'histoire du Canada. Et cela, dans un coin éloigné de l'Asie, la péninsule coréenne, dont la population (30 millions d'habitants) représentait alors presque le double de la population canadienne. Comment se fait-il que des Canadiens — marins en tête, puis soldats et enfin quelques aviateurs — se soient retrouvés sur les champs de bataille ou aux abords d'un pays dont peu d'Occidentaux avaient entendu parler une semaine seulement avant que le premier ministre Saint-Laurent ne soulève la question de la Corée devant le Parlement ?

Quand l'avenir de la Corée fut débattu pour la première fois entre le président américain Roosevelt, le premier ministre britannique Churchill et le généralissime chinois Tchang Kai-chek*, lors de la conférence du Caire en 1943, la Corée était une possession japonaise depuis la guerre russo-japonaise de 1904-1905.

Les trois chefs d'État étaient alors tombés d'accord pour que, au moment opportun, la Corée redevienne un pays libre et indépendant. Le maréchal Staline, de l'U.R.S.S., n'avait pas été consulté à ce sujet étant donné qu'à cette époque l'Union soviétique n'était pas encore en guerre avec le Japon. Cependant, lors de la conférence de Potsdam, vers la fin de juillet 1945, quand Staline s'engagea à déclarer éventuellement la guerre au Japon, il accepta la proposition de Roosevelt et de Churchill voulant que « la Corée soit placée sous la tutelle de quatre puissances : les États-Unis, la Chine, la Grande-Bretagne et l'Union soviétique, après la défaite du Japon¹² ». Ce qui signifiait clairement que la Corée deviendrait un jour indépendante.

* L'orthographe des noms asiatiques suit celle du français en usage à l'époque.

L'URSS ne déclara la guerre au Japon que le 8 août 1945, soit deux jours après que la première bombe atomique fut lancée sur Hiroshima et un jour avant la seconde sur Nagasaki — événements qui devaient précipiter la fin des hostilités avec le Japon. Quand la guerre prit fin, le 2 septembre, selon les termes de la capitulation, les forces japonaises présentes en Corée au nord du 38^e parallèle devaient se rendre aux Russes —, ces derniers partageaient une petite zone frontalière avec la Corée, à son extrémité nord-est, le reste de la péninsule ayant une frontière commune avec la Chine, alors encore empêtrée dans une guerre civile. Quant aux Japonais encore présents au sud de ce parallèle, ils devaient se rendre aux Américains. L'URSS et les États-Unis devaient maintenir une garnison dans leur zone respective jusqu'à l'établissement d'une entente permanente.

Utilisant la route et le rail, les Soviétiques firent mouvement immédiatement, mais il fallut un mois aux Américains pour débarquer avec leurs navires et occuper leur secteur. Étonnamment, vu la façon dont la guerre froide allait subséquemment évoluer, pendant cet intervalle, les Russes appliquèrent l'accord de Potsdam et ne firent aucune tentative pour franchir le 38^e parallèle. Quand les Américains arrivèrent, dans un premier temps, tout se passa en douceur. « Dans l'euphorie de la victoire, personne ne s'imaginait qu'un jour il serait nécessaire de contrôler les mouvements entre les deux zones et le fait que la ligne de démarcation soit totalement indéfendable militairement était hors de propos¹³. »

Mais aucune entente visant à réunifier les deux Corées ne fut possible et, pendant que les Russes et les Américains, les nationalistes coréens et les communistes chinois (car Tchang Kai-chek perdait du terrain face à Mao Tsé-toung) passaient leur temps à se quereller, le 38^e parallèle se refermait, pour devenir une frontière impénétrable. La zone américaine, où vivaient les deux tiers de la population, comprenait environ 40% de la Corée continentale. Riche au point de vue agricole, elle possédait peu de ressources naturelles, alors que la zone soviétique était riche en ressources naturelles et possédait la majeure partie de la petite industrie de base existant dans la péninsule.

Dans leur zone, les Soviétiques établirent rapidement leur autorité, alors que les Américains s'empêtraient dans des querelles de politique interne et des conflits de pouvoir. Finalement, en septembre 1947, les États-Unis proposèrent la tenue d'élections nationales et l'Assemblée générale des Nations unies donna son accord. Cependant, les Soviétiques s'y opposèrent, ce qui n'était pas étonnant alors que la guerre froide s'amplifiait; ils ne voulaient pas entendre parler d'élections tant que toutes les forces d'occupation, russes et américaines, n'auraient pas quitté le pays. Ils comptaient, probablement avec raison, que cela leur donnerait le temps de parfaire



Le premier ministre Louis Saint-Laurent salue les officiers du 3^e bataillon du Royal 22^e Régiment en Corée. (PA 128830)



Brooke Claxton, ministre de la Défense nationale en compagnie de Lester B. Pearson, 1er septembre 1950. (PA 121698)



L'invasion par la Corée du Nord entraîna un inévitable flot de réfugiés vers le sud. (PA 128864)



Kim Il Sung, leader de la République démocratique populaire de Corée — partie nord.
(MUSÉE DU PPCLI)



Syngman Rhee,
président de la République de Corée — partie sud.
(MUSÉE DU PPCLI)

l'organisation du Parti communiste coréen, permettant à ce dernier de contrôler la situation le temps venu.

Au moment même où l'Assemblée générale des Nations unies se prononçait pour la tenue d'élections, l'état-major interarmées des États-Unis, présidé par le général Dwight D. Eisenhower, déclarait que, « vu les faibles ressources de la Corée, les États-Unis n'avaient qu'un faible intérêt stratégique dans ce pays ».

Dans le cas où un conflit surviendrait en Extrême-Orient, nos forces stationnées actuellement en Corée seraient un handicap sur le plan militaire et elles ne pourraient être maintenues sans l'apport d'un renfort substantiel avant le déclenchement des hostilités. En outre, toute opération offensive que les États-Unis voudraient éventuellement lancer sur le continent asiatique (allusion au soutien américain en faveur des nationalistes de Tchang Kai-chek, dans leur lutte pour le pouvoir contre les communistes de Mao Tsé-toung) ne passerait probablement pas par la péninsule coréenne¹⁴.

En mai 1948, des élections eurent lieu en Corée du Sud (sans l'accord des Russes); elles furent marquées par un climat de violence au cours duquel près de 600 électeurs furent assassinés¹⁵. Néanmoins, la Commission temporaire de l'ONU pour la Corée (ONTCOK) déclara que les élections « traduisaient la libre expression de la volonté des électeurs dans les régions de la Corée que la Commission avait pu atteindre », malgré les doutes exprimés par les délégués canadiens, australiens et syriens¹⁶.

Le septuagénaire Syngman Rhee fut choisi, avec l'appui des Américains, comme président de la nouvelle république. Rétrospectivement, ce choix s'avéra une erreur. Obstiné et belliqueux, Rhee ne tarda pas à montrer son incapacité à administrer son pays et inquiéta constamment ses protecteurs américains en menaçant publiquement de procéder à la réunification de la Corée par la force. Son régime fut troublé par des rébellions, certaines d'inspiration communiste, d'autres tout simplement dues à la corruption et à l'ineptie de son gouvernement, mais la plupart découlant de ces deux facteurs combinés. En juin 1949, Rhee était exclusivement occupé à réprimer la révolte qui avait éclaté dans cinq des huit provinces du sud¹⁷.

Entre-temps, un gouvernement rival s'était installé dans le Nord, et la République populaire démocratique de Corée fut proclamée en septembre 1948 avec Kim Il Sung comme premier ministre. Une fois Kim fermement installé au pouvoir, ses maîtres soviétiques commencèrent à retirer leurs troupes. Vers la fin de l'année, il ne restait plus que quelques conseillers militaires pour former l'armée coréenne (en croissance) sur le matériel soviétique (blindés, canons et avions). Les Américains, qui avaient pris la précaution de ne fournir aucune arme lourde ou sophistiquée à Rhee, par crainte qu'il ne mette

à exécution ses menaces contre la Corée du Nord, avaient eux aussi retiré tous leurs effectifs, à part quelques conseillers, laissant Rhee avec une armée plus apte à maintenir un ordre civil précaire qu'à combattre sur un champ de bataille.

Au début des années 1950, Washington considérait la Corée comme étant à l'extérieur des lignes de défense avancées de l'Amérique. En janvier 1950, Dean Acheson, secrétaire d'État du président Truman, déclarait que « le périmètre défensif de son pays allait des îles Aléoutiennes au Japon, et des îles Riou Kiou (archipel japonais du Pacifique) [...] aux Philippines¹⁸ ». Cette déclaration ne manqua pas d'encourager Kim Il Sung dans ses ambitions, étant donné que la Corée était exclue de ce périmètre. Cette indifférence manifeste des Américains avait toutes les raisons de le porter à croire qu'il aurait le champ libre pour imposer unilatéralement la réunification de la Corée par la force.

Quel rôle joua le Canada dans ce contexte? Un très petit rôle, en vérité. Ottawa s'exprima pour la première fois vers la fin d'octobre 1947 par la voix de J. A. Bradette (député libéral d'arrière-banc), porte-parole de la délégation canadienne à l'ONU, qui soutint la position américaine concernant les élections en Corée. Il exprima alors ce qu'aucun politicien canadien n'avait osé auparavant en déclarant que « le Canada était particulièrement intéressé par l'avenir de la Corée, celle-ci faisant partie des pays de la région du Pacifique » — un point de vue qui, un demi-siècle plus tard, deviendra le leitmotiv de l'attention soutenue que le Canada porte à la région du Pacifique. Cependant, à cette époque, prenant connaissance de la déclaration de Bradette, le premier ministre Mackenzie King déclara à Jack Pickersgill, son secrétaire : « Ces Nations unies vont encore nous ruiner. Vous vous rendez compte, *Bradette* qui fait un discours sur la Corée¹⁹! »

Néanmoins, en dépit de la tiède opposition de Mackenzie King, l'initiative de Bradette eut pour résultat qu'on offrit une place au Canada au sein de l'ONTCOK. « En fin de compte, écrit l'historien Denis Stairs, le gouvernement américain s'est servi des Nations unies pour mettre en oeuvre une politique qu'il avait été incapable d'appliquer par ses propres moyens²⁰. » Et, en dépit des réserves exprimées par le premier ministre, le Canada ne faisait ainsi qu'encourager les Américains. Autrefois, le scepticisme de King l'aurait sûrement emporté, mais il était vieux et fatigué et, l'année suivante, il démissionnait. Louis Saint-Laurent lui succéda en 1949, après avoir remporté les élections générales avec une confortable majorité. Saint-Laurent était un fervent partisan de l'ONU et de l'ONTCOK. Au début de 1950, le Canada était à bord du train de l'ONU (pour le meilleur ou pour le pire), donnant le bras à l'oncle Sam.

Kim, qui était persuadé que ni les États-Unis ni l'ONU n'interviendraient, vit en la Corée du Sud une proie facile. Le dimanche 25 juin 1950 à 4 h, heure locale,

l'artillerie et les mortiers de l'armée nord-coréenne commençaient à pilonner des cibles sud-coréennes tout au long du 38^e parallèle et, deux heures plus tard, environ 110 000 hommes, appuyés par quelque 1 400 pièces d'artillerie et 125 chars T-34²¹, se mettaient en branle pour envahir la Corée du Sud. Rien n'a jamais prouvé que l'Union soviétique ou la Chine aient été les instigateurs de cette attaque, bien qu'il est fort probable que Moscou et Pékin (plus tard Beijing) aient été informés d'avance des intentions de Kim Il Sung et qu'ils les aient approuvées.

Pour faire face aux troupes de Kim, Syngman Rhee avait rassemblé une armée mal commandée, mal entraînée et mal préparée et dont les effectifs étaient de près d'un tiers inférieurs à ceux de l'ennemi. Les Américains lui avaient laissé seulement 50 000 fusils et mitrailleuses légères, quelques pièces d'artillerie et une poignée de véhicules sans aucun blindage. Près de la moitié des hommes de Rhee étaient équipés d'armes abandonnées par les Japonais²². Les forces de Rhee ne tardèrent pas à battre en retraite vers le sud dans le désordre le plus total.

Le gouvernement américain apprit la nouvelle au début de la soirée du samedi et l'ONU, dont le quartier général était à New York, peu de temps après*. Le Conseil de sécurité de l'ONU se réunit le dimanche après-midi et, sous la houlette des Américains, demanda l'arrêt immédiat des hostilités et le retrait des forces nord-coréennes²³. Comme on pouvait s'y attendre, la Corée du Nord passa outre cette injonction.

En 1950, les politiciens et les fonctionnaires gardaient une stricte séparation entre leur vie personnelle et leur vie professionnelle, les week-ends étaient sacrés et le téléphone était banni des lieux de villégiature; ce qui explique pourquoi les hauts fonctionnaires d'Ottawa apprirent tardivement la nouvelle. Mary Macdonald, la secrétaire de Lester Pearson, secrétaire d'État aux Affaires extérieures, se trouvait à son chalet du lac Gauvreau, dans les collines de la Gatineau au nord d'Ottawa, quand l'émission du dimanche après-midi de la radio CBC qu'elle écoutait fut interrompue par l'annonce des événements de Corée.

Ni Pearson ni son sous-secrétaire intérimaire, Escott Reid, n'avaient de téléphone dans leur chalet, mais on pouvait facilement se rendre à pied à celui de Reid. C'est ce que fit M^{me} Macdonald sans tarder, mais on lui apprit que Reid et son fils étaient partis en canot sur le lac. Elle emprunta un autre canot et se lança à leur poursuite; finalement, elle réussit à les rejoindre et put leur annoncer la nouvelle. Apparemment, l'annonce de l'événement

n'inquiéta pas Reid outre mesure. Après tout, c'était le week-end — un temps pour faire du canot, pêcher et contempler le coucher du soleil confortablement installé dans une chaise longue sur le quai; bref, nulle personne saine d'esprit n'aurait songé à se précipiter à Ottawa pour s'occuper d'une crise internationale.

Même le chalet de Lester Pearson, sur la rive d'un lac voisin, était trop loin pour que Reid s'y rende lui-même en voiture. Il envoya donc M^{me} Macdonald en voiture faire une course de 25 kilomètres à travers les collines de la Gatineau afin qu'elle puisse elle-même apprendre la nouvelle à Pearson. Puis, elle dut conduire Pearson jusqu'à la cabine téléphonique la plus proche, à trois kilomètres de là, pour qu'il appelle Louis Saint-Laurent à Saint-Patrice-de-Beaurivage, au sud de Québec où, fort heureusement, le premier ministre avait un téléphone. Néanmoins, le premier ministre et le secrétaire d'État décidèrent, d'un commun accord, qu'il n'y avait rien à faire — ou que rien ne pouvait être fait — avant l'heure d'ouverture des bureaux, le lundi matin²⁴.

Même à ce moment-là, Ottawa pensait que les États-Unis ne prendraient probablement aucune décision concrète concernant une action militaire²⁵. Mais dès le lendemain, le 27 juin, le Conseil de sécurité, à la demande des Américains et toujours sans les Russes, « engageait tous les États membres de l'Organisation des Nations unies à aider par tous les moyens la République coréenne à repousser les agresseurs et à restaurer la paix et la sécurité dans la région²⁶ ». Pour la première fois dans l'histoire, un organisme international avait voté en faveur du recours à la force pour repousser un agresseur. Le président Truman donna promptement l'ordre aux forces aériennes et navales américaines de « protéger et d'appuyer » la retraite des Sud-Coréens. Deux jours plus tard, le 29 juin, il autorisait le général Douglas MacArthur, qui de son quartier général à Tokyo commandait l'ensemble des forces américaines d'Extrême-Orient, à engager également les forces terrestres américaines.

À Ottawa, où le Parlement s'apprêtait à suspendre ses travaux pour l'été, le sujet fut débattu le 29 et les partis d'opposition (conservateurs, néo-démocrates et créditistes) donnèrent unanimement leur accord à toute action que le gouvernement jugerait nécessaire d'entreprendre. On ne sait pas exactement ce qui poussa l'opposition à soutenir le gouvernement, mais il semble que tout le monde croyait que si le Canada appuyait l'ONU (et en conséquence les Américains) il serait alors possible d'influencer ou du moins de modérer jusqu'à un certain point la politique américaine. Peut-être y avait-il encore une chance de sauver la situation.

[...] Le Canada n'a pas participé à l'expédition des Nations unies en Corée pour des raisons concernant directement la Corée ou les Coréens, mais d'abord et avant tout au nom de l'intérêt que nous portons à l'ONU et ensuite au nom de nos relations

* L'heure coréenne était en avance de dix heures sur l'heure normale de l'Est en vigueur à Washington, New York et Ottawa et onze heures en avance sur l'heure avancée de l'Est. Dans le présent récit, les événements décrits sont donnés en fonction de la date et de l'heure locales.

avec les États-Unis. Le risque que le conflit coréen soit un prélude à une offensive générale des communistes ailleurs sur les vastes frontières de l'Union soviétique était [...] suffisamment réel pour que le gouvernement canadien envisage la possibilité d'une guerre. Mais il était plus préoccupé par la possibilité d'une guerre en Europe que par un conflit sur le continent asiatique²⁷.

Le lendemain, 30 juin, après que Saint-Laurent eut fait la déclaration mentionnée précédemment, les députés quittèrent Ottawa pour retrouver l'ambiance plus tranquille de leurs circonscriptions. Apparemment, personne n'envisageait que le Canada aille au-delà d'un soutien moral... tout au plus une petite, très petite participation à une initiative militaire. Tandis que Washington voyait nettement dans l'agression nord-coréenne un sous-produit de la guerre froide orchestrée par Moscou et pensait qu'il fallait la traiter en conséquence, Ottawa (qui ne possédait pas toutes les données du problème pour se forger une opinion, étant donné que le Canada se fiait principalement à la Grande-Bretagne et aux États-Unis en matière de renseignements) pensait que ce serait là « l'unique » aventure de Kim Il Sung que retiendrait l'histoire — ce qui fut le cas.

Le 1^{er} juillet, des éléments de la 24^e division (US), qui faisaient partie de la force d'occupation américaine au Japon, débarquaient à Pusan, dans le coin sud-est de la péninsule coréenne, et commençaient à faire mouvement vers le nord aussi rapidement que le permettaient les moyens routiers et ferroviaires. Deux autres divisions de la force d'occupation se préparaient à les suivre. Le 5 juillet, les premiers éléments américains avaient leur premier combat avec les Nord-Coréens près d'Osan, à une centaine de kilomètres au sud de Séoul. En nette infériorité numérique et débordés, ils durent battre en retraite avec les Sud-Coréens et se replier sur leur base de départ. Ce résultat était inévitable car après cinq ans dans le rôle de force d'occupation, le commandement et les troupes américaines en étaient presque rendus au niveau professionnel des Sud-Coréens. En outre, leurs éléments blindés et leur artillerie étaient négligeables et leurs armes antichars (bazookas) étaient inefficaces contre les T-34 soviétiques.

Néanmoins, dès le début des opérations, les Américains eurent un net avantage du côté des opérations aériennes. Les effectifs en avions tactiques augmentant, les T-34 et une grande partie de l'artillerie ennemie furent détruits par les armes de bord (canons de 20 mm, roquettes antichars et bombes au napalm) de ces appareils. Les attaques aériennes détruisirent aussi les moyens de transport motorisés déjà peu nombreux que possédaient les Nord-Coréens, leur posant de graves

problèmes de ravitaillement. Enfin, les Américains et les Sud-Coréens purent maintenir une enclave dans l'extrémité sud-est de la péninsule — le périmètre de « Naktong » (du nom de la rivière Naktong qui délimitait en grande partie le secteur ouest du périmètre) s'appuyait sur le port de Pusan et s'étendait sur environ 160 km du nord au sud et sur la moitié de cette distance d'est en ouest.

Le jour même où les Américains prenaient contact avec les troupes ennemies, les navires NCSM *Cayuga*, *Athabaskan* et *Sioux* quittaient le port d'Esquimaux avec, pour simple destination, « les eaux du Pacifique Ouest ». Ils furent mis à la disposition de l'ONU le 12 juillet, soit le jour de leur arrivée à Pearl Harbor. Un mois plus tard, le *Cayuga* fut le premier navire canadien à engager l'ennemi; mais nous reviendrons aux chapitres 2 et 8 sur l'histoire de ces trois navires et de ceux qui devaient les relever dans la campagne de Corée. L'ARC, elle aussi, arriva tôt sur la scène, mais aucune de ses unités ne fut finalement engagée dans des combats aériens avec les forces aériennes ennemies. Le 426^e Escadron de transport fut rattaché au US Military Air Transport Service le 20 juillet 1950 et reçut pour mission de transporter du courrier entre l'Amérique du Nord et le Japon. Vingt et un pilotes de l'ARC allaient servir au sein des escadrons de la US Air Force en Corée; au total, leur action se solda par 20 chasseurs ennemis détruits ou endommagés. Nous reviendrons plus en détail sur leur histoire au chapitre 9.

Le 14 juillet, le secrétaire général de l'ONU, le Norvégien Trygve Lie, demandait au gouvernement canadien « s'il avait les moyens d'augmenter les effectifs de ses forces de combat, surtout de sa force terrestre²⁸ ». Les effectifs en troupe de combat, en effet, constituaient un sérieux problème. Les forces armées canadiennes n'avaient pas un effectif suffisant pour former un corps expéditionnaire pour la Corée. En outre, il était de plus en plus vraisemblable que le Canada devrait fournir des effectifs au nouveau commandement de l'OTAN pour ses troupes de garnison en Europe de l'Ouest — possibilité qui devint une certitude vers la mi-août²⁹. La seule solution était donc de recruter et de former davantage de fantassins. Le 7 août, le premier ministre annonça la création d'une brigade d'infanterie « qui permettrait au Canada de remplir ses obligations dans le cadre de la Charte des Nations unies ou du Traité de l'Atlantique Nord », — selon la priorité qu'on allait devoir accorder à l'une ou à l'autre de ces ententes au moment où la brigade serait considérée comme opérationnelle. Le recrutement et la formation du contingent spécial destiné à la Corée ainsi que ses aventures subséquentes, seront examinés aux chapitres 3 à 7 et au chapitre 10.



(DND CA-23)

Les navires NCSM *Cayuga* et *Sioux* en route vers l'Extrême-Orient.

CHAPITRE II

« *Les premiers en ligne* »

TARD DANS L'APRÈS-MIDI ensoleillé du 5 juillet 1950, quatre navires de guerre canadiens mettent le cap à l'ouest, dans le spectaculaire décor du détroit de Juan de Fuca; en tête venait le croiseur NCSM *Ontario*, suivi de trois destroyers. L'*Ontario* devait bientôt quitter le groupe, mais les trois destroyers partaient pour la guerre dans des circonstances pour le moins inhabituelles. Pour encourager les équipages, le chef d'état-major de la marine leur envoya le message suivant d'Ottawa : « Premiers en ligne, comme d'habitude. Bonne chance pour votre mission¹ ! »

Premiers en ligne, en effet, mais uniquement dans l'habituel contexte canadien ! Douze jours plus tôt, quand l'artillerie coréenne avait tiré ses premières salves sur la Corée du Sud depuis l'autre côté de la frontière, les équipages des destroyers n'étaient même pas présents à leur poste et encore moins à portée de sifflet. Le NCSM *Sioux* était en cale sèche pour son entretien périodique (qui devait s'achever le 30 juin) et d'autres travaux devaient être effectués à sa sortie; l'équipage de l'*Athabaskan* était au beau milieu de son congé annuel et le dernier de ses marins à rentrer ne devait pas le faire avant le 6 juillet; quant au *Cayuga*, il venait juste de sortir de cale sèche et n'avait pas encore été approvisionné².

Néanmoins, le 30 juin, l'officier supérieur de la marine pour la côte du Pacifique, le contre-amiral H. G. DeWolf avait reçu l'ordre de placer les trois navires en disponibi-

lité à cinq jours de préavis, prêts à rejoindre les navires de l'ONU qui se rassemblaient en Extrême-Orient en vue de se rendre en Corée. Dans son rapport mensuel, Robert P. Welland, commandant de l'*Athabaskan* notait :

L'équipage de 15 officiers et 178 marins a été porté à 16 officiers et 262 marins : nous avons reçu la dotation de guerre au complet, y compris les squids [mortiers lance-grenades tirant par l'avant du bâtiment] : le stock de pièces de rechange était absolument complet. Grâce au personnel de l'arsenal maritime, l'ATHABASKAN a quitté le port avec tout l'équipement nécessaire (seul nous manquait encore un approvisionnement en CSA pour le générateur de fumée, mais nous l'avons reçu plus tard)³.

Les trois destroyers réussirent à partir à temps avec provisions et équipage au complet, mais l'opération avait tenu de la prouesse. La marine souffrait d'une grave pénurie de personnel et, pour que les trois destroyers — les seuls opérationnels en service — disposent des effectifs prévus en temps de guerre, les casernes et les autres navires basés à Esquimalt avaient dû être vidés de leur personnel⁴. En outre, comme on était à une époque de restriction budgétaire, le stock d'approvisionnement de la marine était plutôt restreint et le départ précipité pour la Corée avait vidé plus d'un entrepôt. Cela dit, les trois navires étaient parfaitement adaptés à leur mission. Le

Cayuga et l'*Athabaskan*, mis en service respectivement en 1947 et 1948, étaient les deux plus récents destroyers de la flotte et ils avaient reçu un équipement électronique sophistiqué. Le *Sioux*, le plus vieux des trois, datait de février 1944. C'était un vétéran de la fin de la Deuxième Guerre mondiale qui avait à son crédit bon nombre de traversées périlleuses et qui avait été entièrement modernisé. Outre ses radars et son armement de pointe, il était le premier destroyer de la MRC à connaître d'une amélioration de son habitabilité, bénéficiant notamment d'un mess de type cafétéria et de lits superposés à la place des hamacs traditionnels⁵.

L'officier commandant la flottille était le capitaine Jeffrey V. Brock. Âgé de 37 ans, cet officier était un des personnages les plus controversés de l'histoire de la marine canadienne. Il n'avait pris le commandement du *Cayuga* et de la flottille que la veille du départ. Un tel changement de commandement était normal et avait été annoncé plusieurs semaines auparavant. En tant que commandant d'escorteurs britanniques et canadiens, et commandant de groupes d'escorte pendant la Deuxième Guerre mondiale, Brock avait accompli des prouesses dans le domaine de la tactique navale et il allait continuer à faire preuve de ses talents en Corée. La controverse, qui concernait en fait sa forte personnalité, peut être illustrée par le compte rendu d'une réunion à laquelle assistaient Brock, le vice-amiral Harry DeWolf (chef d'état-major de la marine canadienne) et le lord amiral Louis Mountbatten (premier lord de l'Amirauté britannique); cette réunion s'était tenue à Londres vers le milieu des années 1950. Après que Brock eut fait son exposé à ces deux personnages de légende et qu'il se fut retiré, Mountbatten, qui n'était pas non plus connu pour sa timidité, déclara à DeWolf : « Quel impétueux jeune homme, n'est-ce pas ? » Fougueux, direct et sûr de lui sont des termes qui décrivent bien la personnalité de Brock. Cela mis à part, peu importe ce que l'on pouvait penser du personnage, il allait se montrer extrêmement capable dans son rôle de commandant de la division canadienne de destroyers du Pacifique (CANCOMDESPAC) et, ce faisant, donner l'exemple non seulement à ceux qui allaient le suivre en Corée, mais aussi à ceux qui, par la suite, allaient commander de semblables opérations navales pour la Corée.

Dans l'histoire officielle de la participation australienne à la guerre de Corée, il est dit, fort justement : « L'invasion de la Corée du Sud montre clairement que Kim Il Sung accordait peu d'importance à la stratégie navale⁷. » C'était là une erreur de sa part, car la maîtrise des mers joua un rôle décisif dans le déroulement de la guerre, en donnant aux forces de l'ONU la possibilité de lancer des assauts directs sur n'importe quel port de la péninsule ou, au besoin, d'évacuer leurs troupes.

Les deux côtes de la Corée sont fort différentes l'une de l'autre sur le plan géographique, et cette différence devait dicter la stratégie des forces de l'ONU dans leur

déploiement. La côte est, bordant la mer du Japon, est caractérisée par une plaine étroite plongeant rapidement dans les profondeurs de la mer ; la côte ouest, par contre, baignant dans la mer Jaune, est constituée d'un littoral plus large aux eaux peu profondes et se caractérise par de nombreuses îles, de rapides courants de marée, des hauts fonds et des barres sédimentaires migrantes. Il était beaucoup plus difficile de naviguer dans ces parages qui, en outre, étaient propices aux mines. En conséquence, même si les navires naviguaient d'une côte à l'autre, les croiseurs, destroyers et frégates qui formaient le contingent du Commonwealth croisaient généralement au large de la côte ouest, tandis que les groupes opérationnels de la marine américaine, constitués autour des porte-avions, restaient dans la mer du Japon.

Les Canadiens n'eurent guère le temps de s'adapter à leur nouvel environnement. Le 31 août, dans les 24 heures qui avaient suivi son arrivée dans le port de Sasebo, au Japon, l'*Athabaskan* reçut pour mission d'escorter un transport de troupes américaines qui allait renforcer les éléments assiégés dans Pusan. Pendant ce temps, Brock visitait les quartiers généraux, rencontrant ses nouveaux patrons et confirmant la position de ses bâtiments dans la structure de commandement. « Chaque navire a rallié séparément TG 96.5 sous les ordres du contre-amiral Hartman de la USN pour servir avec TE 96.50 (capitaine Jay) et TE 96.53 (contre-amiral Andrewes, RN)⁸. » Dans cette énumération plus ou moins énigmatique délimitant les groupes opérationnels (TG) et de plus petits éléments (TE) figurait le terme « séparément », indiquant que les navires canadiens seraient déployés à part les uns des autres et non en une seule unité nationale, ce qui entraînait inévitablement une perte de prestige auprès du public*. Pour sa première mission opérationnelle, le *Cayuga* escorta un navire-citerne qui ravitaillait les navires britanniques et hollandais assurant le blocus de la côte ouest. Bien que la marine nord-coréenne, ou ce qui en tenait lieu, ait été en grande partie détruite dans les premiers jours du conflit, la possibilité d'une attaque aérienne ou sous-marine n'était pas totalement exclue. Avant de perdre la suprématie aérienne, l'aviation nord-coréenne s'était montrée très agressive par ses attaques contre les forces navales de l'ONU dans les premiers stades du conflit et elle constituait encore une menace pour les navires dépourvus de défense antiaérienne. Cette menace fut confirmée avec l'attaque du destroyer britannique *Comus* par deux chasseurs bombardiers *Shturmovik* le 23 août, au large d'Incheon, qui avait causé de graves dégâts à ce bâtiment. L'événement était isolé, mais le *Comus* se trouva tout de même seul pour se défendre et il est peu probable qu'un destroyer canadien s'en serait

* Quand le Canada fut à nouveau confronté à ce genre de situation, en 1991, à l'occasion de la guerre du Golfe, le Cabinet insista pour que les trois navires qui composaient notre flottille demeurent ensemble, même s'ils devaient pour cela être engagés dans un rôle de soutien, à l'écart de la zone de combat.

mieux sorti à sa place. Plus tard, dans son rapport au quartier général de la marine, Brock déclarait : « *Il est heureux que l'ennemi n'ait pas disposé d'une force aérienne suffisante pour inquiéter nos navires [...] car nos armes anti-aériennes à courte et à longue portée [à bord des destroyers de la MRC] étaient extrêmement faibles au début de notre engagement dans le conflit coréen*⁹. »

La menace concernant d'éventuels sous-marins ennemis était plus problématique. La Corée du Nord ne possédait aucun bâtiment de ce genre, mais on craignait qu'au cours du conflit l'URSS ou la Chine ne déploie les leurs sur le théâtre des opérations. Le vice-amiral Turner Joy, commandant de la force navale américaine, avait initialement demandé à ses forces d'attaquer tout sous-marin non identifié, mais des esprits plus pondérés avaient réussi à le convaincre que l'attaque d'un sous-marin soviétique risquait d'avoir des conséquences politiques graves. Joy avait alors demandé à ses forces de s'en prendre uniquement aux sous-marins qui étaient en position de lancer une attaque sur un navire de l'ONU. Bien que les escorteurs des convois de l'ONU aient lancé plusieurs attaques sur des cibles non identifiées durant le conflit, on n'a jamais eu la confirmation qu'il s'agissait vraiment de sous-marins¹⁰.

Après avoir effectué cinq missions d'escorte à destination de Pusan, le *Cayuga* partit pour sa première mission de bombardement de la côte, opération qui devait devenir de plus en plus fréquente et que les marins canadiens appréciaient beaucoup. Il peut paraître simple, au premier abord, d'amener un navire de guerre à portée d'une cible statique et de la bombarder jusqu'à ce qu'elle soit détruite ou du moins neutralisée. Tout d'abord, l'ennemi peut retourner le feu, comme le prouve l'aventure du destroyer australien HMAS *Bataan* qui le 1^{er} août, au nord-ouest d'Incheon, devint la cible d'une batterie côtière située à quatre mille de sa position (6 km). En outre, l'utilisation éventuelle de mines par l'ennemi compliquait la mission des navires qui, naviguant à proximité du littoral, se trouvaient manifestement à portée de tir des batteries côtières. Mais, dans ces missions de canonnade, le défi allait au-delà des difficultés que pouvait causer l'ennemi. Étant donné que ces missions ont tenu une place prépondérante dans les opérations de la marine canadienne en Corée, elles méritent d'être examinées de plus près.

Les systèmes d'arme et de conduite de tir qui équipaient les destroyers canadiens en Corée variaient d'un navire à l'autre. Le *Sioux*, par exemple, avait une seule tourelle triple de 4,7 po alors que le *Cayuga* et l'*Athabaskan* avaient trois tourelles doubles de 4 po. Il s'agissait d'armes très puissantes dont la portée pouvait atteindre 15 000 m. Un calculateur analogique (Admiralty Fire Control Clock), placé dans le poste de transmission au fond de la coque du navire, traitait certaines données comme la distance par rapport à la cible, l'inclinaison de la cible, les mouvements du navire, la vitesse du vent, la température de l'air, la pression barométrique et

d'autres variables. Un système centralisé envoyait ces données à l'équipe de conduite de tir dans la tourelle située sur la passerelle. Le mouvement de rotation de la tourelle de commandement entraînait automatiquement la rotation des tourelles sélectionnées pour le tir et, quand tous les canons étaient armés, réglés en site et en gisement, l'officier de tir donnait l'ordre de « feu ». En contrôle manuel, les tourelles étaient pointées à vue.

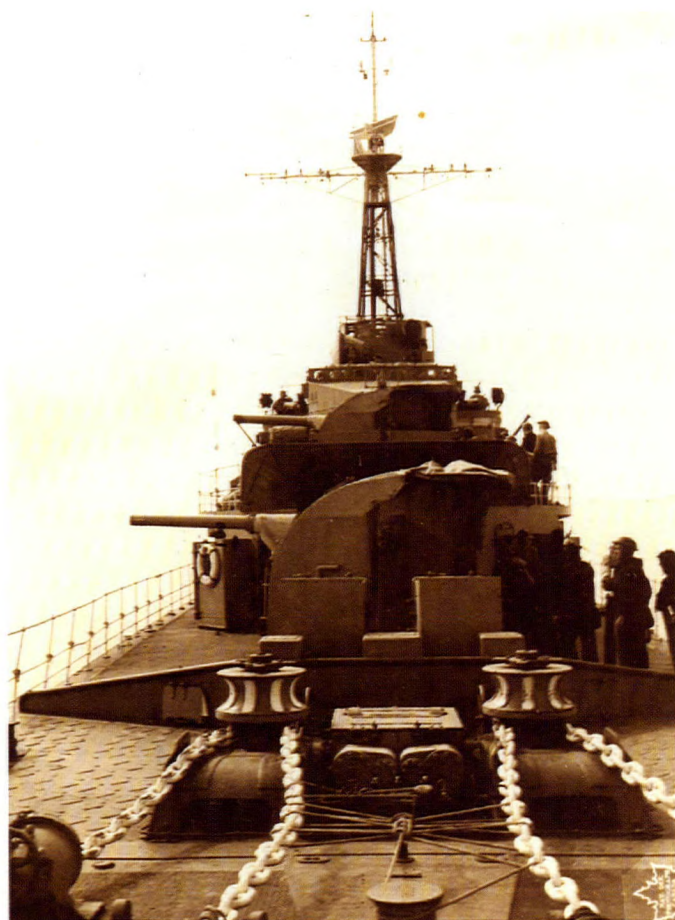
Tous les navires canadiens étaient équipés de systèmes de tir contrôlé par radar, mais ce type de dispositif était rarement utilisé pour les bombardements de la côte. La plupart du temps, les tirs étaient effectués à vue par le pointeur (tirs directs) ou selon les indications provenant d'observateurs sur la côte ou d'avions de repérage (tirs indirects). Ces méthodes pouvaient être très précises et des pointeurs bien entraînés pouvaient tirer de 12 à 15 salves par minute sur la cible.

Pour demeurer compétente, une équipe de pointage doit s'exercer constamment, mais Brock se plaignit auprès du quartier général après son arrivée en Corée que : « *Les équipes de pointage n'étaient pas habituées à ce type de tir [canonnade] et ce n'est qu'après deux ou trois missions de tirs réels qu'elles purent être raisonnablement efficaces. Ce problème, soulignait-il, montre qu'il faut envisager la création d'un champ de tir sur la côte ouest et que l'entraînement à la canonnade doit devenir une phase importante des exercices de tir des navires.* » À ce problème venaient s'en ajouter d'autres. Comme les marines américaine et britannique utilisaient des systèmes de repérage différents, les Canadiens durent s'adapter aux deux techniques. Finalement, l'équipe de tir du *Cayuga* mit au point un disque de repérage astucieux permettant de résoudre ce problème et il fut adopté dans l'ensemble de la MRC. Il y avait aussi des problèmes concernant les munitions. L'agent propulsif, provenant de différents lots de production, n'était pas toujours rigoureusement uniforme, qualité indispensable à la précision des tirs¹¹. À cela s'ajoutaient d'autres problèmes de moindre importance qui touchaient les missions de bombardement mais, l'expérience aidant, ils furent éventuellement résolus et les destroyers canadiens se bâtirent une solide réputation pour la rapidité et la précision de leur tir¹².

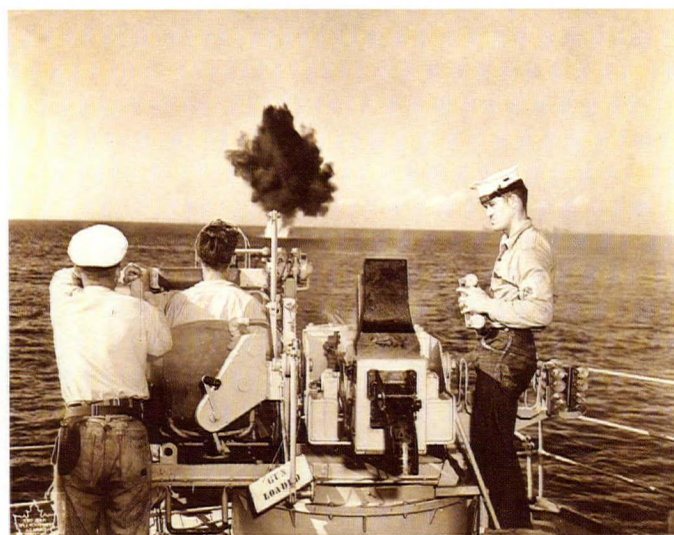
Le 15 août 1950, le *Cayuga* fut le premier navire canadien à tirer sur une cible ennemie en Corée. Yosu, un petit port de la pointe sud de la péninsule, à l'ouest de Pusan, avait été récemment capturé par les Nord-Coréens et les commandants des forces de l'ONU voulaient que ses installations portuaires soient détruites avant de pouvoir être utilisées par l'ennemi. Le *Cayuga* (accompagné par une frégate britannique ancrée à 6,5 km de la côte), guidé par un avion de repérage du porte-avions HMS *Theseus*, tira 94 salves sur la cible en 50 minutes. Le repérage et les tirs furent jugés bons, mais une large dispersion fut observée (probablement imputable à l'agent propulsif) et, bien que plusieurs coups atteignirent leur but, les résultats furent qualifiés de passables¹³.



Le contre-amiral H. G. DeWolf souhaite bonne chance aux officiers commandant les destroyers canadiens à leur départ pour la Corée en juillet 1950. À partir de la gauche : le capitaine H. F. Pullen du croiseur *Ontario*, qui accompagna les destroyers jusqu'à Hawaï, le capitaine Jeffrey Brock, le capitaine de frégate Paul Taylor et le capitaine de frégate Bob Welland. (DND E-11853)



La Corée fut une guerre de canoniers : le 4 pouces avant du *Cayuga* tirant une salve. (CA-168)



Les mines étaient un danger constant. On voit ici les marins du *Cayuga* en inspecter une (DND CA-80) pendant que le *Sioux* en détruit une autre. (DND CA-116)

Cette opération s'accompagna d'une note amusante. Vers la fin du mois d'août, le contre-amiral William Andrewes, commandant en second du détachement d'Extrême-Orient de la Royal Navy et commandant du groupe de soutien de l'ONU de la côte ouest, répondait à une demande d'information émanant de son commandant en chef à Singapour :

Vous m'avez récemment demandé si nous battions le pavillon des Nations unies et, si oui, quel était le règlement; je vous ai répondu que nous n'arborions pas ce pavillon et qu'en réalité aucun d'entre nous n'était vraiment sûr de la façon dont il devrait être montré.

J'apprends maintenant que nos navires canadiens ont reçu l'ordre ou l'autorisation de battre pavillon des Nations unies au mât de misaine, et le NCSM CAYUGA l'arborait l'autre jour, lors de la canonnade, « juste comme ça ». Quant à moi, je ne l'ai pas aperçu depuis le début des hostilités, peut-être parce que j'ai mal regardé, puisqu'on me dit qu'il flotte sur le QG de MACARTHUR à Tokyo¹⁴.

Peut-être que Brock avait eu l'idée de battre pavillon onusien après l'avoir vu flotter sur le QG de MacArthur lors de sa visite à Tokyo. Il semble que le *Cayuga* fut le premier navire de guerre à arborer le pavillon de l'ONU en Corée et, du même coup, peut-être était-ce la toute première fois que ce pavillon flottait sur un navire de guerre.

Le contre-amiral Andrewes avait des préoccupations plus graves que celles concernant le drapeau de l'ONU ou la fierté nationale. À l'occasion d'une réunion à Tokyo, le 7 août, l'amiral Joy avait exprimé ses doutes quant à l'efficacité du blocus de la côte ouest. « *Il ne fait aucun doute, avait déclaré Andrewes que l'on fait continuellement pression sur Joy pour qu'il accentue le blocus et il n'est pas difficile d'en comprendre les raisons* » :

Des avions signalent fréquemment la présence de jonques, un jour ici, un autre là. On pense immédiatement qu'il s'agit d'une « armada transportant des provisions ». Un navire est envoyé sur les lieux, certaines jonques sont fouillées, mais on n'y trouve rien d'anormal [...] J'ai l'impression, et l'amiral Joy l'insinue fortement, qu'il doute en permanence de l'efficacité du blocus le long des deux côtes de la Corée mais plus particulièrement en ce qui concerne la côte ouest. Il dit clairement qu'il « comprend parfaitement la situation » mais qu'il est difficile de convaincre le commandant en chef [MacArthur]. L'ennemi est toujours approvisionné. Toutes les routes et voies ferrées, tous les ponts et tout le matériel roulant ont été anéantis par l'aviation mais l'approvisionnement continue de passer. Il doit arriver par la mer. Naturellement, je ne peux nier la possibilité que quelques embarcations réussissent encore à s'infiltrer,

esquivant nos patrouilles trop peu nombreuses. Néanmoins, je pense que leur nombre est insignifiant¹⁵.

Andrewes, tourmenté par la pénurie de destroyers, avait proposé d'utiliser les avions d'assaut du porte-avions d'escadre léger HMS *Triumph* « pour appuyer le blocus de la côte ouest ». Joy donna son accord et cette décision allait rapidement changer le type de mission attribuée à l'*Athabaskan* et au *Sioux*. Escorté par le croiseur HMS *Ceylon* et les destroyers *Sioux*, *Athabaskan* et le HMS *Comus*, le *Triumph* quitta le port de Sasebo le 12 août. Quand la flotte arriva sur la côte ouest, des vols de reconnaissance furent effectués, mais pratiquement rien ne fut signalé jusqu'au 14, quand plusieurs bateaux de petite taille furent repérés dans l'estuaire de Taedong, approximativement à mi-chemin entre les deux importants ports de Incheon et de Chinnamp'o. Des avions décollant du *Triumph* attaquèrent les bateaux avec des roquettes de 3 po à explosif brisant (chaque tête explosive équivalant à un obus de 6 po) et au canon de 20 mm, endommageant plusieurs navires. Mais, aucune autre cible valable n'ayant pu être repérée, Andrewes en conclut que « *l'absence de trafic maritime, le manque d'installations portuaires et le manque d'activités indiquaient que l'approvisionnement dont pouvait bénéficier l'ennemi le long de la côte ouest devait être minime¹⁶* ».

Assurer la protection d'un porte-avions pendant le déroulement d'opérations aériennes n'a jamais été une tâche très populaire auprès des équipages de destroyers. Pour les Canadiens en Corée, c'était non seulement un travail fastidieux, mais les manœuvres qu'il fallait constamment accomplir pour garder la position alors que le porte-avions se plaçait dans le vent pour faire décoller ou atterrir ses avions et revenait ensuite à sa route initiale, constituait une véritable corvée pour les hommes de quart, les signaleurs, le timonier et le personnel de la salle des machines. Tout l'équipage devait être constamment sur le qui-vive pour éviter que le navire ne perde sa position, situation pour le moins embarrassante, ou, pire encore, qu'il ne soit à l'origine d'une collision. Les Canadiens avaient baptisé ce type d'opération le « Corpen Club », contraction de deux mots anglais équivalant à cap et fanion (allusion au fanion que hissait le porte-avions pour signaler un changement de cap). Le lieutenant A. L. Collier, officier navigateur du *Cayuga* se souvient : « *Il fallait se démener comme des diables pour honorer notre devise avec tous ces changements de cap et de position et toutes les autres manœuvres qu'il fallait accomplir [...] Nous consommions une grande quantité de carburant et passions notre temps à changer de position car notre espace de manœuvre était restreint. En outre, chaque fois qu'on faisait décoller une patrouille aérienne ou qu'on changeait le CAP (patrouille aérienne de combat) il nous fallait attendre en décrivant des cercles¹⁷.* » Finalement, Brock réussit à persuader les Britanniques d'adopter la technique plus flexible de la US Navy, qui consistait en un dispositif de protection circulaire n'obligeant pas les destroyers à

accorder leurs mouvements au moindre déplacement du porte-avions, mais simplement à le suivre sur son axe de route.

Ainsi, la situation s'améliora le 15 août quand le *Triumph* remit le cap sur Sasebo et que le *Sioux* et l'*Athabaskan* furent assignés aux opérations de blocus maritime. Ils avaient comme instructions de renforcer le blocus de la côte ouest occupée alors par les Nord-Coréens, de protéger les côtes tenues par les Sud-Coréens contre les infiltrations venant de la mer et de fournir, au besoin, un appui-feu contre les forces navales nord-coréennes ou contre des cibles sur la terre ferme¹⁸. C'est donc avec ces instructions d'ordre général que le *Sioux*, accompagné du croiseur HMS *Kenya*, fit route pour les eaux côtières. L'extrait suivant, provenant du rapport rédigé par le commandant P. D. Taylor après six jours d'opération, décrit bien le défi que représentait ce type de mission :

Mardi 15 août

[...] NCSM *SIoux* et HMS *KENYA* font route vers une position au large de Kai To pour intercepter des caboteurs ancrés dans ce secteur d'après le rapport d'une patrouille aérienne. Rien à signaler vers le large. À 10 h 25 le HMS *KENYA* envoie une embarcation sur la côte pour vérifier de plus près; l'embarcation revient à 12 h 57 et n'a rien à signaler.

Inspection d'une jonque à 17 h 25 au large de Kai To; ce sont des pêcheurs inoffensifs. Aucune immatriculation, nous les considérons comme amis. Rejoignons le *KENYA* à 18 h 04 [...]

À 21 h 10 nous nous arrêtons pour inspecter une jonque de grande taille, il s'agit encore une fois de pêcheurs venant de Chin Ju qui font route pour des îles inoccupées au sud. Avons fouillé la jonque et lui avons donné ordre de se rendre à Ochon To [...]

Mercredi 16 août

Aujourd'hui, nous avons patrouillé avec le HMS *KENYA* à l'ouest des îles Te Chong [...]

Rejoignons le *KENYA* à 15 h 17, adoptons une vitesse de 31 nœuds pour nous rendre sur les lieux où, d'après un rapport, un avion a effectué un amerrissage forcé [...]. À 15 h 35 l'avion 8150 [son identification] nous signale que l'équipage de l'avion 5150 est en sécurité à bord de canots pneumatiques. À 18 h 35 avons aperçu deux canots pneumatiques. Le *KENYA* a récupéré l'équipage. Nous avons passé le reste de la nuit en compagnie du *KENYA* à patrouiller au large, au sud des îles Te Chong.

Jeudi 17 août

En compagnie du *KENYA* nous nous sommes rendus ce matin au point de rendez-vous avec le *WAVE CHIEF* bâtiment auxiliaire de la Royal Navy au large de Clifford [...]. Le *WAVE CHIEF* a avitaillé tous les navires en carburant pendant l'après-midi, le *SIoux* a avitaillé à 15 h 00 et a rejoint l'escorte à 16 h 57

après avoir embarqué 293 tonnes de pétrole et 20 tonnes d'eau.

Après avoir avitaillé le NCSM *ATHABASCAN* est venu bord à bord avec le *SIoux* pour nous transmettre des notes et des informations au sujet de la patrouille *Kunsan*.

À 18 h 05 le navire s'est séparé du CTU 96.53.3 pour effectuer la patrouille *Kunsan*. Le *SIoux* a patrouillé entre Ochon To, [Oeyon-do, plus exactement peut-être] Yon To et Orchong To [Och'ong-do] pendant toute la nuit.

À 23 h 00 échange d'identification avec ROK 310 [patrouilleur] au cours de laquelle ce navire a utilisé un projecteur de la Navy de 12 po qui donnait un éclairage excessif. Rien d'autre à signaler pour la nuit.

Vendredi 18 août

À 04 h 38 un contact radar nous a amenés à intercepter une jonque, nous l'avons inspectée et n'avons rien trouvé d'anormal; nous lui avons donné l'ordre de se rendre à Ochon To pour être inspectée par les forces ROK.

À 10 h 03 nous avons inspecté un groupe de trois jonques à bord desquelles nous avons trouvé des réfugiés affamés et en piteux état; nous leur avons donné de la nourriture et leur avons dit de se rendre à Ochon To.

À 12 h 30 nous avons intercepté une jonque qui s'est avérée être un bateau de pêche; nous avons donné du pain et du bœuf en conserve aux pêcheurs et leur avons demandé de se rendre à Ochon To.

Samedi 19 août

À 10 h 30 le navire a jeté l'ancre au large de Ochon To et notre embarcation s'est rendue dans le port comme la veille [...]. Le commandant du ROK nous a demandé de bombarder les forces communistes dans le secteur de Popsong'po; son navire avait été pris pour cible par des tirs de mitrailleuse à cet endroit.

À 13 h, après le retour de notre embarcation, nous l'avons envoyée rejoindre le ROK 704 pour que nos techniciens réparent son groupe convertisseur. À 15 h 30 nous avons aperçu le ROK 310 remorquant le navire. Le 310 l'avait pris en remorque à un demi-mille environ au sud-est de Yon To, puis il a continué bord à bord avec le NCSM *SIoux* [...]

À 21 h 37, au large de Yon To nous avons observé des balles traçantes provenant du ROK 310, sa cible était probablement une jonque sur la côte.

Dimanche 20 août

Nous avons effectué notre patrouille habituelle pendant les dernières heures de la nuit. À 02 h 15 nous avons observé une forte lueur sur la côte dans la direction de *Kunsan*; elle était probablement due aux tirs du ROK 310 dans l'embouchure de la rivière.

À 03 h 30, nous avons mis le cap au sud pour nous rendre dans le voisinage de Popsong'po et bombarder



Le ravitaillement en mer permettait aux navires de guerre onusiens de rester à leur poste sans avoir à retourner au port. Ici, le *Cayuga* reçoit des provisions du navire australien HMAS *Warramunga*. On peut apercevoir sur la photo le mât d'un autre destroyer faisant de même du côté tribord du navire australien. (DND CA-340)



Des jonques venant de Chinnamp'o et transportant des réfugiés se mettent sous la protection des canons des destroyers onusiens, qui, plus tard, bombardent les installations du port. (DND CA-316 et CA-315)



Naviguer dans les eaux coréennes était une opération délicate. Ici, dans le centre opérationnel du *Cayuga*, les marins relèvent les contacts radar. (DND CA-359)



Le lieutenant Andy Collier, qui dirigea avec succès le *Cayuga* à travers le difficile passage de Chinnamp'o. (DND CA-334)

la ville conformément à la demande des forces ROK. Aux premières lueurs du jour nous étions en position au cap 283, la station météorologique de Popsong'po à une distance de 6 000 m. À 06 h 45 nous avons ouvert le feu à une distance de 6 800 m de la cible.

En après-midi, nous avons patrouillé à l'ouest de Yong To [...]

À 17 h 30 nous avons fait rendez-vous avec le TU 96.53.2 qui appartient à l'unité ayant pris en charge le blocus de la côte ouest. À 21 h 15 nous avons communiqué nos observations au HMS CONSORT avant qu'il parte pour Kunsan à 21 h 25(K). Les TU 96.53.1 et TU 96.53.3 ont fait route pour Sasebo.¹⁹

Pendant que le *Sioux* et le *Kenya* patrouillaient ensemble, l'*Athabaskan*, plus au sud, effectuait des bombardements et mettait à terre une petite compagnie de débarquement destinée à soutenir un assaut sur l'île de Taku Chaku. Puis, le 21 août, après avoir endommagé au canon une station de transmission sur l'îlot de Yo Dolmi (sur l'axe d'approche de Incheon), le commandant Welland, prenant une décision audacieuse, envoya à terre une petite équipe de destruction pour achever le travail²⁰. Vers la fin du mois, le *Cayuga* et le *Sioux* servirent d'escorte au *Triumph* pendant que le porte-avions exécutait des opérations de frappe aérienne, puis ils reprirent leurs patrouilles habituelles entre Kunsan et Incheon.

Maintes fois l'histoire a montré que, dans un conflit, celui qui possède la maîtrise des mers (comme ce fut le cas pour les forces de l'ONU en Corée) a un avantage vital sur l'adversaire : la mobilité stratégique. Le général Douglas MacArthur, commandant des forces de l'ONU et commandant suprême des forces américaines, était un de ceux qui avaient bien compris cette maxime. Au cours de ses campagnes dans le sud-ouest du Pacifique, MacArthur avait mis à profit la mobilité stratégique que lui donnait la puissance navale et aérienne dont il disposait pour contourner et isoler certaines îles tenues par les Japonais pendant qu'il en attaquait d'autres et les prenait. Maintenant, alors que sa huitième armée se préparait à reconquérir le terrain perdu aux mains des Nord-Coréens au début de l'été 1950, il savait qu'une contre-attaque amphibie, si elle aboutissait, forcerait les Nord-Coréens à évacuer rapidement le secteur au sud du point de débarquement²¹.

Son choix se porta sur Incheon, le port de Séoul, ville politiquement emblématique puisqu'elle était la capitale de la Corée du Sud, mais aussi stratégiquement située en tant que centre de transport militaire. Cependant, la situation géographique d'Incheon présentait une multitude de difficultés pour une opération navale. En fait, un des stratèges de la USN allait plus tard déclarer : « Nous avons dressé une liste de tous les obstacles géographiques auxquels on pouvait penser — et Incheon les possédait tous²². » Les axes d'approche étaient constitués de deux étroits chenaux qui se rejoignaient à l'île de Palmi-do. Palmi-do était située à

l'embouchure de la rivière Salee (un étroit cours d'eau), à 16 km en aval de Incheon. Les deux chenaux, tout comme la rivière, pouvaient facilement être bloqués par des mines. L'étréitesse des chenaux était telle que si un navire était coulé ou venait à s'échouer sur la berge, les bâtiments en amont seraient pris au piège comme des guêpes dans une bouteille. Le courant, dans le port d'Incheon, était normalement de deux à trois nœuds mais il pouvait atteindre huit nœuds, ce qui le rendait dangereux. La zone de mouillage était restreinte et possédait un faible nombre de docks et de quais; elle ne présentait aucun endroit dégagé et propice à un débarquement, mais seulement des remparts, des quais, des roches et quelques mètres de sable. Le facteur le plus contraignant était peut-être l'amplitude de la marée qui atteignait quasiment 10 m²³.

L'opération CHROMITE ayant été prévue pour le 15 septembre et la décision finale n'ayant été prise que le 23 août, il restait bien peu de temps pour l'organiser. En ce qui a trait aux opérations navales, la USN neutraliserait toute opposition pour permettre le débarquement de la 1^{re} Division des marines, qui serait suivie de la 7^e Division d'infanterie et d'autres éléments du 10^e Corps américain. Le contre-amiral Andrewes avait été nommé commandant de la force opérationnelle 91 (désignée force de blocus et de couverture), qui comprenait un porte-avions léger, un croiseur, huit destroyers ainsi que 15 chasseurs de sous-marins et dragueurs de mines sud-coréens. En pénétrant dans la zone où devait avoir lieu l'assaut, la force opérationnelle devait se séparer en deux groupes : le groupe 91.1 qui devait assurer la couverture et l'appui-feu à l'ouest et au nord de Incheon, et le groupe 91.2 qui serait chargé de maintenir le blocus du secteur sud et d'assurer une zone de soutien logistique (ZSL). Les trois destroyers canadiens et plusieurs navires sud-coréens, appelés Groupe sud de la force de blocus, étaient commandés par le capitaine Brock.

Anticipant ne serait-ce qu'une faible action ennemie contre ses propres forces, Brock avait initialement prévu « de garder un navire dans les eaux côtières pour trois jours environ, conservant les deux autres pour assurer la couverture et les missions d'escorte ». Mais l'ennemi ne se montra point. « Aucun sous-marin ni bâtiment de surface ennemi ne fut repéré, seuls des avions amis nous ont survolés. » Comme la plupart du temps un seul navire devait être escorté dans la ZSL, Brock décida d'envoyer deux destroyers dans les eaux côtières. Il y avait peu d'activités dans ce secteur également. Dans son rapport mensuel, il écrivait : « À part les dangers de la navigation, les patrouilles dans les eaux côtières étaient sans histoire. On a repéré plusieurs jonques et bateaux de pêche autour des îles. Nous avons inspecté la plupart de ces embarcations et n'avons relevé aucun signe de contrebande ni d'activités côtières de la part des communistes²⁴. »

CHROMITE fut un succès complet, justifiant la confiance dont avait fait preuve MacArthur à son sujet. Les

frappes navales et aériennes avaient anéanti les défenses de Wolmi-do, qui se rendit le 13 septembre. Deux jours plus tard, les marines américains et coréens débarquèrent sur trois plages à proximité d'Incheon. Une légère opposition ennemie y fut rapidement neutralisée et, à la tombée de la nuit, la zone portuaire était acquise. Le lendemain, la ville elle-même était occupée par les forces onusiennes. Le 17 septembre, le 10^e Corps s'emparait de l'aérodrome stratégique de Kimp'o et, cinq jours plus tard, il pénétrait dans la banlieue de Séoul. Les combats pour la reconquête de la ville furent intenses et les pertes élevées, mais le 28 septembre la capitale était aux mains des forces de l'ONU. Entre-temps, le reste de la huitième armée avait franchi le périmètre de Naktong et, progressant rapidement vers le nord-ouest, rejoignait le 27 septembre le 10^e Corps près de Osan, à quelque 60 km au sud de Séoul.

Aucune véritable menace ne pesant sur la ZSL, la tâche principale du TG 91.2 consistait à assurer le blocus côtier et à harceler l'ennemi à l'intérieur des terres. La patrouille qu'effectua l'*Athabaskan* entre le 22 et le 29 septembre montre à quel point, quand tout est tranquille en mer, un destroyer peut intervenir efficacement dans les opérations terrestres. Dans la nuit du 22 septembre, il accompagnait un destroyer américain qui débarquait une équipe de marines près de Namp'o. Le lendemain, l'*Athabaskan* et un patrouilleur sud-coréen entraient dans le petit port de Pory'on-po, juste au nord de Kunsan. Voici le rapport qu'en a fait le commandant Welland : « *Nous avons bombardé à bout portant, au canon de 40 mm et au canon de 4 po, des trous de canon et des postes d'observation situés sur la pente des collines.* »

Nous avons bombardé à une distance de 3 200 mètres un groupe d'une dizaine de hangars qui abritaient des troupes et du matériel, ainsi que le petit port où se trouvaient deux jonques motorisées. Les projectiles à action directe du canon de 4 po ont tôt fait de pulvériser les bâtiments, mais il fallut utiliser les canons de 40 mm, à obus incendiaires, pour les mettre en flamme. ROK 704 a détruit les jonques au canon de 3 po. Nous nous sommes aussi servi de l'armement principal pour neutraliser une arme automatique située à quelque distance à l'intérieur des terres, qui nous avait pris pour cible²⁵.

Le matin du 25 septembre, l'*Athabaskan* et deux patrouilleurs du ROK (République de Corée) effectuèrent une reconnaissance armée contre les îles de Youjiki-do et de P'iun-do, tenues toutes deux par l'ennemi et qui commandent l'entrée du port de Kunsan. L'*Athabaskan* débarqua une équipe de 30 volontaires sur cette dernière île; à part un petit groupe de vieillards et d'enfants l'île était déserte. Par contre, sur l'île de Youjiki-do, des tirs de mitrailleuse rendaient un débarquement impossible. Deux jours plus tard, après avoir appris que les Nord-Coréens avaient renforcé la garnison de l'île, l'*Athabaskan* et le destroyer australien *Bataan* reçurent

l'ordre de bombarder l'île. Ne disposant d'aucun avion d'observation pour régler le tir, le lieutenant-commander C.A. Sturgeon, officier de tir de l'*Athabaskan*, utilisa une des petites embarcations du navire pour se rapprocher de la côte et, de sa position, il régla le tir des deux navires, transmettant ses observations par radio. Selon les termes de Welland « *les tirs des deux navires allaient droit au but; l'une après l'autre, les cibles étaient systématiquement éliminées.* »

Le 28 septembre, dernier jour de patrouille, après avoir ouvert le feu sur des cibles en compagnie du *Bataan*, Welland mit le cap sur le nord en direction de Incheon. Alors que le navire contournait une île, la vigie aperçut « des centaines de civils » qui creusaient des tranchées et préparaient des positions défensives. L'*Athabaskan* se rapprocha à une distance de 4 000 mètres et tira une quarantaine de salves de ses canons de 4 po, détruisant plusieurs tranchées et bunkers. Apparemment, les pertes en vies humaines furent faibles, comme l'affirma, avec satisfaction, Welland : « *il fut relativement aisé, à cette occasion, d'observer la politique des Nations unies voulant que l'on évite de faire des victimes parmi la population civile, car les Coréens eux-mêmes - vêtus de blanc - avaient détalé à toute vitesse sans demander leur reste avant le départ de la première salve.* » Ensuite, l'*Athabaskan* mouilla dans le port d'Incheon où il fit le plein de carburant puis, après avoir pris à son bord le contre-amiral Andrewes et son état-major, il mit le cap sur Sasebo.

Même si les opérations de canonnade du littoral étaient efficaces pour harceler les forces ennemies sur la côte, Andrewes se demandait si ses navires devraient continuer ce type d'intervention.

Je me demande depuis un certain temps si on ne gaspille pas des munitions en effectuant des bombardements « occasionnels », comme le font nos navires. Il est presque devenu habituel pour nos commandants de pimenter une morne patrouille en ouvrant le feu sur des positions de pièces d'artillerie et des centres de résistance sur les îles et le long du littoral. Les bombardements non planifiés et sans l'avantage d'un réglage n'ont pas grande valeur et, à l'heure actuelle, peuvent causer plus de dégâts aux biens des SUD-CORÉENS que le justifient les cibles ennemies. En conséquence, j'ai émis l'ordre suivant (daté du 26 septembre à 12 h 02Z) : « avant de prendre la décision d'effectuer un bombardement, les commandants devront dorénavant considérer attentivement les dégâts matériels et les pertes ennemies escomptées, en fonction des dommages infligés aux biens des SUD-CORÉENS et des munitions consommées²⁶. »

Réduire la fréquence des bombardements signifiait aussi réduire les risques de rencontrer des mines. Après son attaque préliminaire contre les îles Youjiki-do et P'iun-do le 25 septembre, Welland, à bord de l'*Athabaskan* entreprit de remonter la rivière pour attaquer Kunsan, mais dut changer d'idée après avoir découvert

qu'une mine bloquait le chenal. Tôt le lendemain matin, l'équipe qu'il avait envoyée pour marquer l'emplacement de la mine en avait découvert deux autres. « *Cela avait pas mal refroidi mon intention de remonter le cours de la rivière* », dira-t-il plus tard.

*[...] on avait jeté l'ancre et mis en marche le sonar. Grâce à lui on avait fini par repérer entre six et huit mines dans la rivière. L'appareil vous renvoie de faibles échos et, si vous êtes patient, vous finissez par les trier. On avait attendu que la marée basse arrive pour que leur ancrage prenant du mou elles remontent à la surface. Nous les avons toutes détruites avec la mitrailleuse de notre embarcation à moteur*²⁷.

La vigilance de Welland était justifiée. Les mines pouvaient facilement couler ou paralyser un navire de guerre de la taille d'un destroyer. Pour l'ennemi, qui n'avait pratiquement ni marine ni aviation, ces mines étaient le seul moyen de dissuasion contre les navires de guerre qui l'assiégeaient. L'expérience du destroyer américain *Brush*, qui avait sauté sur une mine le 26 septembre, laquelle tua 13 marins et en blessa 34 autres, avait révélé l'ampleur du danger. Bien qu'aucun navire de guerre canadien n'ait connu une telle expérience pendant la guerre de Corée, ils devaient néanmoins rester constamment sur leur garde. Brock déclara : « *le soudain minage des eaux côtières de la Corée par les communistes a marqué un tournant dans les opérations navales, et a prouvé l'efficacité des mines contre la navigation côtière* »²⁸.

Les événements allaient se succéder rapidement. Malgré la menace d'une intervention chinoise, MacArthur reçut de l'ONU et de l'état-major interarmées des États-Unis l'autorisation de pousser son offensive plus au nord avec l'intention de réunifier par la force le pays. Enhardi par sa victoire, il voulait maintenant entreprendre un autre débarquement important dans le port de Wonsan, sur la côte est. Une fois encore les stratèges de la marine furent contre le projet, mais MacArthur ne changea pas sa décision. Toutefois, il se trompa lourdement et seule la rapide progression des forces terrestres permit d'éviter un probable désastre. Le 10 octobre, le jour même où la force d'assaut de 250 bâtiments mettait le cap sur Wonsan, les troupes sud-coréennes capturaient la ville, mais l'accès au port était totalement bloqué par un barrage de mines, et les opérations de déminage s'avérèrent longues et risquées — deux dragueurs de mines en firent les frais, entraînant la perte de nombreux hommes d'équipage. Ce n'est que le 26 octobre que la force d'assaut put débarquer « sous les rires des hommes du ROK et les railleries des pilotes de la First Marine Air Wing [...] »²⁹. Toutefois, de l'autre côté de la péninsule, Pyongyang était tombé le 17 octobre, et neuf jours plus tard les troupes du ROK atteignaient la rivière Yalu. La victoire semblait à portée de la main.

Les destroyers canadiens avaient toujours du pain sur la planche. L'*Athabaskan* avait été affecté à la force de débarquement de Wonsan, non parce que sa présence était nécessaire, mais parce que quand le haut commandement menait des opérations au nord du 38° parallèle il aimait y faire participer la marine du plus grand nombre possible de nations. Vu le piètre déroulement de l'opération navale de Wonsan, il n'est pas surprenant que le commandant Welland l'ait qualifiée de « douches froides répétées ». Quant au capitaine Brock, le seul avantage qu'il trouva dans les interminables va-et-vient qu'il dut faire avec son destroyer dans la mer du Japon, en accompagnant la force amphibie qui attendait que le port soit déminé, fut, selon ses termes, que « *pendant ces opérations, l'Athabaskan a acquis une précieuse expérience dans l'art de manœuvrer au sein d'une escadre, et cela à une échelle qui ne se renouvelera probablement pas dans les exercices du temps de paix* »³⁰.

Pendant que l'*Athabaskan* parcourait de long en large la mer du Japon, le *Cayuga* et le *Sioux* continuaient d'assurer le blocus de la côte ouest. Brock avait été horrifié en découvrant la situation désespérée dans laquelle se trouvaient les pêcheurs coréens. Pendant et après l'opération CHROMITE, les pêcheurs habitant les îles côtières avaient été privés de leur seule source de revenu, d'abord par les Nord-Coréens qui pensaient qu'ils fournissaient des renseignements aux forces de l'ONU, puis par les Sud-Coréens et les autorités de l'ONU qui craignaient qu'ils ne posent des mines³¹. Ils étaient littéralement affamés et Brock avait décidé de leur venir en aide.

*En visitant les îles de la côte occidentale de la péninsule coréenne, j'ai pu constater l'état de dénuement dans lequel les communistes ont laissé leurs habitants. En conséquence, à mon retour à Sasebo fin septembre, j'ai proposé la création d'un plan de rétablissement pour aider ces gens à retrouver leur autarcie. Ce projet comporterait la visite de chacune des îles, l'évaluation des dommages encourus, l'aide alimentaire, la fourniture de médicaments, l'affectation de troupes du ROK et d'une police, et la création de zones de pêche protégées*³².

Les officiers supérieurs louèrent l'initiative de Brock, qu'il avait surnommée opération RETOUR. Les circonstances ne lui permirent pas de diriger lui-même le projet d'aide, qui fut réalisé ultérieurement par les forces navales sud-coréennes, mais il en avait néanmoins conçu l'organisation et l'avait mise en branle.

Bien que les combats aient été peu nombreux, les opérations auxquelles avaient été affectés les trois destroyers canadiens avaient pesé lourdement sur leurs ressources, tant matérielles qu'humaines. En septembre, par exemple, le *Sioux* avait été en mer pendant une période ininterrompue de 22 jours; quant à l'*Athabaskan*, sur une période de sept semaines d'octobre de novembre, il avait



Les destroyers onusiens arrêtaient régulièrement tous les bateaux pour enrayer la contrebande ou obtenir des renseignements. Après que l'équipage de cette jonque ait été interrogé par celui du *Nootka*, on échange du pain contre du poisson frais. (DND NK-702)

consommé 3 100 tonnes de carburant, soit 100 tonnes de plus que sa consommation annuelle en temps de paix³³. Une telle cadence opérationnelle mettait à dure épreuve les machines et les hommes. Sasebo étant un endroit surpeuplé et sordide, et trop près de la zone des combats, l'amiral Andrewes envoyait à tour de rôle ses navires à Hong Kong qui disposait d'un chantier naval et où les marins pouvaient se distraire. Le tour de repos des Canadiens arriva en novembre, et nous en profiterons pour nous éloigner avec eux du terrain des opérations et jeter un coup d'œil sur les questions concernant la logistique, la santé et le moral.

La logistique est un élément essentiel à l'appui des navires en mer mais, selon le capitaine Brock, en Corée, les destroyers canadiens faisaient figure de mendiants. N'ayant pas leur propre ressource logistique, ne disposant que de faibles moyens de transport aérien stratégique et n'ayant aucune base sur le théâtre des opérations, les Canadiens devaient compter en grande partie sur les ressources américaines et britanniques pour leur approvisionnement. À court terme, cette solution ne créa pas de problème, car des accords avaient été établis entre la MRC et la USN pour un soutien logistique courant, et, en outre, « *le matériel dont la Royal Navy n'avait pas besoin était sans hésitation [sic] mis à la disposition des NCSM* »³⁴. Cela dit, il était quand même parfois difficile d'obtenir du matériel de forces navales qui étaient naturellement réticentes à se séparer d'un équipement ou de pièces de rechange dont elles auraient elles-mêmes probablement besoin sous peu. En particulier, le remplacement des uniformes de la MRC constituait un problème, car il fallait attendre trois mois pour qu'une commande arrive finalement du Canada.

Si les marins pouvaient patienter pour recevoir de l'équipement ou des articles de cantine et hausser les épaules en maugréant contre la « pagaille », il en allait tout autrement quand la poste avait du retard. Le courrier, lien vital avec la famille, est un facteur de toute première importance pour le moral du soldat. Les hommes avaient besoin de savoir ce que faisaient et comment allaient les êtres qui leur étaient chers, familles et petites amies, et de leur raconter ce qu'eux-mêmes faisaient sur ce lointain continent. Mais, pendant les deux premiers mois du déploiement en Corée, le service postal était, au mieux, sporadique et marqué de longs délais. Brock, qui en tant que responsable de l'administration devait faire face aux critiques, pointait carrément du doigt le coupable, c'est-à-dire le Bureau de poste de la flotte.

*Il semble [disait-il au quartier général] que l'on essaie d'appliquer servilement les mêmes procédures qu'en temps de paix pour l'acheminement du courrier de la flotte (dans un sens comme dans l'autre) négligeant les particularités du temps de guerre, comme les obligations imposées par les opérations, le silence radio, les difficultés de communication, les mouvements sans préavis des navires, la séparation des unités canadiennes, etc.*³⁵.

En d'autres termes, on était en guerre, et la bureaucratie du temps de paix ne devait pas priver de leurs droits les combattants en mer. Finalement, l'ARC établit une liaison aérienne avec la Corée, le problème du courrier se résorba, mais laissa tout de même un goût amer chez les marins canadiens.

Les équipages, au moins, étaient en bonne santé. Le service de l'ordinaire était excellent. Brock pensait même que la qualité de la nourriture dont jouissaient ses hommes était inégalée dans le reste de la flotte du Commonwealth, et que ce facteur était largement responsable de la bonne santé des marins canadiens. Avant le départ d'Esquimalt, le service de santé avait été amplement approvisionné de façon à pouvoir traiter toute la gamme des maladies tropicales. Comme on peut s'en douter, les maladies vénériennes étaient le principal problème médical et les nombreux bordels de Sasebo n'y étaient pas pour rien. Comme d'habitude, les rhumes, les infections cutanées et la grippe étaient les problèmes les plus courants.

Le 16 novembre 1950, quand les trois navires quittèrent Hong Kong à la fin de la période de repos et de récupération, la rumeur circulait parmi les matelots que l'on serait de retour au foyer pour Noël. Dans son rapport du mois de novembre, le contre-amiral Andrewes écrivait : « [...] *La guerre semblait progresser tellement en notre faveur que l'on envisageait déjà la possibilité de libérer une partie des forces navales britanniques, du Commonwealth et des autres nations alliées affectées au blocus de la côte ouest de la Corée* »³⁶. Dans cette optique, il était prévu de libérer « *dans très peu de temps* » deux des destroyers de la MRC, le troisième devant suivre peu de temps après³⁷.

La débâcle de l'armée nord-coréenne avait déjà entraîné la réorganisation de la force navale qui assurait le blocus de la côte ouest. Andrewes avait retiré le porte-avions *Theseus* et le croiseur *Kenya* et les avait envoyés à Hong Kong, gardant le *Ceylon*, sept destroyers et quatre frégates pour continuer le blocus. Pour le moment, les trois navires canadiens continuaient leurs opérations sur la côte ouest³⁸ et, le 20 novembre, ils commençaient ce qui vraisemblablement aurait dû être leur dernière patrouille, si la situation sur le continent n'avait pas subi un soudain revirement. Le 25 novembre, l'armée de la République populaire de Chine, qui au cours des dernières semaines avaient progressé par le Yalu, s'était rassemblée et avait lancé une contre-attaque massive contre la Huitième armée.

Dans les heures suivant la contre-attaque chinoise, les forces de l'ONU battaient en retraite sur tous les fronts. Sur un ton bien différent de celui qu'il avait employé quelques semaines plus tôt, alors qu'il croyait la victoire à portée de la main, l'amiral Andrewes décrivait maintenant une situation qui frôlait la catastrophe.

Au 4 décembre 1950, la poussée des communistes chinois en CORÉE du Nord avait enfoncé un coin entre la Huitième armée américaine à l'ouest et le Dixième

corps [US] à l'est. La Huitième armée battait en retraite vers le sud et PYONGYANG était prêt à tomber aux mains de l'ennemi. Au nord de la péninsule de CHOPPEKI une section de la Huitième armée risquait d'être coupée du reste de son corps, et des préparations étaient en cours pour évacuer les forces de l'ONU du port de CHINNAMP'Ō. À l'est, la Première division de marine avait été coupée de sa retraite près des réservoirs CHOSIN et essayait de se rabattre vers le sud en direction de HUNGNAM pour se joindre au reste du Dixième corps. On avait prévu d'évacuer ces troupes de HUNGNAM par mer et de les débarquer de nouveau à PUSAN³⁹.

Dans un plan d'évacuation établi à la hâte, on donna le contrôle des forces navales aux commandants des groupes amphibies aux points d'évacuation. Sur la côte ouest, le contre-amiral Thackrey, de la USN, était en charge de l'évacuation de Incheon, alors que plus au nord le capitaine S.G. Kelly, de la USN, commandait l'évacuation de Chinnamp'Ō. Le croiseur et les destroyers du contre-amiral Andrewes devaient, lorsque nécessaire, appuyer les opérations et le *Theseus* fournissait la couverture aérienne. Brock, avec le *Cayuga*, l'*Athabaskan* et le *Sioux*, les destroyers australiens *Warramunga* et *Bataan*, et le destroyer américain *Forrest Royal*, commandait le TE 95.12 et avait pris position dans la zone SHELTER, à l'entrée ouest de la rivière Chinnamp'Ō. Il avait pour mission de se tenir prêt à appuyer le capitaine Kelly qui, le 4 décembre, escortait cinq transports de troupe remontant le fleuve.

Comme pour le port de Incheon, l'accès au port de Chinnamp'Ō était difficile en raison de sa situation géographique. Desservant Pyongyang (tout comme le port de Incheon desservait Séoul), la ville portuaire était à environ 35 km à l'intérieur des terres, à l'extrémité d'un sinueux chenal étroit et peu profond, dans lequel les dragueurs de mines de la USN et de la ROKN (République de la Corée du Nord) avaient dégagé un mince couloir. Tôt le 4 décembre, Andrewes avait donné l'ordre à Brock de se tenir prêt à couvrir le convoi de Kelly et de fournir l'appui-feu aux troupes terrestres pendant les opérations d'évacuation. Dans la soirée du même jour, on lui précisa que ses navires devraient être rendus à Chinnamp'Ō pas plus tard qu'à midi le lendemain.

Brock envoya promptement le message suivant : « Indiquez le degré d'urgence pour que les destroyers soient en position dans les eaux intérieures du port. Si essentiel essaierons de passer de nuit. Sinon arriverons tôt le matin⁴⁰. » Entre-temps, Brock avait réuni ses commandants qui, apparemment, lui déconseillèrent unanimement de tenter un passage de nuit — opération qu'aucun navire de l'ONU n'avait essayé d'entreprendre auparavant. Cependant, alors que Brock attendait la réponse de Kelly, il reçut un message de panique émanant d'un des navires américains à quai dans le port de Chinnamp'Ō, disant : « Nous sommes sans protection, prenez immédiatement les

mesures nécessaires. » Ces craintes devaient être confirmées quelques instants plus tard par un autre message émanant de Kelly, annonçant que la situation à Chinnamp'Ō « pouvait devenir critique ». Devant la teneur alarmante de ces messages, Brock prit la décision de remonter le cours de la rivière sur-le-champ. Le commandant Welland devait noter sans ménagement que « c'était une entreprise risquée qu'un navigateur prudent appréhenderait même par marée haute ou par une journée ensoleillée⁴¹ ». Les navires de Brock n'allaient bénéficier ni de l'un de l'autre de ces avantages.

À 22 h 30, les six destroyers s'engagèrent dans la remontée du fleuve croisant à une vitesse de cinq noeuds. En tête était le *Cayuga* que suivaient, dans l'ordre, l'*Athabaskan*, le *Bataan*, le *Forrest Royal* et le *Sioux*, avec le *Warramunga* qui faisait route séparément. La marée haute approchait de son maximum et, selon Welland, c'était « une des nuits les plus sombres de toute mon expérience de marin⁴² ». Le *Warramunga* s'échoua peu de temps après minuit et, après avoir réussi à se dégager, le navire se retira dans la zone SHELTER afin que l'équipage puisse vérifier les dégâts. Environ une demi-heure plus tard, c'était au tour du *Sioux* de toucher le fond, « malgré que le navire ait été bien à l'intérieur des limites du chenal dégagé ». Le commandant Taylor, après avoir réussi à dégager son navire de cette fâcheuse position, entra en collision avec une balise qui, s'étant séparée de son ancre, dérivait dans le chenal. Les dégâts avaient entraîné de fortes vibrations de l'arbre porte-hélice tribord, et Taylor, ne voulant pas prendre le risque de tomber complètement en panne et de bloquer le chenal, décida à contrecœur de suivre l'exemple du *Warramunga* et de se replier en mer. Brock n'avait plus maintenant que quatre destroyers.

C'était aux officiers navigateurs qu'incombait la lourde tâche de guider les navires à bon port jusqu'à Chinnamp'Ō et, en tête du convoi, le lieutenant A. L. Collier, navigateur du *Cayuga*, avait les épaules larges cette nuit-là. Comme il le raconta plus tard :

Il faisait nuit noire. J'étais, comme vous pouvez vous y attendre, dans la salle des opérations, aucune visibilité vers le haut. Le plus inquiétant était le fait que la majorité des bouées qui servaient à baliser le chenal étaient des mines de forme sphérique que le radar ne distinguait pas clairement et qui étaient difficiles à identifier. Parfois, on en voyait une passer mais le reste du temps, notre navigation, avec nos vieux radars 293, se résumait à du pilotage, en file indienne les uns derrière les autres⁴³.

Pendant les quatre heures qu'avait duré la remontée du fleuve, Collier avait effectué 132 relèvements, environ un toutes les deux minutes. « Une fois seulement nous avons eu la frousse, se souvient Collier, quand le navire nous a donné l'impression de ne pas répondre assez rapidement à la barre, cela était dû principalement au courant de marée qui montait rapidement. Elle ne l'a attrapé que faiblement [...] »

L'*Athabaskan*, à l'arrière du *Cayuga*, muni d'une aide à la navigation plus sophistiquée avait un avantage sur son navire jumeau. Avant de quitter Esquimalt, son navigateur, le lieutenant R.H. Leir, avait obtenu du magasin un radar à haute définition LN 16 (encore dans son emballage). Cependant, il n'avait pu le faire installer sur son navire que peu de temps avant le départ pour Chinnamp'o. Son efficacité était donc encore inconnue au moment où les navires quittaient la zone SHELTER (c'était probablement la raison pour laquelle l'*Athabaskan* n'avait pas été placé à la tête du convoi). Mais la remontée du fleuve fut l'occasion pour Leir de tester et de découvrir les performances de son instrument; pendant le parcours il put obtenir des gisements rapprochés que les radars de veille en surface, de type 293, des autres destroyers n'avaient pu relever. Dans son rapport, Welland mentionna qu'il avait effectué 189 relevés de position, soit une cinquantaine de plus que le radar du *Cayuga*, prouvant ainsi l'efficacité du LN 16⁴⁴. La MRC comprit la leçon et, dorénavant, équipa de radars à haute définition tous les bâtiments partant pour la Corée.

Dans la nuit du 5 décembre, à 03 h 00 du matin, quand le *Cayuga*, l'*Athabaskan*, le *Bataan* et le *Forrest Royal* jetèrent l'ancre au mouillage de Chinnamp'o, ils ne découvrirent aucune trace de l'urgence qui avait justifié leur dangereuse randonnée. La côte était éclairée de ses lumières habituelles et non pas par des tirs de canon. Et, quand Brock appela Kelly pour lui suggérer qu'ils tiennent immédiatement une réunion afin de tirer des plans, l'Américain lui répondit d'attendre jusqu'à ce qu'ils aient pris leur petit-déjeuner. « Inutile de vous décrire la colère du vieux Brock en entendant cela! » se souvient Collier⁴⁵. En fait, bien que poussant toujours leur avance en direction du sud, il n'y avait pas un seul Chinois dans un rayon de 30 km de la ville⁴⁶.

Pour que les transports de troupe soient sortis de l'estuaire avant la tombée de la nuit, il fallait qu'ils quittent le port pas plus tard qu'au milieu de l'après-midi. Après leur départ, les bâtiments de Brock devaient détruire tout matériel restant sur les quais afin que l'ennemi ne puisse le récupérer. Le plan commença à mal tourner en début d'après-midi, quand on comprit que la multitude d'embarcations mouillées dans le port pour évacuer les nombreux réfugiés qui tentaient de quitter Chinnamp'o n'auraient pas le temps de dégager le secteur avant l'heure où Brock devait bombarder les installations. Le problème fut cependant résolu en envoyant l'*Athabaskan* établir un mouillage protégé à environ huit kilomètres en aval de la ville. Cette solution permettrait aux autres destroyers d'effectuer leur bombardement plus tard dans la soirée et de se réfugier auprès de l'*Athabaskan* pour la nuit.

Après avoir détruit trois casemates bétonnées qui dominaient la zone de mouillage choisie, l'*Athabaskan* passa l'après-midi à renforcer la sécurité de la zone de mouillage et de la voie d'évasion.

Craignant la destruction de leur ville, les habitants fuyaient utilisant toutes sortes d'embarcations, en particulier des jonques à voile. Comme ce type d'embarcation avait déjà été utilisé pour poser des mines on avait jugé prudent de les fouiller afin de s'assurer qu'elles ne présentaient aucun risque. Chaque destroyer envoya ses deux canots de service pour accomplir cette tâche et avant la tombée de la nuit les différentes équipes avaient inspecté 35 jonques. Inspectant une d'entre elles, un des membres d'équipage avait soulevé une bâche, pour y découvrir une vache qui en signe d'accueil lui lança son beuglement caractéristique. De mines il n'y avait point⁴⁷.

À Chinnamp'o, le dernier des 7 700 soldats fut embarqué à 17 h 00 et, 35 minutes plus tard, Brock ouvrit le feu sur les installations portuaires, incluant la gare ferroviaire de marchandises, les réservoirs à pétrole, les dépôts de ravitaillement et les usines. Le résultat fut spectaculaire.

Les incendies allumés par les militaires [équipes de destruction] indiquaient nettement l'emplacement des cibles, et d'autres incendies étaient allumés par les ouvertures latérales. À mesure que la nuit tombait, la lueur des incendies croissait, illuminant les installations portuaires comme si on avait été en plein jour; des explosions lançaient dans les airs de grosses boules de feu qui se transformaient en un énorme nuage de fumée noire, dérivant lentement vers le sud-est. Quand un des réservoirs de carburant encore intact était touché (ce qui était fréquent) des gerbes incandescentes de métal fondu étaient projetées dans toutes les directions, transformant le spectacle en feu d'artifice. Les incendies et les explosions continuèrent jusqu'à 06 h 15 le lendemain matin⁴⁸.

À 18 h 45, les trois destroyers rejoignaient l'*Athabaskan*, et le lendemain matin, laissant derrière eux les fumées toujours visibles de Chinnamp'o, ils mettaient le cap sur Daido-ko (en mer Jaune) où ils furent accueillis par de grandes acclamations. Le contre-amiral Andrewes leur déclara que l'opération « avait été une véritable prouesse et que son intrépide exécution faisait honneur à la tradition de la Marine »⁴⁹. Brock fut loué pour son leadership et reçut l'Ordre du service distingué. Collier reçut la Croix du service distingué, et d'autres décorations furent décernées à plusieurs membres d'équipage. Chinnamp'o fut un fait d'armes pour la MRC et probablement son plus bel exploit pendant la guerre de Corée.



(MUSÉE DU PPCLI)

Les quartiers de la caserne Currie à Calgary où de nombreuses recrues du Contingent spécial furent entraînées.

CHAPITRE III

Le contingent spécial

LE 30 JUIN 1950, le jour où le Parlement suspendait ses séances pour les vacances d'été, les éléments de la Force active de l'armée canadienne comptaient 20 369 hommes de tous grades, rassemblés en trois régiments d'infanterie formant chacun un bataillon — le Royal Canadian Regiment (RCR), le Princess Patricia's Canadian Light Infantry (PPCLI) et le Royal 22^e Régiment— et deux régiments blindés, le Royal Canadian Dragoons (RCD) et le Lord Strathcona's Horse (LdSH). Leurs armes d'appui comprenaient un régiment d'artillerie, le Royal Canadian Horse Artillery (RCHA), le génie (RCE) et les transmissions (RCSIGS). L'effectif était complété par le transport (RCASC), le service du matériel (RCOC), les services ateliers-ingénieurs-mécaniciens (RCEME), auxquels il faut encore ajouter le service de santé, le service dentaire, le service du matériel et le service de renseignements, petites unités familièrement appelées « la pointe effilée du service ».

Dans toutes les divisions du service, plusieurs officiers et autres gradés étaient affectés aux services essentiels, à l'administration et à l'instruction. Les effectifs restants n'étaient probablement pas en nombre suffisant pour former un groupe-brigade (le plus petit élément capable, semble-t-il, de fonctionner de façon autonome en temps de guerre) qui puisse assurer la défense du Canada, situation peu favorable à l'envoi d'un corps expéditionnaire à

l'autre bout du monde. Comme le disait Lester Pearson, le secrétaire d'État aux Affaires extérieures :

La politique de défense du Canada [...] reposait sur le principe d'une petite armée régulière hautement qualifiée, ayant pour responsabilité d'accomplir la tâche dévolue au Canada dans le cadre de la défense de l'Amérique du Nord, particulièrement dans l'Arctique, et conçue de façon à pouvoir être rapidement augmentée en cas de conflit généralisé [...] Nos plans ne prévoyaient pas la capacité de fournir à court préavis aux Nations unies un corps expéditionnaire capable de se déployer rapidement dans une région éloignée du globe¹.

Le terme « rapidement », en ce qui concerne l'augmentation et le déploiement d'un corps expéditionnaire, était relatif. Même le recrutement et l'instruction d'un fantassin, noyau de toute force de combat, prenaient six mois. Il fallait deux fois plus de temps pour former un artilleur ou un soldat du génie (appelé également « sapeur ») ou un spécialiste des transmissions.

En supposant qu'on ait pu prélever un bataillon d'infanterie de la Force active, une telle contribution aurait été dérisoire; en outre, dépourvu de ses propres armes d'appui et de ses services, ce bataillon aurait été entièrement dépendant du bon vouloir d'une force étrangère

plus importante — américaine ou britannique — pour le moindre de ses besoins logistiques. Les États-Unis, impatients (pour des raisons de propagande et d'ordre politique) de voir d'autres nations envoyer des contingents combattre sous la bannière de l'ONU, auraient sans doute été d'accord pour fournir l'équipement et le soutien à un bataillon canadien. Mais en 1950, il aurait été peu réaliste pour l'armée canadienne de compter uniquement sur les ressources américaines. Les liens avec la Grande-Bretagne, en dehors d'Ottawa et de Québec, étaient encore trop forts, et, dans la pratique, chaque aspect concernant l'équipement et la formation aurait dû être radicalement modifié.

Avec une armée plus importante et des responsabilités beaucoup plus vastes, les Britanniques s'étaient engagés à fournir un groupe-brigade — groupe d'infanterie, avec ses propres armes d'appui et services intégrés — pour le 25 juillet, et le président du Conseil des chefs d'état-major, le lieutenant général Charles Foulkes, envisageait un groupe-brigade de la part du Canada. Cette hypothèse d'une seconde brigade, ou d'un groupe-brigade canadien, et la possibilité d'une troisième brigade formée par d'autres pays du Commonwealth (l'Australie, la Nouvelle-Zélande, et peut-être l'Inde et le Pakistan) firent surgir le spectre politique d'une division du Commonwealth; mais Ottawa, en dépit de sa dépendance envers les Britanniques en matière de doctrine et d'équipement militaire, était peu disposé à accepter toute forme d'unification sous la bannière de l'impérialisme britannique. Dans un message adressé au haut-commissaire du Canada à Londres, le ministre des Affaires extérieures définissait la position du gouvernement dans les termes suivants : « Les opérations en Corée devraient avoir l'aspect d'opérations des Nations unies [...] c'est pour tenir nos engagements en vertu de la Charte que nos troupes interviendront, et nullement en tant que membres du Commonwealth. » Et le message continuait ainsi :

Nous ne sommes pas en faveur d'une division du Commonwealth, en tant que tel, mais plutôt, pour des raisons d'efficacité et de commodité évidentes, d'une division formée par les contingents des différentes nations du Commonwealth.

[...] Nous sommes conscients qu'en réunissant les forces des diverses nations du Commonwealth en une seule entité, il sera difficile d'éviter, en parlant d'elle, que la presse ou le public ne l'appelle « division du Commonwealth » [...] Nous espérons [...] que cette appellation ne sera pas employée officiellement, ni même officieusement par les participants. Peut-être que les choses seraient facilitées par la suite si, dès le début, on la baptisait « Première division des Nations unies »².

Ne voulant pas abandonner leur traditionnel statut de « plus égaux que les autres », les Britanniques proposèrent

« First (Commonwealth) Division, United Nations Forces », et Ottawa accepta à contrecœur cette appellation. Cependant, lorsque cette division fut finalement formée, les médias, pour plus de commodité, et l'armée, toujours avide d'abréviations (dans ce cas, « 1 Comwel Div ») eurent tôt fait de laisser tomber les parenthèses et le suffixe un. Et « 1^{re} Division du Commonwealth » s'est imposée dans les faits.

La seule possibilité pour le Canada de fournir à courte échéance une brigade était, partant de zéro, de recruter et de former ses effectifs. C'est ainsi que fut créée par décret, en date du 7 août 1950, la Force spéciale de l'Armée canadienne (CASF). Cette force serait constituée d'un groupe-brigade d'environ 5 000 militaires de tous rangs qui seraient recrutés parmi les anciens combattants de la Deuxième Guerre mondiale, la Force de réserve et la réserve supplémentaire; à ceux-là viendraient s'ajouter des jeunes gens avides d'aventure et, peut-être, des hommes plus âgés à la recherche d'un boulot. Tous seraient engagés pour 18 mois ou pour « telle autre période qui pourrait être requise par suite de toute action entreprise par le Canada en conformité d'un accord international ou dans le cas où la durée du service se terminerait pendant une situation exceptionnelle, ou dans un délai d'un an après l'expiration de ladite situation³ ». En fait, le gros de la brigade fut recruté sans discernement parmi les anciens combattants et les novices, approximativement à part égale, et le reste comprenait des réservistes. Toutefois, la majorité des officiers et sous-officiers destinés aux unités exigeant des compétences plus techniques émanaient de la Force active.

Au début, le rythme du recrutement (des milliers de volontaires se présentaient dans les bureaux de recrutement d'un bout à l'autre du pays) fut à peine supérieur à celui du temps de paix, mais le ministre de la Défense nationale, Brooke Claxton, talonné par les médias, était pressé. Après avoir visité le bureau de recrutement de Toronto, il notait que « les deux premiers jours, on avait examiné et admis quotidiennement environ 50 recrues, alors que jusqu'au mercredi soir 657 s'étaient présentés » (la plupart voulant s'engager dans l'infanterie). Le ministre exprimait ensuite l'avis que les formalités administratives étaient trop compliquées. Les entrevues de sélection devaient être réduites à cinq ou dix minutes. On pouvait fort bien compléter la documentation après l'arrivée de la recrue dans son unité. Le ministre voulait que les hommes soient acceptés et affectés à leur unité en un jour⁴.

Ce processus accéléré n'avait pas que des avantages, il permettait aussi à bon nombre de candidats tout à fait inadéquats d'échapper en quelque sorte aux tests physiques et psychologiques. Parmi ces recrues se trouvaient, apparemment, un homme avec une jambe artificielle et un autre âgé de 72 ans⁵. En outre, certains volontaires avaient probablement un léger casier judiciaire. Le

major R.C.D. Laughton (nouveau commandant de la 54^e compagnie de transport à Camp Borden) se rappelle : « *Allant sur le terrain de rassemblement pour rencontrer les premières recrues de mon unité, je trouvais un gars portant des chaussures de sport blanches, un blouson de survêtement, avec un journal dépassant de sa poche.* » Si une tenue de ce genre n'est pas inhabituelle à notre époque, elle l'était fortement en 1950. Et Laughton d'ajouter : « *Plus tard, j'ai découvert qu'il appartenait au gang des gargotes de Toronto. On avait des gars qui venaient de ce type de milieu*⁶. » À London, quand un officier demanda à un groupe de recrues combien d'entre eux avaient déjà fait de la prison, tous les hommes présents dans la pièce se levèrent, à l'exception de Don Hibbs, et, comme il le raconta : « *Je n'avais jamais passé un jour de ma vie en prison, cependant, j'étais là, le seul gars à être assis parmi une bande de criminels ! Et pour faire comme tout le monde, moi aussi je me levais*⁷. »

Il va de soi qu'un petit séjour à l'ombre d'une prison ne signifie pas automatiquement qu'un homme ne sera pas un bon soldat, et la vaste majorité des candidats étaient aptes au service, que ce soit sur le plan physique, psychologique ou moral. Le 18 août, le chef de l'état-major général annonça au Cabinet que la Force spéciale avait comblé son effectif de 5 000 hommes, et il recommandait que 5 000 autres volontaires soient engagés pour remplacer les pertes qui surviendraient au cours des 12 prochains mois. Toutefois, le pourcentage estimé de pertes, basé sur celui de la Deuxième Guerre mondiale, n'eut bientôt plus rien de comparable avec ce dernier.

Les libérations furent exceptionnellement nombreuses pendant la période d'instruction au Canada et aux États-Unis et, lorsque la brigade fut engagée en Corée, les pertes attribuables au combat et à la maladie furent beaucoup plus faibles qu'on ne l'avait prévu. En conséquence, bien que l'on ait continué la course au recrutement pendant la période d'entraînement, il n'y eut jamais un manque d'effectif à partir du moment où la brigade entra en campagne, sauf pendant une courte période quand les enrôlements de recrues de langue française diminuèrent⁸.

En fait, plusieurs des dernières recrues durent attendre le premier roulement important des effectifs, en octobre 1951 et mars 1952, avant de partir pour la Corée, et certaines devaient même attendre jusqu'au tout dernier, en 1953.

Si certaines recrues allaient s'avérer indésirables, pour quelque raison que ce soit, il n'en fut pas de même en ce qui concerne les officiers supérieurs qui, sans exception aucune, étaient des hommes admirables et des militaires chevronnés. Le brigadier John Meredith Rockingham, DSO avec agrafe, né en Australie 39 ans plus tôt, reçut le

commandement de la toute nouvelle 25^e Brigade d'infanterie canadienne. Au cours de la Deuxième Guerre mondiale, le brigadier Rockingham s'était distingué en commandant le Royal Hamilton Light Infantry, et par la suite la 9^e Brigade d'infanterie canadienne. Après la guerre, il était retourné à la vie civile où il occupait un poste de direction au sein d'une compagnie de transport de la Colombie-Britannique. Il avait cependant conservé des liens avec l'armée par l'intermédiaire de la milice et, en 1948, il avait été nommé commandant de la 15^e Brigade d'infanterie de réserve.

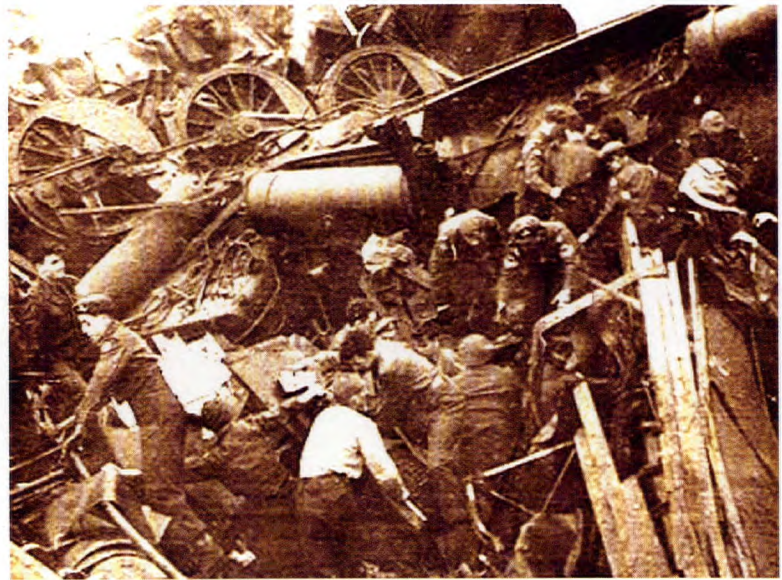
On laissa à Rockingham le soin de choisir lui-même ses officiers dans la Force active ou dans la réserve, ou encore de les recruter parmi les anciens combattants de la Deuxième Guerre mondiale. Le choix le plus important était celui des hommes qui commanderaient les trois seconds bataillons d'infanterie des trois régiments existants. À cette fin, il choisit un officier de l'active et deux anciens combattants de la Deuxième Guerre mondiale qui étaient retournés à la vie civile. L'officier de l'active, auquel il donna le commandement du 2^e RCR, était le lieutenant-colonel Robert A. Keane (DSO). Cet officier, âgé de 36 ans, avait commandé un bataillon d'infanterie motorisé au nord-ouest de l'Europe et portait maintenant l'emblème du RCR. Les deux volontaires étaient James R. Stone (DSO, MC), à qui il donna le commandement du 2^e PPCLI, et Jacques A. Dextraze (DSO avec agrafe), auquel il donna le commandement du 2^e Bataillon, Royal 22^e Régiment. Âgé de 41 ans, Stone, qui avait commencé comme simple soldat, était devenu commandant du Loyal Edmonton Regiment. Dextraze, âgé de 31 ans, avait suivi le même parcours dans les rangs du Fusiliers Mont-Royal.

Les trois hommes eurent les mains libres quant au choix de leurs propres officiers : la majorité des officiers supérieurs choisis étaient eux aussi des anciens combattants de la Deuxième Guerre mondiale et environ la moitié d'entre eux avaient été décorés. Les deux tiers des commandants des plus petites unités et des sous-unités (toutes ayant un aspect plus technique) venaient de la Force régulière, mais eux aussi étaient, pour la plupart, d'anciens combattants décorés de la dernière guerre.

Un des commandants de compagnie du 2^e PPCLI, le major John Firth n'avait, quant à lui, aucune décoration. Quand la Deuxième Guerre mondiale avait éclaté, le sous-lieutenant Firth du Dufferin and Haldimand Rifles, un régiment de la milice qui n'avait pas été mobilisé pour le service actif, avait promptement renoncé à sa commission d'officier pour s'engager comme simple soldat dans le Royal Hamilton Light Infantry. En avril 1943, quand Rockingham avait pour la première fois pris le commandement du RHLI (pour six mois), Firth avait le grade de capitaine et, plus tard, à la mi-juillet 1944, quand Rockingham en avait brièvement repris le commandement, Firth, alors major, commandait la Compagnie « B ». Plus



21 novembre 1951. En route pour Fort Lewis !
Ces artilleurs ne se doutaient pas qu'ils allaient
se retrouver en danger plus tard ce jour-là.
(MUSÉE DU RCA)



La collision de la rivière Canoë en Colombie Britannique, tua 17 artilleurs et
4 instructeurs. Quarante-neuf autres artilleurs furent blessés. (MUSÉE DU RCA)



Sur le navire américain U.S.N.S. *Private Joe P. Martinez*, un orchestre militaire canadien joue
pour le 2^e PPCLI qui appareille de Seattle (État de Washington), le 25 novembre 1950.
(MUSÉE DU PPCLI)



Il fallait 20 jours pour traverser le Pacifique. Jouer aux cartes
faisait partie des distractions. (MUSÉE DU PPCLI)



Le brigadier John Rockingham (au premier plan à gauche) et le lieutenant-colonel J. R. Stone, 2^e PPCLI (au premier plan à droite), deux commandants de terrain expérimentés et énergiques. (PA 133399)



Le général Douglas MacArthur, commandant des forces de l'ONU en Corée jusqu'à sa révocation par le président des États-Unis, Harry Truman, le 11 avril 1951. (MUSÉE DU PPCLI)

tard le même mois, il devait quitter ce poste après avoir été blessé à la crête de Verrière en Normandie. Quand il apprit que son ancien chef avait reçu le commandement du Contingent spécial, Firth, alors employé comme surveillant de liberté conditionnelle, lui avait envoyé un télégramme de félicitations et lui avait offert ses services.

Pendant quelques jours rien ne se passa. Je me souviens qu'à ce moment-là il y avait la grève des chemins de fer. Puis, un jour un officier de la police provinciale m'a appelé à la maison pour me dire de me présenter au commandement de l'armée à Oakville.

Une fois rendu à Oakville quelqu'un m'a serré la main et m'a dit, « Félicitations major Firth. Vous allez commander une compagnie du Patricia en Corée. Vous quittez lundi. » Et on était le vendredi ! J'ai tout de même réussi à avoir un délai de 11 jours pour régler mes affaires⁹. »

Le lieutenant Thomas Webb avait joint le RHLI en 1946, après avoir servi dans l'armée pendant la dernière partie de la guerre, mais il n'était pas allé outre-mer. « N'ayant pas vécu le débarquement de Normandie, la prise du casino à Dieppe et toutes les aventures qui se racontaient le vendredi soir au mess, je décidais d'aller voir moi-même ce qu'il en était. » Officier de liaison du Patricia auprès d'une brigade d'infanterie motorisée (blindés) américaine, la « Force opérationnelle Dolvin », Webb devait faire partie des premiers éléments de l'ONU à retraverser le 38^e parallèle, en mai 1951, lors de la deuxième offensive des forces alliées. Plus tard, alors qu'il servait avec le 2^e Bataillon, Royal 22^e Régiment, il fut blessé au bras et à l'épaule et, à son retour à Hamilton, il put alors participer aux conversations du vendredi soir qui se tenaient au mess et raconter ses propres aventures¹⁰. Deux autres officiers et environ 60 hommes de tous grades du RHLI joignirent également le Contingent spécial, et plusieurs de ceux qui vinrent au pays eurent leur part d'aventures à raconter.

Malheureusement, à cause de la précipitation avec laquelle on avait procédé au recrutement des effectifs du Contingent spécial, et du fait que cette mobilisation n'avait pas été faite par l'intermédiaire de la réserve, aucune liste des membres du Contingent n'avait été établie. En conséquence, au cours des ans les noms des engagés de tous grades ont été perdus. Webb se souvenait qu'« au moins deux d'entre eux avaient été grièvement blessés et je ne peux me rappeler leur nom¹¹ ».

Bien d'autres unités de renom de la milice eurent les mêmes problèmes.

L'état-major de la brigade de Rockingham était composé principalement d'officiers qui avaient rempli les mêmes fonctions pendant la dernière guerre et qui, par la suite, avaient complété leur formation au Collège d'état-

major de l'Armée canadienne. Le major de la première brigade — le bras droit de Rockingham dans le domaine des opérations — était le major H. F. Wood. Le sous-adjutant adjoint et quartier-maître général (titre à rallonge que même son abréviation « DAA et DAQ » ne rendait pas plus facilement prononçable), responsable de l'administration et de la logistique, était le major J. P. L. Gosselin. Celui-ci n'occupa ses fonctions que brièvement, car il fut appelé par Dextraze pour devenir le commandant en second du 2^e Bataillon, Royal 22^e Régiment. Son successeur fut le tout nouveau major C. J. A. Hamilton qui, comme il le disait alors, avait du pain sur la planche.

Pendant que les unités s'entraînaient sous l'œil vigilant du général Rockingham, j'étais plongé dans l'administration du personnel. Je découvrais l'ampleur de la tâche quand je constatais que le nombre d'hommes renvoyés au Canada [de Fort Lewis] pour des raisons familiales ou disciplinaires était quasiment équivalent à l'effectif d'un bataillon (environ 900 hommes). Plusieurs recrues avaient quitté le Canada sans se préoccuper du bien-être de leurs familles¹².

En tout, environ 45 % des effectifs étaient composés d'anciens combattants de la dernière guerre, dont 20 % étaient d'anciens sous-officiers.

L'instruction, dirigée par les unités mères de la Force active, commença à différentes dates selon les lieux, mais dès le 15 août elle était déjà dispensée partout. Au début, les officiers étaient séparés des autres effectifs afin qu'ils ne soient pas préoccupés par leurs obligations envers leurs hommes; quant à ces derniers, qui comptaient peu d'anciens combattants dans leurs rangs, ils étaient formés par les sous-officiers respectifs de leur premier bataillon, selon une méthode appelée « système de rotation ». Ces dispositions devaient s'avérer une véritable bévue. En effet, beaucoup d'hommes avaient des problèmes familiaux, d'ordre financier ou concernant leur solde. Pour certains, ces problèmes étaient dus à leur propre négligence; pour d'autres, ils étaient la conséquence de méthodes de recrutement bâclées. Ne pouvant faire part de leurs problèmes à leurs officiers, ces hommes avaient tendance à retourner chez eux pour essayer de résoudre eux-mêmes leur situation.

Le 1^{er} octobre 1950, le 2^e Bataillon, Royal 22^e Régiment, déclarait 278 absents sans permission sur un effectif total de 919 hommes; et le 5 octobre, le major-général Chris Vokes exprimait ses inquiétudes au commandement central concernant le taux élevé d'absences sans permission après une permission de quatre jours. Il décrivait cette situation comme étant un symptôme « de notre époque », et disait qu'elle s'améliorerait dès que les officiers retrouveraient leurs troupes¹³. Une semaine plus tard, Dextraze réunissait les officiers et leurs hommes et exigeait que les premiers s'occupent de l'administration le matin et continuent leur propre instruction l'après-midi.

À la mi-novembre, alors que le bataillon se préparait à prendre le train pour Fort Lewis, presque tous les absents étaient de retour¹⁴. Le 15 octobre, Keane et Stone suivaient l'exemple de Dextraze, bien que le 2 RCR, dont l'effectif comptait environ 65 % d'anciens combattants « au-dessus de la moyenne en matière de condition physique et d'éducation », ait enregistré beaucoup moins d'absences.

L'instruction au sein des unités de soutien, dont le pourcentage d'officiers et de sous-officiers de la Force active était plus élevé, progressait de façon plus satisfaisante. Dans l'artillerie, les premiers exercices portant sur la mise en batterie d'un canon donnaient des résultats surprenants, des temps de deux minutes étant enregistrés, ce qui correspondait aux normes de mise en batterie d'un canon de 25 livres pendant la Deuxième Guerre mondiale¹⁵. De son côté, l'escadron des transmissions, qui avait un fort pourcentage d'anciens combattants dans ses rangs, dont certains avaient servi dans le secteur des communications de la MRC et de l'ARC, avait peu de problèmes. Malgré les techniques sophistiquées que comporte la formation professionnelle des poseurs de lignes et des opérateurs radio, vers la fin octobre, un escadron des transmissions commençait à prendre forme¹⁶.

Le quartier général de l'armée, de son côté, ne s'entendait pas sur la durée de l'instruction, et pour cause, car le degré d'aptitude requis variait selon le type d'unité et l'on ne savait pas dans quelle mesure l'expérience acquise précédemment pouvait servir. Finalement, on laissa à Rockingham le soin de décider du moment où le contingent serait prêt à partir pour la Corée.

La situation ne semblait pas urgente. Les Américains avaient maintenant trois divisions sur le terrain et, avec le reste de l'armée de la République de Corée (ROK), ils avaient arrêté la progression des Nord-Coréens à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest du port de Pusan, sur une ligne qui épousait le cours de la rivière Naktong, de son embouchure jusqu'à une distance d'environ 100 km au nord. En d'autres termes, les alliés tenaient encore une enclave de 50 km de large par 100 km de profondeur dans le coin sud-est de la péninsule. Disposant maintenant d'une puissante force aérienne tactique et d'amples renforts terrestres, MacArthur croyait fermement qu'il pouvait maintenir les positions acquises indéfiniment, et qu'en conséquence les contingents de l'ONU avaient le temps de se préparer pour participer à la reconquête du terrain perdu, campagne qui pouvait s'avérer de longue durée.

En ce qui avait trait à l'instruction des effectifs du Contingent spécial, comme le drill, le conditionnement physique et le tir, elle pouvait être conduite dans le semi-confort des installations de l'armée à l'automne, mais il en serait tout autrement pour l'instruction tactique collective au cours de l'hiver. Au Canada, seul le

climat de la côte ouest pouvait permettre ce type d'instruction, mais il n'y avait aucune zone d'entraînement assez vaste pour mener à bien ce projet. On avait pensé envoyer le Contingent au Japon pour terminer son instruction, mais MacArthur y ayant opposé son veto, on reporta le choix sur l'île d'Okinawa, territoire toujours japonais mais éloigné de l'archipel principal. Cependant, à la fin septembre, le brigadier F. J. Fleury qui commandait la Mission militaire du Canada d'Extrême-Orient (nouvellement créée) déclarait, après avoir inspecté les lieux, que l'île d'Okinawa ne convenait pas à ce type d'instruction.

Avant même que Fleury n'ait donné son avis sur Okinawa, la situation en Corée s'était nettement améliorée. Le 15 septembre, MacArthur avait lancé deux divisions américaines — une de marines et l'autre de l'armée —, en un assaut amphibie contre Incheon, un petit port situé sur la côte ouest de la péninsule, à peu près à mi-chemin entre les extrémités nord et sud. Comme le succès complet de l'opération menaçait l'axe d'approvisionnement des troupes nord-coréennes occupant la zone sud, l'ennemi avait été forcé de se retirer du périmètre de l'enclave de Pusan — bien qu'il ait fallu tout de même l'aider à quitter les lieux! Les Américains et les Sud-Coréens les poursuivirent dans leur retraite vers le nord et, le 27 septembre, la Force d'assaut et les éléments de la Huitième armée faisaient leur jonction, et le dernier jour de septembre elles franchissaient le 38^e parallèle. Tout le monde — y compris l'ONU qui, le 7 octobre, avait créé la Commission des Nations unies pour l'unification et le relèvement de la Corée (CNUURC) —, sembla oublier la déclaration que Chou En-lai avait faite à l'ambassadeur de l'Inde, selon laquelle la Chine interviendrait si les forces de l'ONU ne s'arrêtaient pas au 38^e parallèle. Le 19 octobre, le jour où les troupes sud-coréennes prenaient Pyongyang, l'armée chinoise commençait à traverser la rivière Yalu qui formait la frontière entre la Corée du Nord et la Chine¹⁷.

MacArthur, toujours confiant, soit qu'il n'ait pas été au courant de l'intervention chinoise, soit qu'il en ait sous-estimé la portée, ne désirait plus maintenant qu'une modeste contribution de la part des alliés. Apparemment inconscient des nombreux points faibles dont souffraient ses propres troupes et prophétisant que les combats seraient terminés pour la fête de l'Action de grâces (américaine), il déclara : « Nous ne craignons pas une intervention de la part des Chinois [...] s'ils essayaient de venir à Pyongyang, ils se feraient tailler en pièces. » Lors de sa rencontre avec le président Truman et son entourage, le 14 octobre à Wake Island, MacArthur se montra peu disposé à accepter l'envoi de contingents supplémentaires de l'ONU. Il déclara au général Omar Bradley, chef d'état-major de l'armée américaine : « Du point de vue militaire, ces troupes sont inutiles et de toute façon elles ne verraient probablement jamais le

combat. » Leur seul avantage, disait-il, « est qu'elles nous confèrent une patine onusienne¹⁸ ».

Washington et Ottawa voyaient plutôt les troupes de l'ONU jouer désormais un rôle de force d'occupation, c'est-à-dire de protection du *statu quo*. Ce rôle échoua au 2 PPCLI (stationné alors à Camp Wainwright, en Alberta) parce que, des trois bataillons d'infanterie, il était celui dont la préparation était la plus avancée et qu'il se trouvait le plus près de Seattle, port d'embarcation à destination du Japon et de la Corée¹⁹. En outre, Rockingham estimait que le colonel Stone était « *le commandant le mieux préparé pour travailler de façon indépendante, loin du Canada et sous la houlette des Britanniques et des Américains*²⁰ ». Naturellement, si les prédictions de MacArthur devaient s'avérer exactes, le reste de la brigade aurait été formée pour rien et même le 2 PPCLI resterait sur la touche; le moral des hommes en prit un coup.

Néanmoins, à la fin de l'année, on ajouta un troisième bataillon au PPCLI et il partit rejoindre le 2 RCR et le 2 R22^eR à Fort Lewis, dans l'État de Washington sur la côte ouest, pour y effectuer son instruction collective. Les troupes furent acheminées par train (quatre jours de voyage pour le 2 RCR à partir de Petawawa, et cinq jours pour le 2 R22^eR à partir de Valcartier). Le 2 RCHA, commandé par le lieutenant-colonel A. J. B. Bailey (DSO), dont le tiers de l'effectif était composé d'anciens artilleurs, pouvait s'attendre à un plus court voyage étant donné qu'il partait de Shilo, au Manitoba mais, malheureusement, il fut interrompu par une tragédie. Deux trains transportant les artilleurs — 40 officiers et 639 hommes de tous grades (les canons étaient à bord d'un train de marchandises) — avaient quitté Shilo, mais le second train ne devait jamais arriver à Fort Lewis. Après avoir dépassé le Yellowhead Pass, il télescopa un autre train, l'express Vancouver-Montréal, près de la rivière Canoe en Colombie-Britannique. L'accident fut causé, semble-t-il, par un malentendu concernant l'endroit où les deux trains devaient se croiser*. Les deux trains se heurtèrent dans une courbe prononcée et ne s'aperçurent que quelques instants avant le télescopage. Les conducteurs des deux machines furent tués sur le coup. Les wagons du train civil étant en acier, aucun passager ne fut gravement blessé quand les wagons de tête déraillèrent, mais ceux du train militaire étaient de vieux wagons en bois « du temps des colonies ».

Les wagons de tête furent projetés en bas d'un talus et un incendie éclata, compliquant le sauvetage des survivants. Le médecin du régiment était à bord du premier train militaire. Fort heureusement, un des rescapés était un préposé aux soins du régiment; il fit « *un sacré boulot* »

* Le préposé aux signaux de la compagnie de chemin de fer qui avait été tenu responsable de l'accident fut défendu avec succès (gratuitement, parce qu'il trouvait l'accusation injuste) par un avocat de Prince Albert, en Saskatchewan, qui était aussi un député conservateur d'arrière-banc, un certain John G. Diefenbaker.

en portant secours aux blessés²¹. Au total, il y eut 17 morts, dont plusieurs à cause de l'incendie, et 33 blessés graves. Les artilleurs sains et saufs furent ramenés au Camp Wainwright. Les pertes furent comblées par des effectifs du régiment de la Force d'active et par celui de la batterie, lequel avait été formé pour renforcer les effectifs en cas de besoin. Un autre train prit la direction de Fort Lewis le 29 novembre et, cette fois-ci, le wagon des officiers, au lieu d'être à la queue du train (comme c'était habituellement le cas) était en tête, juste derrière la locomotive. Comme devait le préciser le lieutenant H. A. McLellan « *Il n'y a pas de doute que les hommes devaient se sentir soulagés*²². »

L'élément de campagne du CASF, devenu maintenant la 25^e Brigade d'infanterie canadienne, commença son instruction immédiatement. Fort Lewis, situé 28 km au sud-est d'Olympia, la capitale de l'État de Washington, jouissait d'un climat relativement doux mais pluvieux en hiver. Sur les rapports du RCR, on pouvait lire des observations comme celles-ci : « *Nous avons trouvé à notre arrivée un temps lourd et humide, un beau climat en quelque sorte* », ou encore « *Le comportement des troupes américaines est très relâché et cela se répercute déjà sur nos hommes [...] Le cmd exige une ferme discipline [...] Il nous a avertis qu'il ne tolérerait aucun comportement indigne d'un militaire dans nos rangs*²³ ». Quant aux Américains, civils ou militaires, après s'être accoutumés à ces unités étrangères aux noms bizarres comme Lord Strathcona's Horse et Royal Canadian Horse Artillery, et s'être rendu compte qu'elles ne laisseraient pas des tas de crottin dans leurs rues, ils traitèrent chaleureusement les visiteurs avec l'hospitalité légendaire des gens de l'Ouest.

Les troupes d'infanterie étaient soumises à un entraînement rigoureux, commençant par des marches de plus en plus longues, pouvant atteindre jusqu'à 30 km. Le parcours du combattant se faisait sous un tir réel, les balles sifflant juste au-dessus de la tête des fantassins. Quand ils devaient passer la nuit dehors, avec ou sans tente, les hommes couchaient à même le sol, enveloppés dans leur imperméable ou leur capote. Comme le racontait le soldat Ken McOrmond dans son journal :

On dormait dehors par des températures au-dessous de 0°. L'eau pour se raser était de la glace fondue [...] On était attaqués par des escadrons de guêpes — de véritables lance-flammes ces bestioles. Pourtant on avait besoin de chaleur [...] Je vous jure que le froid et l'humidité du sol vous drainaient toute la chaleur qui vous restait dans le corps [...] Pour certains, dormir à la belle étoile était un supplice. Un de nos gars a dû prier toute la nuit car je l'ai entendu répéter sans cesse « Jesus Christ! »²⁴.

À l'origine, l'escadron blindé, qui avait été formé à partir d'éléments du Royal Canadian Dragoons, du Lord Strathcona's Horse et de l'École de blindés (auxquels



Une main secourable pour le Patricia.

Traversant une vallée coréenne en file indienne pour rejoindre leur prochain objectif, les troupes du Patricia reçoivent l'aide d'un vieux Coréen alors qu'elles atteignent un petit cours d'eau. Après avoir vu un soldat glisser dans l'eau, le vieil homme rassembla des pierres qu'il utilisa pour servir de gué. 11 mars 1951. (PA 114888)



Des villages comme celui-ci étaient caractéristiques de la Corée. Ici, des hommes du 2^e PPCLI poursuivent les Chinois qui battent en retraite, en mars 1951. (PA 115564)

étaient venus s'ajouter les anciens combattants et la milice), avait été baptisé Escadron « A », premier/second régiment blindé, et avait pour commandant le major James Quinn. Le commandant en second était le major Victor Jewkes (MC), qui plus tard devait lui-même prendre le commandement de cette unité. Jewkes s'était engagé dans le Royal Canadian Dragoons (dont le sergent quartier-maître régimentaire était son propre père) en 1928, à l'âge de 14 ans.

Bien des années plus tard, se souvenant de l'époque où l'escadron était encore à Camp Borden, le lieutenant-général Quinn racontait :

On nous avait dit qu'on serait équipés du M-10, un canon anti-char de 17 livres, monté sur le châssis d'un Sherman à chenilles, avec une tourelle ouverte. Cette annonce, s'ajoutant au nom de notre unité nous attira rapidement toutes sortes de plaisanteries et nous valut le surnom d'« escadron demi-blindé »²⁵.

À leur arrivée à Fort Lewis, effectivement on les équipa avec les M-10. Quant à leurs performances :

[...] totalement insatisfaisantes; la faible protection que donnait la tourelle limitait très sérieusement l'emploi tactique de ce véhicule à l'appui de l'infanterie. En outre, les équipages se sentaient très vulnérables et les histoires qu'ils entendaient sur la guerre de Corée, voulant que ce type de véhicule à tourelle ouverte se faisait attaquer à la grenade ou au mortier, n'étaient pas faites pour les rassurer²⁶.

Quand le lieutenant général Guy Simonds avait inspecté la brigade avant son embarquement, Quinn lui avait fait part de ses inquiétudes à ce sujet et lui avait demandé que les M-10 soient remplacés par des tanks. Son souhait fut exaucé peu de temps après l'arrivée de l'escadron en Corée.

Rares sont les théâtres de guerre où les hommes du génie eurent un rôle aussi important qu'en Corée. Dans les années 1950, la Corée était encore largement un pays sous-développé et, la pauvreté de son infrastructure s'ajoutant à la nature même du terrain, il était rare de trouver des routes pavées et des ponts susceptibles de supporter de lourdes charges. En fait, dans toute la Corée du Sud, il n'y avait, environ, que 80 km de voie ferrée²⁷. Une double voie ferrée rudimentaire, limitant la vitesse des trains à 18 km/h²⁸, reliait Pusan à Séoul, la capitale, et un réseau éparpillé à voie unique qui se faufilait dans l'enchevêtrement des collines reliait divers terminus aux petits ports des deux côtes et ces ports entre eux. Heureusement, plusieurs officiers, sous-officiers et sapeurs du 57^e Escadron du génie (RCE) avaient servi avec le premier corps canadien pendant la campagne d'Italie, entre 1942 et 1943, et avaient dû faire face à des conditions semblables à l'intérieur de ce pays. En outre, les hommes de la Force active de l'escadron avaient exercé leurs talents

dans le Nord canadien en construisant des ponts Bailey et des ponts à chevalets en bois et en taillant des routes dans la brousse. À Fort Lewis, on leur enseignait l'art de la démolition ainsi que les subtilités de la guerre des mines. Ils devaient aussi construire des tours d'observation, préparer les zones de tir d'exercice (de campagne), poser les barbelés concertinas, montrer les procédures de préparation de champs de mines et de balisage des couloirs, et simuler les bruits de combats²⁹.

Ces techniques de génie en ponts et chaussées allaient être déterminantes pour la 54^e Compagnie de transport (CRIAC), qui arriva à Fort Lewis sans un seul véhicule; là, on l'équipa du GMC de 22 tonnes — fiable « cheval de trait » sur lequel des générations de soldats canadiens ont travaillé — qui avait été conservé en stockage. Il y eut, certes, un moment délicat quand, lors de l'offensive initiale des Chinois, les Américains demandèrent qu'on leur rende ces véhicules en remplacement de ceux qu'ils avaient perdus lors de la débâcle de Corée. D'autres GMC allaient toutefois très vite être fournis aux Canadiens. En mars, la 54^e était rejointe par un officier et 26 gradés et soldats de la 38^e Ambulance de campagne (CRIAC).

En route vers Seattle, le 2 PPCLI fit halte à Fort Lewis le 21 novembre pour en repartir le 25. Ce court séjour à Fort Lewis ne fit rien pour améliorer le moral des deux bataillons restés derrière. « Nos hommes ne sont pas très joyeux, peut-on lire dans le journal de guerre du RCC, Hier soir plusieurs d'entre eux se sont couverts de ridicule à Tacoma. Quelques-uns ont erré dans les rues en tenue débraillée, embêtant tout le monde au passage. On a même vu des sous-officiers subalternes dans le même état, ne tentant rien pour se discipliner ou discipliner leurs hommes³⁰. »

Dans ce régiment porté sur l'« astiquage », une tenue débraillée semblait faire davantage problème que l'ivresse en public mais, dans ce cas, aucun de ces deux travers n'était acceptable aux yeux des officiers supérieurs de la brigade. Rockingham était très préoccupé par « le nombre impressionnant de cas d'ivresse signalés dans le peu de temps écoulé depuis l'arrivée de l'unité. Il ordonna aux unités de maîtriser leurs hommes et de limiter quotidiennement les autorisations de sortie en soirée à 25 % de l'effectif de l'unité³¹. » L'ivresse, presque inévitablement, engendrait des querelles, mais Rockingham savait défendre ses hommes devant le public. Après qu'une querelle entre des hommes du 22^e et des membres de la police militaire américaine, dans un « Post Exchange », eut dégénéré en une véritable bagarre, un journaliste local avait demandé à Rockingham : « Pourquoi donc vos hommes sont-ils si agressifs? » « Ma foi, avait répondu Rockingham, on les entraîne à être des combattants, et ils le sont³². »

Malgré les incertitudes concernant l'envoi du contingent en Corée, Ottawa décida au début du mois de décembre que les effectifs de renfort recrutés pour les trois unités d'infanterie formeraient trois bataillons — 3 RCR, 3 PPCLI

et 3 R 22^eR — et qu'ils suivraient leurs camarades à Fort Lewis. Le 3 PPCLI fut le premier à se mettre en route. Il arriva à Fort Lewis avec 432 hommes, juste avant Noël, prenant la place du 2^e Bataillon qui avait quitté pour la Corée.

Au Nouvel An, l'effectif du 3^e Bataillon était presque au complet et il avait relevé le 1^{er} Bataillon en tant qu'unité de renfort du 2^e Bataillon déjà en Corée. Ainsi était inauguré un système qui allait s'avérer exaspérant. Dès qu'un bataillon possédait son effectif, on le lui retirait. Au cours des deux années suivantes, les exigences des bataillons sur le théâtre des opérations et la volonté de maintenir l'identité des unités firent l'objet de constants tiraillements³³.

L'identité est importante, car elle est à l'origine de l'esprit de corps, facteur primordial pour obtenir des unités combattantes de première classe, et l'incertitude qui a plané à cet égard explique, sans doute en partie, le comportement du premier et du troisième bataillon des trois régiments, lequel a plutôt laissé à désirer pendant leur séjour en Corée.

D'une surface considérable, Fort Lewis ne possédait cependant pas toutes les installations dont avaient besoin les artilleurs pour pratiquer les secrets de leur art, et ils durent effectuer leurs tirs réels sur un polygone de tir à Yakima, à quelque 140 km à l'est. Yakima était un camp d'été pour les artilleurs de la National Guard, mais il n'avait jamais été utilisé en hiver auparavant. Le major J. S. Orton (MC) commandant en second du 2 RCHA en a donné la description suivante :

[...] C'était un paysage de collines et de profondes vallées qui s'étendait à perte de vue, fort semblable au relief que nous allions connaître en Corée. Mais le camp était conçu pour l'été uniquement, les bâtiments n'étaient pas hivernisés, et l'hiver la température descendait au-dessous de zéro. Après une reconnaissance détaillée l'état des lieux s'établissait ainsi : des casernes pouvant loger 80 % des hommes, une grande cuisine, un bâtiment de bureau, un club pour officiers, un petit économat fermé pour l'hiver et aucun garage pour l'équipe de dépannage. Néanmoins, le lieutenant-colonel Bailey avait décidé que ces installations étaient adéquates. Avons reçu l'autorisation d'occuper les lieux pendant six semaines et d'effectuer nos exercices de tir avec une dotation de 13 000 obus de 25 livres.

[...] La surface de bureaux était tout à fait inadéquate — elle consistait en une grande pièce et deux ou trois autres plus petites. Le bureau de la batterie installé dans la grande salle ne comprenait qu'un pupitre. Il était plutôt étrange de voir trois cas de manquement à la discipline traités en même temps

dans la même pièce — toujours la nuit pour que la séance ne dérange pas l'instruction [...]

Le programme d'instruction était basé sur les exercices de batterie et du régiment [...] à l'aide de tirs réels. Le polygone était immense, bien que les chemins d'accès étaient peu nombreux et le sol n'était pas encore complètement gelé [...] Le commandant avait exigé que les batteries soient prêtes à tirer aux premières lueurs du jour; il fallait donc se lever régulièrement à 3 h du matin et le premier déploiement de la journée devait donc être préparé pendant la nuit. Comme le régiment retournait au camp tard dans l'après-midi, il fallait s'occuper de l'entretien et de l'administration dans la soirée [...]

*À la fin de la période d'instruction, le régiment était prêt à entreprendre n'importe quelle opération que la Corée voudrait bien nous offrir [...] Il suffit de se rappeler notre défilé dans Yakima pour illustrer l'état d'esprit dans lequel se trouvaient les hommes. Une délégation de gradés et de soldats avait demandé au commandant de défilé dans la ville afin de montrer à ses habitants combien ils avaient apprécié leur hospitalité [...] Les hommes avaient travaillé toute la nuit pour dégager, avec des lampes à souder, la boue gelée qui s'était accumulée sur les canons et les véhicules. Le défilé fut très réussi [...]*³⁴

En guise de cadeau — même tardif — du Nouvel An, Ottawa avisa Rockingham le 8 janvier 1951 : « *il est possible que la brigade au complet parte pour la Corée.* » Toutefois, cette bonne nouvelle était tempérée par la suite du message : « *si nous ne partons pas pour la Corée, nous serons probablement envoyés en Europe vers le 1^{er} avril 1951* »³⁵.

Ces nouvelles eurent un effet sur le statut du Contingent spécial au sein de l'armée canadienne. Alors qu'auparavant il était considéré comme un élément supplémentaire qui serait dissous dès qu'on n'aurait plus besoin de lui, maintenant on le considérait plus ou moins comme une unité permanente de la Force régulière [...] Cependant, comme les recrues avaient été engagées pour une période limitée de 18 mois, il fallait qu'elles soient réengagées dans le cadre de la Force permanente [...]

Le résultat de cette conversion ne fut pas très brillant. Bien que le brigadier Rockingham ait montré l'exemple* [...] moins d'un tiers des hommes le suivirent. La vie militaire en temps de paix n'avait guère d'attrait pour eux. À la fin du mois de juillet 1952, seuls 2 711 d'entre eux avaient joint la Force permanente [...]»³⁶

* Ce fut aussi le cas du lieutenant-colonel Dextraze, qui devait devenir général et chef d'état-major de la défense, de 1972 à 1977.

Le programme d'instruction à Fort Lewis s'était terminé par une série d'exercices de tirs réels baptisée (on ne sait trop par qui), *IGNES BELLUM* — dans un latin douteux que la délicatesse des fantassins ne tarda pas à transformer en « Ignorant Bedlam » (indigne branle-bas). L'exercice débuta donc avec, en tête, une compagnie d'infanterie, appuyée par les armes plus lourdes de la compagnie de soutien et une batterie d'artillerie de campagne. Chaque compagnie devait accomplir l'exercice en une demi-journée. Décrivant cet exercice, le journal de guerre de la brigade mentionnait l'exemple du R22^eR — que l'on avait souvent pointé du doigt auparavant pour ses beuveries et ses bagarres — et on pouvait y lire : « *Les hommes du 2 R22^eR se sont distingués par leur vigueur, leur enthousiasme et leur âpreté au combat; le moral de cette unité a fortement impressionné les contrôleurs*³⁷. » Dans la seconde phase de l'exercice (*IGNES BELLUM II*), les bataillons attaquaient appuyés chacun par les trois batteries et des hommes de l'escadron blindé et devaient occuper une position défensive. À cette occasion, le R22^eR brilla un peu moins : « *Comme on pouvait s'y attendre, pour le premier exercice réel du bataillon [...] plusieurs points faibles firent surface, et une patrouille ennemie aurait pu s'emparer, entre autres, d'au moins trois canons Bren [...] nous pensons que l'unité a assimilé sa leçon*³⁸. »

Pour la troisième phase de l'exercice *IGNES BELLUM*, il était prévu que la brigade entière participerait à l'exercice. Cependant, seulement six heures après que le dernier bataillon, le 3 PPCLI, eut terminé la phase II, le 3 mars, le président du Conseil des chefs d'état-major, le lieutenant général Charles Foulkes, téléphona au brigadier lui disant que « *dans deux semaines la 25^e Brigade pourrait partir pour la Corée à n'importe quel moment* », comme l'a écrit l'historien de la brigade, le capitaine G. D. Corry³⁹. Le troisième exercice fut rapidement annulé. Les problèmes concernant le personnel que l'on avait remis à plus tard devaient être réglés une fois pour toutes, les véhicules et les armes collectives devaient être démontés, nettoyés et imperméabilisés, prêts à être embarqués pour la Corée.

L'annonce par le général Foulkes d'un départ imminent (apparemment le résultat tardif de l'intervention chinoise qui, début janvier, avait repoussé les forces de l'ONU à une soixantaine de kilomètres au sud du 38^e pa-

rallèle et qui avait été suivie par leur « offensive en quatre phases » inefficace de la mi-février 1951) signifiait que Rockingham n'avait plus le choix de décider du moment du départ, comme Ottawa le lui avait dit plus tôt. Le brigadier se préparait maintenant à se rendre à Ottawa où il devait rencontrer le général Foulkes et le général Simonds (ce dernier étant le chef d'état-major général). Il quitta Vancouver le vendredi, passa quelque temps avec les autorités portuaires à Seattle et s'envola pour Ottawa le samedi soir à bord d'un avion de la TCA⁴⁰.

Le mercredi, il téléphonait d'Ottawa pour annoncer que « assurément » la brigade ne partirait pas pour la Corée avant le 31 mars. Cette nouvelle remit à l'ordre du jour *IGNES BELLUM III* — la dernière partie du programme de tir de campagne auquel devaient participer les trois bataillons, appuyés par l'escadron « A », les 1^{er} et 2^e régiments blindés et le 2 RCHA. « L'exercice serait exécuté en trois phases : le PPCLI attaquerait en premier, suivi du 2 RCR qui franchirait le dispositif et, finalement, le 2 R22^eR ferait un bond pour s'emparer de l'objectif. » On trouva même assez de temps pour commencer l'exercice SCRAMBLE.

*Il avait été prévu que cet exercice se déroulerait progressivement sur une période de quatre jours, dans des conditions réellement opérationnelles. Malheureusement, la pluie venant s'ajouter au froid, les hommes durent faire face aux pires conditions. Cela étant, et considérant le peu de valeur qu'aurait rapportée l'exercice si on l'avait continué, le brigadier ordonna le « cessez-le-feu » le lundi [12 mars 1951] à 02 h 00. Toutefois, malgré sa durée limitée, l'exercice avait permis de constater que la brigade était capable de fonctionner et de manœuvrer collectivement sur le terrain*⁴¹.

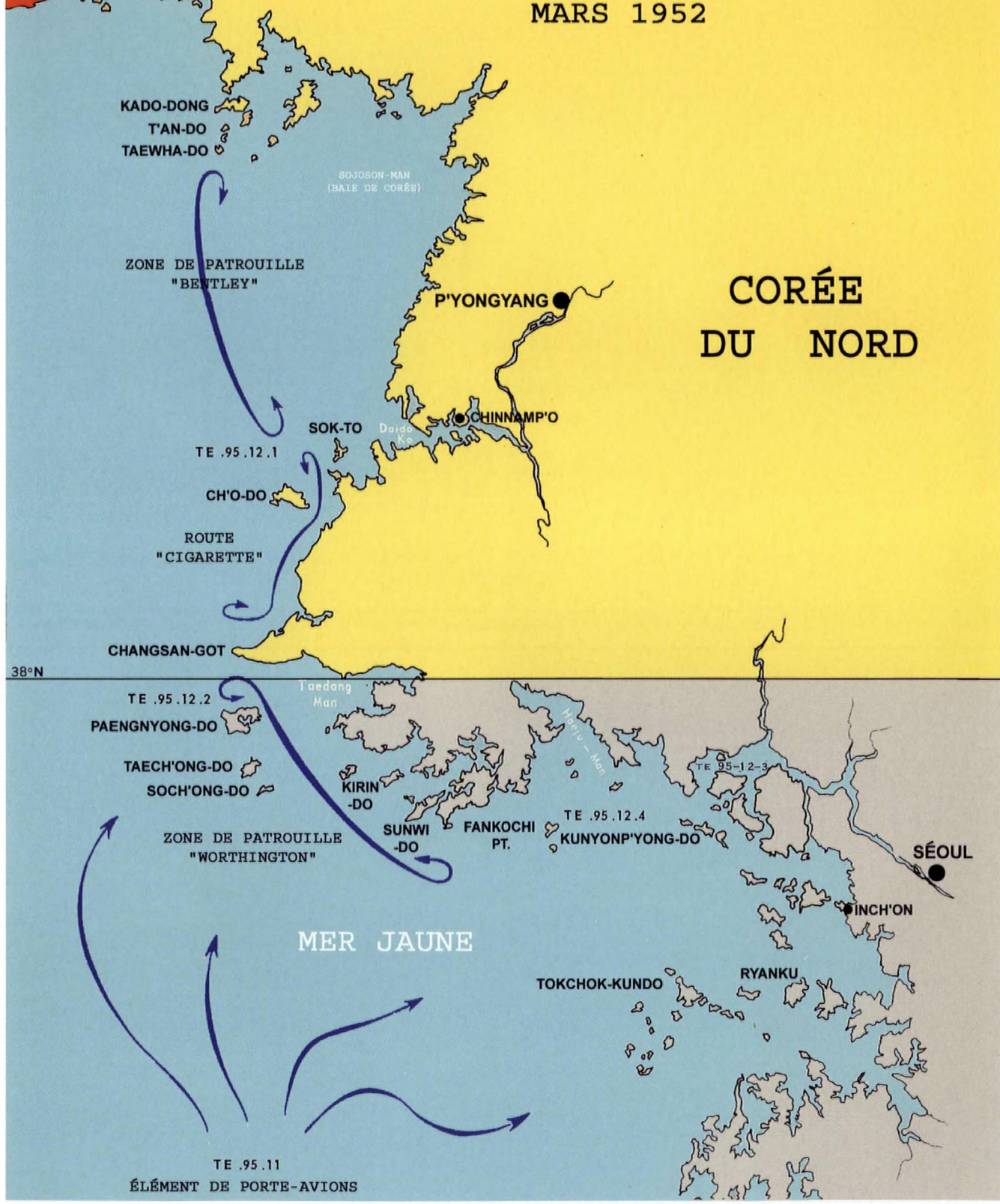
Le 23 mars, Rockingham et le brigadier W. J. Megill (nommé commandant du groupe de remplacement de la brigade) partaient pour la Corée afin d'y préparer l'arrivée du contingent, pendant que ce dernier commençait un programme de conditionnement physique, comportant l'escalade de collines et des marches forcées, destiné à préparer les hommes au relief accidenté de la Corée et aux dures conditions de combat qui les y attendaient.

CHINE / CORÉE
1950

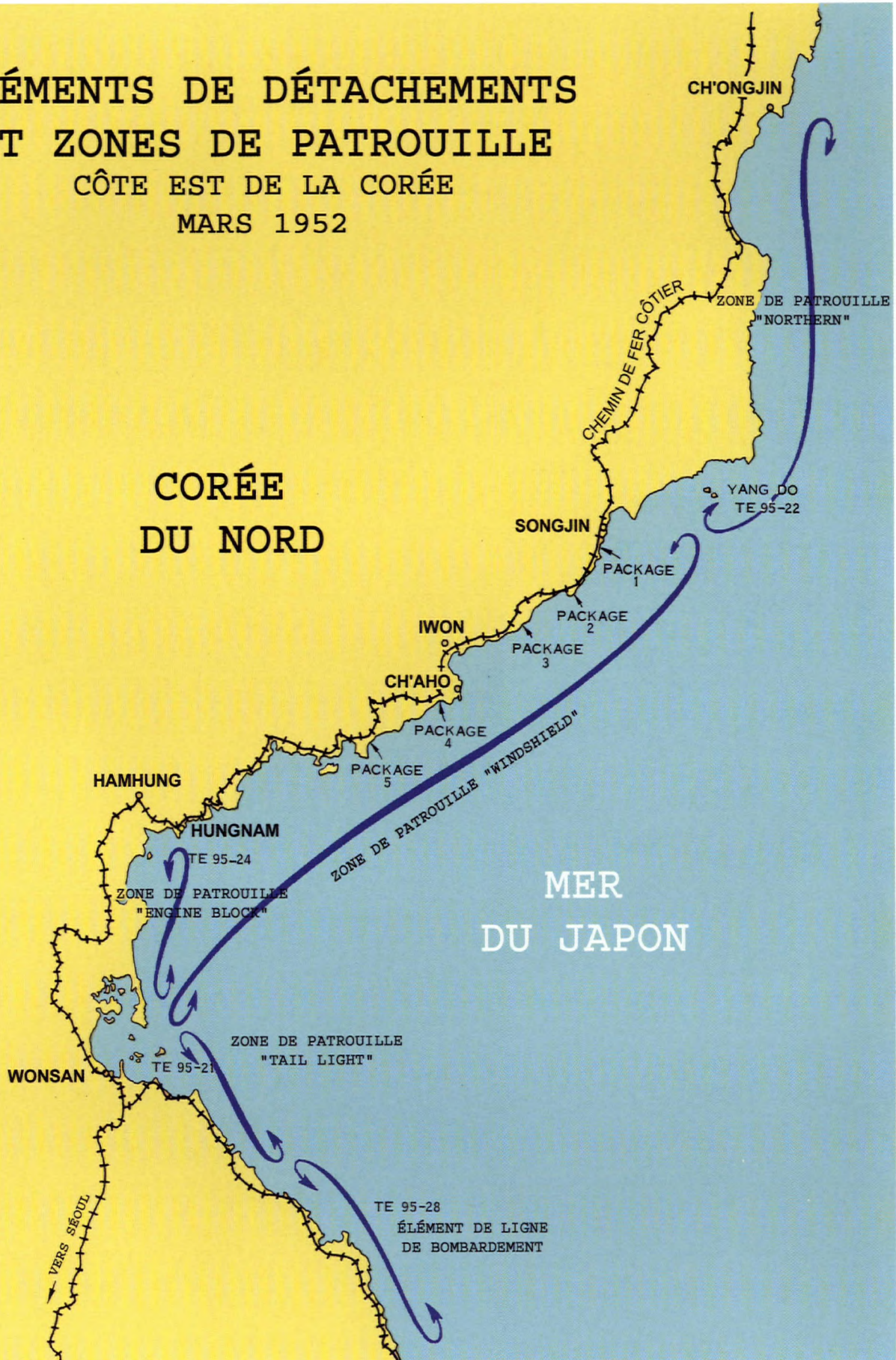


CHINA

ÉLÉMENTS DE DÉTACHEMENTS ET ZONES DE PATROUILLE CÔTE OUEST DE LA CORÉE MARS 1952

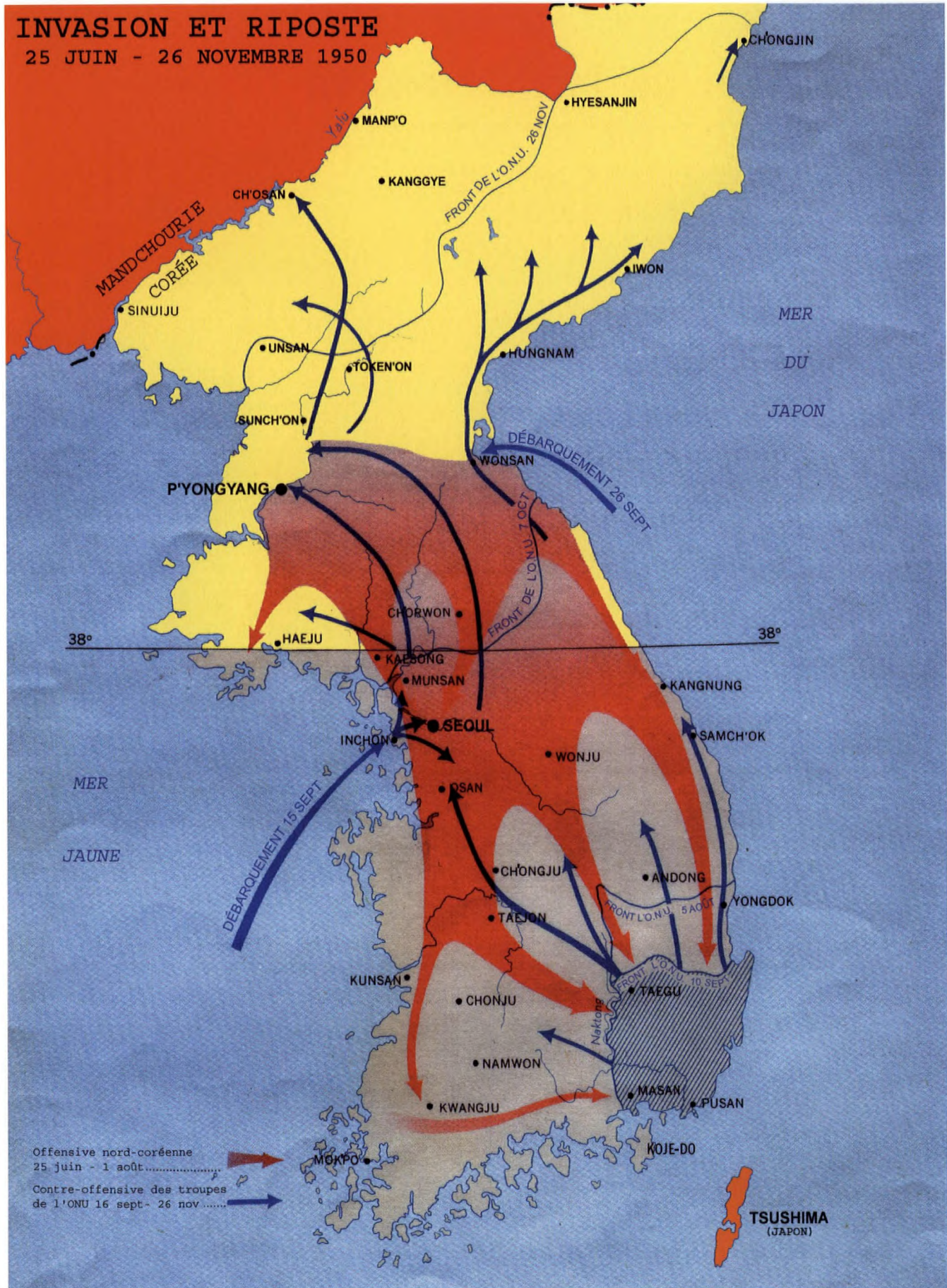


ÉLÉMENTS DE DÉTACHEMENTS
ET ZONES DE PATROUILLE
CÔTE EST DE LA CORÉE
MARS 1952



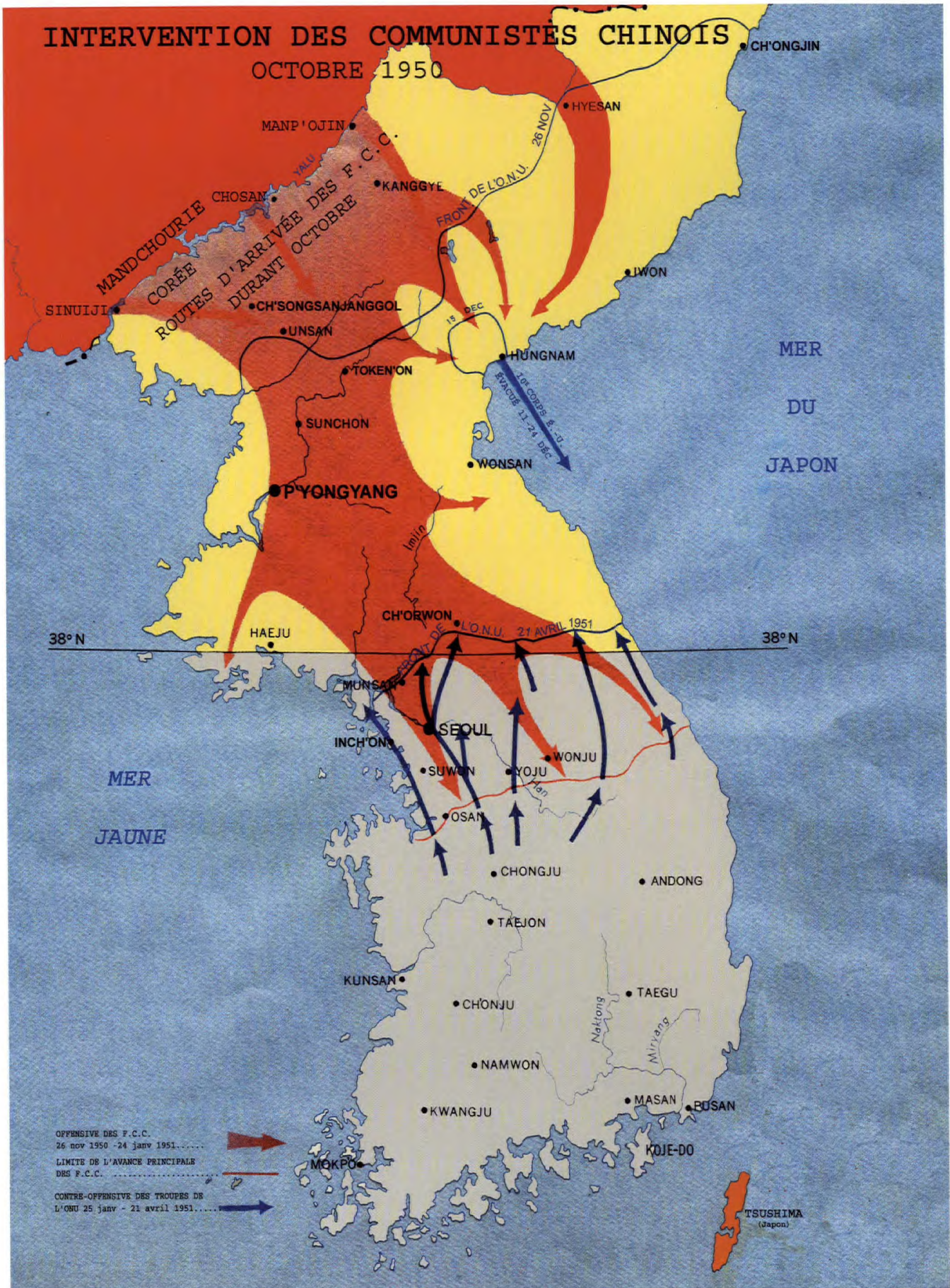
INVASION ET RIPOSTE

25 JUIN - 26 NOVEMBRE 1950



INTERVENTION DES COMMUNISTES CHINOIS

OCTOBRE 1950



OFFENSIVE DES F.C.C.
26 nov 1950 - 24 janv 1951.....

LIMITE DE L'AVANCE PRINCIPALE
DES F.C.C.

CONTRE-OFFENSIVE DES TROUPES DE
L'ONU 25 janv - 21 avril 1951.....

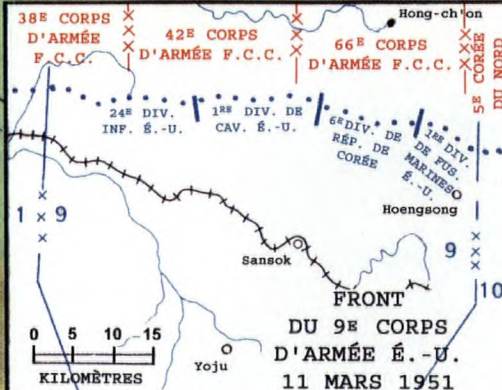
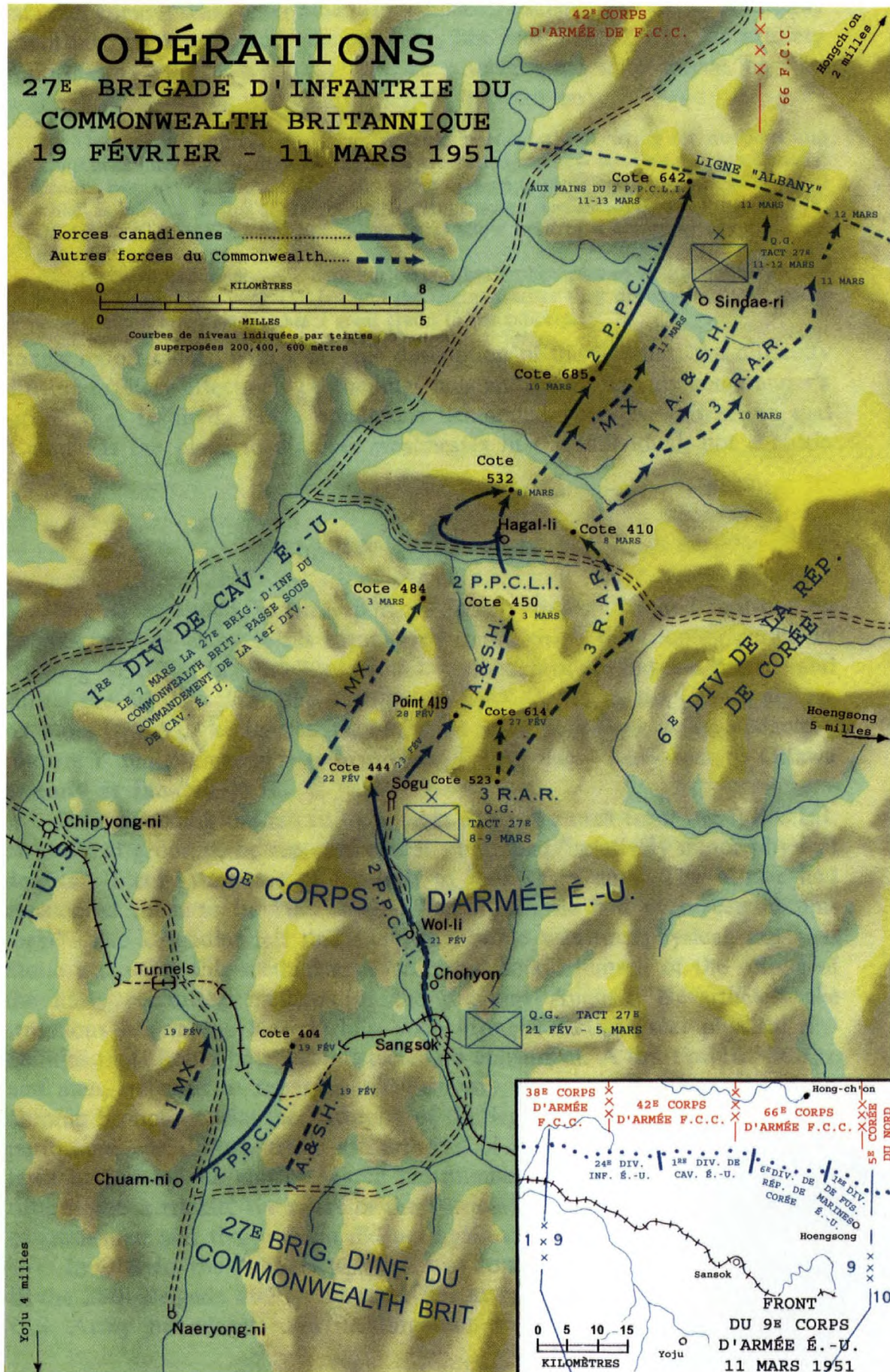
OPÉRATIONS

27^E BRIGADE D'INFANTRIE DU
COMMONWEALTH BRITANNIQUE
19 FÉVRIER - 11 MARS 1951

Forces canadiennes →
Autres forces du Commonwealth..... →



Courbes de niveau indiquées par teintes
superposées 200, 400, 600 mètres



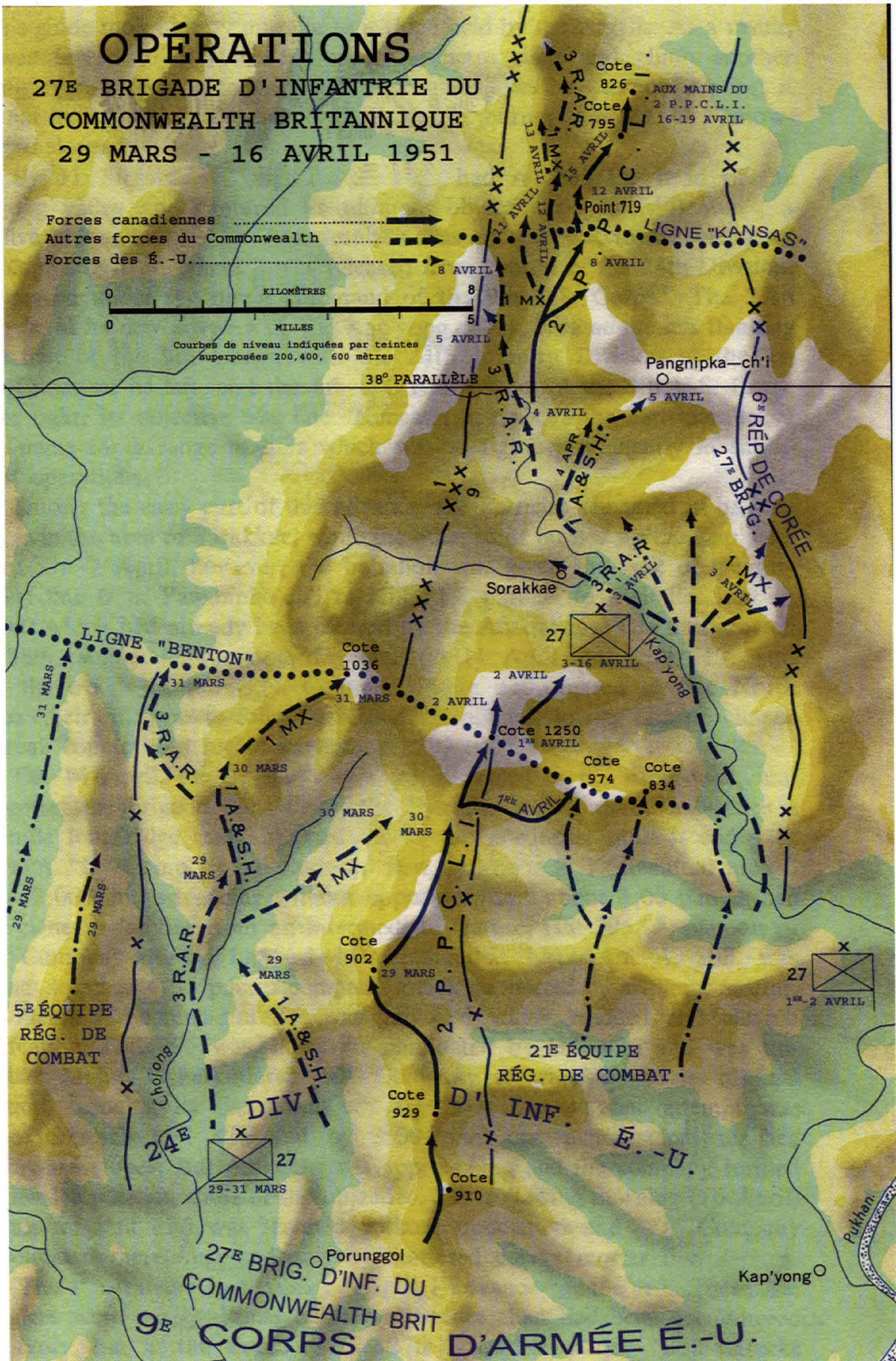
OPÉRATIONS

27^E BRIGADE D'INFANTRIE DU
COMMONWEALTH BRITANNIQUE
29 MARS - 16 AVRIL 1951

Forces canadiennes
Autres forces du Commonwealth
Forces des É.-U.

0 8
KILOMÈTRES
0 5
MILLES

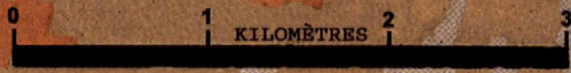
Courbes de niveau indiquées par teintes
superposées 200, 400, 600 mètres



KAP'YONG

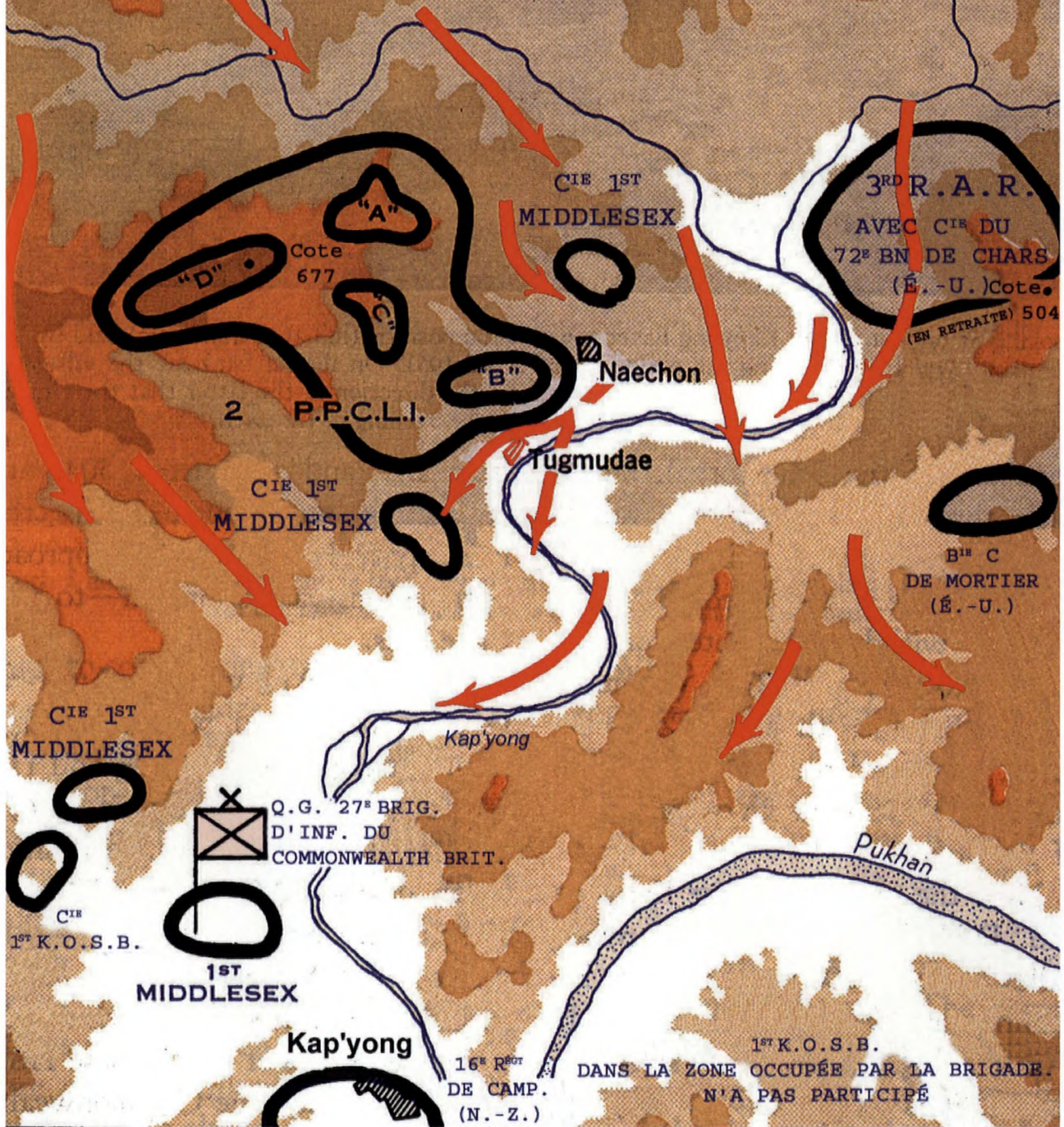
Cote 794

Kap'yong



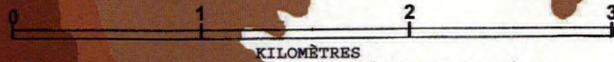
Les flèches rouges indiquent la profondeur de la percée chinoise dans la nuit du 23 au 24 avril.

Courbes de niveau indiquées par teintes superposées: 100, 200, 400, 600 mètres

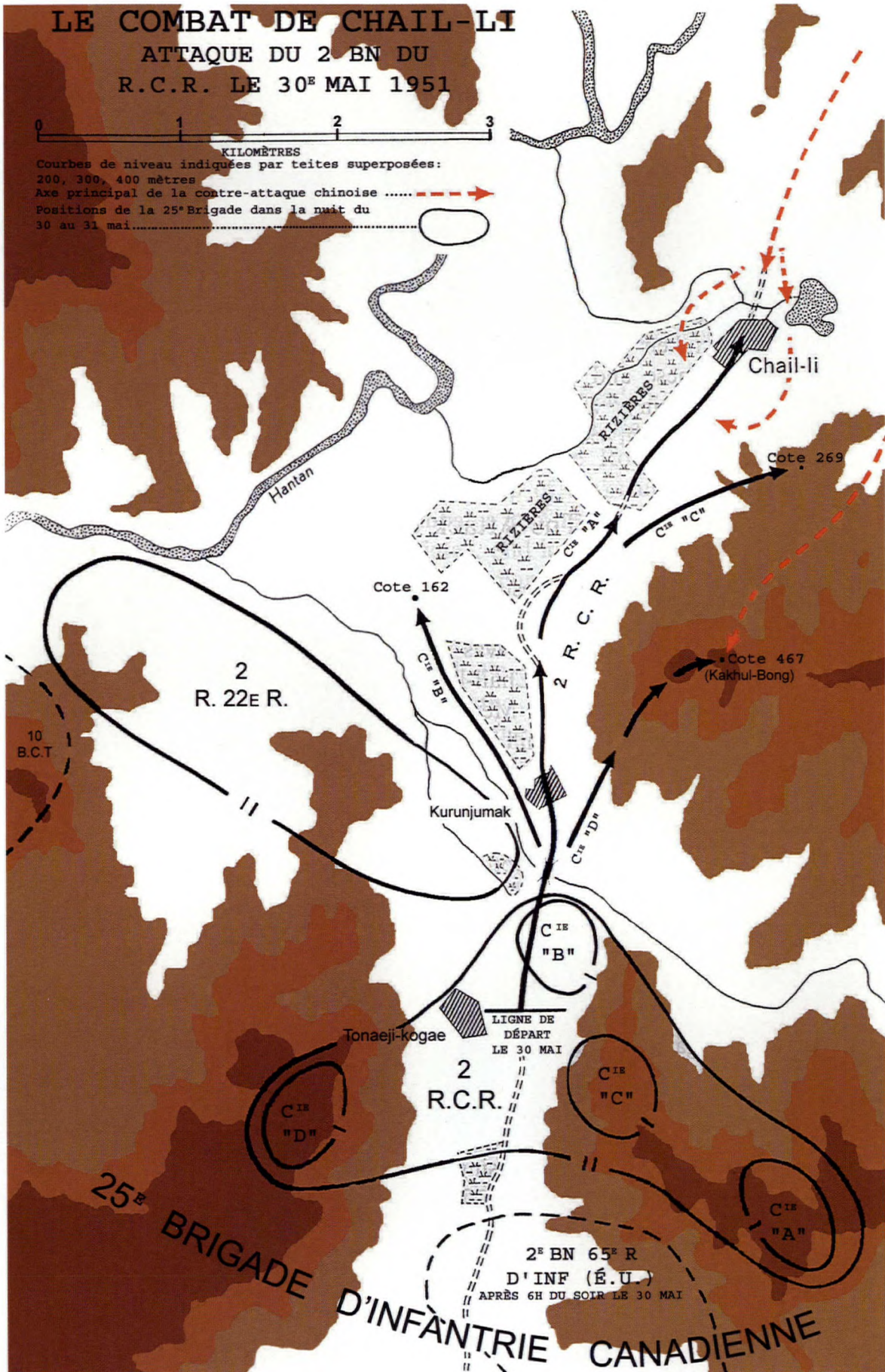


LE COMBAT DE CHAIL-LI

ATTAQUE DU 2^E BN DU R.C.R. LE 30^E MAI 1951



Courbes de niveau indiquées par teintes superposées:
200, 300, 400 mètres
Axe principal de la contre-attaque chinoise
Positions de la 25^E Brigade dans la nuit du 30 au 31 mai.....





Forces canadiennes
 Forces britanniques et autres
 La position des unités et des formations de flanc n'est qu'approximative

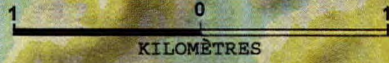
Objectifs: 1^{re} phase du plan div. pour l'opération "Commando" ... ●
 2^e phase du plan div. pour l'opération "Commando" ... ○
 3^e phase du plan div. pour l'opération "Commando" ... □
 Seuls les points principaux et ceux qui sont mentionnés dans le texte sont indiqués

Courbes de niveau indiquées par teintes superposées:
 60, 140, 220, 300 mètres

**OPÉRATIONS
 "MINDEN" ET "COMMANDO"**
 11 SEPTEMBRE - 5 OCTOBRE 1951



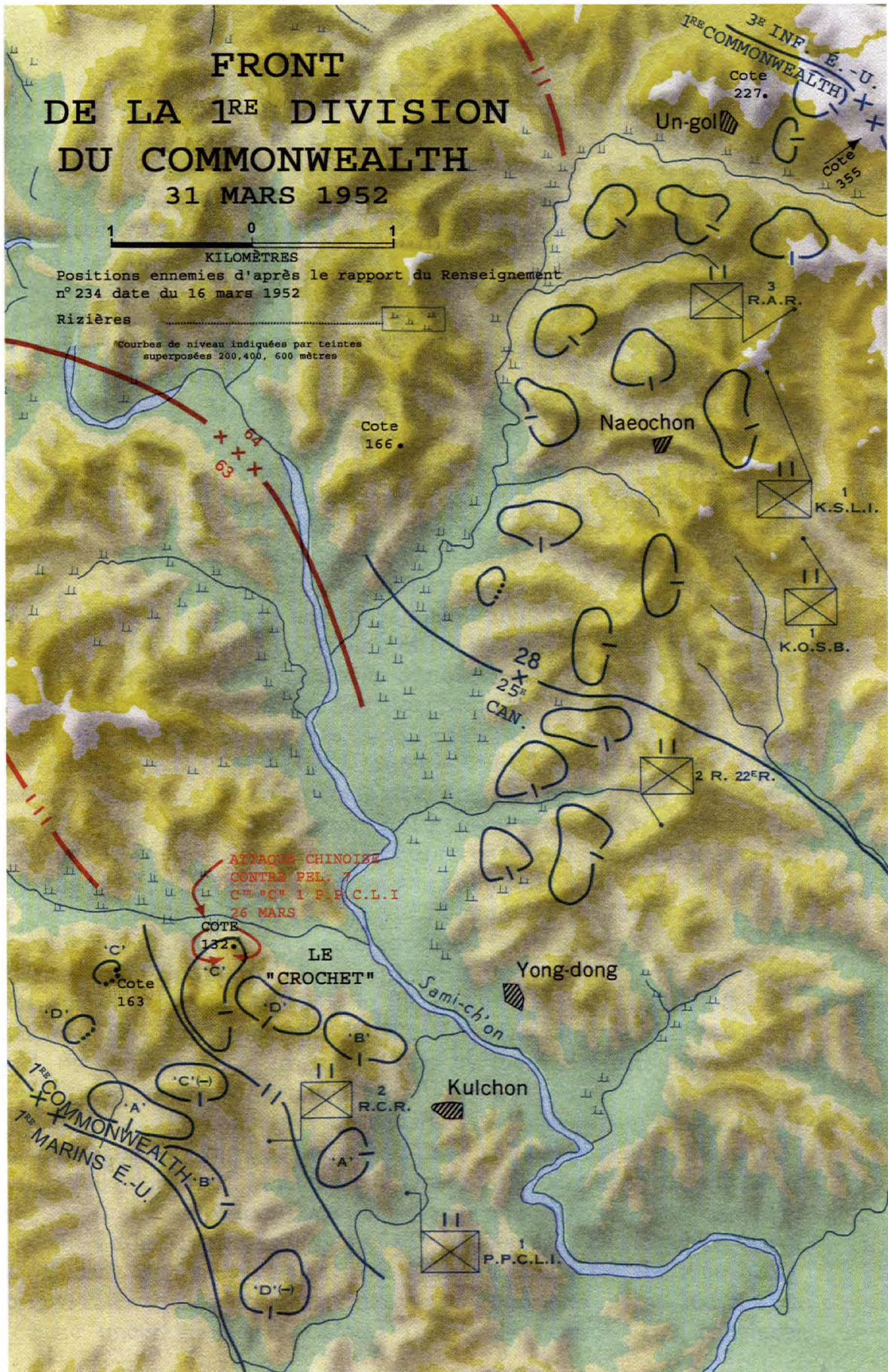
FRONT DE LA 1^{RE} DIVISION DU COMMONWEALTH 31 MARS 1952

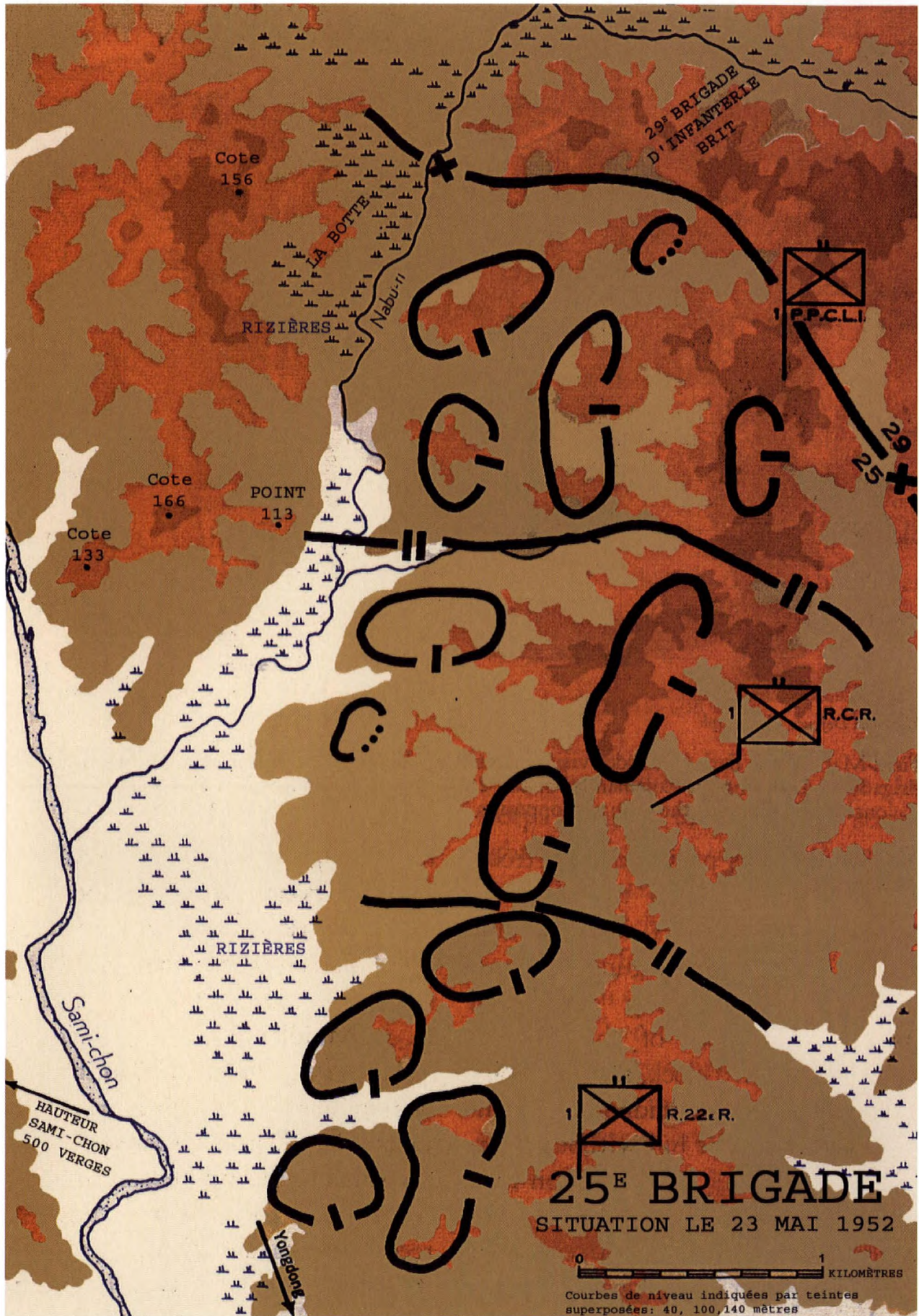


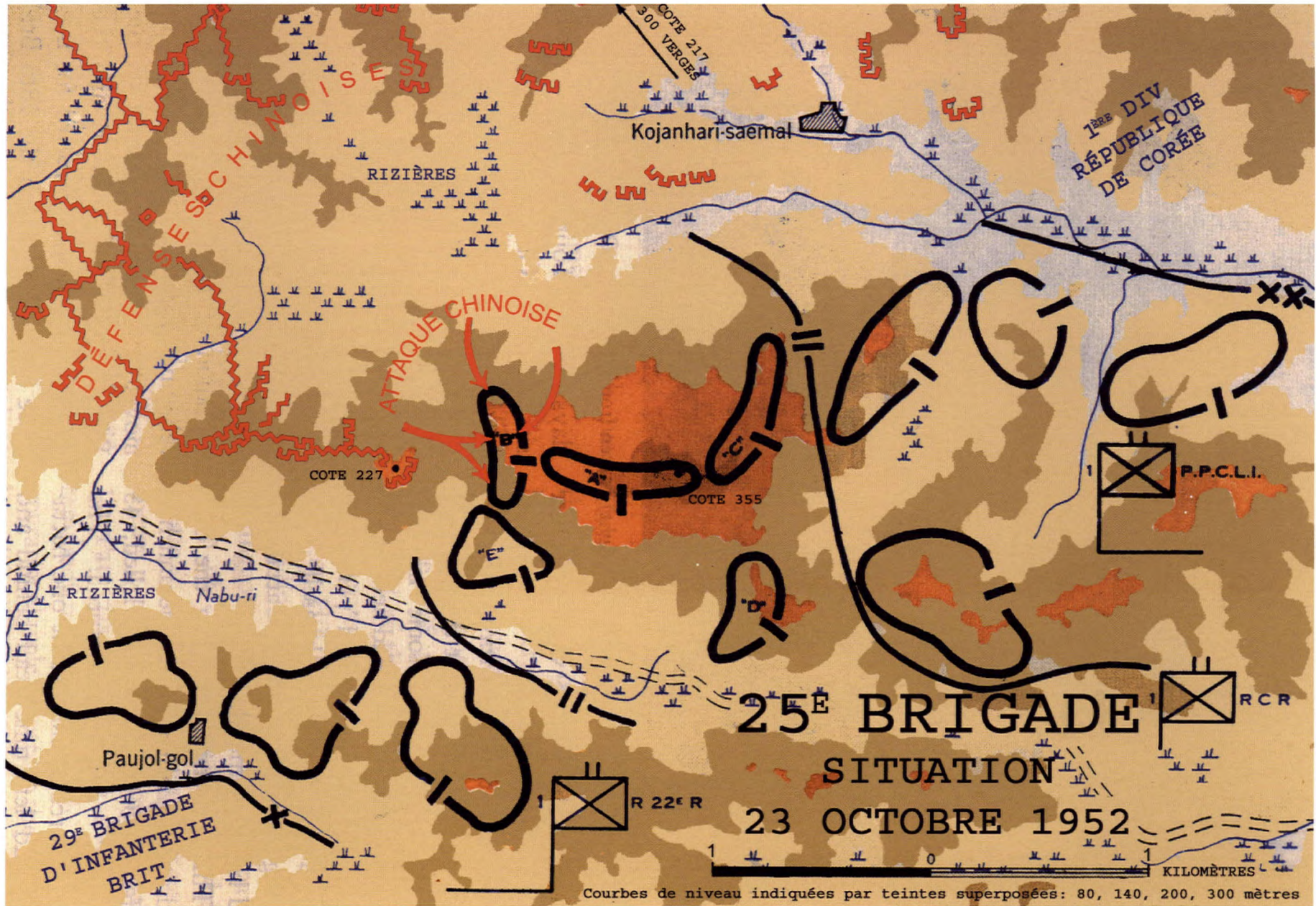
Positions ennemies d'après le rapport du Renseignement
n° 234 date du 16 mars 1952

Rizières

Courbes de niveau indiquées par teintes
superposées 200, 400, 600 mètres







ATTAQUE CONTRE LA C^{IE} "B" DU 1 R.C.R.

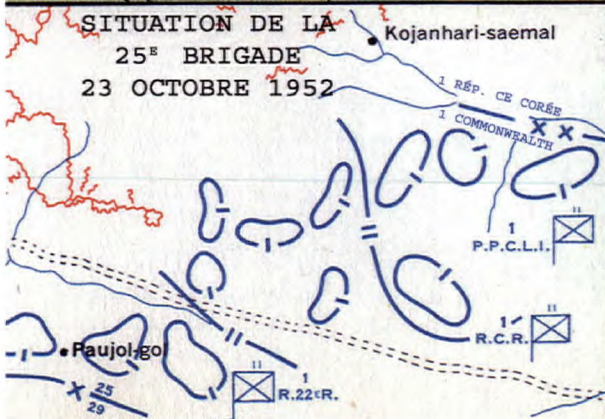
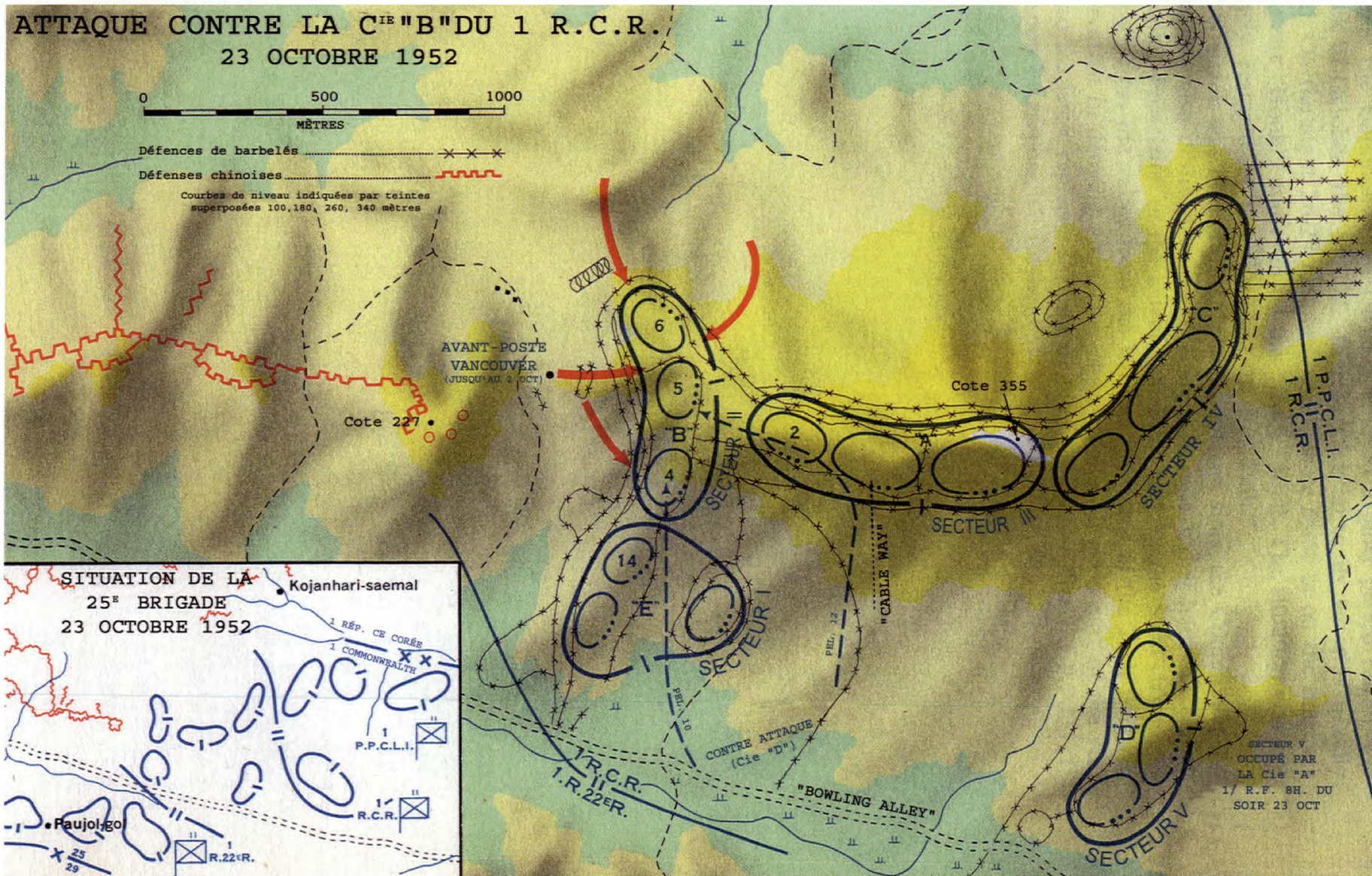
23 OCTOBRE 1952



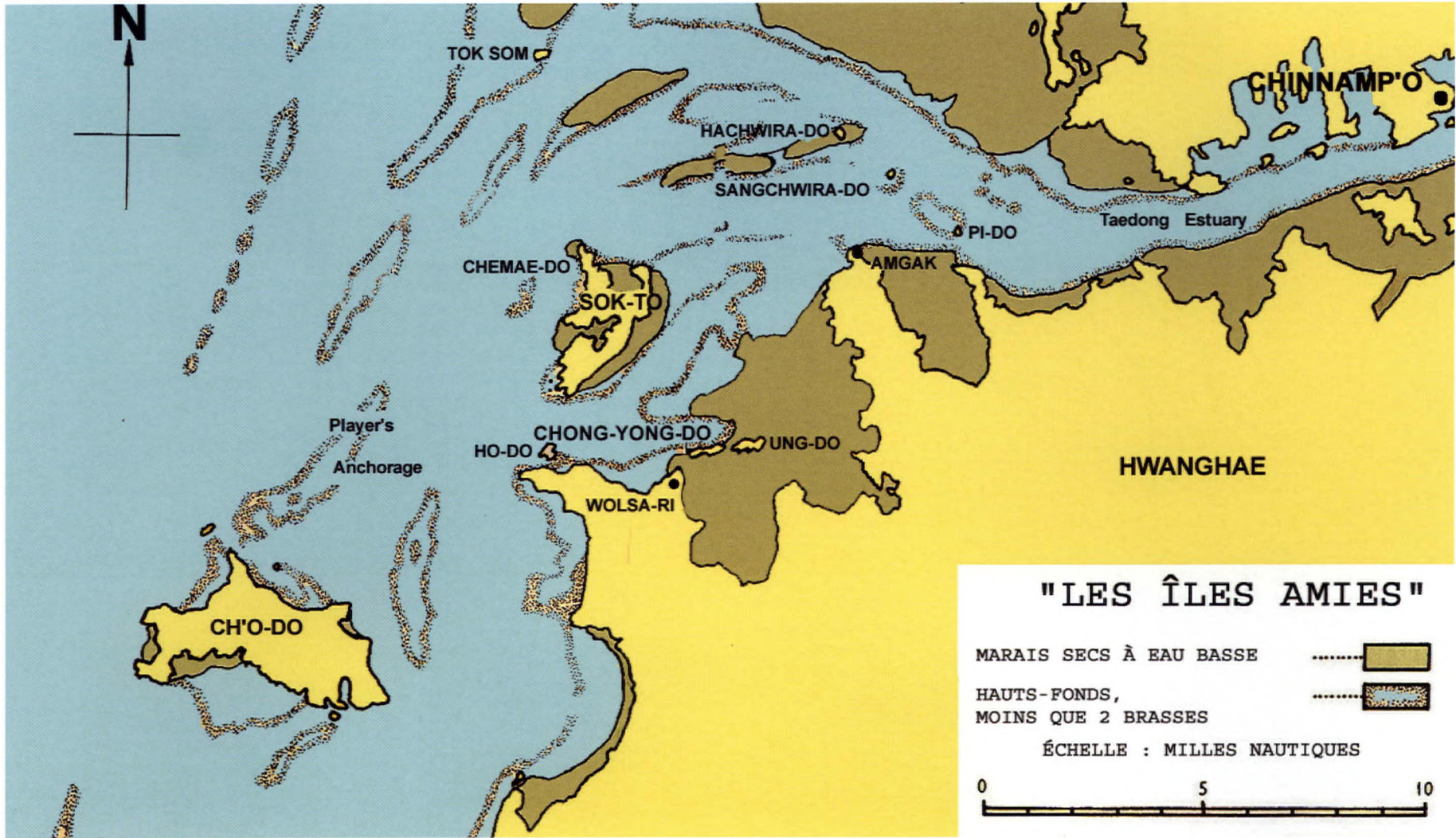
Défences de barbelés x x x

Défenses chinoises ~~~~~

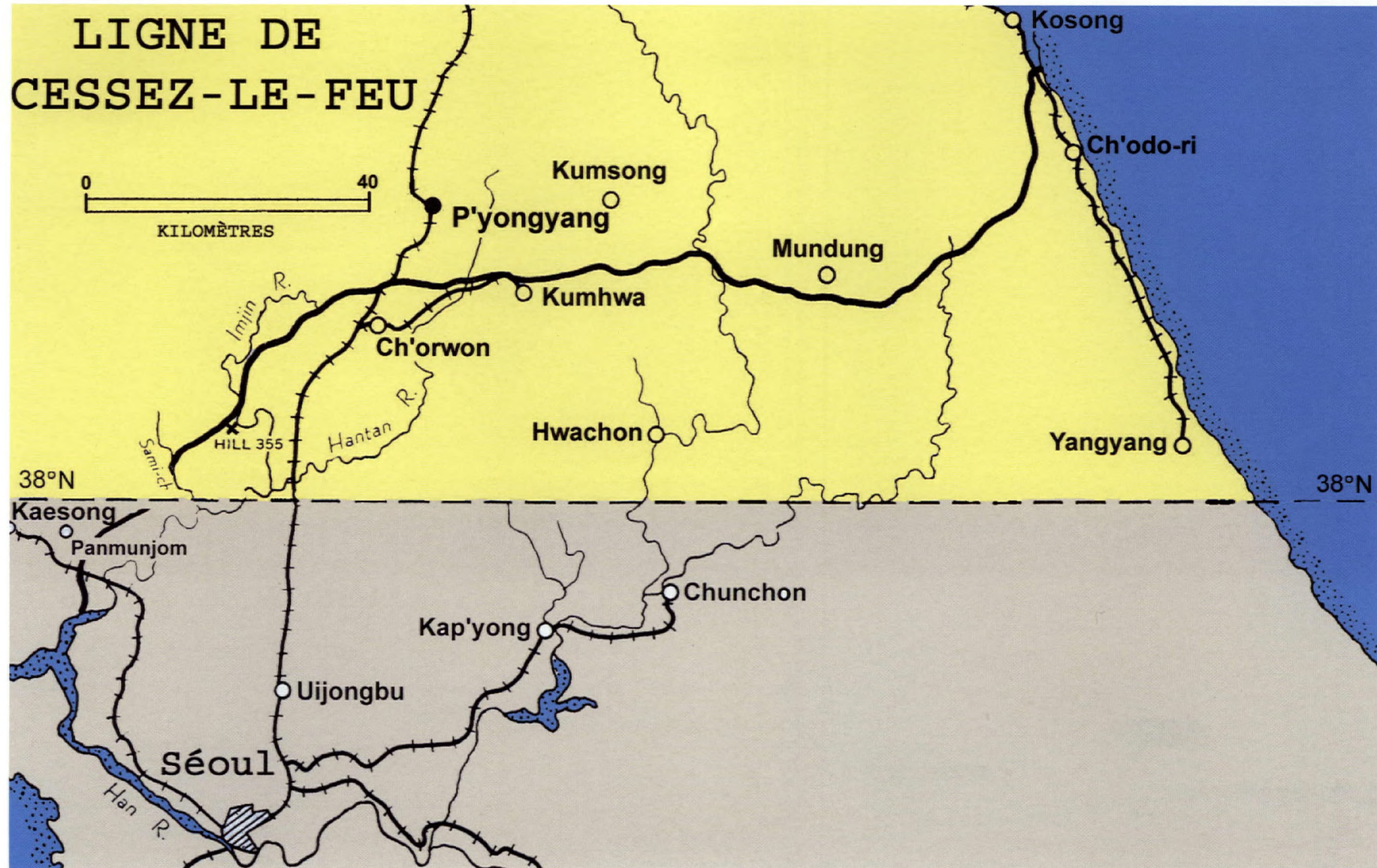
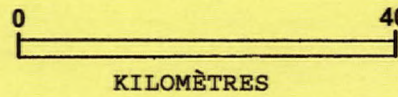
Courbes de niveau indiquées par teintes superposées 100, 180, 260, 340 mètres



89



LIGNE DE CESSEZ-LE-FEU





Edward Zuber, 1932—
Tenir à Kapyong
 CWM-90041

CHAPITRE IV

Cap au nord sur Kap'young

APRÈS 23 JOURS DE MER, interrompus seulement par deux brèves escales (la première à Yokohama et la seconde à Kobe) pendant lesquelles les hommes avaient pu passer quelques heures à terre, le 2 PPCLI débarquait à Pusan le 18 décembre 1950. Malgré les exercices physiques pratiqués pendant la traversée, les hommes n'étaient pas au mieux de leur forme. Les pieds, en particulier, s'étaient ramollis et les muscles des jambes s'étaient affaiblis. Stone, qui voulait que ses hommes retrouvent leur forme au plus vite, alterna les exercices de marche et d'escalade des collines (conformément à la doctrine du brigadier Rockingham) avec le déballage du matériel, la distribution de l'équipement individuel et les exposés sur la nature de leur nouveau et étrange milieu. « *L'endroit avait l'air misérable et ses habitants avaient des allures étranges*¹. » Mais le plus frappant était l'odeur qui s'en dégageait : « C'était un relent d'excréments, de transpiration, d'ail, de cuisson au charbon de bois et de misère². » Les rizières, qui constituaient la majorité des terres cultivables de la Corée, étaient fertilisées avec des excréments humains.

Les Canadiens reçurent immédiatement tout un lot d'équipement américain. Comme l'écrivait le chroniqueur du bataillon : « *Nous recevons une énorme quantité d'équipement, bien que certains des articles ne soient pas des meilleurs. Cela est particulièrement vrai en ce qui concerne les sacs de couchage, le matériel de tente et le matériel de*

*cuisine*³. » Avec sa froideur et son humidité, l'hiver coréen (plus rigoureux que celui que leurs camarades devaient affronter à Fort Lewis) devait rapidement faire ressortir les carences du paquetage que les hommes avaient reçu avant leur départ. Les vestons de combat et les capotes, qui étaient du même type que ceux utilisés pendant la Deuxième Guerre mondiale, s'imbibaient d'eau et les bottes étaient tout à fait inadaptées aux conditions hivernales (bien qu'il fallut quelque temps pour le constater). En outre, certaines armes devaient s'avérer, elles aussi, inadaptées au type de combat que les hommes allaient bientôt connaître. Les mortiers de 2 po et de 3 po étant nettement inférieurs à ceux utilisés par l'ennemi ils durent être remplacés par les mortiers américains de 60 mm et de 81 mm. Il fallut aussi ajouter à l'armement le canon sans recul de 75 mm, arme antiblindés qui, en l'absence de blindés ennemis, était cependant fort utile contre les blockhaus. Les liaisons radio étant capitales, surtout lorsque les combattants doivent manœuvrer par petits groupes (pelotons, compagnies, bataillons) éloignés les uns des autres à cause du relief, il fallut remplacer la radio de campagne n° 31 de conception britannique qui équipait l'armée canadienne par le SCR 300 américain dont les performances étaient nettement supérieures au précédent en terrain montagneux. Alors que ce matériel était affecté aux échelons de la compagnie et du bataillon,

à l'échelon du peloton les hommes devaient se contenter du n° 88 britannique qu'on « pouvait transporter tant bien que mal dans une cartouchière en plaçant le poste d'un côté et les piles de l'autre ». Cependant :

Le vieux téléphone à manivelle, branché à un standard rudimentaire, était encore le moyen de communication le plus fiable. Bien sûr, il nécessitait que l'on pose des fils. Certaines positions étaient encombrées par des kilomètres de fil qui suivaient les tranchées ou non. Après un bombardement ou une relève, il était plus simple ou moins dangereux d'installer de nouveaux fils plutôt que d'essayer de trouver ceux qui pouvaient encore fonctionner [...] Tout le monde avait un système de signaux visuels de secours, basé sur l'utilisation de fusées éclairantes de différentes couleurs⁴.

Le Patricia devait rejoindre la 29^e Brigade britannique, en réserve à Suwon mais qui pouvait être envoyée sur la ligne de front à n'importe quel moment. Expliquant que son bataillon était encore loin d'être opérationnel, Stone « contesta le bien-fondé de placer des troupes inexpérimentées à une cinquantaine de milles (80 km) d'un front instable, particulièrement pour y effectuer (comme il était généralement admis) des opérations de contre-guérilla dans le secteur⁵ », et il demanda à rencontrer le commandant de la Huitième armée, le lieutenant général Walton Walker; un dur à cuire, au tempérament agressif et au style flamboyant, comparable à celui du général Patton, et que l'on avait surnommé « Bulldog » en raison des traits de son visage⁶.

En fin de compte, c'était une guerre américaine qui devait obéir aux principes et aux désirs des Américains. Cependant, ces derniers avaient besoin de l'appui des alliés de l'ONU, et Stone était le représentant d'une puissance importante sur le plan diplomatique, même si elle était insignifiante sur le plan militaire. Le jour suivant, il se rendit par avion à Séoul et le lendemain matin, 21 décembre, il rencontrait le général Walker au quartier général de la Huitième armée. Il expliqua au général les circonstances dans lesquelles les effectifs de son unité avaient été recrutés et le manque de préparation au combat de ses hommes. Stone fut surpris par la compréhension dont fit preuve le général : « *il me répondit qu'il ne ferait pas appel à nos troupes avant qu'elles n'aient terminé leur entraînement⁷* », tout en faisant remarquer que le niveau de préparation des Canadiens « *était équivalent à celui des troupes de renfort américaines et que la situation était désespérée⁸* ». Deux jours plus tard, le général Walker trouvait la mort dans un accident de la route, tout comme était mort cinq ans auparavant, en Allemagne, son mentor le général Patton.

Par la suite, Stone rencontra le brigadier Brodie, commandant de la 29^e Brigade britannique, avec lequel il discuta de plusieurs aspects concernant les combats.

Il me semble évident que des hommes résolus, retranchés dans des îlots défensifs adéquats peuvent repousser facilement des hordes d'assaillants. Cependant, il n'est pas question à ce moment-là de séparer dans un dédale administratif, tout devant pouvoir se décider au niveau du bataillon [...] Il faut s'attendre à des infiltrations ennemies entre les positions, mais si ces positions sont bien défendues, elles ne devraient pas porter à conséquence [...].

Les Chinois n'ont pratiquement aucune artillerie et ne disposent que de quelques mortiers; ils comptent sur une solide masse de fantassins, équipés de mitraillettes, pour prendre d'assaut une position ennemie. C'est là une situation idéale pour des défenseurs, à condition que les hommes soient d'excellents tireurs et qu'ils aient conscience que battre en retraite signifierait y laisser sa peau. Les Chinois ont lancé presque toutes leurs attaques avant les premières lueurs du jour; il faut donc disposer de moyens permettant d'éclairer le champ de bataille pour que les hommes puissent repérer leurs cibles⁹.

Stone retourna à Pusan et prit des dispositions pour que ses hommes terminent leur préparation à une cinquantaine de kilomètres au nord-ouest du port de Miryang, dans un camp installé dans un verger.

Le quartier général de l'armée nous avait envoyés dans la vallée surtout parce qu'il considérait que Miryang était la capitale des communistes en Corée du Sud. On pensait que les collines autour de la ville étaient infestées par plusieurs milliers de guérilleros et on nous avait dit que ces bandes attaquaient fréquemment les villages avoisinants pour se ravitailler. Il faut aussi souligner qu'on avait choisi le verger pour installer notre campement parce qu'il était loin des rizières et de leurs odeurs nauséabondes¹⁰.

Comme le bataillon ne devait pas tarder à s'en rendre compte, il y avait effectivement des guérilleros dans la région, mais le chiffre de plusieurs milliers était tout de même largement exagéré. Peut-être étaient-ils plusieurs centaines, mais plus probablement plusieurs douzaines.

Après une demi-journée de permission pour Noël, le bataillon partit pour Miryang et reprit officiellement son instruction le jour de l'An 1951 (instruction qui débuta sérieusement le 2 janvier). L'instruction était axée sur l'utilisation de tous les types d'armes, mais plus particulièrement sur le maniement des mortiers de 60 mm et de 81 mm.

Les commandants de compagnie ont commencé le programme d'entraînement; il porte principalement sur le franchissement des collines et les tactiques de progression en terrain montagneux par les pelotons et les sections. On s'est efforcé de montrer aux hommes comment battre l'ennemi sur son propre terrain,

c'est-à-dire sur les crêtes dominant les vallées afin de permettre à notre armée plus mécanisée de progresser librement dans les vallées et sur les routes.

La plupart des officiers considéraient que le mortier de 60 mm (les mortiers de 80 mm sont des armes de bataillon) était difficile à utiliser à cause de son poids. Le nombre de servants requis (neuf par mortier) pour transporter le matériel est trop élevé et prive la compagnie d'un trop grand nombre de combattants. La plupart des compagnies prévoient emporter deux mortiers dans le véhicule du peloton d'assaut et un troisième à dos d'homme. Les hommes disponibles pourront transporter des munitions supplémentaires. Au cas où une position défensive devrait être adoptée, il est évident que les trois armes seraient utilisées [...]*

Malgré la rigueur des exercices, le moral des hommes est élevé et leur intérêt intact. Le lieutenant-colonel Stone subit de fortes pressions pour engager au plus vite son bataillon sur le théâtre des opérations, mais nous avons encore cinq semaines d'entraînement avant d'être considérés prêts [...] Le QG de la Huitième armée nous accorde toute l'aide dont nous pouvons avoir besoin pour accélérer notre arrivée sur le front¹¹.

Plusieurs déclarations de Stone devaient être révisées plus tard, à mesure que la guerre progressait. Finalement, les Chinois furent bien équipés en mortiers et s'en servirent efficacement, tandis que, du côté canadien, on ne devait pas tarder à apprécier les mortiers de 60 mm, malgré leur poids.

Le 14 janvier, le journal de guerre du bataillon mentionnait que deux hommes d'un régiment de campagne de l'artillerie de la Nouvelle-Zélande, qui s'était installé dans les environs pour effectuer son entraînement, avaient été embusqués et tués sauvagement. Trois jours plus tard, le lieutenant H. T. Ross fut blessé par une balle d'un tireur embusqué dans la zone d'entraînement du bataillon; il eut ainsi l'insigne honneur d'être le premier blessé canadien de la guerre de Corée¹². Le lendemain, le 18 janvier, J. D. Wood (DCM), le sergent-major du régiment, était tué par l'explosion prématurée d'une mine antipersonnel qu'il avait l'intention d'utiliser pour une démonstration.

Le commandant de la Compagnie « B », à la tête de 150 policiers sud-coréens, dirigea une opération dans le secteur à l'ouest de Miryang et « *la première nuit, deux échanges de feu eurent lieu; la seconde nuit, trois Coréens furent tués au cours d'un accrochage du même genre* ». La chasse aux guérilleros était le meilleur exercice possible, néanmoins rien ne venait interrompre le programme

* Ils sont affectés de préférence aux unités d'appui plutôt qu'aux bataillons d'infanterie.

d'entraînement intensif. Après deux autres semaines, le colonel Stone décida que son bataillon était opérationnel et le fit savoir au QG de l'armée le 10 février 1951.

Comme un bataillon grec était venu renforcer les effectifs de la 29^e Brigade, les Canadiens devaient maintenant rejoindre la 27^e Brigade d'infanterie du Commonwealth, qui était arrivée en Corée au début de septembre. Alors qu'elle ne possédait encore que la moitié de ses effectifs (deux bataillons), cette unité britannique avait dû quitter Hong Kong précipitamment pour renforcer les éléments qui défendaient le périmètre de Naktong. À la fin du même mois, un bataillon d'infanterie australien, qui avait fait partie des troupes d'occupation alliées au Japon, était venu se joindre à la brigade. Il avait été suivi par un régiment d'artillerie de la Nouvelle-Zélande et par une compagnie d'ambulance de campagne de l'Inde. La brigade était commandée par le brigadier Basil Coad, et le 2 PPCLI passa sous son commandement le 17 février 1951.

Le successeur de Walker à la tête de la Huitième armée était maintenant le général Matthew B. Ridgway. Âgé de 54 ans, Ridgway avait commandé la 82^e Airborne Division et le XVIII^e Airborne Corps pendant la Deuxième Guerre mondiale. Il avait occupé récemment le poste de sous-chef d'état-major au Pentagone. Parlant des états de service de Ridgway, l'historien britannique Max Hastings écrivait que « s'il avait été en charge des opérations à Arnhem, à la place de Browning, les résultats de cette campagne auraient été complètement différents, ou sans doute beaucoup moins désastreux. Il possédait pratiquement tous les attributs d'un grand chef de guerre, c'est-à-dire le courage, l'intelligence, la cruauté et l'esprit de décision¹³ ».

Ridgway avait décidé de retirer ses forces sur une ligne à quelque 70 km au sud de la rivière Han, abandonnant une autre fois la capitale sud-coréenne à l'ennemi. Mais pour peu de temps. Basant sa stratégie sur les faibles ressources logistiques des Chinois, il prévoyait que « l'ennemi pourrait soutenir un million de fantassins sur le Yalu, mais que ce chiffre diminuerait à 600 000 sur un front passant par Pyongyang, à 300 000 le long du 38^e parallèle, et ne serait plus que de 200 000 à une distance de 40 milles (64 km) au sud de Séoul¹⁴ ». En se retirant temporairement, il diminuait la menace d'un assaut massif de la part des Chinois et s'assurait une solide base arrière qui lui permettrait de réentraîner les troupes qui avaient été lancées précipitamment au combat et de leur remonter le moral. En outre, cette tactique lui permettait de choisir le moment et le lieu pour lancer une offensive destinée à infliger des pertes d'une telle ampleur que les Chinois seraient obligés de se retirer sur des positions au nord du 38^e parallèle.

Le 21 février, quand cette offensive débuta, la 27^e Brigade avait à sa gauche la première Division de cavalerie

américaine et à sa droite la sixième Division de la République de Corée. Les Australiens et les Canadiens étaient en tête de la brigade, les premiers à droite et les seconds à gauche, selon la formation conventionnelle « par deux ». Chaque bataillon était accompagné de 150 porteurs coréens — surnommés affectueusement « brûleurs de riz » par les soldats. Ces hommes avaient été ramenés de l'arrière après la perte de la piste de Kap'young, juste au nord du hameau de Sogu, pour acheminer le matériel. Le trajet suivi par le PPCLI remontait une vallée bordée des deux côtés par des collines aux pentes abruptes. Le premier jour fut marqué par l'absence manifeste de l'ennemi, mais deux officiers se blessèrent en tombant sur les pentes verglacées, alors que la pluie et la neige mouillée transformaient la piste en véritable borbier. « *Quand le bataillon découvrit 65 cadavres de soldats (noirs) américains [...] allongés le long du chemin, les hommes comprurent toute la valeur du mot "vigilance"* »¹⁵.

Les Américains avaient effectué des patrouilles à bord de jeeps équipées de mitrailleuses, mais un mauvais entraînement les avait laissés mal préparés face à l'ennemi. Ils avaient poursuivi un groupe de soldats chinois dans les collines qui fermaient l'extrémité d'une vallée. Ils avaient mis fin à leur poursuite à la tombée de la nuit, quand les derniers soldats chinois s'étaient évanouis dans les collines.

Les Américains avaient alors rebroussé chemin et s'étaient arrêtés dans un hameau abandonné par ses habitants pour y passer la nuit. Ils avaient allumé des feux, mangé leur souper et s'étaient endormis dans leur sac de couchage.

*Les Américains avaient posté deux groupes de deux sentinelles chacun, armés de mitrailleuses, en bordure du chemin aux entrées nord et sud du hameau. Pendant la nuit, des soldats chinois descendant des collines environnantes avaient réussi à s'infiltrer dans le campement et avaient tué les 65 hommes de l'unité, incluant les quatre sentinelles (qui, on le présume, s'étaient endormies). La plupart des hommes furent tués alors qu'ils dormaient dans leur sac de couchage*¹⁶.

Après cette lugubre rencontre, il n'y avait aucun danger pour que les sentinelles du Patricia s'endorment à leur poste. La plupart des hommes ne voulaient même pas refermer la fermeture éclair de leur sac de couchage en dépit du froid et certains, délaissant leur sac de couchage, préféraient s'envelopper dans une simple couverture malgré la température qui avait fortement chuté. Les hommes durent creuser des tranchées dans plus d'un mètre de neige mouillée avec leurs vêtements trempés qui gelaient contre la peau.

Le 22, l'avance continua, mais la vallée devenant trop étroite pour que deux bataillons progressent de front, le Patricia continua seul à la remonter, avec à sa droite les

Australiens suivant les hauteurs et, à sa gauche un bataillon britannique du Middlesex faisant de même. Cet après-midi-là, l'ennemi opposa pour la première fois une légère résistance à la progression des Canadiens ; deux hommes furent tués et un troisième blessé.

Le lendemain matin, l'avance fut ralentie par l'ennemi qui occupait un promontoire dominant la vallée sur la gauche, la cote 419*. Deux tentatives pour prendre cette position échouèrent devant la résistance déterminée de l'ennemi, malgré un bombardement (imprécis) au napalm de l'aviation américaine. Le peu de terrain gagné avait coûté la vie à six hommes et huit autres avaient été blessés. Le Patricia reçut l'ordre de consolider ses positions. Sur le flanc droit, les Australiens qui avaient lancé un assaut contre la cote 614 avaient essuyé les mêmes déboires. Le lendemain, le même scénario se répéta et, d'après le journal de guerre du bataillon, « *la ligne de collines qui constitue notre objectif et celui des Australiens est défendue par deux régiments ennemis* ».

Cette évaluation était probablement exagérée, l'effectif d'un régiment chinois étant à peu près équivalent à celui d'une brigade du Commonwealth. Cependant, il ne faisait aucun doute que le col, à l'extrémité de la vallée, était fortement défendu.

*Le bataillon est engagé continuellement depuis deux jours, ce qui laisse peu de temps aux hommes pour dormir. Les positions de notre bataillon et du régiment royal australien étant étendues à l'extrême, le commandant a décidé pour le lendemain de borner nos activités à des patrouilles de combat. Les éléments de la première Division de cavalerie américaine n'ayant pas réussi à progresser comme prévu, notre flanc gauche est à découvert sur une distance de 5 000 à 8 000 verges [4 500 à 7 200 m]*¹⁷.

Entre-temps, de fortes pluies ayant emporté le pont sur la rivière Han, le stock de rations et de munitions avait fortement diminué. L'avance avait dû être interrompue jusqu'à ce qu'un nouveau pont puisse être construit. Cependant, le 27 février, les Australiens réussirent à s'emparer de la cote 614. Grâce à ce succès, l'ennemi ne pouvait plus tenir la cote 419 et le Patricia s'en empara le lendemain. Ils y trouvèrent les corps dénudés de quatre soldats canadiens qui avaient péri dans des engagements précédents. De toute évidence, les Chinois, mal équipés et mal approvisionnés, les avaient dépouillés pour améliorer leur propre dotation.

Le 3 mars, les Argyll et les Sutherland Highlanders rejoignaient le bataillon des Middlesex en tête, tandis que les Canadiens et les Australiens passaient en réserve, après avoir avancé de quelque 25 km en terrain difficile en moins de deux semaines. Cependant, le relief qui

* Le chiffre attribué à une cote correspond à sa hauteur en mètres au-dessus du niveau de la mer.



Le 2^e PPCLI en progression. Le terrain en Corée n'était pas facile. (MUSÉE DU PPCLI)



Kap'yong. La position du PPCLI sur la cote 677 du côté ouest, vue de la vallée de Kap'yong. (MUSÉE DU PPCLI)

s'étendait à présent devant eux allait être encore plus difficile. En effet, depuis son arrivée sur le front, la brigade avait progressé dans le sens des vallées, orientées du nord au sud, sillonnées par les rivières qui se jetaient dans la rivière Han. Or, les vallées sillonnaient maintenant le terrain d'est en ouest et les hauteurs qui les séparaient constituaient de formidables obstacles à la progression des forces de l'ONU.

Le 7 mars, les Canadiens et les Australiens, qui étaient encore en tête, se trouvèrent en face de deux collines escarpées, les cotes 532 et 412. La Compagnie « D », qui avait la cote 532 pour objectif, eut six morts et 28 blessés. Après un combat acharné, elle avait occupé brièvement la position avant d'être obligée de battre en retraite devant la contre-attaque chinoise. Le soldat Len Barton se distingua tout particulièrement quand, son officier et plusieurs membres du peloton ayant été blessés, il regroupa ses camarades et dirigea leur avance, bien qu'il ait été lui-même blessé par trois fois. Pour le récompenser de sa bravoure, on lui décerna la Médaille militaire. Il devint ainsi le premier Canadien à être décoré pendant la guerre de Corée et le premier à recevoir une décoration depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale¹⁸.

Une fois encore, la Patricia se trouva au sommet d'un saillant, la première Division de cavalerie, sur la gauche, n'ayant pu franchir la vallée, tandis que, sur la droite, la sixième Division de la République de Corée restait à quelque 5 000 m en arrière. Cependant, le lendemain 8 mars :

À 5 h 00 ce matin, la Compagnie « B », qui avait été bombardée à coups de grenades par les Chinois tout au long de la nuit, partit à l'assaut de la colline à la baïonnette. Les hommes ne découvrirent que deux soldats chinois sur les positions défensives qui, la veille, avaient immobilisé la Compagnie « D ». La compagnie compta 25 cadavres de soldats chinois; des traces de sang dans la neige indiquaient le chemin suivi par les blessés pendant la nuit. Dès 9 h du matin, la Compagnie « B » était fermement installée sur la cote 532. Elle dénombra 22 autres cadavres chinois, portant le total des pertes ennemies à 47¹⁹.

Le 13 mars, quand la brigade fut mise en réserve de corps d'armée, elle avait perdu 13 hommes au combat, 5 autres étaient morts de leurs blessures, et 4 officiers et 45 soldats avaient été blessés²⁰. Stone, qui avait connu de très durs combats pendant la Deuxième Guerre mondiale, n'avait aucune plainte à formuler quant au courage de ses hommes et louait le moral de ses troupes, tout en notant qu'« ils font preuve d'un manque d'entraînement de base, particulièrement en ce qui a trait aux soins des armes et du matériel ».

Bien des « rebuts » qui avaient été enrôlés à la hâte ont maintenant été renvoyés au Canada. Nos troupes sont en excellente forme physique, leur moral est élevé,

et font preuve de beaucoup de cran au contact de l'ennemi. L'absence de confort, qui est à peu près générale sur ce théâtre de guerre, est compensée par l'ingéniosité de nos soldats [...] En général, nous avons de bons officiers, mais les subalternes démontrent combien nous avons besoin d'une école de commandants de compagnie.

L'expérience pratique sera précieuse, mais certains éléments fondamentaux des principes militaires font défaut. Les troupes sont très bien dirigées et leur ardeur à l'attaque dans des circonstances très difficiles est un bel hommage à leurs officiers²¹.

En parlant des « rebuts », Stone faisait référence aux 146 hommes qui avaient été évacués vers le Japon avant d'être rapatriés au Canada. Quelques-uns avaient été renvoyés pour des raisons disciplinaires, d'autres simplement parce que Stone les estimait peu satisfaisants comme soldats, d'autres encore pour des motifs d'ordre médical (bronchites chroniques, pieds plats, atrophies musculaires des jambes, palpitations du cœur, tympanes perforés, arthrites traumatiques de la colonne vertébrale, hernies et hypertension), et ils auraient dû être refusés au moment de l'enrôlement.

Les communistes avaient des effectifs quasiment illimités, mais souffraient d'un manque de logistique, ce qui les obligea à battre de nouveau en retraite. Pendant que la 27^e Brigade était en réserve, les forces de l'ONU reprenaient Séoul les 15 et 16 mars. Le 38^e parallèle n'était qu'à 50 km plus au nord, et le général MacArthur était impatient de retourner sur le Yalu. Il voulait faire fi de cette frontière politique, alors que Truman et son administration (et tous les alliés de l'ONU, incluant le Canada) préféraient arrêter l'offensive au 38^e parallèle et adopter une position strictement défensive. Le 19 mars, Lester Pearson déclarait devant la Chambre des communes : « Si les forces de l'ONU obtiennent, de fait, un cessez-le-feu le long du 38^e parallèle, on devrait prendre avantage de cette situation, c'est-à-dire de la stabilisation de la position militaire, pour reprendre les négociations avec ceux qui se trouvent de l'autre côté du parallèle²². »

Cependant, pour des raisons d'ordre tactique, cette solution ne fut pas retenue. Si le Yalu (et les régions au-delà) était trop éloigné, par contre le 38^e parallèle, lui, ne l'était pas assez. Il n'était pas nécessaire de poursuivre l'avance loin à l'intérieur de la Corée du Nord, mais d'aller juste un peu plus loin au nord du 38^e, là où le terrain était plus facilement défendable que le long du parallèle. Si les troupes de l'ONU occupaient des hauteurs déterminées parmi les collines, elles seraient en bien meilleure position pour repousser toute nouvelle tentative de la part des Chinois.

Le 24 avril, la Brigade du Commonwealth recevait l'ordre de retourner au front et de se joindre à la 24^e Division américaine pour faire route en direction du 38^e parallèle. Le 28 mars, la Patricia, dans un premier

temps en tête avec le Argyll et Sutherland Highlanders, puis dans un second temps avec le Middlesex, commencèrent leur poussée en suivant les lignes de crête de part et d'autres de la vallée de la Cholong. Ils avaient pour objectif la ligne BENTON (nom de code), à quelque huit kilomètres au sud du 38^e parallèle. Encore une fois, le terrain et le mauvais temps allaient causer plus de problèmes que l'ennemi.

De chaque côté de la vallée en forme de canyon, les crêtes principales atteignaient 3 000 pieds de hauteur [1 000 m]. Leurs pentes étaient abruptes, sillonnées de ravins et couvertes d'une maigre végétation; les contours des lignes de crête offraient tour à tour des angles morts et des points dominants, soit une alternance de positions défensives. Une route à peine carrossable remontait la vallée sur une quinzaine de milles [24 km] et disparaissait cinq milles (8 km) plus loin au pied des pentes²³.

Le sol était encore gelé et les pentes exposées au nord, c'est-à-dire celles que les hommes devaient descendre, étaient couvertes par plus d'un mètre de neige. « *Les falaises abruptes et les ravins ralentissaient la progression* », par contre, « *la résistance était faible, se résumant à quelques tirs d'armes légères*²⁴. »

À leur arrivée sur la ligne BENTON, le 1^{er} avril, les Canadiens constatèrent que la vallée sur leur gauche se resserrait sous l'effet du terrain montant, ce qui contraignit toute la brigade à décaler sa progression sur la crête suivante située immédiatement à l'est. Le PPCLI se retrouva donc sur les hauteurs dominant la rivière Kap'young. La brigade avait pour nouvel objectif la ligne KANSAS, située à environ cinq kilomètres au nord du 38^e parallèle. L'ennemi opposait une résistance plus sérieuse et l'unité accusa plusieurs pertes pendant sa progression.

Une semaine plus tard, le 8 avril, les éléments de tête de la brigade traversaient le 38^e parallèle, pendant qu'à Washington le président Truman décidait finalement de renvoyer le général MacArthur dont l'ingérence dans la politique étrangère concernant le conflit avait provoqué un tollé à l'échelle internationale. Ce dernier voulait poursuivre l'avance jusqu'au Yalu et, en privé, préconisait l'envoi en Corée de troupes nationalistes chinoises de Formose afin de l'aider à réaliser la réunification de la Corée²⁵; une telle entreprise aurait certainement provoqué une plus forte participation de la Chine au conflit. Situation qu'aurait résolue MacArthur par l'emploi de la bombe atomique!

Le général Ridgway succéda à MacArthur en tant que commandant en chef du commandement américain d'Extrême-Orient et des forces des Nations unies, tandis que le lieutenant général James Van Fleet, un autre officier renommé qui avait été commandant de corps d'armée pendant la Deuxième Guerre mondiale, était

promu commandant de la Huitième armée. Entre-temps, la 27^e Brigade continuait à progresser sur la ligne de crête qui domine le Kap'young, ignorant que l'ennemi préparait une offensive limitée, peut-être destinée à reprendre Séoul. À droite de la brigade, la sixième Division de la République de Corée avançait, quoique plus lentement, en terrain plus facile mais plus opiniâtrement défendu par l'ennemi. Il en allait de même de la 25^e Division américaine sur le flanc gauche. Le 17 avril, la 27^e Brigade était en pointe par rapport à la ligne de front des forces de l'ONU.

Le jour suivant, des éléments de la brigade coréenne, venant de la droite, commencèrent à relever les Canadiens et, le 19, les Britanniques et les Canadiens en tête, passèrent en réserve de corps. Mais leur période de repos allait être de courte durée et fort peu agréable. D'après le soldat G. F. Bordeleau « *il pleuvait et nos couvertures (nous n'étions pas autorisés à utiliser les sacs de couchage) et nos ponchos avec lesquels on essayait de se protéger étaient trempés. Néanmoins, on dormait* ». Un autre soldat se souvenait des 65 Américains massacrés pendant qu'ils dormaient enfermés dans leur sac de couchage. « *Nous avons passé quelques jours à nettoyer le matériel et à nous décrasser. Cette activité qui, pour une raison qui m'échappe, est appelée "économie interne", est conçue, d'après moi, pour nous rendre impatients de retourner au front*²⁶. »

Un des aspects les plus frustrants des opérations en Corée était la difficulté qu'avaient les services de renseignements à obtenir des informations détaillées concernant les intentions de l'ennemi au niveau de la division et au-delà. Une armée aussi peu sophistiquée que celle qui faisait face aux forces de l'ONU ne donnait guère la possibilité aux alliés d'obtenir des renseignements par les quelques messages radios qu'elle échangeait et que les alliés interceptaient et analysaient. Et, bien que l'aviation américaine ait eu la maîtrise aérienne, même bien au-delà de la zone des combats, les moyens mécanisés qui formaient la logistique de l'ennemi étaient si faibles qu'ils donnaient peu d'indications utiles à la reconnaissance aérienne. Il était pratiquement impossible de repérer des hommes qui transportaient, surtout pendant la nuit, de petites quantités de matériel sur leur bicyclette (l'époque des caméras à infrarouge était encore lointaine). Les renseignements disponibles portaient à croire que les Chinois rassemblaient leurs troupes pour une autre offensive, mais le moment choisi pour la déclencher et ses objectifs — sans mentionner la direction précise qu'elle emprunterait à travers le labyrinthe de collines et de vallées qui s'étendaient devant les alliés — demeuraient incertains. Les interrogatoires des prisonniers ou des déserteurs, dont les connaissances (en raison de leur grade inférieur dans la plupart des cas) ne dépassaient pas le niveau du régiment et présentaient rarement un intérêt au-delà du niveau du bataillon, constituaient une maigre source de renseignements.

Le colonel Stone, qui avait dû être évacué après avoir contracté la variole (sous une forme bénigne, car tout comme ses hommes il avait été vacciné contre cette maladie à Fort Lewis), avait retrouvé son bataillon après plus d'un mois d'absence et était arrivé le 22 avril, au moment où les Chinois lançaient leur offensive. Tard ce soir-là, « *une importante force ennemie a attaqué le deuxième Régiment de la République de Corée* », et vers minuit « *le QG de la sixième Division coréenne ne savait plus où se trouvaient ses unités, et, d'après le commandant du 9^e Corps américain, la sixième Division avait perdu le contrôle de la situation*²⁷ ». En clair, les Sud-Coréens avaient été mis en déroute par le moindre des deux assauts en pinces lancés par les Chinois qui avaient baptisé l'opération « Première étape, cinquième offensive ».

Plus à l'ouest, sur la rivière Imjin, le gros de l'offensive chinoise porta sur la 29^e Brigade britannique, et plus particulièrement sur le Gloucestershire, qui fut littéralement anéanti. La 27^e Brigade du Commonwealth allait avoir la responsabilité de contenir un assaut de moindre importance, probablement une manœuvre de diversion de l'ennemi. Le 23 avril à 11 h, Stone et ses commandants partirent reconnaître la position que le Middlesex devait occuper cette nuit-là; elle était située directement au sud de la cote 794, sur la rive opposée de la rivière Kap'young. Les Australiens, auxquels on avait rattaché le reste de la 27^e Brigade et une compagnie d'un bataillon américain de chars lourds, devaient eux aussi traverser la rivière, légèrement en arrière des Britanniques et sur le flanc droit des Canadiens (la rivière qui les séparait décrivait à cet endroit un méandre vers le sud). Le Patricia avait pris position sur le sommet d'un promontoire, la cote 677, qui s'avancait dans la vallée. La rivière (en réalité un ruisseau qui ne constituait pas un obstacle pour une force non mécanisée) suivait les contours nord-est du promontoire.

Quarante ans plus tard, se remémorant ces événements, Stone écrivait : « *On pouvait observer le terrain à partir des positions ennemies, ce qui nous donnait une bonne idée des axes d'approche qu'il pouvait emprunter pour lancer éventuellement son attaque*²⁸. » Il insinuait par là qu'il s'était rendu intentionnellement à ce poste d'observation; cependant, son officier du renseignement, le capitaine A. P. P. McKenzie, écrivait en 1954 : « *Dès le départ, nous avons pris une mauvaise direction et le gros du groupe de reconnaissance avait fait un long détour en direction des approches nord pour atteindre la position que devait prendre le bataillon*²⁹. »

Intentionnel ou non, leur poste d'observation leur donnait l'avantage de se mettre à la place de l'ennemi, situation d'autant plus intéressante vu le relief fortement découpé par les collines qui dominaient Kap'young. Comme nous l'avons mentionné plus tôt, à son arrivée en Corée, Stone avait appris (du brigadier Brodie, et par ses propres observations) que ses hommes auraient à com-

battre à partir de positions défensives de bataillon. Là, sur ce terrain raviné couvert de broussailles, aux bords escarpés, la portée de tir était souvent très limitée, rendant impossible l'application du dispositif de bataillon localisé pour obtenir un périmètre unifié. Les compagnies et pelotons allaient donc devoir s'appuyer mutuellement pour assurer la défense périphérique. Stone ordonna que chaque compagnie se prépare à se défendre seule et fit installer son QG, ainsi que les pelotons de mortiers et de pionniers, derrière la Compagnie « C », à l'extrémité d'une piste sinueuse montant en pente raide à partir de la vallée de la Kap'young.

*La route aménagée par les Américains ne convenait pas aux mouvements des semi-chenillés qui transportaient les mortiers du bataillon [...] Parfois, pour négocier un virage, il fallait amener les roues avant des véhicules quasiment à cheval sur le rebord de la route et tirer l'avant du véhicule à l'aide d'un treuil pour le faire pivoter dans le sens de la courbe. Ces manœuvres difficiles retardèrent d'environ quatre heures le mouvement du QG tactique du bataillon*³⁰.

Quelle que soit la position des mitrailleuses, de nombreux angles morts subsistaient — dépressions à l'arrière des saillies où l'ennemi serait invisible et hors d'atteinte. Ce handicap affectait particulièrement le positionnement des mitrailleuses semi-lourdes. « *Nos Vickers MMG étaient réparties par sections, nous permettant d'avoir une défense en profondeur et de couvrir les espaces entre les compagnies* » écrivait le colonel Stone. Cependant, la défense périphérique des compagnies ne pouvait avoir une réelle profondeur et les espaces qui les séparaient les unes des autres ne pouvaient être efficacement défendus par les mitrailleurs où par les carabiniers. Il faut, autant que faire se peut, que l'artillerie et les mortiers du bataillon couvrent les angles morts, sous la conduite des officiers observateurs avancés (OOA) qui effectuent leur réglage à l'aide de cartes. Une compagnie américaine appuyait la brigade de ses mortiers de 120 mm mais, quand le combat devint chaud sur le front des Australiens, « *l'OOA de la compagnie de mortier américaine qui était devant moi a déguerpi et sa compagnie n'a pas tiré un seul "pruneau"*. Le régiment d'artillerie néo-zélandais avait un bien trop grand front à couvrir, mais les hommes faisaient leur possible³¹ ».

Tard dans l'après-midi du 23 avril 1951 notre avance fut freinée par la retraite des unités sud-coréennes. En conséquence, le Middlesex arriva [...] si tardivement dans la zone de rassemblement qu'il eut de grandes difficultés à occuper ses positions. La compagnie d'infanterie détachée du Middlesex pour couvrir le 16^e Régiment de campagne néo-zélandais, lui-même en appui de la sixième Division sud-coréenne, [...] fut forcé de se retirer avec les artilleurs, quand de petits groupes de fantassins chinois s'infiltrèrent parmi les soldats sud-coréens qui battaient en



Les soldats canadiens passaient la plupart de leur temps à défendre des positions situées au sommet des côtes. Ils pouvaient compter sur la couverture aérienne et les armes du bataillon comme le canon antichar de 17 livres, le fusil sans recul de 75 mm et la mitrailleuse semi-lourde Vickers. (MUSÉE DU PPCLI)

*retraite et, de ce fait, rendirent intenable la position de l'artillerie. Le retrait du Middlesex et des canons du régiment néo-zélandais, passant par la zone de rassemblement du Middlesex, [...] démoralisa une unité qui était déjà mécontente d'avoir à continuer le combat alors qu'elle était sur le point d'être relevée par la King's Shropshire Light Infantry. Apparemment, cela les aida à justifier leur retrait et le fait qu'ils n'occupèrent pas leur position sur la cote 794*³².

Toutefois, pour rendre justice aux hommes du Middlesex, il faut souligner qu'ils avaient eu de lourdes pertes pendant la dernière phase de l'avance des forces onusiennes, ne comptaient plus maintenant que 50 hommes par compagnie et que leur effectif d'officiers était loin d'être complet. Par comparaison, les effectifs du 2 PPCLI étaient pratiquement intacts. Les éléments avancés des forces chinoises avaient atteint la Kap'young tard dans la soirée du 23 avril et les Australiens avaient essuyé le plus fort de leur première attaque. Bien que renforcés par une compagnie du Middlesex, les Australiens furent forcés de battre en retraite. Ils avaient eu 32 morts, 59 blessés et trois des leurs avaient été faits prisonniers³³. Comme leur retrait laissait le flanc droit du Patricia à découvert, dans l'après-midi du 24, Stone fit passer la Compagnie « B » à droite afin de couvrir ce flanc.

*Pendant l'exécution de ce mouvement il y eut un incident qui fut aussi l'occasion de révéler le courage d'un caporal. Le QG tactique était protégé par une ceinture de grenades n°36, reliée à des fils-pièges. Un peloton de la Compagnie « B » s'était égaré en allant prendre sa nouvelle position; l'un des hommes accrocha un fil-piège et une des grenades explosa, tuant un homme et en blessant un autre. À terre, au milieu du peloton, une autre grenade fumait. Le caporal S. Douglas cria à ses camarades de se jeter à terre, bondit en avant et s'empara de la grenade pour la jeter au loin, mais la grenade explosa, lui emportant la main. Grâce à son geste, l'explosion ne blessa aucun de ses camarades*³⁴.

Pour son courage, sa vivacité d'esprit et son esprit de sacrifice, le caporal Douglas fut décoré de la Médaille militaire. En 1942, à Hong Kong, le sergent-major Osborn des Winnipeg Grenadiers avait accompli un acte similaire en se jetant sur une grenade dégoupillée, geste qui lui avait valu, à titre posthume, la Croix de Victoria.

Le 24 avril à 9 h du matin, « le QG tactique et les mortiers du Patricia étaient en position. Les compagnies avaient établi au plus tôt leur retranchement afin d'être prêtes à affronter les assauts de l'ennemi prévus pendant la nuit. Toute la journée des rapports émanant des compagnies avancées avaient fait état d'une concentration de troupes ennemies tout le long du front tenu par le bataillon³⁵ ».

Après la tombée de la nuit, les Compagnies « B » et « D » subirent le gros d'une série d'assauts de front lancés par un nombre incertain de Chinois (peut-être 3 000 hommes, alors que le Patricia en comptait 300). Toutefois, les tirs de mortier et d'artillerie de l'ennemi étaient relativement faible, probablement à cause de leurs pauvres moyens logistiques. Néanmoins, le manque de ressources des Chinois était compensé par leur ardeur au combat. Peu de temps après la tombée de la nuit, « on repéra, grâce au clair de lune, environ 400 soldats chinois qui se rassemblaient », et quelques instants plus tard l'ennemi lança la première de ses cinq attaques contre la Compagnie « B ». Comme d'habitude l'assaut était accompagné d'une cacophonie de cris, de coups de sifflet, de sonneries de clairon et de tirs de balles traçantes rouges provenant de mitrailleuses. Ces signaux peu subtils permettaient à nos troupes de se préparer au combat rapproché qui allait s'ensuivre.

*Le commandant de la compagnie demanda l'appui de l'artillerie et des mortiers, mais en dépit du feu nourri, les fantassins chinois continuaient sur leur lancée [...] Le peloton fut débordé pendant le premier assaut et dans la confusion qui s'ensuivit les hommes réussirent à se dégager par petits groupes et à rejoindre la position principale de la compagnie BAKER*³⁶.

Au cours de ces attaques, plusieurs fois les hommes purent se dégager grâce au mitrailleur Wayne Mitchell. Bien que blessé à la poitrine au tout début du combat, le soldat Mitchell fit panser sa blessure et continua à combattre sans interruption, permettant maintes fois à ses compagnons en difficulté de se dégager. Malgré une seconde blessure, il n'arrêta pas le combat. Comme le mentionne sa citation : « À l'aube, le soldat Mitchell avait perdu tellement de sang qu'il pouvait à peine se tenir debout »³⁷. » Finalement il fut évacué par hélicoptère (une autre première pour les Canadiens). Sa bravoure lui valut d'être décoré de la Médaille de conduite distinguée.

Plusieurs des blessés graves du Patricia furent évacués par hélicoptère, ce qui non seulement augmentait leur chance de survie mais aussi réconfortait et encourageait leurs camarades qui demeuraient sur la colline, et cela fut vrai pour tous ceux qui devaient participer aux opérations ultérieures de la campagne de Corée. La perspective de pouvoir être rapidement évacués de la zone des combats et traités promptement dans un hôpital militaire de campagne (comme dans M*A*S*H) fut un facteur important pour le moral des hommes sur le front.

Pendant une des attaques de nuit [se souvient le caporal Ken Campbell], un soldat chinois avait été blessé par le tir d'une arme légère. Il portait sur lui une grenade au phosphore qui explosa en une boule de feu. Presque toute la nuit, il resta étendu là, agonisant, se consumant et lâchant des cris de douleur. Je voulais aller à l'endroit où il était étendu et mettre fin

*à son calvaire, mais comme les Chinois pouvaient être assez malicieux pour attendre que l'un d'entre nous ose justement faire cela, nous l'avons laissé gémir le restant de la nuit*³⁸.

Lire des histoires de guerre, confortablement installé dans un fauteuil, loin de tout conflit, ne donne à celui qui n'a jamais vécu l'horreur d'un champ de bataille qu'une bien faible idée de sa dure et puante réalité. La description qu'en fait Campbell nous permet de comprendre de quoi il s'agit, et de ne jamais l'ignorer ou l'oublier. Pour ceux qui sont au front, c'est l'enfer.

Les positions occupées par le Patricia étaient situées sur des pentes si abruptes que les Chinois devaient les gravir à quatre pattes — posture de combat fort peu efficace — sous le feu des mitraillettes Sten* et des grenades qui, lancées comme des boules sur le flanc des collines avaient un effet dévastateur³⁹. Aux premières heures du 25 avril, la Compagnie « D » dut faire face à une autre attaque d'envergure.

*Ayant échoué devant les positions du 10^e peloton, l'ennemi attaqua alors le 12^e peloton qui occupait des positions situées dans le col, entre le 10^e et le 11^e peloton. L'attaque ayant réussi, le 12^e peloton dut se replier [...] sur les positions du 11^e peloton et du QG tactique de la compagnie [...] L'ennemi porta alors ses efforts contre la section des mitrailleuses semi-lourdes en position dans le col; la section fut débordée et les mitrailleuses capturées. Avec le 10^e peloton complètement isolé, les positions du 12^e occupées par l'ennemi et un assaut dirigé contre ses propres positions, le commandant de la compagnie demanda à l'artillerie d'effectuer un tir défensif au-dessus de sa propre position*⁴⁰.

Leurs propres obus éclatant au-dessus d'eux, les Canadiens se réfugièrent dans leurs tranchées et leurs fortifications de fortune, tandis que les Chinois recevaient de plein fouet les éclats des obus. « On était persuadés d'être tous tués par l'artillerie, se souvient le caporal Campbell, mais aucune tranchée ne fut touchée directement »⁴¹.

Avec le feu de l'artillerie sur ses troupes auquel s'ajoutait la résistance des 10^e et 11^e pelotons, la position de l'infanterie chinoise sur le col devint intenable et elle dut battre en retraite vers le NORD pendant la nuit. [la Compagnie] « D » subit des attaques sporadiques

* Au début de la Deuxième Guerre mondiale, la Sten était une arme peu fiable qui s'enrayait souvent ou partait toute seule mais, en 1943, après de nombreuses améliorations comprenant notamment un cran de sûreté adéquat, elle devint une arme exceptionnelle, facile à démonter et à remonter sur le terrain (en moins de 30 secondes) et ne donna pas plus de problèmes que les autres mitraillettes de même type dans la boue des théâtres d'opération coréens. « En patrouille, je préfère encore avoir la Sten M5 [...]. De conception rudimentaire, elle était cependant fiable en toute circonstance. » Robert S. Peakock, *Kim-Chi, Asahi and Rum*, p. 22.

*de faible envergure venant du [nord-ouest] et du SUD pendant pratiquement toute la nuit. Aucune d'elles n'eut du succès et aux premières lueurs du jour, le 10^e peloton occupait toujours ses positions, tandis que le 11^e et le 12^e pelotons, avec le QG tactique de la compagnie tenaient toujours la cote 677 [...] Le 12^e peloton réoccupait ses positions aux premières heures de la matinée et récupérait les MMG*⁴².

Le soldat Ken Barwise « tua six hommes au cours d'un combat rapproché particulièrement féroce : deux avec ses grenades, deux autres en se servant de leurs propres armes, un autre encore avec une mitrailleuse chinoise dont il s'était emparé, et un sixième avec son propre fusil »⁴³. Deux serveurs d'une des mitrailleuses semi-lourdes Vickers furent tués à leur poste, peut-être par des balles canadiennes en raison de la situation confuse qui régnait en plein combat, au cœur de la nuit. « Notre peloton tirait dans cette direction » avait fait remarquer un des Canadiens. « Il se peut qu'ils aient été touchés par une de nos Brens »⁴⁴. L'ennemi s'était également emparé de l'autre Vickers, mais ses serveurs avaient réussi à se dégager malgré leurs blessures. Les Chinois avaient essayé d'utiliser les armes abandonnées mais les mitrailleuses des autres pelotons avaient balayé la zone de leurs tirs. « Le lendemain matin, quand les Canadiens reprirent la position, ils récupérèrent les deux mitrailleuses. L'une disposait encore de la moitié de ses munitions et l'autre avait encore une dizaine de cartouches dans sa bande-chargeur »⁴⁵.

Les Chinois s'étaient infiltrés en grand nombre entre les compagnies et leur présence constituait une menace à l'arrière contre l'axe de ravitaillement qui, de ce fait, devenait dangereux et risquait d'être coupé. « Le bataillon étant encerclé et à court de rations et de munitions, le lieutenant-colonel réclama un parachutage. Les avions effectuèrent le parachutage à 10 h 30 », mais « à 14 h 00 les patrouilles de la Compagnie « B » annoncèrent que la voie [...] était libre [...] Les compagnies continuèrent à renforcer leurs positions dans le cas où la relève du bataillon serait retardée ou dans l'hypothèse d'autres attaques chinoises. » Toutefois, « sur le front du bataillon, l'ennemi borna ses activités à l'envoi de quelques patrouilles légères qui ne tentèrent pas de pénétrer la défense périphérique du bataillon »⁴⁶. Le bataillon fut relevé par une unité américaine le lendemain. Nous savons que les bataillons n'avaient pas vraiment de « défense périphérique », mais les coutumes persistent et la terminologie demeure.

Les pertes subies par les Chinois à Kap'young sont inconnues. Néanmoins, uniquement autour de la position occupée par la Compagnie « B » on avait dénombré 51 cadavres. Le soldat Bordeleau, envoyé avec sa section pour « dégager la zone occupée par le QG du bataillon, qui elle aussi avait été débordée [...] avait aperçu sur le sol des douzaines de cadavres, mais aucun mouvement »⁴⁷. De son côté, descendant un chemin en direction de la voie prin-

cipale, le lieutenant Middleton signala la présence « *d'environ une vingtaine de cadavres chinois le long du chemin*⁴⁸ ». Le total des pertes chinoises était peut-être proche de 400, mais le Patricia n'eut pas le temps de vérifier les pertes ennemies avant de retourner en réserve de corps d'armée. Ses propres pertes furent relativement légères — 10 morts et 23 blessés — considérant la férocité des combats rapprochés qu'ils avaient dû soutenir.

*La bataille de Kapyong ne fut pas un modèle de bataille [écrivait le colonel Stone en 1992]. Personnellement je pense que Kapyong restait dans les limites que s'étaient tracées les Chinois à ce moment-là. Si cette limite avait été située cinq milles [huit kilomètres] plus au sud, on aurait été anéanti, comme le furent les Glosters. Considérant les pertes que les Chinois étaient prêts à encourir pour capturer une position, il est clair que pour eux tout bataillon qui ne bénéficiait pas d'un appui normal devait être anéanti. Le soldat chinois est coriace et courageux. Tout ce qui lui manquait au moment de la bataille de Kapyong étaient les moyens de communication et d'approvisionnement*⁴⁹.

Les Australiens, le 2 PPCLI et la compagnie américaine de chars lourds firent l'objet d'une citation présidentielle américaine pour leur participation au combat « en reconnaissance de leur héroïsme et de leur conduite exceptionnelle dans l'accomplissement de leurs missions ».

La citation, symbolisée par une banderole de couleur bleu foncé avec le nom de l'opération inscrit en lettres blanches, est portée sur le drapeau du régiment, tandis que les membres des unités qui ont participé à cette campagne peuvent porter un petit ruban bleu foncé bordé d'un liseré doré (porté à droite sur la poitrine pour les Américains). En outre, tous les membres actuels d'une unité décorée peuvent porter l'emblème.

Malheureusement, le général Van Fleet n'avait pas consulté les autorités (australienne, britannique et canadienne) concernées avant de décerner les citations. Bien que les Britanniques et les Australiens aient autorisé promptement les unités et les hommes à montrer ou à porter les insignes, Ottawa fut très lent à suivre leur exemple. En fait, ce ne fut que le 21 février 1956, presque cinq ans après la campagne de Kap'young, et à la suite de fortes pressions de la part de la presse et des personnes concernées, que le gouvernement canadien autorisa le port de l'insigne. Au mois de juin de la même année, l'ambassadeur américain présenta officiellement la banderole⁵⁰.

Outre les décorations mentionnées ci-dessus, le colonel Stone reçut une deuxième agrafe à la DSO qu'il avait gagnée pendant les campagnes d'Italie et du nord-ouest de l'Europe, et le capitaine J. G. W. Mills, le commandant de la compagnie qui avait demandé à l'artillerie de bombarder sa propre position, reçut la Croix militaire.



Le major George Flint donne ses instructions à une patrouille du 2^e PPCLI dont fait partie le sergent Tommy Prince (second à partir de la gauche).

(MUSÉE DU PPCLI)



Edward Zuber, 1932-
Contact
CWM-90036

CHAPITRE V

La 25^e Brigade au combat

LA DÉCISION D'ENVOYER le reste de la 25^e Brigade en Corée, comme prévu à l'origine, plutôt qu'en Europe, fut confirmée par Ottawa le 21 février 1951. La brigade, amputée du 2 PPCLI, quitta donc Seattle à bord de trois navires les 19 et 21 avril. Les deux navires transportant les éléments combattants arrivèrent à Pusan le 4 mai et le troisième, à bord duquel se trouvait la section administrative et le groupe de renforcement, accosta à Kure, au Japon, le 6.

Juste avant de quitter Fort Lewis, l'escadron blindé, toujours équipé des M-10, avait été désigné « escadron C » du Lord Strathcona's Horse. Les histoires voulant que les Chinois lançaient des grenades dans les tourelles ouvertes de ces engins lors d'attaques de nuit n'étaient pas faites pour rassurer les hommes de l'escadron. On avait garanti au major Quinn que, dès son déploiement en Corée, l'escadron serait rééquipé de chars américains *Patton* ou de chars britanniques *Centurion* mais, à son arrivée à Pusan, on lui apprit qu'aucun de ces chars n'était disponible. On pouvait, cependant, lui fournir le tank de la US Marine qui « vantait les mérites de son [M4A3] *Sherman*¹ ». Fort heureusement, les Canadiens de la Force permanente (et certains anciens combattants de la Deuxième Guerre mondiale) connaissaient bien ce matériel. Les mesures nécessaires furent rapidement prises pour acquérir 20 *Sherman* (et placer une option sur 10 autres en vue des remplacements éventuels). À peine

24 heures après le reste de la brigade, l'escadron C embarquait à bord d'un train à destination de Séoul.

Fort heureusement pour les équipages de *Sherman*, les Chinois n'étaient pas équipés du T-34 russe. L'ennemi ne possédait presque plus de chars, puisque la plupart avaient été détruits par l'aviation tactique et que ceux qui leur restaient étaient mobilisés par les généraux. « *Le Sherman n'est pas un char de combat moderne mais, ici, il remplit fort bien son rôle. Grâce à son moteur Ford de 500 chevaux, sa puissance est amplement suffisante, ses performances sur le terrain sont excellentes et son canon constitue une arme adéquate pour le type d'opération que nous effectuons*². » Ses bonnes performances sur le terrain étaient en effet fort utiles, car elles lui permettaient de gravir les pentes escarpées des collines et d'atteindre des positions inaccessibles pour les *Patton* ou les *Centurion*. Depuis ces points clés, il pouvait appuyer l'infanterie et effectuer des tirs ponctuels sur des cibles déterminées.

Rockingham, qui voulait que ses hommes soient capables d'atteindre n'importe quelle position sur le théâtre des opérations et soient prêts au combat, lança l'exercice « Charley Horse » le 11 mai. « *Les hommes de la Compagnie D du RCR furent les premières victimes. Considérant le peu d'entraînement qu'ils avaient reçu en matière d'escalade, ils s'en sortirent honorablement. En plus de leurs armes personnelles et de l'équipement ils parvinrent à trans-*

porter sur un sommet de 2 000 pieds [600 m] une section de mortier et un peloton de lance-roquettes 3.5³. »

Le 2^e Régiment, RCHA, qui arriva sur la rivière Han le 17 mai pour appuyer la 28^e Brigade du Commonwealth, fut la première unité à entrer en contact avec l'ennemi. D'autres ne tardèrent pas à l'imiter et, dans le cadre de l'avance générale de la 8^e Armée, les Canadiens firent mouvement le long de la route Uijonghu-Kumhwa en direction du 38^e parallèle situé à environ 45 km à l'est de Kap'young et plein nord par rapport à Séoul. Le R22^eR était en tête, avec le Corps expéditionnaire des Philippines (qui remplaçait le Patricia toujours avec la 28^e Brigade); il était suivi par le Strathcona en appui direct, le quatrième peloton et le RCR formant la brigade de réserve.

L'infanterie progressait avec prudence le long de vallées de plus en plus étroites, surmontées par des lignes de crête fortement découpées. D'où partaient parfois des tirs de mitrailleuses provenant de quelques éléments de l'arrière-garde ennemie qui se repliaient promptement sur de nouvelles positions avant que les Canadiens ne puissent les intercepter. Avant la nuit, les hommes de tête aménagèrent des abris sur les pentes rocaillieuses des collines et postèrent des sentinelles afin de prendre quelques heures de sommeil. Le matin du 27 mai, la brigade progressa d'environ 14 km sans rencontrer d'opposition sérieuse, jusqu'au 38^e parallèle. Le 28 mai, un élément blindé patrouillait à une dizaine de kilomètres plus au nord et faisait quatre prisonniers : « Sales, en piteux état, mal fringués, nu-pieds et mal équipés, ces prisonniers affichaient à l'égard de leur capture un mélange d'indifférence, de résignation et de peur⁴. »

Même s'ils étaient bien équipés et bien chaussés, plusieurs éléments des troupes de front de l'ONU étaient, eux aussi, « sales, en piteux état et mal fringués » car, à part les unités canadiennes, « les autres durent attendre au 5 février 1952 pour disposer des services d'une buanderie mobile et d'un personnel qualifié⁵ ». Les hommes du peloton de buanderie et des bains de la Compagnie des magasins de la 25^e Brigade n'avaient pas un rôle où ils étaient susceptibles de se distinguer, jusqu'au jour où, le 28 mai, tandis qu'ils installaient leur campement à quelques kilomètres à l'arrière du front, ils trouvèrent deux soldats chinois dans une ferme abandonnée et les firent prisonniers⁶. Bien entendu, il se trouva quelques mauvais esprits pour prétendre que les prisonniers n'étaient pas réellement des soldats mais simplement des buandiers chinois en quête d'un boulot.

Deux jours plus tard, la brigade reprenait sa progression et, dans la soirée, arrivait devant une haute colline aux pentes abruptes, formant deux pics jumeaux (le Kakhul-bong pour les Coréens et les cotes 464 et 467 pour les Canadiens) qui dominaient la vallée à l'est. Ces hauteurs étaient occupées par des éléments chinois

décidés, semblait-il, à opposer une certaine résistance aux Canadiens. Au nord, la route que devaient suivre les Canadiens continuait en contournant le pied de la colline par la gauche et traversait le village de Chail-li sur le versant opposé. Tôt dans la soirée du 28, Le 22^e essuya des tirs de mitrailleuse et de mortier provenant de la cote 464, la plus proche de leur position. Le lendemain matin, le RCR, qui avait traversé la position du 22^e, se préparait à lancer un assaut sur les sommets.

Il fallait absolument neutraliser les deux pics pour que la progression puisse continuer. Au moment où les troupes lancèrent leur assaut, il se leva un vent violent accompagné de pluies torrentielles. Au bout d'un certain temps la tempête se calma, pour être remplacée par une bruine froide qui, descendant toujours plus bas, finit par réduire considérablement la visibilité jusqu'au point d'interdire la frappe aérienne qui était prévue pour 6 h 30. « Les conditions météorologiques abominables ralentirent considérablement le déroulement des opérations⁷. »

L'assaut des pics jumeaux, à commencer par la cote 464, avait été assigné à la Compagnie D. Les Canadiens constatèrent rapidement que les Chinois avaient judicieusement réparti leurs abris camouflés. Néanmoins, la cote 464 fut neutralisée et le peloton de tête commença à descendre dans la gorge qui la séparait de la cote 467, pour découvrir que cette dernière était fortement défendue.

L'ennemi avait installé, tout à fait au sommet de la crête, une mitrailleuse qui dominait toutes les approches. On fit appel à l'artillerie et aux mortiers, et le commandant du 11^e peloton fit diriger le feu de son lance-fusées de calibre 3.5 vers l'emplacement de cette unique mitrailleuse, sans pour autant réussir à en déloger les défenseurs. La section de tête se faufila jusqu'à 20 pieds [6 m] de la crête, mais elle ne réussit pas à parvenir jusqu'à la mitrailleuse pour la neutraliser⁸.

Un bombardement au napalm aurait probablement réussi à anéantir ce nid de mitrailleuse mais, comme nous l'avons vu plus tôt, les conditions météorologiques ne permettaient pas à l'aviation d'intervenir et même l'observation aérienne était impossible. L'artillerie du 2 RCHA dépensait une grande quantité de munitions sur l'ennemi mais, comme l'observateur d'artillerie ne pouvait apercevoir les impacts, il était difficile de corriger le tir qui, de ce fait, demeurait peu efficace.

Les autres compagnies et deux pelotons de l'escadron C s'étaient portés en avant en suivant le fond de la vallée en direction de Chail-li, dans le but de déborder la position chinoise sur les deux pics. En outre, un peloton de tanks prit position de part et d'autre de la route au pied de la cote 467, précaution qui devait

s'avérer fort utile, car « elle constituait une réserve de blindés et un point protégé en cas de repli ».

À 10 h 30, la Compagnie A pénétrait dans Chail-li et établissait une position à l'intérieur et autour du village [...] À partir de 11 h 30 les Chinois commencèrent à réagir très énergiquement [...] et [...] malgré le feu nourri des armes d'appui du bataillon et du 2 RCHA, la pression ennemie continua de croître. À 13 h 00, les Chinois commencèrent à s'infiltrer sur le flanc droit [...] Au début, on ne s'aperçut pas de ce mouvement sur le flanc de la compagnie à cause de la mauvaise visibilité. Selon le commandant de la compagnie, les soldats qu'il avait entrevus portaient des ponchos et ressemblaient beaucoup à des Canadiens. Il crut d'abord qu'il s'agissait d'hommes de la Compagnie C, mais comme il n'obtenait aucune réponse de cette compagnie par radio, il ne put confirmer ses observations. Toutefois, constatant un feu nourri de fusils, de mortiers et de mitrailleuses, il comprit que les Chinois étaient en train de le cerner⁹.

Seule une offensive de plus grande envergure (et de meilleures conditions météorologiques) pourraient venir à bout de la résistance chinoise à Chail-li. Le RCR se replia sous le couvert du feu du Strathcona. L'un des chars de ce dernier élément fut d'ailleurs touché par un projectile de 57 mm. On put le récupérer, mais il fallut en abandonner un autre qui s'était enlisé, après l'avoir « dépouillé de son armement¹⁰ ». S'il est facile de démonter la mitrailleuse Browning et de l'emporter, il en va tout autrement du canon qui équipe un char (dans ce cas, il fut probablement neutralisé en enlevant simplement le bloc de culasse).

Pendant les combats, le bataillon avait eu 6 soldats tués et 25 blessés, dont 2 officiers. Il transmit un compte rendu détaillé de l'opération aux autres unités et au commandement de l'instruction, au Japon et au Canada, pour qu'ils en tirent les enseignements appropriés. Le rapport portait principalement sur des points techniques, comme l'efficacité des postes de radio et la coopération avec les armes d'appui, mais sous le titre *Conduite des troupes*, on pouvait lire le commentaire suivant sur le comportement du soldat chinois : « il est opiniâtre et déterminé. Il est très habile en ce qui concerne le camouflage et le choix de l'emplacement de ses armes. C'est un excellent terrassier et il semble être discipliné et posséder un bon moral. » Puis, au sujet des Canadiens :

[...] ils ont fait preuve d'une fermeté exemplaire sous le feu, ils étaient impatients d'en découdre avec l'ennemi et leur moral n'a pas failli en dépit des pertes et des intempéries. Ils appliquaient rapidement et sans hésitation les techniques apprises au cours de l'entraînement. Les commandants des sous-unités ont

exercé leur autorité et leur leadership avec discernement et fermeté¹¹.

Les deux sommets et le village de Chail-li restèrent aux mains des Chinois jusqu'au 5 juin, date à laquelle un groupement de combat d'un régiment américain (l'équivalent d'une brigade du Commonwealth) réussit à enlever les trois positions.

Après cette expérience, éprouvante mais chargée d'enseignement, la brigade fut placée en réserve avec le 1^{er} Corps d'armée américain, tandis que son commandant et les commandants des trois bataillons se réunissaient pour repenser l'équipement de base du fantassin, face aux dures conditions du théâtre des opérations en Corée.

Il a été décidé que le port des articles suivants serait obligatoire : une gourde, un poncho, une trousse de rasage, une serviette, deux paires de chaussettes, des rations pour 24 heures, 100 cartouches, un pic ou une pelle et 3 grenades. Les sangles croisées en grosse toile pour le port des articles ont été jugées inadéquates, car elles gênent le fantassin pour ramper ou escalader. Des essais seront effectués afin de déterminer la meilleure façon de fixer tous les étuis et sacoches au ceinturon de toile¹².

Le 11 juin, le 22^e rejoignit pendant une semaine la 28^e Brigade du Commonwealth pour relever le Patricia (dont le commandant avait dû revenir au Canada pour une brève période en raison de la grave maladie de sa fille) qui assurait la surveillance à partir d'une « base de patrouille », située juste au nord du confluent des rivières Imjin et Hantan. Bien que dépourvue de murs d'enceinte, cette base était fortement défendue par un dense réseau de fils barbelés et de champs de mines. Elle constituait une position avancée, faisant saillie dans le territoire ennemi, d'où les forces de l'ONU pouvaient lancer des patrouilles renforcées loin à l'intérieur du *no man's land*.

Aucun événement digne de mention ne vint perturber le bref séjour des bataillons à cet endroit. Les Chinois s'étaient retirés de 10 à 15 km à l'arrière de la ligne de front des forces de l'ONU, laissant une large bande de terrain inoccupée dans laquelle la 8^e Armée hésitait à avancer car elle chevauchait le 38^e parallèle et faisait saillie en territoire nord-coréen — situation délicate dans cette guerre fortement politisée.

Le 18 juin, après le départ du bataillon des Philippines et le retour du R22^eR, la 25^e Brigade redevint exclusivement une unité canadienne. La brigade prit position à Chorwon, à l'extrémité de la ligne WYOMING. Le 19 juin, son front s'étendait sur un peu plus de sept kilomètres vers le sud-ouest, à partir des abords ouest de Chorwon. Étant donné que toute la ligne de front était maintenant figée, la brigade (tout comme les autres éléments présents sur le front) devait simplement garder l'œil sur l'ennemi

et surveiller ses activités pour repérer tout signe avant-coureur d'une éventuelle offensive. Les seuls dangers auxquels pouvait être exposée la brigade étaient les éventuelles patrouilles ennemies, effectuées de nuit et visant à faire des prisonniers, et les raids sur ses propres tranchées. Quant à une offensive d'envergure, de moins en moins probable, elle ne manquerait pas d'être promptement détectée par la reconnaissance aérienne, vu le large territoire inoccupé qui séparait les belligérants. Néanmoins, les deux premiers dangers étaient bien réels.

Le front du bataillon s'étend sur 3 200 m. Il est entrecoupé de nombreuses ravines, la plupart traversant de part en part les positions occupées par les compagnies. Cette situation complique énormément la tâche des commandants de compagnie relativement à la défense périphérique. Les pelotons et même certaines sections sont parfois espacés d'une centaine de mètres. Pour renforcer ces points faibles nous avons dû poser un important réseau de fils barbelés et de mines¹³.

Le 21 juin 1951, le RCR fut appelé à fournir la première patrouille chargée de s'enfoncer profondément en zone neutre. Forte de deux compagnies, elle était appuyée par deux unités de chars, une unité d'artillerie, un peloton du génie et un élément de soutien aérien tactique. Les démineurs étaient nécessaires pour garantir la sécurité des routes, du moins jusqu'aux endroits où étaient établies les bases intermédiaires de l'artillerie ou de l'arme blindée.

Les seules mines qu'on trouvait en assez grande quantité étaient des mines antichars contenues dans des boîtes en bois [...] Elles étaient généralement groupées par trois ou quatre, le long des chemins, des routes ou dans les vergers. Pour planter leurs mines, les Chinois choisissaient aussi les raccourcis, les embranchements avec les voies secondaires, spécialement si le sol avait déjà été remué par le passage de véhicules lourds comme des chars. Les plus difficiles à débusquer étaient celles que l'ennemi enfouissait profondément sous le revêtement des routes en creusant des sortes de boyaux à partir de l'épaulement¹⁴.

Selon la topographie du terrain, l'artillerie n'accompagnait la patrouille que sur une distance de 7 000 à 8 000 m, ce qui lui donnait une portée de tir confortable pour son appui-feu (la portée maximale d'une pièce de 25 livres étant de 12 250 m). Au cours de cette première patrouille, une compagnie d'infanterie, une troupe de chars et toutes les pièces d'artillerie formaient une base arrière à 4 000 m de leur point de départ. Le reste de la patrouille avait continué sa progression sur une distance de 6 000 m avant d'essayer des tirs d'armes automatiques

et de se replier à l'approche de la nuit¹⁵. Ce type de patrouille très renforcée devint rapidement la règle¹⁶.

Les Américains pouvaient également fournir un appui tactique aérien. Cette forme d'intervention, qui constituait presque la base de la guerre moderne depuis six ou sept ans à l'époque, occasionnait les mêmes problèmes qu'à ses débuts.

Quand la patrouille du PPCLI a atteint la cote 501, la chaleur dégagée par les bombes au napalm était encore intense [...] Nous avons pu constater que, chaque fois que nos troupes occupaient une position ennemie peu de temps après un bombardement au napalm, elles n'y trouvaient aucune trace ennemie (pas plus de morts que de vivants). Il semble que l'ennemi comprend que sa position va être attaquée et qu'il l'évacue avant le bombardement, pour y retourner après que la chaleur se soit dissipée. La longue procédure de guidage des avions sur la cible et l'identification de cette dernière par les aéronefs renseignent l'ennemi sur l'objectif visé, et lui donnent le temps de s'en éloigner avant que l'attaque se concrétise. Il faudrait établir une méthode de guidage plus discrète laissant l'ennemi dans le doute jusqu'à la dernière minute, l'empêchant ainsi de se défilier rapidement et d'éviter les pertes¹⁷.

Excellente théorie, mais difficile à appliquer, car une procédure accélérée aurait pu occasionner des erreurs de guidage et nos pauvres fantassins n'auraient guère apprécié de recevoir sur la tête ce qui était destiné à l'ennemi! Déjà, « les hommes souffraient énormément de la chaleur, surtout que les opérations les obligeaient, la plupart du temps, à escalader des collines couvertes de fougères séchées et poussiéreuses pouvant atteindre quatre pieds de haut¹⁸ ».

Outre la flore (et la présence de l'ennemi), le climat, lui aussi, causait toutes sortes de problèmes. L'hiver avait été très froid et les rhumes, les gripes, les engelures et les « pieds de tranchées » avaient affecté beaucoup d'hommes. Maintenant, en ce début d'été, les médecins militaires devaient traiter toutes sortes de maux.

Les inflammations dues à la chaleur sont source de problème, plusieurs hommes souffrent de multiples irritations de la peau. Les infections dues aux piqûres d'insectes se répandent sur tout l'épiderme. Dans notre secteur, des petites fourmis rouges et une sorte de chène vénéneux ajoutent à l'inconfort des hommes. La chaleur et l'humidité, suivies par le froid que nous avons eu au début de l'année sont responsables des « pieds de tranchées », maladie neurovasculaire et trophique des extrémités inférieures. Seul le repos complet et un traitement adéquat pendant quatre ou cinq jours semblent venir à bout de ce type de trouble¹⁹.



Au premier rang de gauche à droite : le major général A.G.H Cassels ; M. A.R. Menzies, chef de la mission de liaison canadienne à Tokyo ; le brigadier J. M. Rockingham. Au second rang : le major D.H. Rochester, 57^e Escadron de campagne du RCE ; le lieutenant-colonel J. A. Dextraze, 2^e R22^eR ; le lieutenant-colonel R. A. Keane, 2^e RCR ; le lieutenant-colonel J. R. Stone, 2^e PPCLI (PA 128862)



Le brigadier Jean Victor Allard commandant la 25^e Brigade, à une fête de Noël de l'Armée du salut. Décembre 1953.
(SF 8682)

C'était bien une « petite guerre empoisonnée » ! Les patrouilles étaient nombreuses, entraînant des pertes qui, bien que faibles demeuraient toujours regrettables. Rien de comparable aux opérations de Kap'yong ou de Chail-li, mais trop souvent un ou deux hommes étaient tués et trois ou quatre blessés. Dans le journal de marche de la brigade on peut lire :

Durant presque toute la semaine [du 27 juin au 3 juillet], les trois bataillons ont effectué des patrouilles quotidiennes dans les collines et la plaine de Chorwon [...] Comme deux routes seulement permettent de traverser la plaine, il était difficile d'emprunter d'autres itinéraires. Les patrouilles rencontraient peu d'opposition tant qu'elles demeuraient dans la plaine; par contre, dès que les hommes commençaient à gravir les pentes menant sur les hauteurs [au-delà de la plaine] ils essuyaient le feu d'armes automatiques astucieusement camouflées. Les pertes ennemies ont été difficiles à évaluer, car on trouvait peu de corps sur le terrain. Cependant, on pense que notre artillerie et les frappes aériennes ont dû faire un grand nombre de victimes dans les rangs ennemis²⁰.

Le crédit accordé à l'élément Contrôle aérien tactique suggère qu'à l'encontre du Patricia certains appréciaient l'appui aérien tactique.

Un problème inattendu allait survenir à propos des villageois coréens qui habitaient dans le no man's land. Dans le passé, le gouvernement de Syngman Rhee avait souvent traité brutalement les étudiants et les cultivateurs et il continuait de le faire en dépit des efforts déployés par les Américains pour le convaincre de changer d'attitude²¹. Les Nord-Coréens étaient informés, par la propagande communiste, des atrocités dont étaient responsables Rhee et ses sbires (sans oublier celles commises par les Américains dans les premiers jours de la guerre²²), mais ils ne savaient rien des iniquités perpétrées par les partisans de Kim envers les adversaires politiques de son régime ou les prisonniers sud-coréens. D'ailleurs, peut-être seraient-ils restés indifférents même s'ils l'avaient su. Après presque un demi-siècle d'exploitation et d'oppression sous la férule japonaise (depuis 1910) et quatre années sous le régime despotique de Kim Il Sung, tout ce que ces gens désiraient c'était qu'on les laissât en paix élever leurs enfants et cultiver leurs rizières. On sait ce qu'on perd, mais on ne sait pas ce qu'on trouve ! Ainsi, beaucoup d'entre eux pensaient que le communisme était le moindre des deux maux et « il est fort probable que, la nuit, quand les paysans descendent des collines pour rentrer dans leurs villages, les Chinois n'aient pas de difficulté à trouver parmi eux des informateurs prêts à les mettre au courant de ce qu'ils ont besoin de savoir sur nos patrouilles²³ ».

Pour éliminer ce risque, les Alliés avaient évacué la quasi-totalité des habitants de la zone des combats. Néanmoins, cela n'empêcha pas le RCR de perdre trois de ses hommes, le 2 juillet, quand une des « patrouilles de sécurité » tomba dans une embuscade juste à l'extérieur du village de Sokang-ri. À cette occasion, les membres du Patricia devaient noter dans leur journal de guerre : « Comme nous sommes à peu près certains que ces trois hommes ont été embusqués par des civils nord-coréens, le brigadier Rockingham a pris la décision d'envoyer dans les jours à venir des patrouilles renforcées afin d'évacuer tous les civils du secteur²⁴. » Il n'est cependant pas impossible que l'embuscade ait été menée par des soldats chinois ou nord-coréens déguisés en civils, mais cette possibilité ne modifia en rien la décision des Canadiens. À la patrouille suivante, les hommes du RCR brûlèrent complètement Sokang-ri à coup de lance-flammes, et 200 autres habitants furent transportés dans des camps plus au sud, ce qui permit de les soustraire à la propagande communiste (écrite en coréen et en anglais), qui dénonçait les machinations de Wall Street et la tragédie des gens simples et honnêtes (comme les Canadiens) induits en erreur par les monstres impérialistes²⁵. « Les tracts répandus par l'ennemi, que nos éclaireurs et nos tireurs d'élite ont trouvés dans le secteur, sont nettement plus sophistiqués que les précédents. Ils sont rédigés dans un bon anglais et donnent des statistiques. Ils sont bien imprimés et remarquablement bien conçus²⁶. »

Les Chinois étaient aussi d'habiles tacticiens, ce qui est peu surprenant quand on sait que pendant plus d'une quinzaine d'années, ils avaient combattu les Japonais et les nationalistes de Tchang Kai-chek. À la fin de la première semaine de juillet, le chroniqueur du journal de guerre de la brigade notait :

La tactique des Chinois, qui consistait à nous laisser approcher près de leur position avant d'ouvrir le feu, avait deux résultats. D'abord, la faible distance qui nous séparait de l'ennemi quand le combat commençait réduisait grandement l'emploi et l'efficacité de notre puissance de feu et nous obligeait à engager le combat sans bénéficier de la pleine capacité de nos armes d'appui ou à rompre le contact pour remonter à l'assaut ensuite. L'ennemi avait alors le choix entre se retirer, après nous avoir infligé un maximum de pertes la première fois, ou renforcer ses positions, étant donné qu'il connaissait maintenant l'endroit où portait notre attaque. Deuxièmement, nous ne connaissions pas la position exacte de l'ennemi, ce qui lui permettait de couvrir une grande étendue de terrain avec de faibles effectifs et de rendre ses positions invisibles à notre artillerie²⁷.

Puis, il ajoutait, vers le milieu du mois :

Pendant la première semaine de juillet, l'ennemi s'est contenté de nous observer à bonne distance, mais il se

rapproche maintenant de plus en plus de nos lignes, avec des moyens plus importants. Le terrain difficile et les voies d'accès peu nombreuses que nous devons emprunter pour atteindre les hauteurs tenues par l'ennemi obligent nos patrouilles à suivre le même itinéraire à l'aller et au retour [...] La seule tactique que nous pouvons utiliser pour repousser une contre-attaque ennemie contre nos flancs étirés consiste à alterner la pression que nous exerçons sur lui. Autrement dit, nous devons d'abord constituer des patrouilles composées d'un élément renforcé sur la droite et appuyé sur la gauche par un élément de moindre importance, puis inverser ce dispositif. Comme l'ennemi n'a, jusqu'à présent, réussi à engager aucun de ces éléments, il semble que les effectifs dont il dispose sur les hauteurs ne soient pas encore assez forts pour lui permettre de lancer de puissantes attaques contre nos éléments dans la vallée. Mais il est évident que le jour est proche où il en sera capable. Conscient de cette éventualité, le commandant de la brigade en a maintes fois prévenu les commandants de bataillon²⁸.

En fait, les prévisions de Rockingham allaient se réaliser le lendemain, quand une « petite patrouille » composée d'un peloton du PPCLI essuya le feu de plusieurs mitrailleuses ennemies. Le commandant de la patrouille demanda l'appui-feu de l'artillerie et le lancement de fumigènes sur la position nord-coréenne qui se trouvait tout juste à une centaine de mètres au devant de la sienne. Protégé par la fumée, le peloton réussit à se dégager mais deux de ses hommes furent tués et quatre autres blessés. « *La situation n'a pas permis aux hommes de récupérer les corps de leurs camarades²⁹.* » De son côté, le 22^e connut plusieurs mésaventures pendant la première moitié du mois de juillet. Le 6, une de ses patrouilles ayant pénétré loin à l'intérieur du dispositif ennemi avait essuyé un intense feu d'artillerie et dut se replier, emportant avec elle quatre blessés. Trois jours plus tard, au cours d'une patrouille du même genre, le 22^e Régiment perdit son commandant en second. Le major Lionel Gosselin, qui exerçait le commandement en l'absence du lieutenant-colonel Dextraze, dirigeait l'avance lorsque son semi-chenillé sauta sur une mine. Son chauffeur et un soldat furent tués du même coup et deux autres soldats furent blessés. Le major Gosselin fut le seul officier supérieur canadien à perdre la vie au cours d'une action en Corée. Le major Yvan Dubé, son successeur, fut accidentellement tué quelques semaines plus tard par son serviteur coréen qui nettoyait son pistolet. Dans le journal du bataillon, on peut lire que le colonel Dextraze « *a été fortement affecté par la série de mésaventures qui ont frappé le bataillon ces deux derniers mois* ».

Le 14 juillet 1951, on annonçait à la brigade qu'elle serait relevée le 18 pour prendre en charge la base de

patrouilles avancées, située sur la rive ouest de la rivière Imjin, au nord de son confluent avec la Hantan (le même endroit qu'elle avait occupé les deux dernières semaines de juin). Cette base surveillait les axes d'approche naturels qu'auraient empruntés les Chinois s'ils avaient essayé de couper les deux divisions américaines occupant le saillant de Chorwon. Le mouvement s'effectua à l'heure prévue, mais pendant la nuit une patrouille chinoise testa la défense (encore incomplète) du R22^eR. L'ennemi fut repoussé et laissa un mort sur le terrain. Le lendemain, après de fortes pluies, l'Imjin sortit de son lit pendant la nuit, forçant les deux traversiers à suspendre leurs opérations. Cependant, peu de temps avant cet événement, les Canadiens français durent faire face à une attaque qui, bien que de moindre envergure, ressemblait fort à celle de Kap'young.

À 23 h 15, la Compagnie A et un peloton d'éclaireurs ont engagé l'ennemi à environ 20 pieds [6 m] de leur propre position. Un combat acharné a duré près de trois heures entre les Canadiens et un élément chinois estimé à 110 hommes [...] On a fait appel à l'artillerie qui, pendant 15 minutes (qui semblèrent durer une heure) a tiré à la lisière de notre propre position. Quelques obus sont tombés au milieu de notre TAC (QG du bataillon?) mais fort heureusement personne ne fut touché, car nous avions tous, comme nous l'avait appris notre commandant, creusé notre abri personnel [...] Ce fut pour notre unité la première expérience de combat rapproché et violent. Nous avons eu deux morts et un blessé, et l'ennemi a laissé deux des siens sur le terrain et a probablement eu sept blessés³⁰.

Le lendemain, la rivière était toujours infranchissable et une passerelle, emportée par le courant, entraîna avec elle tout le réseau de lignes téléphoniques qui assuraient la liaison avec les unités et les sous-unités sur la rive ouest. Alors qu'on redoutait maintenant des attaques chinoises localisées, seuls subsistaient en tant que moyens de communication les postes de radio de l'artillerie. En effet, pour les Chinois, c'était une situation idéale pour lancer une attaque : l'appui aérien était impossible à cause du mauvais temps et tous les éléments de combat du R22^eR, trois compagnies de carabiniers du RCR et une du Patricia, une unité de chars et 75 autres véhicules étaient coincés sur la rive, dans trois enclaves séparées les unes des autres. Sans les traversiers, le réapprovisionnement était limité à ce que pouvaient transporter quelques canots pneumatiques à moteur. Heureusement, il n'y eut aucune attaque et, entre le 23 et le matin du 24, la rive ouest fut évacuée, à l'exception des carabiniers du RCR qui reçurent pour mission de protéger le terminus d'un des traversiers ayant repris son service³¹.

Le 28 juillet 1951, la 25^e Brigade passa sous le commandement de la 1^{re} Division du Commonwealth



On voit ici le ravitaillement du RCASC être acheminé par la route du Red Diamond au nord de Pusan en Corée. Les falaises, les escarpements et les routes en lacet offraient, pratiquement à chaque virage, un coin propice à une embuscade par les guérilleros qui rôdaient dans les collines. Un seul tireur placé au sommet de la montagne pouvait retarder un convoi pendant des heures. (PA 131792)



Un signaleur canadien vérifie les lignes téléphoniques de la 25^e Brigade. Il est aidé par un des nombreux jeunes Coréens qui se joignaient au contingent en tant que « main- d'oeuvre indigène ». Mai 1951.

(PA 128811)



On employait des Coréens pour porter les rations aux soldats canadiens qui étaient en contact avec l'ennemi. Les porteurs pouvaient mettre deux heures pour atteindre les lignes du front. 16-17 avril 1951. (SF 1339)



Le 2^e Régiment du RCHA vient appuyer une patrouille du 2^e RCR sur la cote 730 le 21 juin 1953.
(SF 2019)



Le Lord Strathcona's Horse (Royal Canadiens) (SF 1963)

D'après la légende originale de cette photo, ce que l'on voit ici serait une attaque lancée le 3 novembre 1951 par le 1^{er} PPCLI, appuyé par des blindés. En fait, on pense qu'il s'agit plutôt d'un exercice d'entraînement de la compagnie D du 1^{er} PPCLI la veille de la relève du 2^e PPCLI et ce que l'on voit en arrière-plan est la cote 222 que le 2^e Royal 22^e Régiment avait occupée en septembre 1951. (PA 188796)

(nouvellement formée), sous les ordres du major général James Cassels. Les effectifs des trois brigades (la 28^e, la 29^e et la 25^e) se répartissaient ainsi : 58 % de Britanniques, 22 % de Canadiens, 14 % d'Australiens, 5 % de Néo-Zélandais et 1 % d'Indiens³². Un Canadien, le lieutenant-colonel E. D. Danby, fut nommé officier supérieur d'État-major responsable des opérations; il fut ensuite relevé, dans l'ordre, par les lieutenants-colonels N. G. Wilson-Smith et E. A. C. Amy.

L'intégration eut peu d'effets sur la brigade canadienne. Rockingham avait d'autres chats à fouetter. Dans leurs journaux de marche, les brigades et les unités n'ont pas coutume de traiter des relations interpersonnelles entre les divers responsables (il en va de même pour la plupart des historiques des régiments). Toutefois, bien que Rockingham ait été autorisé à choisir lui-même ses officiers supérieurs, on peut constater l'existence d'une certaine friction entre le brigadier et le lieutenant-colonel Keane, commandant du RCR. Le 31 juillet 1951, « *le commandant de la brigade et l'officier du Renseignement partirent inspecter les positions du 2 RCR [...]* » :

À 13 h 15, le brigadier et le lieutenant-colonel Keane partirent inspecter la Compagnie D. Constatant la mauvaise disposition du peloton avancé sur le flanc gauche, le brigadier en fit part au commandant du 2 RCR qui, se rangeant à son avis, lui répondit qu'elle serait modifiée sans tarder. Le terrain occupé par le peloton était parcouru par une longue série de monticules tous recouverts de pins et de brroussailles. La position du peloton, telle qu'établie par son commandant, illustre l'idiotie d'un déploiement selon les « courbes de niveau ». Les sections n'avaient plus de contact visuel entre elles et étaient incapables de s'ap-puyer mutuellement. Chaque monticule ou promontoire ressortait et presque tous étaient dominés par une hauteur supérieure. En s'efforçant de sécuriser les hauteurs le commandant du peloton avait éliminé toute l'efficacité du peloton et toute possibilité d'appui entre les sections³³.

De toute évidence, la faute était d'abord attribuable au commandant du peloton, probablement un jeune subalterne sans expérience, puis au manque de perspicacité du commandant de la compagnie qui, en tant qu'ancien combattant, aurait dû s'apercevoir de la mauvaise disposition du peloton. Cependant, Rockingham considéra en dernière analyse (et avec raison) que Keane en était responsable. En effet, ce dernier, qui ne manquait pas d'expérience en la matière, aurait dû s'assurer de la bonne disposition du peloton. Il semble qu'il n'ait pas donné des directives adéquates à ce sujet et qu'il ait négligé la supervision de son bataillon.

On était maintenant dans une sorte de statu quo où les communistes savaient qu'ils ne seraient pas victorieux en Corée et où l'ONU ne désirait pas l'être. Ce qui avait été une guerre de mouvement s'était peu à peu transformé en une guerre d'usure, menée en dents de scie, situation qui, du point de vue de l'ONU, était douteuse pour deux raisons. D'un côté, malgré la faiblesse de leurs ressources industrielles et technologiques, les despotes chinois pouvaient encaisser des pertes quasiment illimitées sans avoir à se soucier des répercussions qu'elles avaient sur l'esprit de leur population. D'un autre côté, les nations démocratiques devaient tenir compte de leurs pertes et des répercussions qu'elles avaient sur l'opinion publique. Peu de parents et d'épouses, soit des électeurs potentiels aux yeux des gouvernements, acceptaient que leurs fils ou leurs maris risquent indéfiniment leur vie pour essayer de réunifier les habitants d'une péninsule asiatique éloignée et sans intérêt. Tout ce qu'ils désiraient, c'était qu'on trouve une solution rapide et honorable pour mettre un terme à ce conflit.

Au Canada, le 14 mai, Lester Pearson déclarait pourtant devant la Chambre des communes que « l'ONU ne devait pas envisager d'autres solutions que de continuer à infliger de lourdes pertes aux agresseurs [...] tout en évitant de prendre des mesures injustifiées du point de vue militaire³⁴ ». Toutefois, trois jours plus tard, le Sénat américain adoptait une motion demandant la signature d'un armistice et le rétablissement du 38^e parallèle en tant que ligne de démarcation. Le 23 juin, le délégué soviétique au Conseil de sécurité de l'ONU, Jakob Malik*, estimait que l'on pouvait à présent envisager des pourparlers en vue d'un cessez-le-feu. Le 29, les chefs d'état-major américains demandaient au général Ridgway d'engager des discussions avec l'ennemi en vue de la tenue de pourparlers.

Ridgway proposa (dans un message radio adressé à Pyongyang, le lendemain) que « *cette réunion soit tenue à bord d'un navire-hôpital danois ancré dans le port de Wonsan³⁵* ». Wonsan se trouvait sur la côte est, à une bonne distance au nord du 38^e parallèle et de la ligne de front du moment.

Kim Il Sung et le général Peng, commandant en chef de l'Armée des volontaires du peuple chinois, répondirent à Ridgway qu'ils seraient d'accord pour engager des discussions mais refusèrent qu'elles se tiennent à Wonsan. Ils préféraient qu'elles aient lieu dans une maison de thé à Kaesong, près de la côte ouest, au nord de la rivière Imjin et plus près de la ligne de front qu'ils tenaient toujours fermement. Les Américains furent d'accord et les discussions commencèrent le 10 juillet. Le vice-amiral

* Comprenant l'erreur qu'ils avaient faite en boycottant les réunions du Conseil de sécurité un an plus tôt, les Soviétiques s'étaient empressés de reprendre leur siège, mais le veto des autres membres permanents n'effaçait pas leur bévue initiale.

Turner Joy était à la tête de la délégation de l'ONU et le général nord-coréen Nam Il représentait les communistes.

Le choix de Kaesong, qui était fermement aux mains des communistes, devint rapidement évident [...] les Chinois [...] étaient venus afin de recevoir la capitulation de l'ONU ou, à tout le moins, de profiter de cette réunion pour lancer une propagande triomphaliste. Il était entendu que les délégués de l'ONU se rendraient à la réunion par hélicoptère, arborant un drapeau blanc, emblème que les Occidentaux considéraient comme un symbole de trêve. Cependant, ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que les communistes le présentaient au monde comme un signe de capitulation. Autour de la table de conférence, les chaises réservées aux Occidentaux étaient moins hautes que celles de leurs interlocuteurs communistes [...] Tout ce qui concernait les procédures à suivre, la moindre tentative d'établissement d'un ordre du jour faisait l'objet de nouvelles discussions et d'incessants raisonnements irrationnels [...] Le 10 août, la situation était tellement tendue que les interlocuteurs restèrent à se regarder, de part et d'autre de la table, sans échanger un seul mot pendant deux heures et onze minutes³⁶.

Les pourparlers furent rompus le 23 août, sous le prétexte que les Américains avaient bombardé au napalm le secteur désigné zone neutre où se tenait la conférence. Les Chinois répliquèrent en faisant venir une troupe armée dans le même secteur pendant qu'on essayait d'éclaircir ce qui s'était passé. Ridgway, à bout de patience et appuyé par ses supérieurs, mit fin aux pourparlers et lança une offensive de faible envergure dont il attendait des résultats. Les communistes, qui croyaient que l'ONU ne voulait plus continuer le combat, durent se raviser; ils proposèrent que les pourparlers soient repris à Panmunjom, hameau déserté de ses habitants et situé dans le no man's land, à environ huit kilomètres à l'est de Kaesong.

Les pourparlers reprirent le 25 octobre 1951. Bien que toujours ambigus dans leur approche et ergotant sur le moindre détail, les communistes firent cependant attention de ne pas décourager leurs interlocuteurs. Les négociations continuèrent et 21 mois plus tard, le 27 juillet 1953, un armistice était signé. Le Canada ne joua aucun rôle dans les négociations. Bien des combats, bien que de faible envergure, se déroulèrent tout de même pendant ce long intervalle.

La Division du Commonwealth ne joua qu'un tout petit rôle dans l'offensive qui ramena les Chinois à la table des négociations. Les deux principales offensives, qui furent menées dans le voisinage du réservoir Hwach'on, bien à l'est des positions occupées par la

Division du Commonwealth, échurent à des formations américaines et sud-coréennes. L'ennemi fut contraint d'abandonner « Bloody Ridge » le 5 septembre, après trois semaines de combats acharnés (où près d'un demi-million d'obus furent tirés). L'opération se solda par près de 3 000 pertes chez les Alliés; quant à l'adversaire, on estime qu'il perdit environ 15 000 hommes. Six autres semaines furent nécessaires pour capturer « Heartbreak Ridge », au coût de 3 700 pertes (un bataillon français sous commandement américain fut parmi les plus touchés). Quant aux Chinois et aux Nord-Coréens, on estime qu'ils perdirent 25 000 hommes en essayant vainement de s'accrocher à leur position³⁷. Si ces coûteux succès réussirent à ramener l'ennemi à la table des négociations dans un état d'esprit sensiblement plus coopératif, ils firent aussi définitivement comprendre à l'ONU que, sur le plan politique, il valait mieux ne plus se lancer dans des offensives d'envergure à moins de ne pouvoir faire autrement.

Pendant les mois de septembre et d'octobre, dans le cadre de l'offensive limitée de Ridgway, le 1^{er} Corps d'armée américain effectua deux opérations pour améliorer ses positions sur une nouvelle ligne de front dénommée JAMESTOWN. Partant de leur tête de pont sur la rivière Imjin (tenue auparavant par le RCR et une unité britannique), les trois bataillons canadiens progressèrent plus ou moins de front sur la ligne de crête qui séparait la rivière Imjin de la Nabu-ri, petit affluent de la Sami-chon (elle-même affluent de l'Imjin plus loin en aval). L'opération en question fut baptisée MINDEN et, contrairement à ce qui se déroulait plus à l'est, elle n'occasionna que de très faibles pertes. Le R22^{er} eut un mort et cinq blessés légers et gagna deux Croix et deux Médailles militaires³⁸.

La 25^e Brigade participa au deuxième volet de cette offensive limitée, l'opération COMMANDO. Il s'agissait, pour la brigade, de descendre la vallée de la Nabu-ri et d'établir la ligne JAMESTOWN sur les hauteurs qui dominaient la rive sud de la rivière, jusqu'à la ligne de crête suivante. La veille de l'opération COMMANDO, une patrouille de reconnaissance du 2 PPCLI découvrit un bunker inoccupé, situé à l'avant de la position du bataillon. Dans la même nuit, une autre patrouille constituée d'un peloton complet se mit en marche pour aller inspecter le secteur immédiatement au nord du bunker. La nuit était noire et le sergent de la patrouille de tête buta contre un soldat chinois qui dormait allongé sur le sol. Tout aussi surpris que le sergent, le soldat chinois eut cependant le temps de lancer un cri avant de passer de vie à trépas, alertant ses camarades qui sortirent précipitamment de leurs abris et de leurs tranchées. Dans le corps à corps à la baïonnette et à la grenade qui s'ensuivit, le Patricia eut quatre morts et un blessé (le commandant du peloton). Quant aux pertes ennemies, elles furent estimées à une vingtaine de morts ou de blessés³⁹. Quand

on compare le nombre de morts du Patricia à celui des blessés — l'inverse de ce qui se produit normalement —, on a une idée de la férocité de ce combat.

Au début de l'opération COMMANDO, les Chinois offrirent une résistance ferme mais non inflexible. Entre le 3 et le 9 octobre, la brigade eut à déplorer 8 morts et 35 blessés, la majorité de ces pertes se situant dans l'après-midi et dans la soirée du 3 octobre, quand l'assaut lancé sous un feu nourri donna lieu à des actes de bravoure remarquables. La Compagnie B du RCR, et plus particulièrement son peloton de tête, essuya un feu intense sur ses deux flancs pendant sa progression sur des pentes escarpées entrecoupées de ravines et couvertes d'épais fourrés. La précision du tir de couverture, très courageusement dirigé par le lieutenant Matthew O'Brennan, officier observateur d'artillerie détaché du 2 RCHA auprès de la Compagnie B, permit à ce peloton de se replier avec succès. O'Brennan, qui fut grièvement blessé au cours de l'engagement, reçut la Croix militaire pour sa bravoure. Quand l'opérateur radio de O'Brennan fut tué, le bombardier suppléant F. M. Dorman — qui avait posé les lignes de téléphone entre la batterie et la position occupée par O'Brennan — continua à transmettre les ordres de tir « sous le feu meurtrier des mortiers et des mitrailleuses ennemis » jusqu'à ce que le peloton ait réussi à se replier. Le soldat W. D. Pugh, quant à lui, quitta la sécurité relative du QG de la compagnie pour se porter à hauteur du caporal suppléant Turgeon (l'opérateur radio du commandant) qui avait été blessé. Pugh récupéra le poste radio et l'antenne sous une pluie de projectiles et rétablit les communications pour diriger le tir des chars et des mortiers. Pour leur conduite admirable, Dorman et Pugh furent décorés de la Médaille militaire.

Le plus remarquable de tous les actes de bravoure accomplis par des Canadiens en Corée, et peut-être même par un membre des forces du Commonwealth, restera sans aucun doute celui du caporal Ernest Poole, préposé aux soins de la Compagnie B. En effet, malgré le feu nourri des mortiers et des mitrailleuses ennemis, quand Turgeon, O'Brennan et Riddler furent blessés, le caporal Poole « se précipita pour leur venir en aide ». Le soldat H. J. Roach, témoin de la bravoure de son camarade, raconte :

Malgré le feu nourri de l'ennemi, le caporal Poole allait d'un blessé à l'autre pour prodiguer des soins de première urgence; il leur appliquait des tourniquets et leur donnait de la morphine. Puis, il ramena un à un les blessés sous la ligne de crête de la colline, à l'abri des tirs. Chaque fois qu'il retournait pour descendre un des hommes, il s'exposait à un danger extrême, mais cela ne l'empêchait pas de garder son calme et son entrain. Quand je lui ai crié de baisser la tête,

qu'il allait se faire tuer, il m'a répondu « Je ne peux faire autrement, j'ai un boulot à accomplir et rien ne m'en empêchera ».

Le courage et la dévotion du caporal Poole allaient au-delà de tout ce que j'avais pu voir auparavant et son exemple nous a tous galvanisés.

Plus tard dans la soirée, j'ai vu le caporal Poole improviser des brancards à l'aide de branches d'arbre et de couvertures, et y attacher les blessés, qui étaient maintenant au nombre de 10, à l'aide de lianes. Il organisa une équipe de porteurs avec des hommes du peloton et des travailleurs coréens, et transporta les blessés à travers le terrain accidenté jusqu'au Poste de secours du régiment qui se trouvait à quelque 3 000 m de là⁴⁰.

Un sous-officier d'infanterie qui avait été désigné pour prendre la tête des brancardiers « eut à peine le temps de faire quelques pas avant d'être blessé. Le caporal Poole prit alors la tête de l'équipe et la conduisit jusqu'au Poste de secours ». À ce récit le colonel Keané ajouta :

Le trajet était sous le feu continu de l'ennemi, dont les patrouilles s'étaient infiltrées sur les deux flancs. En outre, il était parsemé de mines [...] Mais rien ne vint ébranler la confiance du caporal Poole qui achemina tous les blessés jusqu'au Poste de secours du régiment. Il ne fait aucun doute que le leadership et la persistance dont il fit preuve [...] permirent de sauver la vie d'un officier et de trois soldats, et d'empêcher que deux des blessés ne tombent aux mains de l'ennemi.

Finalement, le capitaine H.C. Stevenson, médecin du bataillon, ajouta à ces commentaires : « À l'examen des blessés, j'ai constaté qu'ils avaient été très bien traités. Les attelles, les tourniquets et les brancards avaient été improvisés de façon très ingénieuse et dans une situation extrêmement difficile. » Le colonel Keane appuya de ces documents la recommandation — contresignée par le brigadier général Rockingham — qu'il adressa aux autorités canadiennes pour que soit attribuée la Croix de Victoria au caporal Poole. Quand la recommandation lui parvint, le général Cassels la modifia pour qu'on lui décerne plutôt une Médaille de conduite distinguée (distinction que la gent militaire appelait cyniquement la Croix de Victoria du pauvre)⁴¹. Les cas de ce genre illustrent bien la nécessité qu'il y avait de créer un système typiquement canadien d'attribution des honneurs.

Avec la fin de l'opération COMMANDO et de l'occupation de la ligne JAMESTOWN, la 25^e Brigade avait atteint les positions qui allaient demeurer les siennes (à quelques mètres près) jusqu'à la fin des hostilités. Ce fut une période ponctuée de combats acharnés pendant laquelle débuta le roulement des effectifs.



Edward Zuber, 1932-
Réception de bienvenue
 CWM-90026

CHAPITRE VI

Maintenir les positions

EN JUILLET 1951, Ottawa avait décidé que les affectations en Corée se feraient désormais par unité complète plutôt qu'à titre individuel, pour une durée de 12 mois. Comme le 2 PPCLI avait été la première unité canadienne sur le théâtre des opérations, son affectation arrivait maintenant à terme. Les premières compagnies du bataillon de relève commandé par le lieutenant-colonel N. G. Wilson-Smith touchèrent le sol coréen le 5 octobre 1951, et le reste de l'unité arriva le mois suivant. Officiellement, le 1 PPCLI était une unité de la Force permanente mais, si ses officiers étaient tous des militaires de carrière, il en allait autrement des autres gradés et soldats. Outre un effectif composé de réguliers de longue date et d'hommes qui s'étaient enrôlés au début du conflit coréen (dans le cadre de l'expansion générale de l'armée), le bataillon comprenait aussi un grand nombre de recrues qui avaient intégré le contingent spécial et avaient été formées pour assurer la relève du deuxième bataillon. S'ajoutaient à cet effectif quelques hommes qui avaient été incorporés récemment au bataillon et étaient maintenant mutés au 1 PPCLI.

Les deux premières compagnies du 1 PPCLI arrivèrent à Pusan où les hommes se retrouvèrent dans un train « composé de wagons d'un autre âge, avec des toilettes rudimentaires, des lits gigognes en bois à trois niveaux et pas de lavabo pour se laver¹ ». Bienvenue en Corée! Le 7 octobre à midi ils arrivaient à Tokchong, hameau situé à 30 km

au nord-ouest de Séoul. Le lendemain, les hommes entamèrent un entraînement intensif, consistant essentiellement à escalader des collines et à manier les mortiers de 60 mm et de 81 mm, des lance-roquettes de 3,5 pouces, et (pour les transmetteurs) à utiliser un nouveau matériel radio perfectionné. Après quatre jours de ce régime, ils partaient à pied en direction du front, à 30 km de là.

La nuit même de leur arrivée les hommes allaient recevoir leur baptême du feu en Corée. En effet, les membres du PPCLI (anciens comme nouveaux) durent repousser une attaque chinoise qui leur fit perdre un officier et trois hommes auxquels s'ajoutaient 12 blessés. « Le colonel Stone rendit très généreusement hommage à la batterie de 24 canons [sic] du RCHA qui tira quelque 3 000 obus pendant la nuit, soit l'équivalent de 40 camions de munitions². »

Dès les premières heures du 23 octobre, la brigade participa à l'opération *Pepperpot*. Une compagnie de chacun des trois bataillons d'infanterie se porta à l'attaque des lignes ennemies, employant un dispositif fort semblable à celui qu'avaient utilisé les Chinois 10 jours plus tôt contre les Canadiens. Au moment de décrocher, le QG de la compagnie du Patricia fut pris sous le tir de sa propre artillerie. C'est alors que le capitaine J. E. W. Berthiaume « s'installa tranquillement sous les tirs croisés de notre propre artillerie et de l'artillerie chinoise pour demander par radio

*que cesse cette réception plutôt inamicale*³ ». Son sang-froid lui valut la Croix militaire. L'opération se solda par quatre morts et neuf blessés pour le Patricia (incluant deux morts et quatre blessés quand deux équipes de brancardiers s'aventurèrent dans un champ de mines ennemi). Le RCR eut à déplorer un mort et quatre blessés, tandis que le 22^e recensait un mort et six blessés⁴. Toutefois, les Canadiens évaluèrent à 37 le nombre de morts chez l'ennemi et estimèrent en avoir tué 25 autres et blessé une bonne vingtaine. Le RCR fit un prisonnier⁵.

Dix jours plus tard, le 2 novembre après la tombée de la nuit, le RCR allait survivre à ce que l'historien du régiment appela « le plus haut fait d'armes du bataillon » quand les Compagnies A et C subirent l'assaut d'un bataillon chinois au complet.

C'était un vrai tintamarre de sonneries de clairons et de coups de sifflet dans un ciel illuminé par une multitude de fusées éclairantes; on aurait cru que les Chinois en étaient revenus à leurs anciennes coutumes religieuses pour exorciser le démon ennemi avant de passer à l'attaque. Certains de leurs hommes s'étaient retrouvés au milieu d'un champ de mines et leurs cris s'ajoutaient au tumulte⁶.

Lors du dernier de ces trois assauts, l'ennemi réussit à franchir les fils barbelés, bousculant un peloton de la Compagnie A. Le commandant du peloton, le lieutenant E. J. Mastronardi, fit face à l'ennemi comme « les héros des récits du Far West, son revolver dans une main et le pistolet à fusées dans l'autre pour éclairer le secteur ennemi ». Le peloton parvint à se replier en emportant ses blessés. Toutefois, les autres éléments parvinrent à maintenir leur position et le lendemain matin ils reprenaient l'avant-poste qu'ils avaient perdu sans rencontrer d'opposition. « Ils retrouvèrent tout leur matériel (sacs de couchage, parkas et autres) intact, là où ils l'avaient laissé. Sept cadavres chinois gisaient à l'intérieur du périmètre protégé par les fils barbelés. À 9 h 15, 11 autres Chinois morts furent découverts, portant le total à 18 pertes ennemies à l'intérieur du champ de mines. » D'autres furent trouvés sur les pentes à l'avant de la position, portant le total des pertes ennemies à 35. Le RCR eut un mort et 14 blessés, et Mastronardi obtint la Croix militaire⁷.

Tandis que des pourparlers intermittents se tenaient toujours à Panmunjom, chaque belligérant fortifiait ses positions sur les collines. Les Chinois, voulant se protéger contre la puissance de feu des forces onusiennes, établirent tout au long des 250 km de la ligne de front une large ceinture de protection (atteignant en certains endroits 15 km de largeur), émaillée de fortins et creusée de tunnels. Aussi longtemps que la guerre demeurerait statique, les faibles moyens mécanisés dont disposaient les Chinois pouvaient leur permettre d'approvisionner leurs

quelque 750 000 hommes au sud de la rivière Yalu, dont la majorité étaient retranchés dans la zone avancée. Comme leur artillerie lourde était nettement insuffisante pour faire contrepoids à l'artillerie adverse et que leur puissance aérienne était négligeable et ne pouvait inquiéter les Américains, ils n'avaient d'autre solution que d'utiliser le relief et de creuser comme des termites.

Entre les positions des adversaires, qui étaient composées de tranchées et de fortins protégés par des réseaux de barbelés et des champs de mines, s'étendait un *no man's land* dont la largeur variait entre un et trois kilomètres selon les contours du relief. De jour, personne ne s'aventurait dans cette zone. Tout comme en 1914-1918, les équipes profitaient des accalmies de la nuit pour renouveler ou améliorer leurs défenses avancées, tandis que des patrouilles essayaient de tendre des embuscades. En fait, le conflit coréen ressemblait de plus en plus à la guerre de tranchées de 1914-1918, relief fortement accidenté en plus. Dans de telles conditions, le rôle des blindés — l'escadron C du Lord Strathcona's Horse, pour les Canadiens — se résumait à celui de francs-tireurs mécanisés qui prenaient pour cibles les meurtrières des fortifications ennemies et servaient de fortins mobiles à l'infanterie pour appuyer ses incursions à l'intérieur de la zone tampon.

Les fantassins devaient creuser eux-mêmes leurs tranchées et ériger leurs casemates. Les sapeurs du 57^e Escadron indépendant de campagne, quant à eux, étaient fort occupés à construire et à maintenir les voies d'accès (en réalité de simples chemins, les plus proches du front n'ayant que quatre mètres de large et les aires de dépassement un maximum de six mètres) et à jeter des ponts pour que l'approvisionnement puisse être acheminé jusqu'aux porteurs coréens qui, nourriture et munitions à dos d'homme, les relayaient jusqu'au QG du bataillon, quelques centaines de mètres plus loin. Au printemps, le dégel et les fortes pluies, semblables à celles de la mousson, rendaient nombre de ces chemins impraticables pendant des périodes indéterminées, en dépit des efforts des sapeurs; tout dépendait alors « des brûleurs de riz », les sherpas coréens.

S'étendant à l'arrière jusqu'à Pusan, les forces onusiennes étaient maintenant fortes de près de 500 000 hommes, dont la moitié étaient des Coréens. Les Chinois avaient bien quelques blindés, mais personne ne les vit ou ne les entendit jamais. Quant au rôle que jouèrent les chars de l'ONU :

Ils étaient, semble-t-il, utilisés comme des véhicules de tir d'appui direct, protégeant les interminables patrouilles de nuit qu'effectuaient les fantassins. Personne ne voulait l'admettre, mais les tours de vigie nocturnes dans la tourelle où l'on avait l'oreille collée sur le poste de radio, mettaient les nerfs à rude épreuve. Le bruit des patrouilles franchissant les barbelés à l'aller ou au retour, le staccato des Vickers et

des 30 mm [mitrailleuses] tirant sur les lignes ennemies, les fusées éclairantes lancées à tout bout de champ par des fantassins eux aussi sur les nerfs, le clair de lune artificiel créé par les projecteurs et les ombres des fourrés qui, sous le faisceau lumineux semblaient se déplacer — tout se combinait pour mettre les nerfs à rude épreuve⁸.

On peut se demander comment les chars pouvaient fournir, de nuit, un « appui-feu direct » efficace en l'absence d'un équipement de vision nocturne, dispositif qui devait être développé beaucoup plus tard.

Le 11 novembre, les derniers éléments du 2 PPCLI quittèrent le théâtre des opérations; l'infanterie de la brigade se composait maintenant du 2 RCR, du 1 PPCLI et du 2 R22^eR. Le 17 du même mois, « pour la première fois depuis son arrivée en Corée, le QG de la brigade fut bombardé par une dizaine d'obus ennemis, événement qui coïncida avec la visite de MM. Mayhew (ministre des Pêches) et Appelwhaite (député de Skeena)⁹ ». Apparemment, il n'y eut aucun blessé, mais cet événement marqua — ou commémora dirait-on mieux — la dernière fois où un ministre canadien essuya, au sens plein du terme, le feu de l'adversaire.

En ce qui concerne les Canadiens, les trois premières semaines du mois de novembre 1951 furent ponctuées de petites patrouilles inefficaces parce qu'effectuées dans un faible rayon (il en alla de même pour les patrouilles ennemies). Toutefois, le 17 novembre, le bataillon britannique qui occupait le flanc droit des Canadiens essuya une attaque assez appuyée. « À 18 h 00, le reste d'un peloton est arrivé dans les lignes du 1 PPCLI, déclarant qu'ils avaient été faits prisonniers par les Chinois, puis que ces derniers les avaient libérés¹⁰ . » Si leur histoire était véridique, on peut se demander ce qui motiva ce geste de l'ennemi. Les archives ne fournissent aucune explication, mais peut-être que Jacket Coates pourrait, lui, nous en donner une!

Le 22 novembre, les Chinois lancèrent un assaut de plus grande envergure (bien qu'encore strictement limité) contre les positions occupées par le R22^eR. Cette attaque survenait très peu de temps après que la Division du Commonwealth eut effectué un redéploiement général sur un front de 15 500 m, plus facile à tenir que les 19 000 m qu'elle occupait auparavant. Dans le cadre de ce nouveau dispositif, la 25^e Brigade se déplaça légèrement sur la droite. Le mouvement repoussa la Compagnie D au sommet de la nouvelle position du 22^e, ce qui fit dire à son commandant que la position qu'il venait d'hériter d'une unité britannique était « beaucoup trop peuplée et qu'elle ne permettait pas à ses hommes de s'appuyer mutuellement de façon convenable ». Pire encore, des postes de tir étaient aménagés en surface, protégés simplement par des sacs de sable plutôt que d'être creusés dans le sol; ils constituaient ainsi « des cibles parfaites pour les armes à grande vitesse initiale¹¹ ». En outre, la

division américaine chargée de défendre la cote 355 qui dominait le relief environnant (appelée plus tard par les hommes « le Petit Gibraltar »), sur le flanc droit de la Compagnie D, était en train de perdre du terrain face aux Chinois. Mais il était trop tard pour modifier le dispositif défensif; l'ennemi, probablement conscient du redéploiement et espérant profiter de la confusion au sein des troupes de relève, attaqua pendant la nuit.

Les Chinois concentrèrent leur attaque contre la Compagnie D qui défendait la position la plus exposée dont les postes de tir, protégés par des sacs de sable et les fortins recouverts de tôle, ne pouvaient résister ni aux tirs d'artillerie à grande vitesse initiale, ni aux éclats d'obus. Ce soir-là, la Compagnie D et le bataillon américain sur sa droite « essayèrent d'intenses tirs d'artillerie et de roquettes pendant plusieurs heures¹² ». Dans ce cas, le feu intense essuyé par la compagnie signifiait « cent salves d'artillerie toutes les cinq minutes, pendant la demi-heure précédant l'attaque¹³ ». Voici ce qui a été consigné dans le journal de guerre de la compagnie à 4 h du matin, le lendemain : « La neige tombe maintenant et il fait très froid. La Compagnie D est toujours sous le feu de l'artillerie ennemie. » Le bombardement se poursuivit pendant 24 heures sans interruption. Maintenant que le front était stabilisé, les Chinois pouvaient accélérer le tempo de leur logistique; toutefois, par la suite peu de bombardements allaient être aussi intenses et aussi prolongés que celui-ci.

Fils de fer barbelés

Bien que nous disposions d'une quantité raisonnable de fils barbelés (quatre à six rangées de barbelés à tablier double avec des fils entremêlés entre les rangées), la plupart du temps les lignes étaient complètement détruites par l'artillerie ennemie. Les réseaux de barbelés doivent s'étendre sur une grande profondeur et si possible être disposés sur les pentes ou sur des positions opposées, là où ils risquent le moins d'être touchés par les tirs ennemis.

Champs de mines

Étant donné qu'ils ont subi les mêmes dégâts que les réseaux de barbelés les recommandations précédentes s'appliquent, elles aussi, aux champs de mines.

Communications

Tous les postes de radio doivent être à l'abri dans de solides casemates aux toitures renforcées. Toutes les lignes téléphoniques ont été presque immédiatement coupées et, dans plusieurs cas, les postes radio ont été enterrés ou détruits¹⁴.

Tard dans l'après-midi du 23, la Compagnie D du R22^e subit l'attaque d'au moins deux compagnies chinoises. « Le lieutenant-colonel Dextraze, bien que très inquiet au sujet de son flanc droit qui était maintenant à découvert, lança un appel radio à toutes les sous-unités, leur demandant de tenir fermement leur position¹⁵. » Appuyé

par l'artillerie, les blindés et les mortiers (le peloton de mortier tira « plus de 5 100 obus » en 16 heures), le bataillon résista vaillamment. Pendant la nuit, une unité américaine lança un assaut et reprit le versant ouest de la cote 355, allégeant ainsi la pression que les Chinois exerçaient sur les Canadiens.

Les attaques se succédèrent tout au long de la nuit et continuèrent tard dans la matinée du 24. À un moment donné, la Compagnie D fut encerclée, tout comme le 2 PPCLI à Kap'young, mais le feu continu de l'artillerie et des mortiers des troupes onusiennes affaiblit l'adversaire, et le peloton de pionniers planta des mines antipersonnel et antichars dans le secteur pour empêcher ou du moins entraver d'autres infiltrations ennemies. Le 25 novembre, aux premières heures du matin, les Américains réussirent à reprendre la cote 355, relâchant la pression que subissait la Compagnie D, dont les hommes étaient épuisés. La neige qui tombait chaque nuit fondait le matin et transformait les tranchées de tir en bourbiers; les hommes qui manquaient de sommeil étaient transis par l'humidité et le froid¹⁶. Le matin du 26, les Compagnies D et B échangèrent leur position, cependant le danger s'était quelque peu éloigné. Les Chinois se retirèrent comme ils étaient venus. Les sept assauts subis par le R22^e en trois jours firent 15 morts et 34 blessés dans ses rangs (la Compagnie D comptant pour environ la moitié de ces pertes). Parmi les sept décorations décernées, le commandant de la compagnie, le major Réal Liboiron, reçut l'Ordre du Service distingué; le commandant du peloton d'éclaireurs et de tireurs d'élite qui essuya le plus fort de l'attaque chinoise, le caporal (sergent par intérim) Léo Major, reçut une agrafe à sa DCM¹⁷. Léo Major avait gagné sa première DCM avec le Régiment de la Chaudière pendant la Deuxième Guerre mondiale (peu de militaires se sont vu attribuer deux fois une telle distinction).

Malheureusement, aux pertes déjà mentionnées il fallait ajouter trois soldats tombés aux mains de l'ennemi. Le 24 novembre, les soldats J. T. Allain, Arthur Baker et J. A. Bellefeuille, qui tenaient une tranchée avancée, furent faits prisonniers — les premiers prisonniers canadiens de la guerre de Corée, mais non les derniers. Toutefois, ils eurent la chance d'être capturés par des Chinois plutôt que par des Nord-Coréens, comme ce fut le cas pour de nombreux Américains pendant les six premiers mois de la guerre. Ils furent incarcérés dans des camps situés en Corée du Nord mais administrés par les Chinois. Ni la Chine ni la Corée du Nord n'avaient signé la Convention de Genève de 1949, et les deux pays considéraient les prisonniers comme des criminels de guerre. Cependant, les Chinois les traitaient beaucoup mieux que les Nord-Coréens, qui les mettaient au travail forcé et ne se souciaient ni de leur santé ni de leur bien-être. Plusieurs milliers de prisonniers, notamment des Sud-Coréens, périrent dans les camps nord-coréens. Les Chinois, quant

à eux, faisaient preuve d'une attitude plus indulgente; ils s'efforçaient de convertir les prisonniers au communisme et, si ceux-ci ne résistaient pas de façon trop évidente, ils avaient droit à une petite quantité de nourriture et à un toit. Le prisonnier n'était pas obligé de se convertir, mais il ne devait pas avoir de comportement anticommuniste.

Après la capture, le prisonnier doit adopter une attitude amicale et non hostile; il doit apprendre le repentir et le sens du mot « paix ». Il a la chance d'être encore en vie après avoir combattu pour les capitalistes et il doit être reconnaissant d'être prisonnier des Chinois et de pouvoir étudier avant de retourner chez lui [...] La politique d'indulgence est immuable, mais les études ne doivent pas être sabotées. Toute attitude hostile envers les études ou tentative visant à perturber les études d'un autre élève, sera punie [...] Si vous êtes amical avec nous, vous serez traité en ami, mais notre politique d'indulgence a ses limites en ce qui concerne nos ennemis¹⁸.

À son arrivée dans le camp, le prisonnier devait remplir une fiche détaillée qui, outre les informations stipulées par la Convention de Genève (nom, grade, numéro de matricule, unité d'appartenance et fonction) comportait une sorte d'autobiographie. Après avoir donné une brève description de sa personne, il devait préciser sa nationalité, son origine ethnique, son lieu de naissance, son adresse, son niveau d'instruction, ses emplois précédents et ses passe-temps favoris. Venait ensuite une description détaillée de sa situation familiale y compris sa situation financière et professionnelle, son appartenance religieuse, ses activités sociales et, outre sa propre affiliation politique, celle de ses parents et de ses enfants. Le prisonnier devait ensuite répondre à un questionnaire détaillé concernant sa carrière militaire :

1. Quand, où, pourquoi et comment êtes-vous entré dans les forces armées?
2. Affectations (date, lieu, unités, grade, poste occupé et fonctions principales).
3. Quels étaient vos plus proches collègues (officiers et hommes de troupe) au cours de vos diverses affectations?
4. Quel type de formation militaire avez-vous reçue (quand, où, et dans quelles unités)? Quelle était la matière principale et les sujets étudiés?
5. Combien de fois avez-vous joint les forces armées?
6. Avez-vous été renvoyé? Si oui, inscrivez vos emplois dans le civil et vos salaires (date et lieu).
7. Avez-vous combattu pendant la Deuxième Guerre mondiale? Si oui, à quel endroit et quelles étaient vos fonctions?
8. Avez-vous été blessé ou fait prisonnier pendant la Deuxième Guerre mondiale?
9. À combien de campagnes avez-vous participé, à quel moment et où?



Le RCR renforce ses défenses de barbelés. (PA 183961)



La pelle était un accessoire essentiel de l'équipement du soldat d'infanterie. (PA 139109)

Et ce n'était là qu'un questionnaire abrégé. Après cela, on pouvait demander au captif de remplir un autre questionnaire beaucoup plus détaillé qui constituait presque une incursion dans sa psyché avec des questions du genre : « *Quelles étaient vos pensées et vos ambitions à telle ou telle époque ? Par quoi étiez-vous influencé ?* » et « *Quels ont été les événements difficiles de votre vie ? L'amour, la haine et les moments misérables [sic] de votre existence ?* ». Enfin, venait « *une brève analyse personnelle* » parsemée de questions comme « *Qu'avez-vous appris de vos parents, grands-parents, etc. ? Quels enseignements prodigués par votre famille vous ont le plus marqué ?* » et « *Quels sentiments et quelle attitude idéologique prédominaient envers la vie militaire, c'est-à-dire la solde, le grade, la discipline, etc. ?* »¹⁹ Quand le prisonnier avait répondu à cette inquisition qui n'avait rien à voir avec le sujet militaire, les Chinois avaient une base solide leur permettant d'élaborer son profil psychologique.

Dès leur arrivée, on disait aux prisonniers qu'ils étaient des élèves : ils n'étaient pas des prisonniers, ils ne devaient pas se considérer en tant que tels. Entre eux, ils devaient s'appeler « élève Untel ». Les hommes qui les contrôlaient et qui vivaient avec eux étaient des instructeurs. Le premier contact que le soldat avait avec un instructeur se faisait quasiment sur le lieu même de la capture. On ne lui crachait pas dessus, il n'était pas giflé, bousculé ni battu (comme c'était le cas pour les prisonniers des Nord-Coréens), il était simplement acheminé vers un lieu de rassemblement où il rencontrait un jeune Chinois, dont l'âge se situait généralement autour de la trentaine et qui parlait remarquablement bien l'anglais [...]

Le prisonnier qui se préparait à être torturé avec tous les raffinements propres à la culture de ses ravisseurs, était surpris d'entendre son nouvel instructeur lui tenir les propos suivants : « Soyez le bienvenu dans les rangs [...] du peuple chinois. Nous sommes heureux de vous avoir libéré des griffes du capitalisme, de l'impérialisme des bellucistes de Wall Street qui vous ont envoyé ici [...]

Et l'instructeur continuait sa présentation ainsi : [...] Nous n'exigeons qu'une seule chose de vous, votre coopération physique. Ne nous résistez pas, ne nous combattez pas. Nous sommes des gens comme vous. Acceptez simplement de coopérer et de vivre parmi nous jusqu'à ce que le massacre insensé perpétré par les va-t-en-guerre de Wall Street prenne fin. En contrepartie de votre coopération physique, nous vous accordons ceci : aucun travail forcé, aucun travail physique. Ici, il n'y a ni esclave, ni équipe de forçats construisant des routes ou travaillant au fond d'une mine. Nous appliquons envers les Américains ce que nous appelons notre politique d'indulgence. Vous serez

nourri, habillé et logé. Vous recevrez les mêmes soins médicaux que ceux que nous donnons à notre peuple, c'est-à-dire les meilleurs que nous pouvons vous accorder. Nous admettons que toutes ces choses ne sont pas aussi sophistiquées que dans votre pays car nous sommes bien en arrière des États-Unis. Mais elles sont le meilleur de ce que nous possédons²⁰.

Les caporaux et les soldats n'étaient pas placés dans les mêmes camps que les officiers et les sous-officiers; ainsi évitait-on que les hommes de troupe soient encouragés à la résistance par leurs supérieurs. On tolérait un manque de réaction de la part du prisonnier à ce type d'endocritinement. Par contre, toute tentative visant à contrarier le procédé en incitant les autres prisonniers à résister valait à son auteur d'être confiné dans une cellule, battu, privé de nourriture et de soins médicaux. D'autre part, un système bien rôdé encourageait les mouchards (en leur disant que c'était leur devoir) à dénoncer aux geôliers les petites entorses à la règle que pouvaient commettre leurs compagnons de captivité. Le délateur était gratifié d'une petite récompense — quelques cigarettes ou bonbons — tandis que le coupable avait droit à une remontrance bénigne. Le procédé permettait aux Chinois d'exercer sur les prisonniers un contrôle efficace.

L'instructeur disait quelque chose comme : « Voyons John, vous savez que vous avez commis telle ou telle infraction. Ne le niez pas. Nous savons que vous l'avez commise. Vous n'êtes pas ici pour juger par vous-même de votre conduite. Nous voulons que vous examiniez votre propre comportement par rapport au bien-être de votre groupe. Nous voulons que vous confessiez vos torts et que vous preniez l'engagement de ne plus agir de la sorte à l'avenir²¹.

Il était courant, pendant la Deuxième Guerre mondiale dans les camps allemands et italiens, que les prisonniers organisent et coordonnent des tentatives d'évasion (même les camps japonais eurent leurs conspirateurs). Cependant, dans l'ambiance empoisonnée qui régnait dans les camps chinois (éprouvante au point que même un Jacket Coates en eût été frustré), toute tentative d'évasion était purement inconcevable. Les barbelés et les tours de guet étaient inutiles et un seul homme suffisait pour surveiller 100 prisonniers²². La seule exception connue était un petit camp (180 prisonniers) dans lequel on transférait les récalcitrants.

Outre les Sud-Coréens, ce sont les Américains qui étaient les plus susceptibles d'être soumis à ce genre de lavage de cerveau, si l'on en juge par le nombre de prisonniers qui refusèrent d'être rapatriés à la fin des hostilités. Des 3 769 Américains qui survécurent aux camps de prisonniers (presque autant moururent en captivité, la plupart dans les camps nord-coréens où ils avaient été

internés dans les premiers jours de la guerre), 23 décidèrent de retourner aux États-Unis lors de la signature de l'armistice en 1953. Par la suite, cependant, plusieurs d'entre eux demandèrent à être rapatriés. Sur un millier de prisonniers britanniques, officiers et hommes de troupe, un seul refusa d'être rapatrié en 1953 (il rentra toutefois dans son pays 12 ans plus tard). Les 32 Canadiens faits prisonniers pendant le conflit décidèrent tous de rentrer le plus vite possible chez eux. Cependant, plusieurs avaient signé une « pétition pour la paix »²³ qui présentait l'avantage de faire savoir à leurs familles au Canada qu'ils étaient toujours en vie.

Deux soldats du R22^cR ayant passé de longs mois dans un camp de prisonniers furent examinés par des psychiatres qui déduisirent les observations suivantes :

L'internement a nettement marqué leur personnalité. Ils ne s'émeuvent guère en racontant les exemples de peur, de haine et de ressentiment qu'ils relatent à propos de la vie dans les camps. Cette « léthargie » émotive, si contraire à leur tempérament latin, s'explique par la méfiance profonde qu'ils nourrissaient à l'égard tant de leurs gardiens chinois que de leurs camarades d'emprisonnement.

On peut expliquer la résistance victorieuse qu'ils ont opposée à l'endoctrinement par le réconfort moral qu'ils se sont apportés mutuellement, par la barrière linguistique qui restreignait le nombre de leurs relations et, enfin, par leurs convictions religieuses qui leur faisaient détester les séances « d'autocritique »²⁴.

La barrière linguistique insurmontable existant entre les prisonniers et les soi-disant instructeurs pouvait encore être renforcée par un sentiment étroit d'appartenance, quasiment tribale, comme ce fut le cas pour le petit groupe de prisonniers turcs. Quand les Chinois trouvèrent un Arménien parlant le turc, qui était suffisamment complaisant pour leur servir de « taupe » auprès des prisonniers turcs et semer la zizanie dans leur groupe, il disparut tout simplement. On n'entendit plus jamais parler de lui ! Ni cadavre, ni squelette, absolument rien !²⁵

Après la fin des hostilités, l'analyse de ces techniques de lavage de cerveau mena à la publication d'un Code de conduite à l'intention des soldats, qui fut adopté (avec des variantes selon le pays) par la plupart des nations occidentales.

À l'arrière du front, les unités de soutien se débattaient avec toutes sortes de problèmes opérationnels et administratifs. La 54^e Compagnie de transport du CRIAC qui, depuis le 25 juillet 1951, était responsable d'approvisionner en munitions la Division du Commonwealth (le 2 RCHA à lui seul consumma 70 000 obus de 25 livres pendant les cinq premiers mois d'opération, et plus de

170 000 obus dans les mois qui suivirent, jusqu'au 17 mars 1952²⁶), devait faire face à ses obligations malgré toute la gamme de problèmes médicaux qui touchaient ses effectifs.

*Les maladies vénériennes [...] sont en nette régression [...] Douze hommes ont été affectés ce mois-ci et ont été traités avec succès [...] Tous les hommes sont conscients qu'une infection entraîne automatiquement un recul en fin de liste de leur permission au Japon. Nous ne considérons pas ce changement comme une punition mais plutôt comme une marque d'appréciation envers les hommes de l'unité qui font preuve de prudence. Une vingtaine d'hommes a été traitée pour des infections à l'oreille contractées en nageant dans des rivières avoisinantes [...]*²⁷

Ironiquement, les permissions au Japon étaient la principale cause de maladies vénériennes. « La fréquence des cas de maladies vénériennes est très élevée, le taux étant de 450 sur 1 000 personnes par année. On a constaté que 50% à 75% des cas d'infection surviennent pendant que le personnel est en permission au Japon. » Ce taux était « approximativement 10 fois supérieur à celui qui prévalait pendant la Deuxième Guerre mondiale »; cependant, les antibiotiques permettaient de traiter ces maladies beaucoup plus rapidement et plus simplement. Les appels en vertu de la santé et de la morale restaient inefficaces, seule l'obligation pour les hommes infectés d'attendre 90 jours avant d'être rapatriés (pour éviter qu'ils ne contaminent d'autres personnes au pays) semblait avoir un effet dissuasif. La Croix-Rouge était d'avis que cette mesure favorisait la dissimulation et estimait qu'elle devrait être abolie; mais le brigadier Rockingham pensait autrement et il eut le dernier mot en la matière²⁸.

La bière était rationnée à quatre bouteilles par semaine par homme. « Vu le climat extrêmement chaud, cela n'est pas suffisant et devrait être porté à une bouteille par jour, sinon les hommes boiront la bière produite localement, dont nous connaissons les effets dévastateurs. » L'alcool de même que le sexe menaçaient en permanence l'efficacité de la brigade quand elle n'était pas en opération. Cependant, cela n'empêchait pas certains hommes de faire des choses admirables.

Les enfants du village voisin de notre unité s'amusaient à grimper sur nos véhicules ou à se cacher dessous et nous n'arrivions pas à nous en débarrasser. L'officier de notre atelier de réparation eut une idée géniale pour résoudre ce problème et, trois jours après avoir reçu le feu vert pour la mettre en pratique, comme par un coup de baguette magique, nous avons un parc d'amusement moderne dans un coin du camp. Les gars de l'atelier avaient conçu et fabriqué six balançoires de hauteurs différentes, six jeux de bascule, un mât enrubanné, un carré de sable et une glissoire [...] Le tout était entouré d'une solide clôture.

On pénétrait dans le parc par une entrée ornée qui avait la forme d'un petit pont. Tout était peint de couleurs vives et au-dessus de l'entrée on avait accroché une pancarte sur laquelle on pouvait lire « Le petit paradis de Harry » en l'honneur du capitaine H. McKenzie, premier soldat à avoir converti les Coréens aux vertus de la démocratie.

Les enfants viennent en grand nombre dans le parc et il n'est pas rare de voir un de nos hommes pousser un gamin sur une balançoire ou organiser un jeu de groupe²⁹.

L'approvisionnement en munitions n'était certes pas une partie de plaisir. Outre les risques liés à la densité du trafic, avec des véhicules qui roulaient parfois à vive allure sur des routes étroites et obscurcies par la poussière, il fallait aussi composer avec les possibilités d'embuscades.

Le 3 octobre, deux camions du peloton « C » (conduits par les soldats Leclair et Servell) ont essayé des tirs de mortier ennemi alors qu'ils approvisionnaient nos batteries en obus de 4,2 pouces. Un des camions a été soufflé mais heureusement les conducteurs s'en sont tirés sains et saufs.

Un camion du peloton « B » (conduit par le soldat Cloutier) a sauté sur une puissante mine antichars et le véhicule a subi des dégâts irréparables. Le soldat Cloutier a été éjecté par le toit de toile du camion, et souffrant de graves traumatismes, il a été évacué. L'explosion du camion a tué sur le coup les deux serveurs britanniques d'une batterie.

Des hommes de notre unité ont fait trois prisonniers nord-coréens aux environs de notre point de départ³⁰.

L'offensive limitée lancée par le général Van Fleet semble avoir incité les communistes à se montrer plus coopératifs à Panmunjom. Le 25 octobre, ils renonçaient à exiger que le 38^e parallèle constitue la ligne de démarcation et acceptaient, en principe, la proposition de l'ONU qui tenait à ce que celle-ci passe par les positions, plus facilement défendables, que ses forces occupaient à ce moment-là.

L'ex-premier ministre du Québec, René Lévesque, qui était alors correspondant de guerre à Radio-Canada, est allé à Panmunjom. Le récit de son voyage montre l'atmosphère tendue des pourparlers.

Nous nous étions rendus en hélicoptère dans la zone tenue par les Chinois et avions atterri dans une place fortifiée entourée de fils de fer barbelés. Au milieu de la place se trouvait un petit bâtiment coiffé d'un toit en forme de pagode. Les journalistes étaient rassemblés près de la porte réservée aux négociateurs de l'ONU. De l'autre côté se tenait une bande de soldats asiatiques qui surveillaient de près leur territoire; ils avaient tous une étoile rouge sur leur casquette. Ils parlaient entre eux à voix basse, mais si l'un de nous essayait de s'approcher et d'engager la conversation, il

avait droit à un silence glacial. Même les questions les plus anodines recevaient pour toute réponse un regard énigmatique³¹.

À l'intérieur du « petit bâtiment coiffé d'un toit en forme de pagode », l'atmosphère était tout aussi peu sociable. Assis face à face, les délégués passaient des heures à se regarder dans le blanc des yeux et à s'accrocher sur le moindre détail. Quand les communistes insistaient pour obtenir un *no man's land* qui aurait obligé les forces de l'ONU à se replier de 30 km (abandonnant ainsi leur position que le terrain rendait facilement défendable et compliquant la surveillance des lignes ennemies), l'ONU rétorquait en demandant l'établissement d'une zone démilitarisée de quatre kilomètres entre les protagonistes. En outre, la ligne de démarcation devait être la « ligne de contact existant au moment de la signature de l'armistice³² ».

Entre-temps, les commandants des forces onusiennes étaient heureux de demeurer sur la défensive. En fait, pendant la nuit du 27 novembre 1951, le commandement de la 1^{re} Division du Commonwealth faisait savoir à ses trois brigades qu'en raison des progrès extrêmement lents des pourparlers :

Dorénavant, toutes les patrouilles seront des patrouilles de reconnaissance uniquement. Leur seul et unique objectif sera d'obtenir des renseignements et NON d'engager l'ennemi. L'artillerie se bornera à la défense et à la contre-attaque. Les présentes instructions sont destinées à montrer à l'ennemi que nous sommes prêts à honorer un cessez-le-feu éventuel³³.

Le général Cassels et ses commandants de brigade pensaient que cette décision était une grave erreur. Toutefois, il semble qu'un certain flou entourait l'objectif de l'ONU. D'après l'instruction originale, transmise probablement aux corps d'armée et aux différents QG, la décision avait pour objet de « montrer à l'ennemi que nous sommes prêts à honorer un cessez-le-feu éventuel », mais, comme l'indique son rapport périodique, Cassels l'interprétait d'une tout autre façon.

Le but était d'aiguiser la curiosité de l'ennemi pour qu'il vienne en force voir ce qui se tramait, et que nous puissions alors lui infliger de lourdes pertes et faire des prisonniers.

Quant à moi, je pensais que l'opération offrirait à l'ennemi la chance d'accomplir exactement ce qu'il voulait faire, c'est-à-dire de renforcer ses défenses sur ses versants avancés et de gagner du terrain en toute impunité. Comme, dans les mois précédents, nous avions concentré tous nos efforts à repousser l'ennemi au-delà des versants avancés et que nous avions détruit bon nombre de ses fortifications, je protestai avec véhémence contre cette décision; mais je ne fus pas écouté.



Le correspondant de la CBC, René Lévesque, interviewe le lieutenant-colonel J. A. Dextraze, officier commandant le Royal 22^e Régiment en Corée, le 16 août 1951. (De gauche à droite : lieut.-col. Dextraze, M. Lévesque, M. Norman Eaves).
(C 79007)



René Lévesque porte son mini-magnétophone sur la tête pour traverser un petit cours d'eau alors qu'il tente de rejoindre les troupes du RCR très avancées en territoire ennemi. Corée, le 14 août 1951.
(C 77793)

J'ai le regret de dire que l'opération s'est soldée par le résultat que mes commandants et moi-même avions envisagé. Maintenant, l'ennemi est fortement retranché dans des positions fortifiées jusqu'au pied des versants avancés, anéantissant ainsi tout ce que nous avons accompli auparavant. L'ennemi a envoyé quelques patrouilles et a découvert que nous sommes toujours là, et calmement il continue de creuser. Maintenant, nous essayons de le faire reculer mais cela prendra du temps et de gros efforts³⁴.

Deux jours plus tard, la directive était modifiée; l'artillerie pouvait reprendre ses activités normales et les patrouilles de reconnaissance pouvaient ouvrir le feu sur l'ennemi. La brigade, quant à elle, pouvait lancer des attaques « avec tous les moyens à sa disposition sauf l'infanterie ». Les unités devaient conserver leur position, et seules les patrouilles de reconnaissance étaient autorisées, dans le but (comme indiqué dans le journal de la brigade) d'« éviter les pertes³⁵ ».

Sur le plan stratégique et opérationnel (et surtout du point de vue des relations publiques) cette décision était appropriée, mais sur le plan tactique elle créait de nombreux problèmes. Elle incitait, à court terme, les commandants et les troupes à ne pas prendre de risques inutiles — bien que cela puisse, à long terme, accroître les pertes. Grâce à la reconnaissance aérienne et à la surveillance radio, il était possible de repérer les préparatifs ennemis en vue d'une offensive d'envergure, mais, sans des patrouilles agressives à la faveur de la nuit, il était impossible de deviner où et à quel moment les Chinois lanceraient un raid. Néanmoins, obéissant aux ordres, le colonel Keane, le commandant du RCR, donna les consignes suivantes à ses compagnies :

Dans les 30 prochains jours, nous éviterons à tout prix d'avoir des pertes. Par nos propres actions nous devons démontrer que nous avons l'intention de respecter la ligne de démarcation en vigueur. Nous maintiendrons nos positions actuelles et éviterons d'engager l'ennemi, sauf si ce dernier les menace. Nous n'entreprendrons aucune opération offensive³⁶.

Rockingham, qui n'était pas un militaire de carrière — ou du moins ne l'était pas avant de se faire piéger par son engagement dans la Force spéciale —, adoptait une attitude nelsonienne vis-à-vis d'ordres insensés ou faisant courir des risques inutiles à ses hommes. Quoi qu'il en soit, ceux de Cassels et Keane (qui n'avaient fait que transmettre ce qui leur était arrivé des autorités supérieures) furent rapidement mis au rancart. Il était essentiel pour la sécurité à long terme que les hommes continuent de maîtriser la zone tampon; en conséquence, Rockingham ne voulait pas qu'ils abandonnent leur suprématie sur ce secteur. Après s'être conformés aux consignes pendant une dizaine de jours, le 1 PPCLI et le 2 R22^eR envoyèrent des patrouilles de combat dans la nuit

du 9 au 10 décembre. Après des échanges de feu avec l'ennemi, celles-ci rentrèrent indemnes et sans avoir fait de prisonnier. Toutefois, la nuit suivante, un raid du PPCLI sur la cote 227 « atteignit son objectif et permit de détruire plusieurs fortins et nids de mitrailleuses »; malheureusement 25 hommes furent mis hors de combat « un mort et 24 blessés, parmi lesquels le commandant de compagnie et deux chefs de peloton ». Les pertes ennemies ne purent même pas être évaluées.

Vingt-quatre blessés était un chiffre élevé pour les Canadiens — on se souviendra qu'à Kap'young le PPCLI en avait eu 23 — et, bien qu'il y ait eu peu de blessés graves, le poste d'évacuation des blessés de la 37^e Ambulance de campagne eut fort à faire. Quand on ramenait un homme gravement blessé, il pouvait, avec un peu de chance, être évacué par hélicoptère (comme ce fut le cas à Kap'young), mais la plupart des blessés étaient rapatriés vers l'arrière de la façon la plus conventionnelle qui fut, c'est-à-dire à pied dans un premier temps (de manière autonome ou sur un brancard), puis à bord d'une jeep, avant d'être transférés dans une ambulance. Tout fantassin devait être capable de dispenser les premiers soins à un collègue. Pendant les patrouilles ou les opérations de jour, il était fréquent qu'un blessé ait besoin de recevoir une piqûre de morphine pour calmer ses douleurs en attendant l'évacuation à la faveur de la nuit. Cependant, si la blessure mettait la vie de l'homme en danger au point qu'il fallait tenter de l'évacuer sur le terrain, même en plein jour, le blessé et les brancardiers étaient alors exposés aux tirs de l'ennemi.

Parfois, en raison du relief vallonné et de la distance pouvant atteindre deux milles [3,5 km] entre le QG d'une compagnie, d'un peloton ou d'un poste avancé et le point d'attente de l'ambulance, les brancardiers devaient gravir et descendre les pentes des collines à découvert, traverser les tranchées, avant d'atteindre l'endroit où attendait la jeep, abritée par le relief. En général, lors de l'évacuation d'un blessé, la plus grande perte de temps était occasionnée par le long trajet qu'il fallait parcourir avant d'atteindre le point d'attente de l'ambulance. Comparativement, le trajet de l'ambulance, de son point d'attente au Poste de secours du régiment, ne prenait que peu de temps³⁷.

Pour une patrouille, un blessé était toujours un problème de taille car on n'avait pas le choix — il fallait le transporter avec nous [...]

[...] Dès qu'il fallait évacuer un blessé, c'était automatiquement, avec les deux hommes qui le transportaient, trois combattants de moins dans les rangs de la patrouille. Les blessés limitaient aussi notre liberté de manœuvre et nous empêchaient de profiter rapidement d'un quelconque avantage tactique. Le transport d'un blessé grave mobilisait quatre hommes qui, le plus souvent, devaient utiliser la couverture et

les bretelles de fusil supplémentaires que nous emportions à cet effet. Je considérai absolument essentiel que les hommes qui risquaient leur vie s'attendent à ce que leurs compagnons de combat fassent leur maximum pour les ramener, avec eux en cas de nécessité. Cette certitude avait un effet très positif sur le moral des hommes, quel que soit leur grade³⁸.

L'étape suivante consistait à se rendre au Poste de secours avancé où se trouvait le personnel de l'Ambulance de campagne.

De jour, au mauvais état des chemins d'accès aux positions avancées s'ajoutait souvent le risque d'essuyer le feu des mortiers et de l'artillerie ennemie qui se trouvaient à portée de tir. De nuit, il était préférable de rouler tous feux éteints [...] Au retour, les ambulanciers devaient emprunter le même chemin, roulant à vitesse réduite (8 km/h), en fonction de l'état des blessés³⁹.

Graduellement, encore une fois, le nombre de patrouilles de combat augmenta. Bien qu'aucune directive officielle ne semble avoir été émise, on note dans le journal de la Division que « *le rythme des patrouilles est redevenu normal, l'accent étant mis sur la capture de prisonniers de guerre⁴⁰* ». En conséquence, des patrouilles dont l'effectif était de la taille d'un peloton essayèrent de dresser des embuscades contre les patrouilles chinoises qui s'aventuraient dans la zone tampon, mais la plupart du temps elles revenaient bredouilles. Dans les trois semaines suivantes, qui chevauchaient la période des Fêtes, les trois bataillons envoyèrent encore un plus grand nombre de patrouilles de combat (les consignes de Keane ayant, semble-t-il, été reléguées aux oubliettes). Le R22^eR eut à déplorer huit blessés et le RCR deux morts, avant que la cadence des patrouilles ne soit encore une fois diminuée.

Le terme « patrouille de combat » se passe d'explication — 15 à 40 hommes qui se glissent furtivement dans les lignes ennemies dans le but de leur infliger des pertes ou de ramener des prisonniers —, mais il convient de souligner que les petites patrouilles de reconnaissance pouvaient être encore plus éprouvantes, comme le montre le témoignage suivant à propos d'une patrouille effectuée dans la nuit du 6 au 7 décembre.

Cette nuit, notre patrouille a joué au chat et à la souris avec une patrouille chinoise. La patrouille de reconnaissance de la Compagnie D [un sous-officier et trois soldats] a croisé les cinq hommes d'une patrouille ennemie en 131199 [coordonnées grille]. Nos hommes se sont couchés à terre sans ouvrir le feu et ont pisté l'ennemi par la suite. Quinze minutes plus tard, ils ont rencontré une autre patrouille de trois Chinois en MR 130151, l'ennemi a tiré trois coups de feu et lancé une grenade. Nos hommes n'ont pas retourné le feu. Ces

trois Chinois se sont rendus à la cote 166. Notre patrouille a continué son chemin et en 127148 a entendu la première patrouille ennemie qui la suivait. Encore une fois nos hommes se sont étendus à terre et ils ont constaté que l'ennemi se rendait à la cote 166. Après 20 minutes d'attente, notre patrouille s'est portée en 1234147, a gravi la pente puis a pris la direction nord-est. Dans la vallée, les hommes n'ont entendu aucun son et n'ont aperçu aucun mouvement sur la cote 166. À 01 h 00 du matin la patrouille a reçu l'ordre de rentrer. À 01 h 30 elle était de retour sans avoir rencontré d'autres patrouilles ennemies⁴¹.

Faisant preuve d'une foi inébranlable en la puissance de la propagande (et en la charité chrétienne), les Chinois essayaient maintenant de gagner la guerre en employant d'autres méthodes. Une semaine plus tard :

Ce matin-là au réveil, la Compagnie B [1 PPCLI] aperçut deux grandes pancartes que les Chinois avaient installées à l'arrière du poste pendant la nuit. Deux flèches peintes sur les pancartes pointaient en direction de deux tas de bas de Noël bourrés de mouchoirs ornés de slogans communistes, d'épinglettes en forme de colombe de la paix, d'étuis à cigarettes et de bagues en plastique. La même nuit, la Compagnie C avait intercepté un jeune garçon coréen qui tentait de s'approcher des lignes du Patricia. Il portait sur le dos un sac bourré de cadeaux du même genre. Il avait aussi avec lui une « pétition en faveur de la paix et de l'arrêt des hostilités », que les destinataires étaient priés de retourner après l'avoir signée. En outre, il était porteur d'une lettre d'invitation pour une soirée de Noël qui devait se tenir entre les lignes des belligérants. Les invitations furent ignorées et les présents acceptés. Comme souvenirs, c'étaient d'excellents spécimens mais des officiers du Renseignement sans état d'âme les confisquèrent presque tous⁴².

À la mi-janvier 1952, après quatre mois et demi passés sur le front, la brigade fut placée en réserve divisionnaire. Pendant qu'elle était au « repos », elle reçut la visite du chef d'état-major général, le lieutenant général Guy Simonds — ce qui voulait dire peu de repos et beaucoup d'astiquage —, qui en profita pour accrocher des décorations sur la poitrine de quelques hommes. Toutefois, les lieutenants-colonels Keane et Dextraze ne faisaient pas partie de ce groupe, car ils étaient retournés au Canada au mois de décembre. Le premier avait été affecté à l'état-major et le second (qui, tout comme Rockingham, avait pris du service dans la Force permanente) au Collège d'état-major.

Ils furent remplacés par les lieutenants-colonels G. C. Corbould et J. A. A. G. Vallée. Vallée n'avait qu'une faible

expérience du combat, étant donné qu'il n'avait connu qu'une brève période d'action alors qu'il commandait une compagnie du R22^e en Sicile, avant d'être muté à un autre poste au Canada. Corbould, comme Keane, avait déjà commandé un régiment d'infanterie motorisée mais, à l'exemple de Rockingham, de Stone et de Dextraze, il était retourné à la vie civile après la guerre. Connaissant la prédilection de Rockingham pour les hommes de sa trempe, on peut se demander pourquoi il n'avait pas choisi, en premier lieu, Corbould plutôt que Keane pour commander le 2 RCR. Mais Rockingham n'ayant pas écrit ses mémoires, cette question ne sera probablement jamais élucidée.

À la fin des six semaines passées en réserve, les Canadiens partirent relever la 29^e Brigade britannique qui occupait des positions situées de part et d'autre de la Sami-chon, un affluent de la rivière Imjin, avec deux bataillons sur la rive ouest de la rivière et un sur la rive est. Pendant qu'à Panmunjom les pourparlers s'éternisaient, sur le front, c'était toujours le statu quo. Toutefois, pendant la nuit du 25 au 26 mars, les Chinois lancèrent une attaque contre la Compagnie C d'un peloton du 1 PPCLI, commandé par le sergent R. G. Buxton. Le peloton qui se trouvait à 400 m en avant de la position principale de la compagnie fut encerclé mais, appuyé par le feu intense des mortiers (accompagné de fusées éclairantes) du bataillon, il parvint à résister. Un deuxième peloton fut envoyé pour le ravitailler en munitions et ramener les blessés à l'arrière. Après trois heures de combats intermittents, selon la technique maintenant bien connue des Chinois, l'ennemi se

replia, laissant derrière lui 25 morts et un prisonnier. Le Patricia eut cinq tués et le sergent Buxton fut désigné pour recevoir la médaille de Conduite distinguée.

Les belligérants renforcèrent leurs défenses les rendant pratiquement imprenables. Tandis que les forces de l'ONU se fiaient aux champs de mines, aux réseaux de barbelés et à leur puissance de feu, les Chinois, vu leurs faibles ressources et sans négliger ces méthodes, exploitaient au maximum le terrain.

Les travaux d'excavation que l'ennemi a entrepris pour défendre ses positions ont pris des proportions démesurées. Ces défenses avancées sont un véritable labyrinthe de tranchées de tir, de baies, de fortins et de réduits souterrains reliés entre eux par de profondes tranchées de communication. Ces tranchées communiquent avec certaines positions à la base des versants avancés et avec toutes les positions de l'arrière et cela sur des distances de trois à quatre milles (cinq à sept kilomètres). L'ennemi peut y circuler librement sans être vu et à l'abri de nos tirs d'artillerie. La plupart de ces excavations ont été réalisées à la faveur de la nuit, surtout celles qui se trouvent sur les versants avant⁴³.

L'hiver tirait à sa fin et les belligérants adoptaient graduellement un nouveau mode de combat qui finit par devenir la règle, soit, d'une part, l'artillerie dominante de l'ONU et les positions profondément retranchées des Chinois et, d'autre part, les patrouilles et les raids de nuit dans lesquelles les Chinois avaient la haute main grâce à leur aptitude, leur patience, leur disposition à accepter de lourdes pertes et une profusion d'armes légères.



Le poste de tri des blessés dirigé par la 37^e Ambulance de campagne canadienne desservait les bataillons de la ligne de front. C'est pendant la guerre de Corée que l'on utilisa pour la première fois des hélicoptères pour évacuer les blessés. (MR 168146)



(MUSÉE DU PPCLI)

Non, ce n'est pas une tache d'encre, mais une photo de la position d'une mitrailleuse Vickers prise de nuit.

CHAPITRE VII

Le point mort

COMME IL AVAIT ÉTÉ DÉCIDÉ que les unités seraient relevées au bout de 12 mois, le moment était venu pour les premiers volontaires se trouvant encore en Corée de rentrer au Canada rejoindre les hommes du 2 PPCLI et d'être remplacés par des unités de la Force permanente. Cependant, sous la menace de la guerre froide, l'armée avait fortement augmenté ses effectifs au cours de l'année écoulée et nombre de ces nouvelles recrues, y compris les officiers subalternes (bien que professionnels) étaient encore des bleus.

La 54^e Compagnie de transport, du CRIAC, fut la première unité d'importance à être relevée. Le 11 avril 1952, elle était officiellement relevée par la 23^e Compagnie. Le 24 avril, le 2 R22^eR était relevé par le 1 R22^eR (lieutenant-colonel L-F. Trudeau) et, le 25 du même mois, le 2 RCR était relevé par le 1 RCR (lieutenant-colonel P. R. Bingham). Trudeau et Bingham s'étaient tous deux engagés avant le début de la Deuxième Guerre mondiale dans la Force permanente, mais pour Trudeau l'expérience du commandement au combat s'était limitée au niveau de la compagnie; Bingham, quant à lui, n'avait aucune expérience du combat, étant donné que pendant toute la durée du conflit il avait occupé des postes d'état-major et d'instruction du personnel.

Le brigadier M. P. Bogert, DSO, succéda à Rockingham le 27 avril. Bogert, qui avait gagné sa DSO en Italie, était

bien connu pour sa bonne humeur, qu'il exprimait par un rire communicatif; qualité qui allait lui faciliter la tâche, car « maintenir le moral des hommes dans cette guerre déprimante était un défi plus difficile à relever que les problèmes d'ordre opérationnel¹ ». Le 23^e Escadron de campagne, RCE, (major E. T. Galway) fut remplacé le 3 mai, et le 2 RCHA donna sa place au 1 RCHA (lieutenant-colonel E. M. D. McNaughton*) le 6 mai. La dernière unité originale de la 25^e Brigade, l'escadron C du LdSH, fut relevée le 8 juin par l'escadron B (major J. S. Roxborough).

Parmi les nouveaux venus, le colonel Bingham fut le premier à avoir un avant-goût des dangers qui les entouraient. Le 14 avril 1952, alors qu'il inspectait la position occupée par un peloton, un des hommes trébucha sur un piège placé par les Canadiens à l'intention des Chinois, et l'explosion blessa Bingham et le commandant du peloton. Bien qu'il n'ait subi que des blessures superficielles, Bingham fut évacué au Japon. Cependant, deux semaines plus tard, il était de retour à la tête du bataillon, au moment même où le général Ridgway était remplacé par le général Mark Clark comme commandant en chef des forces de l'ONU. L'historique du régiment ne spécifie pas le genre de blessures

* Qui devait changer son nom pour celui de Leslie, le 20 mars 1953.

qu'avait subies l'infortuné subalterne, cependant elles ne devaient pas être plus graves que celles de son supérieur étant donné qu'on le retrouve à la tête d'une patrouille la nuit précédant le retour de Bingham.

Des changements de position furent apportés le long de la ligne de front, amenant une division de Marines américains à l'ouest de la rivière Sami-ch'on, tandis que les unités du Commonwealth prenaient position à l'est, reprenant ainsi sous leur responsabilité la cote 355 (le Petit Gibraltar).

Le 10^e Peloton [du 1 RCR] s'est retrouvé au point le plus avancé de la ligne de front; devant nous, seul un relief peu invitant, un ruisseau et quelques fils barbelés nous séparaient de l'ennemi. En face, toujours menaçantes, s'élevaient les cotes 113 et 116. Leurs pentes étaient balafrées par les tirs de notre artillerie et saignées par les tranchées ennemies. En avant de ces hauteurs se trouvait le grand amphithéâtre formé par la cote 113, la crête de la cote 72 et la pointe de la cote 75. À gauche se trouvait l'arête de Sunggok avec ses arbres nouveaux, précieux point de repère pour nos patrouilles. Bien qu'isolés, nous ne manquions de rien grâce aux jambes musclées des porteurs coréens².

Le style des patrouilles canadiennes évoluait. Maintenant, « les patrouilles de combat et d'embuscade étaient guidées par radio à partir de l'arrière des lignes du Royal 22^e par un officier qui était dans le secret de la mission³ ». Ce genre de « microgestion » était loin de rendre cet officier sympathique aux hommes qui devaient se faufiler de nuit dans le *no man's land*. Le 6 mai, une patrouille du R22^e, dont la mission était de ramener des prisonniers, fut embusquée par les Chinois qui tuèrent trois hommes et blessèrent le chef de peloton. Le compte rendu laconique de cette expédition dans le journal de guerre de la brigade donne une idée des heures d'angoisse que vécurent les hommes de cette patrouille.

En arrivant à NICK (126119) notre poste radio est tombé en panne. Le chef de patrouille a ordonné aux hommes de prendre la position défensive pendant qu'on essayait de le réparer, tandis que lui-même et le caporal LeBlanc partaient en reconnaissance. Ils sont allés jusqu'à la rivière [la Sami-ch'on] sans voir ni entendre qui que ce soit. Le chef a laissé le caporal à la rivière et revenant vers la patrouille il s'est arrêté à mi-chemin pour faire signe à ses hommes de le rejoindre. À ce moment précis des coups de feu et des tirs de mortier ont éclaté. On estime que l'ennemi était de la force d'un peloton. Le lieutenant a été blessé de deux balles au bras droit; une autre lui a fracturé le bras gauche. Le soldat Dubois a pris le lieutenant sur ses épaules et nous avons commencé à nous replier. Nous avons essuyé des tirs venant de la droite (sud), le soldat Gendron a été atteint au visage. La patrouille a

ouvert le feu tout en se retirant. L'opérateur radio a détruit son appareil avant de l'abandonner. Quand la patrouille est arrivée en JOKER, le soldat Dupuis a signalé la présence d'ennemis sur notre gauche (au nord). Les tirs ennemis ont repris, tuant le soldat Dupuis (de deux balles en plein cœur). Nos postes avancés ont ouvert le feu sur l'ennemi pour nous aider à nous replier. Le chef de patrouille pense que le caporal LeBlanc a très probablement perdu la vie au point d'attente, au bord de la rivière⁴.

On retrouva le corps du caporal LeBlanc un mois plus tard.

Tout au long du mois de mai, les trois bataillons continuèrent à envoyer des patrouilles avec mission de faire des prisonniers. Non seulement elles revinrent bredouilles, mais elles subirent des pertes. On peut carrément dire que, de nuit, les Chinois se débrouillaient mieux que les Canadiens. Cherchant une nouvelle méthode pour obtenir des renseignements sur les positions ennemies, le RCR expérimenta au début du mois de juin une nouvelle stratégie qui, selon lui, devait présenter moins de risques.

Une patrouille composée habituellement d'un officier et de 12 hommes partait en direction des lignes ennemies après la tombée de la nuit. Arrivant à une distance suffisamment rapprochée de l'ennemi pour éveiller ses soupçons, les hommes prenaient la position du tireur couché et ouvraient le feu de toutes leurs armes. Cette tactique donne à l'ennemi l'impression qu'une attaque ou un raid est imminent et, en retournant le feu, il dévoile ses propres positions. Sur ces entrefaites, la patrouille (surnommée patrouille d'excitation) se replie sur 300 à 400 m à l'arrière et dresse une embuscade, espérant voir les Chinois tomber dans le panneau [...] Le brigadier souhaite que les autres bataillons adoptent ce type de patrouille⁵.

Néanmoins, aucune patrouille de ce genre ne semble avoir eu le succès escompté.

Patrouilles d'excitation ou non, selon le plus récent historique du Royal 22^e « il est évident que pendant l'été de 1952 le secteur du *no man's land* dont était responsable la Division du Commonwealth était en général sous le contrôle sino-coréen⁶ ». L'historique du R22^e souligne le fait que les hommes de cette seconde relève n'étaient pas de la trempe de leurs prédécesseurs avec leurs cadres d'anciens combattants de la Deuxième Guerre mondiale. « Le bataillon arrivé au mois d'avril était composé en majorité d'hommes jeunes n'ayant qu'une petite expérience de l'armée : ils n'étaient tout simplement pas à la hauteur de la situation⁷. »

Cependant, le général Cassels continuait d'insister pour qu'on fasse des prisonniers et, obéissant à ses directives, les hommes du RCR payèrent un lourd tribut, parti-

culièrement dans la nuit du 21 juin quand, à proximité de la cote 113, une patrouille fut prise sous un barrage de tirs de mortiers qui fit 3 morts et 21 blessés dans ses rangs (alors qu'elle ne ramena aucun prisonnier). La nuit du 22 au 23, ce fut au tour du Royal 22^e ; une de leurs patrouilles eut à déplorer trois morts et huit blessés... mais ne fit toujours pas de prisonnier chinois⁸.

Les hommes de cette dernière patrouille portaient des gilets pare-éclats. À cette époque, les Américains testaient différents types de vêtements de protection balistiques. Les Canadiens, quant à eux, étaient équipés du modèle que préférait le Corps des Marines des États-Unis (USMC); ce vêtement était fait de « *plaques de nylon et de fibres de verre qui se chevauchaient*⁹ ». Le gilet (M-1952) pesait 3,5 kg et l'armée en donnait la description suivante :

Il comporte deux armures. La première, qui est en nylon tressé résistant à l'eau, couvre la partie supérieure de la poitrine et la ceinture scapulaire; la seconde, qui couvre la partie inférieure de la poitrine, l'abdomen et le dos, est constituée de plaques incurvées de Doron qui se chevauchent [...] Bien que le nylon tressé et les plaques de Doron possèdent virtuellement les mêmes caractéristiques de protection balistique, l'utilisation de plaques rigides aux endroits où la flexibilité n'est pas requise permet de réduire les risques de protrusion [traumatisme interne dû à l'impact] et les problèmes qui y sont associés¹⁰.

Le gilet réduisait les pertes de 30%, principalement dans la catégorie des « morts au combat », en diminuant de 60% à 70% les blessures à la poitrine et à l'abdomen; d'autre part, il réduisait de 25% à 30% la gravité des blessures provoquées par les impacts traversant le gilet¹¹. Cependant, ce type de gilet était loin d'être un gilet pare-balles. Un officier du PPCLI testa sa résistance « *en tirant deux balles de revolver de 9 mm à une distance de 20 pieds. Une des balles fut déviée à la hauteur de la poitrine, mais la seconde traversa complètement le gilet. Tout dépendait de l'angle d'impact*¹² ». On peut aisément imaginer ce qu'aurait produit une balle de fusil ou de mitrailleuse. En outre, les fragments de fibres de verre des plaques Doron « avaient des effets nocifs s'ils pénétraient dans la blessure¹³ ». L'armée américaine rejeta catégoriquement le Doron et le remplaça par le T-52-1, qui était tout en nylon. Cependant, au printemps 1953, le M-1951 constituait l'équipement standard des bataillons d'infanterie de la 1^{re} Division du Commonwealth.

À la fin du mois de juin, la brigade fut placée en réserve et profita de cette occasion pour évaluer et améliorer le niveau professionnel de ses fantassins. Mais, outre un meilleur entraînement, il était impératif que les cadres fassent preuve d'un plus grand esprit d'initiative en matière de tactique. Le système de défense reposait sur

l'établissement de défenses périphériques autour du sommet des collines mais, bien que ces positions fussent réparties en profondeur, leur propre périmètre défensif n'avait, quant à lui, aucune profondeur : « *Comme nous étions répartis sur de trop nombreuses collines, le système de défense de chaque position était insuffisamment élaboré* », écrivait le major W.H. Pope (ancien combattant de la campagne d'Italie qui arriva en Corée avec le 1 R22^eR et qui, par la suite, se porta volontaire pour rester avec le 3 R22^eR), après la fin des hostilités.

On n'a jamais vraiment réfléchi à ce que représentaient réellement ces collines. Elles étaient, en réalité, des forteresses ou des châteaux forts naturels. [Cependant] en les aménageant simplement sur le modèle de défense d'ensemble datant de 1940-1945 et sur celui de la guerre de tranchées de 1914-1918, nous avons commis l'erreur d'oublier les leçons que nous avait enseignées la Grande Guerre, en particulier l'importance de lignes de défense s'appuyant mutuellement. En fait, dès le Moyen Âge, on connaissait et exploitait ces techniques; la défense d'un château fort n'était pas basée sur la présence d'un autre château sur la colline voisine, mais sur un système de lignes de défense — s'appuyant mutuellement — comprises dans le périmètre même du château, commençant par les douves, les parapets en arrière et se terminant par le donjon¹⁴.

Quels obstacles l'ennemi trouvait-il sur son chemin, alors qu'il avançait sous la protection de son artillerie et de ses mortiers ?

[...] une seule et unique ceinture de tranchée de tir reliée par une tranchée de communication entourant le sommet de la colline. Et où étaient les défenseurs ? À leur poste de tir ? Non ! Ils étaient à l'abri des tirs de l'artillerie et des mortiers ennemis dans leurs trous d'homme chinois [sic] ou pire encore dans leurs fortins [...] Ainsi les fantassins ennemis pouvaient-ils s'approcher de nos tranchées et y lancer leurs grenades. Ils étaient suivis par leurs tireurs qui avaient beau jeu de pénétrer dans notre unique ligne de tranchée pour accomplir, presque sans opposition, leur sinistre besogne à coup de mitraillette avant de repartir avec des prisonniers[...].

Je sais bien que, dans nos plans défensifs, nous accordions une grande importance à l'appui que pouvaient procurer les tirs d'enfilade des compagnies de flanquement. Les mitrailleuses légères et les Browning [mitrailleuses semi-lourdes] placées à l'avant et sur les flancs des compagnies étaient fort impressionnantes, en théorie. Mais, dans la pratique, c'était une autre histoire. Les compagnies de flanc étaient neutralisées [par l'artillerie et les mortiers] et leurs commandants, imbus de l'idée qu'il ne « fallait pas révéler ces positions », se contentaient souvent de ne rien faire et de ne pas se montrer¹⁵.

En 1944, l'Artillerie royale canadienne avait créé son propre élément aérien sous la forme du Détachement d'aviation légère d'observation d'artillerie. À lui seul le régiment d'artillerie de la 25^e Brigade ne pouvait justifier la création d'une escadrille, mais l'artillerie divisionnaire en avait formé une, composée d'équipages venant des différents contingents de la 1^{re} Division du Commonwealth. Le capitaine Joseph Liston fut le premier Canadien à intégrer l'escadrille, à la fin juillet 1952, mais lors de sa 13^e mission, 13 jours seulement après son arrivée en Corée, son avion, un *Auster*, fut touché par des tirs anti-aériens. Il sauta en parachute et fut capturé, devenant ainsi le premier officier canadien à tomber entre les mains de l'ennemi; le 5 décembre 1952, le commandant d'aviation Andy Mackenzie allait, lui aussi, être fait prisonnier.

Liston fut remplacé par le capitaine Peter Tees, qui devait avoir plus de chance que son prédécesseur. Pendant son affectation, Tees accomplit 185 missions au cours desquelles il dirigea 453 tirs d'artillerie sur des concentrations de troupes ennemies, des canons, des fortins et des véhicules. Il lui arriva souvent de guider non seulement l'artillerie divisionnaire mais aussi celle de tout le X^e Corps américain. Son *Auster* fut souvent touché par des tirs d'armes légères, l'obligeant une fois à faire un atterrissage forcé et deux autres fois à planer, moteur coupé, jusqu'à sa base. Tees reçut la Croix du Service distingué dans l'Aviation, devenant ainsi le premier militaire canadien à être ainsi honoré depuis la Première Guerre mondiale (époque où tous les aviateurs canadiens étaient détachés auprès du British Flying Service¹⁶).

Il était probablement plus facile de décrocher une DFC américaine. La US Air Force avait plusieurs unités d'aviation légère d'observation d'artillerie équipées du biplace *North American Harvard* (T-6). Ces avions dirigeaient les tirs de l'artillerie et marquaient des cibles au sol pour l'appui aérien tactique. Les pilotes de ces appareils appartenaient à l'Air Force, mais un observateur de l'armée de terre se trouvait habituellement à bord. Le premier des neuf observateurs canadiens fut le lieutenant D. G. MacLeod, du 2^e PPCLI, qui occupa ce poste de mai à août 1951. Il fut suivi par le capitaine L. R. Drapeau (de septembre à octobre); tous deux reçurent les médailles habituelles. Les Américains avaient la coutume d'être très généreux dans la distribution des décorations, mais c'est au cours de l'été et de l'automne de 1952 que les observateurs canadiens se distinguèrent particulièrement, recevant trois DFC américaines entre mai et octobre.

Le 24 mai, dans les environs de Pyongyang, grâce au balisage du capitaine O. J. Plouffe et de son pilote, les chasseurs bombardiers détruisirent quatre fortins, deux batteries de mortier et une batterie d'artillerie. Le 15 août, le capitaine R. J. Yelle guidait une attaque aérienne près de Kosong :

Malgré la présence de nuages bas au-dessus des cibles, sa radio de bord qui ne fonctionnait qu'à moitié et

son avion qui avait été endommagé par les tirs ennemis, il guida son pilote et réussit à baliser les cibles à l'aide de fumigènes. Puis, il guida les avions sur les cibles. Son action permit de détruire sept entrepôts (par deux explosions secondaires), quatre pièces d'artillerie, quatre postes de mortiers et un poste de mitrailleuses. Quatre autres pièces d'artillerie furent également endommagées¹⁷.

Le lieutenant Arthur Magee reçut la troisième des DFC américaines remises aux Canadiens pour avoir guidé trois patrouilles de chasseurs bombardiers sur des positions ennemies, permettant aux avions de détruire un poste de commandement et plusieurs armes et de causer « au moins une vingtaine de pertes » chez l'ennemi. L'année 1952 se termina sur ce palmarès. La quatrième DFC allait être décernée au lieutenant W. E. Ward du Lord Strathcona's Horse pour une mission accomplie le 13 mars 1953¹⁸.

Un autre problème de prisonniers de guerre éclata à l'époque, mais celui-ci concernait les prisonniers de l'ONU et leurs gardes. Environ 120 000 Nord-Coréens et 20 000 Chinois avaient été capturés par les Alliés, la plupart lors de l'avance sur le Yalu, avant l'arrivée des premiers Canadiens en Corée. Ils étaient répartis dans des enclos sur l'île de Kojedo, au large de la côte sud de la péninsule. Ils étaient gardés par 4 000 hommes — des policiers militaires sud-coréens corrompus et des fantassins américains incompetents.

La situation avait dérapé à un point tel qu'elle était devenue incontrôlable. Sous le prétexte de favoriser les aptitudes professionnelles des prisonniers et de les préparer à un emploi à leur sortie du camp, on les avait laissés sans aucune surveillance se servir d'ateliers pour fabriquer toute une panoplie d'armes, comme des hachettes, des lances, des couteaux et des fléaux coiffés de fil de fer barbelé. Les rations de pétrole distribuées généreusement pour alimenter les poêles des prisonniers avaient été utilisées pour fabriquer des cocktails Molotov¹⁹.

Des commissaires du peuple, en contact avec Pyongyang grâce à des postes radio clandestins, avaient institué leur propre gouvernement interne et des tribunaux fantoches chargés de punir les prisonniers qui n'opposaient pas assez de résistance aux gardes. Certains étaient simplement battus mais d'autres étaient éliminés. Les commissaires fomentaient souvent des émeutes pour obtenir des concessions supplémentaires de la part des autorités du camp. Les gardes ne pouvaient pénétrer dans les camps que nombreux et fortement armés; parfois, ils étaient même obligés d'ouvrir le feu pour se protéger. Cette situation connut son apogée en février 1951 quand les prisonniers attaquèrent des fantassins américains et réussirent à en tuer un à l'aide d'une lance et à en blesser



Campement du génie militaire d'Imjin. (MUSÉE DU PPCLI)



Traversée de l'Imjin. (MUSÉE DU PPCLI)

38 autres. Les troupes ouvrirent le feu pour rétablir l'ordre et firent 77 morts et 140 blessés parmi les prisonniers. Les commissaires s'empressèrent d'informer Pyongyang de l'événement, et les communistes n'hésitèrent pas, pour renforcer leur propagande, à le qualifier de « massacre » et de « boucherie ». L'information fut véhiculée par des journalistes britanniques et australiens de gauche sympathisant avec les Nord-Coréens aux pays non alignés et à des bastions du libéralisme comme Londres, Ottawa et Delhi.

À Panmunjom, où les pourparlers portaient maintenant sur la question du rapatriement des prisonniers, les délégués de l'ONU soutenaient qu'aucun prisonnier ne devrait être rapatrié contre sa volonté. Mais quelle était la volonté des prisonniers? Pour le savoir, il fallait les interroger individuellement. Dans une dizaine de baraquements parmi les plus accessibles, il devint rapidement évident que beaucoup de prisonniers ne désiraient pas retourner chez eux, mais dans sept autres, occupés par des « durs », tout interrogatoire fut impossible. Le 7 mai 1952, les prisonniers réussirent à s'emparer de la personne du commandant du camp de Koje, le brigadier général F. T. Dodd, qui était venu discuter avec eux à l'entrée des baraquements. Pour le faire libérer, son successeur, le brigadier-général C. F. Colson, accorda aux prisonniers une série de demandes qui équivalaient à reconnaître que les gardes avaient maltraité et tué les prisonniers sans aucune justification²⁰.

Dodd et Colson furent relevés et rétrogradés, et le commandement du camp de Koje fut confié à un homme de l'infanterie qui n'avait pas l'habitude de se laisser marcher sur les pieds, le brigadier-général H. L. Boatner. Ce dernier prit promptement des mesures énergiques pour restaurer l'ordre*. Voulant faire partager aux Alliés la responsabilité du camp, en cas d'autres coups durs, le général Mark W. Clark (maintenant à la tête des forces onusiennes) décida que les différents contingents de l'ONU relèveraient les Américains et les Sud-Coréens pour assurer la garde des prisonniers. Il assigna à cette tâche un bataillon hollandais (parce qu'il était sur place et n'était pas engagé) et des compagnies d'infanterie grecques, britanniques et canadiennes.

La réaction d'Ottawa était prévisible. Cet engagement à caractère vraisemblablement politique des troupes canadiennes plongea les membres du Cabinet dans tous leurs états. Terrifié par les répercussions que pourraient avoir sur le public d'autres incidents du même genre et oubliant que le Canada s'était engagé à l'origine à participer à une « action de police » en Corée (et cela en était bien une), le gouvernement clama haut et fort que cette

mesure portait préjudice à l'« entité » canadienne en démembrant la 25^e Brigade d'infanterie canadienne. Discrètement, il essaya même de concocter un petit chantage, adressant les instructions suivantes à l'ambassadeur canadien à Washington :

Vous devez informer M. Acheson que le premier ministre est d'avis qu'il serait plus difficile de faire admettre au peuple canadien toute contribution additionnelle en Corée, le cas échéant, si une compagnie canadienne était assignée à la garde du camp de prisonniers de l'île de Koje. En conséquence, il pense qu'il est dans l'intérêt général des Nations unies que les Canadiens ne participent pas à cette entreprise. Le premier ministre fait allusion, par exemple, à la possibilité d'une autre offensive qui entraînerait une demande d'envoi de troupes canadiennes additionnelles²¹.

Clark aurait pu choisir d'envoyer la 25^e Brigade au complet à Koje-do pour restaurer l'unité canadienne! En fait, la Compagnie B du 1 RCR fut choisie dans ce but et l'indignation d'Ottawa se dissipa rapidement quand les Britanniques ne semblèrent pas offusqués outre mesure de participer à cette entreprise. En fin de compte :

Le gouvernement du Canada [...] a appris avec inquiétude l'envoi d'une compagnie [...] avant d'avoir été consulté sur ce point [...] D'ici là, les troupes canadiennes concernées exécuteront évidemment avec loyauté les ordres du commandement unifié [...] Le gouvernement du Canada souhaite qu'on lui donne de nouveau l'assurance que, si plus tard on se propose de détacher des forces canadiennes du commandement et de l'autorité canadienne [...] on n'agira qu'après avoir consulté le gouvernement du Canada [...] ²².

La Compagnie B arriva sur l'île de Koje-do le 25 mai et, de concert avec ses condisciples du King's Shropshire Light Infantry — le détachement du Commonwealth était sous l'autorité du commandant de la compagnie du KSLI —, prit en charge les camps occupés par les plus récalcitrants des prisonniers. Se conformant strictement à la Convention de Genève, les deux compagnies, assurant alternativement la garde pendant 24 heures, ramenèrent sans grande difficulté les prisonniers à l'ordre.

Nous occupions sept tours qui étaient réparties autour du périmètre du camp, et un mitrailleur Bren était en faction sur chacune des deux plates-formes de ces tours. Dans les sept espaces qui séparaient les tours, se trouvaient des retranchements formés par des sacs de sable où était embusqué un mitrailleur Bren. Le camp n° 66 était entouré de trois hautes clôtures en fil de fer barbelé et l'espace entre les deux clôtures extérieures était constamment patrouillé par un détachement de huit hommes chargés de surveiller les prisonniers de

* Pendant la Deuxième Guerre mondiale, Boatner avait été le chef d'état-major du général Stilwell, surnommé *Joe le Vinaigre*, l'adjoint de Lord Louis Mountbatten, et, à ce titre, il avait participé, dans le cadre des opérations en Extrême-Orient, à l'offensive en Birmanie.

*guerre et de réprimer tout désordre, ou incident anormal. Ce camp renfermait environ 3 200 prisonniers de guerre, pour la plupart des officiers nord-coréens. Notre mission était de les garder à l'intérieur de l'enceinte et d'appréhender tout prisonnier tentant de s'évader*²³.

Le général Boatner donna l'ordre de transférer les 7 000 prisonniers du camp 76 à l'un des nouveaux camps. Il affecta à cette tâche des parachutistes américains bien disciplinés. Plus d'une centaine des prisonniers qui résistèrent farouchement aux parachutistes furent tués ou blessés. En outre, les commissaires du peuple tuèrent un nombre indéterminé, mais important, de leurs propres camarades qui semblaient vouloir se conformer aux ordres des soldats américains. À leur tour, les prisonniers du camp 66 furent transférés, mais sans problème, sous la surveillance des hommes du RCA et du KSLI, dans un camp mieux adapté (toutefois, après le transfert, on découvrit le corps d'un dissident dans une des cabanes vides). Le 8 juillet, les Britanniques et les Canadiens étaient relevés par une unité américaine et quittaient définitivement l'île. Ainsi prenait fin la tempête dans un verre d'eau qui avait tant agité les politiciens à Ottawa.

Un autre incident vint inquiéter plus sérieusement le gouvernement canadien quand, en janvier 1952, la Russie et la Chine prétendirent que les États-Unis employaient des armes bactériologiques en Corée. Un pilote américain fait prisonnier avait « confessé » (sous la torture) à la radio de Pékin avoir lancé des bombes chargées de microbes. Le démenti des Américains n'eut pour toute réponse que d'autres confessions du même genre, et la demande de l'ONU pour que la Croix-Rouge internationale soit autorisée à effectuer une enquête à cet égard fut refusée.

Comme on pouvait s'y attendre, tous les gouvernements qui avaient des troupes en Corée étaient mis dans le même sac. Cependant, le Canada se sentit plus directement touché par cette affaire quand un ancien missionnaire canadien, qui avait passé plusieurs années en Chine, le Dr J. G. Endicott, retournant sur ses lieux de prédilection, déclara avoir constaté après « une enquête personnelle » que ces accusations étaient fondées. Par la suite, on apprit qu'il aurait déclaré que certains de ces microbes étaient cultivés à la station expérimentale de l'armée canadienne à Suffield, en Alberta. Plus tard, Endicott nia avoir incriminé le Canada dans ses accusations de guerre bactériologique. Le secrétaire d'État aux Affaires extérieures, Lester Pearson, répondit rapidement à ces accusations devant la Chambre.

C'est une calomnie, bien entendu, de dire que le Canada a participé de quelque façon à une forme quelconque de guerre bactériologique. Il est également faux et calomnieux, mais plus lâche et plus abject encore, de donner à entendre sans le dire en

autant de mots que le Canada fait des préparatifs en ce domaine, autres que pour se défendre contre un tel genre de guerre.

[...] Certains de nos savants les mieux qualifiés, bien qu'on ne leur ait évidemment pas permis de faire des constatations sur place, ont déjà examiné ce que les communistes ont prétendu être des indices de guerre bactériologique en Corée [...] Ces savants déclarent que tout cela est une mystification évidente et malhabile²⁴.

Des débats eurent lieu à la Chambre pour décider si une plainte en vertu du Code criminel devait être déposée contre Endicott — on suggéra de porter des accusations pour diffamation et même haute trahison — mais les députés décidèrent en fin de compte de ne pas le poursuivre, car cela n'aurait probablement eu pour résultat que de lui faire encore plus de publicité et de le faire passer pour un martyr communiste. Les accusations portées par Endicott furent réitérées par divers fanatiques gauchistes et, aujourd'hui encore, on en trouve occasionnellement des échos, mais le fait que les Chinois et les Nord-Coréens persistent à refuser toute inspection conduite par un organisme neutre leur enlevait toute crédibilité.

Peu de temps après le retour de la 25^e brigade sur le front, le 10 août 1952, un typhon centré sur la mer Jaune, à quelque 80 km de là, déclencha des pluies torrentielles sur la région, empêchant toute action belliqueuse de part et d'autre du front (les belligérants étant fort occupés à consolider leurs défenses respectives). Du côté des Canadiens, 150 fortins s'étaient affaîssés ou étaient devenus inutilisables dans l'espace d'une semaine. « *Une position, occupée par le 6^e peloton du PPCLI [...] a perdu en un seul jour 11 de ses 14 fortins. On estime qu'il est tombé au moins 10 po [25,4 cm] d'eau en 12 heures avec des vents de 80 à 100 milles à l'heure [130 à 160 km/h]*²⁵. »

Les deux ponts construits par les sapeurs britanniques sur la rivière Imjin, désignés respectivement sous les noms de PINTAIL et TEAL, et qui étaient essentiels au ravitaillement des Canadiens, menaçaient continuellement de s'effondrer sous la poussée des eaux. La rivière s'était élevée de 12 m au-dessus de son niveau normal d'été. En dépit de tous les efforts, le TEAL s'effondra le 31 juillet. La pression de l'eau déplaça le pilier central du PINTAIL, mais, fort heureusement, on put continuer à l'utiliser pour les besoins essentiels, c'est-à-dire pour acheminer un minimum de munitions et de rations²⁶. Néanmoins, les Chinois, de leur côté, devaient avoir de plus gros problèmes que les Canadiens en raison de leur énorme et complexe système de défense, profondément enfoui dans le sol, et ils n'avaient certainement pas la possibilité de profiter de la situation dans laquelle se trouvait la 25^e Brigade.



On utilisait énormément les champs de mines pour empêcher l'ennemi d'avancer sur le terrain et ralentir ses attaques. (MUSÉE DU PPCLI)



Des deux côtés on utilisait les mortiers pour les tirs indirects. (MUSÉE DU PPCLI)



Le 3^e PPCLI en mouvement. (MUSÉE DU PPCLI)



Des Coréens font office de brancardiers pour porter un blessé du Royal 22^e, le soldat Sam Cyr de Montréal, et traverser un cours d'eau. (PA 185022)



Une section de la compagnie D du R22^e monte établir un camp de base au sommet d'une colline pour des opérations futures. 13 juin 1951. (PA 213643)

Le 13 août, trois jours après le retour des Canadiens sur le front et sous la pluie battante, le major Roxborough ordonna à ses équipages d'«enterrer leurs chars plus profondément pour les mettre à l'abri» — travail ardu, vu la taille d'un char. Mais, même enterrés, ils n'étaient pas à l'abri des tirs courbes des mortiers.

Les chars des sergents Colwill et Falconer qui se trouvaient sur la cote 159 furent touchés par des tirs de mortier de 105 mm. Bien qu'aucun autre blindé ne fut touché sur le front, plusieurs tirs passèrent près de leur cible, un obus toucha le fortin du caporal MacDonald sur la cote 210, mais celui-ci réussit à s'en dégager sans égratignure et sans perdre son calme. Aux environs de 19 h 00 le troisième groupe essuya un tir de 18 obus en l'espace d'une demi-heure [...] À 23 h 00 le lieutenant Burch demanda que le char du sergent Falconer sur la cote 159 soit remplacé car son mécanisme de pointage en direction était en panne. Le sergent R. J. Camponi partit avant l'aube pour lui amener un autre char et ramena celui qui avait été endommagé²⁷.

Une semaine plus tard, le même type d'événement était signalé, entraînant toutefois des résultats plus graves.

Nous avons subi aujourd'hui notre première perte. À 12 h 45, le cvr L. G. Neufeld, l'opérateur radio du char 3B, a été tué par un obus de mortier au moment même où il rampait sous son char. Quinze minutes auparavant, le cvr Gilmour, le servant de la pièce du 2A, a été gravement blessé par un obus de mortier, vraisemblablement de 81 mm. En outre, deux des trois chars ont été touchés et endommagés mais nous ne connaissons pas l'ampleur des dégâts avant la tombée du jour, quand le lieutenant Léonard pourra les examiner²⁸.

Dans le journal de guerre du Patricia, on trouve la note suivante à la date du 6 septembre : « Toutes [nos patrouilles] ont atteint leur objectif et sont rentrées sans avoir rencontré ni aperçu l'ennemi. » On peut se demander si certaines de ces patrouilles allaient réellement là où elles étaient censées se rendre et là où elles prétendaient être allées. Il semble évident que les hommes manquaient de professionnalisme dans l'exécution de leurs missions.

Des hommes d'une patrouille de combat ont été aperçus portant des pantalons qui étaient pratiquement devenus blancs à force d'être lavés et frottés. On a également vu les hommes d'une autre patrouille fumant des cigarettes pendant qu'ils étaient dans le no man's land. Une autre nuit, des hommes d'une patrouille ont fait tout un tapage pendant qu'ils allaient prendre position au pied d'une pente dont le sommet était censé être occupé par l'ennemi. Point n'est besoin d'être un grand stratège pour comprendre que des patrouilles de ce genre n'ont aucun succès.

Pour continuer dans la même veine, il est arrivé à plusieurs reprises que des chefs de patrouille décident d'eux-mêmes, sans consulter leur maître de patrouille, de changer leur itinéraire. Certains chefs de patrouille n'ont pas signalé, ni par radio ni par téléphone, leur passage ou leur arrivée à un point de compte rendu obligatoire. Une autre fois, une patrouille nous a signalé qu'elle était sur le chemin du retour. Or, depuis qu'elle avait quitté nos lignes de défense avancées, elle ne nous avait transmis aucun message faisant état de sa progression. Ni l'élément d'appui, ni le chef de la patrouille n'avaient eu la moindre idée de sa situation. Finalement, quand ils eurent de ses nouvelles, elle avait atteint son objectif, le résultat avait été exploité et elle était en route pour sa base de départ²⁹.

Dans la nuit du 24 septembre, une patrouille réussit l'exploit de ramener vivant et en bon état un prisonnier chinois. La patrouille de reconnaissance, composée du lieutenant H. R. Gardner et de cinq hommes de la Compagnie B du 1 RCR, s'était faufilée jusqu'à une position tenue par l'ennemi. Ne trouvant personne sur les lieux — ou s'il y avait des soldats, ils dormaient dans leurs fortins — Gardner et le caporal K. E. Fowler poussèrent un peu plus loin leur inspection, trouvèrent un fil de téléphone, le coupèrent et attendirent pour voir si quelque chose allait se passer. À peine quelques instants plus tard, ils virent apparaître le transmetteur chinois qui venait inspecter sa ligne de téléphone. Ils réussirent à le maîtriser mais non sans provoquer un branle-bas de combat chez ses congénères. Les trois hommes d'appui de la patrouille réussirent à contenir l'ennemi pendant que Gardner et Fowler ramenaient leur prisonnier. La patrouille et son prisonnier rentrèrent intacts à la base. Gardner reçut la Croix militaire et Fowler la Médaille militaire.

À la fin du mois, le journal de guerre du 1 RCR mentionne que « des petits groupes de soldats ennemis sondent continuellement nos défenses sans toutefois causer de dégâts ». Certes, les Canadiens ne perdaient pas d'hommes, mais le no man's land était maintenant contrôlé par les Chinois, tandis que le Royal se préoccupait de sa réputation de régiment canadien « tiré à quatre épingles ». La veille du jour où cette note fut rédigée, une autre relate, « inspectant les positions de la Compagnie E* à l'ombre de la cote 227, le brigadier a exprimé sa satisfaction en remarquant dans une des tranchées de tir la présence de grenades aux bouchons de socle astiqués, d'une boîte de Brasso et d'un chiffon à polir. Le brigadier déclara, tout en gloussant, "C'est tout à fait ce à quoi on s'attend"³⁰. » Bien que les autres bataillons n'aient peut-être pas été d'aussi fervents adeptes du polissage, ils avaient eux aussi mis au rancart tout esprit d'initiative.

* Le R22^r était en sous-effectif. Pour compenser, puisque le nombre d'anglophones le permettait, on avait ajouté une compagnie au RCR, le portant ainsi à mille hommes.

Le R22^eR était en sous-effectif. Pour compenser, puisque le nombre d'anglophones le permettait, on avait ajouté une compagnie au RCR, le portant ainsi à mille hommes.

L'immobilisme de nos troupes encourageait l'ennemi à prendre l'initiative et il était nul besoin d'être sorcier pour comprendre où, et quand il allait lancer sa prochaine offensive d'envergure. Les tirs de mortier et d'artillerie des Chinois annonçaient longtemps à l'avance leur intention de reprendre la cote 355 B « le Petit Gibraltar », défendue maintenant par le RCR, qui était le sommet le plus élevé du front tenu par la Division du Commonwealth*.

Le bombardement, qui dura trois jours, débuta par des tirs de mortier et d'artillerie soutenus, qui causèrent peu de pertes dans les rangs des Canadiens étant donné que les hommes du Royal avaient restauré leurs fortins et leurs abris endommagés par les pluies torrentielles. Toutefois, « les fortins étaient effondrés, les réserves de munitions étaient enterrées et les lignes de téléphone étaient en petits morceaux ». Et le 16 octobre :

L'ennemi a continué de bombarder les positions avancées du R22^eR et du RCR de façon assez soutenue. Il faut souligner que ni le premier bataillon du RCR ni celui du R22^eR n'ont essuyé auparavant un feu aussi intense [...] Ils résistent extrêmement bien et le moral des hommes est remarquable³¹.

Toutes les lignes téléphoniques de la Compagnie B du RCR, qui était retranchée à environ un kilomètre à l'ouest du sommet, furent coupées et seul un poste radio lui permettait de rester en liaison avec le QG. Au début de la soirée du 23 octobre, les Chinois lancèrent un bataillon contre la Compagnie C, l'attaquant sur trois de ses flancs. Malgré l'appui soutenu du 1 RCHA, les survivants de la Compagnie C durent abandonner leur position. La compagnie eut 18 morts, 35 blessés et 14 prisonniers. Mais les Chinois n'avaient plus les moyens de continuer leur avance. Un des officiers qui se trouvait au poste de commandement du RCR se souvient : « Le Sud-Coréen qui était à l'écoute des transmissions radio ennemies nous signala le rapport qu'un commandant chinois avait transmis à son QG, lequel disait à peu près ceci : Je suis coincé par les tirs d'artillerie, les renforts ne peuvent plus me parvenir³². » Dès les premières heures du 24 octobre, la Compagnie D, fortement appuyée par l'artillerie, lança une contre-attaque qui lui permit de reprendre la position qu'avait été obligée d'abandonner la Compagnie B.

Le 1 RCHA qui avait, lui aussi, participé directement à l'action, ne subit « miraculeusement » aucune perte. En fait, quand l'unité quitta la Corée à la fin de son affectation elle n'avait eu que cinq morts et huit blessés. Un an

* Le général Cassels avait été relevé par le major général M. M. Alston-Roberts-West, qui, pour être plus proche de ses troupes « coloniales », se fit appeler simplement général West pendant qu'il assurait le commandement de la Division.

plus tard, parlant de son expérience en Corée, un artilleur déclarait :

Les pièces du régiment ne furent jamais exposées aux feux des contre-batteries ennemies. Nous avons beaucoup de chance, car les serveurs de pièce des deux autres régiments de l'artillerie divisionnaire qui essayaient régulièrement le feu de l'artillerie ennemie connaissaient énormément de pertes dans leur rang. Les hommes que nous avons perdus étaient presque tous des observateurs. C'est vraiment grâce à la solidité et à la résistance des postes d'observation que notre régiment avait construits que nous avons eu si peu de pertes. En effet, l'intensité des bombardements que subissaient nos lignes avancées était encore plus forte que ce que nous avons connu pendant la Deuxième Guerre mondiale³³.

Le soldat George Griffiths était un des hommes du Royal fait prisonnier par les Chinois. Blessé au pied par des éclats d'obus, il n'avait pas pu suivre ses camarades qui se repliaient le long d'une tranchée.

Au moment même où je tournais pour suivre le coude de la tranchée, je me suis trouvé nez à nez avec un soldat chinois qui venait juste de sauter du parapet et qui pointait son arme sur moi. Je reculai pour me mettre à l'abri, essayant de penser à ce que j'aillais faire [...] quand le gars lança une grenade. Des éclats m'ont atteint au visage et à la poitrine, mais les blessures étaient superficielles. Cependant, le sang qui coulait le long de mon visage me mit hors de moi... Je bondis en avant, pris le coude de la tranchée et arrosai copieusement le gars à une distance d'environ quatre pieds. Je pense qu'il en est mort car je lui ai lâché la rafale dans le ventre [...]

J'ai essayé de penser comment j'allais m'y prendre pour sortir de la tranchée. Comme je savais que les Chinois étaient juste au-dessus de moi, je leur ai lancé une ou deux grenades et j'ai continué en trébuchant dans la tranchée, jusqu'à ce que j'arrive à un cul-de-sac, un fortin fermé (à l'entrée) par une couverture tendue en travers. Comme je me retournais pour rebrousser chemin, une autre grenade lancée du haut de la tranchée me blessa au genou et à l'épaule gauche. J'eus très mal, j'étais coincé et je me dis : « Ça y est, c'est la fin. Je suis entouré d'explosions et d'éclairs... j'ai peur — pire que ça, je suis terrifié. »

Griffiths descendit dans le fortin et y trouva quatre cadavres.

[...] puis quelqu'un tira sur la couverture qui s'ouvrit sur deux Chinois, campés dans l'ouverture. L'un avait une lampe-torche et l'autre une mitraillette. J'étais étendu sur un des côtés à l'arrière et je retenais mon souffle. J'espérais qu'ils ne me verraient pas — je l'ai cru pendant une minute. Le gars qui



Des enfants coréens habillés à l'occidentale. (MUSÉE DU PPCLI)



Les Canadiens étaient toujours étonnés par les lourdes charges que les Coréens pouvaient porter. (MUSÉE DU PPCLI)



L'armée canadienne, comme toutes les forces onusiennes, utilisait les « Katcoms », des soldats coréens attachés en permanence aux compagnies d'infanterie. (MUSÉE DU PPCLI)

avait la mitraillette est allé enfoncer sa baïonnette dans les quatre cadavres qui gisaient à terre. Mais, quand ils sont arrivés à moi je me suis retourné et ils ont compris que j'étais vivant. Ils m'ont fait signe de jeter mon fusil, de lever les mains au-dessus de la tête et de sortir de l'abri³⁴.

Plus tard, en raison de son manque de coopération, Griffiths allait se retrouver dans un petit camp de prisonniers réservé aux récalcitrants — « 180 inadaptés qui ne croyaient pas aux vertus du communisme ». En mai 1953, lors de l'opération LITTLE SWITCH, des prisonniers souffrant de blessures graves ou gravement malades furent échangés. Parmi eux se trouvaient deux Canadiens, mais Griffiths n'en faisait pas partie. En effet, comme il n'avait reçu aucun traitement pour sa blessure au pied pendant les sept mois qui s'étaient écoulés depuis sa capture, les Chinois préféraient que personne ne s'en aperçoive.

Ils m'ont appelé tout de suite après « Little Switch », pour me dire qu'ils avaient décidé de soigner mes blessures [...] Ils ont gelé mon pied, m'ont donné quelques graines d'opium à mâcher, et m'ont placé une taie d'oreiller sur le visage pour que je ne vois pas l'opération. Comme j'étais à moitié étouffé sous la taie d'oreiller, je l'ai retiré et je les ai regardés en train de me charcuter. Ils ont retiré six morceaux d'acier de mon pied — mais je n'aimerais pas les avoir comme chirurgiens pour une opération du cœur [...]

Pendant ma récupération, ils ont continué à m'approvisionner en graines d'opium et la moitié du temps je flottais plus haut qu'un cerf-volant. Marchant le long d'un chemin je prenais la moindre petite pierre pour un rocher et je faisais un pas de géant pour l'éviter [...]

Comme je portais des lunettes quand j'étais prisonnier, ils avaient décidé de me faire passer un examen de la vue. Un jour, un bonhomme est arrivé avec pour tout équipement une petite boîte qu'il sortit de la poche de son pantalon. Il n'avait aucun autre instrument. Il me fit asseoir, examina mes yeux et me dit que je n'avais aucun besoin de porter de lunettes, à moins que je ne souhaite en porter. Je ne savais pas si je devais le croire ou non. Plus tard, j'ai consulté des spécialistes à Kure, au Japon. Ils avaient pignon sur rue dans une bâtisse qui valait bien quelques millions de dollars. Ils m'ont dit la même chose que le Chinois mais il leur a fallu deux fois plus de temps que lui pour me donner leur diagnostic, et ça ma coûté beaucoup plus cher. C'est dommage que le dentiste du camp n'ait pas été aussi bon que son collègue l'oculiste. Pendant que j'étais prisonnier, toutes mes dents se sont gâtées. Longtemps elles m'ont fait très mal et puis, un jour, le mal a disparu³⁵.

À la fin du mois, la 25^e Brigade fut placée encore une fois en réserve divisionnaire. « Ainsi se termina une des périodes les plus éprouvantes et les plus coûteuses en vies humaines que la brigade ait connue pendant sa campagne de Corée. En moins de trois mois, le RCR avait perdu 191 hommes, le Patricia 18 et le R22^e 74³⁶. » Il est impossible de dire quelle proportion de ses pertes est attribuable à l'inefficacité ou à l'insuffisance des patrouilles (qui se solda par la perte de contrôle du *no man's land* entre les lignes), mais il est quasiment certain que dans la plupart des cas, elles furent la conséquence des carences (bien que compréhensibles) que la Division s'était elle-même infligées.

Pour le Patricia, le temps d'une autre relève était arrivé. Le commandant du 3 PPCLI, le lieutenant-colonel H. F. Wood, accompagné de quelques-uns de ses officiers clés, s'était rendu par avion en Corée vers le milieu du mois d'octobre. Vivant et travaillant avec leurs homologues du premier bataillon, ils s'étaient accoutumés aux particularités des opérations en Corée. Le reste du bataillon arriva par mer et le 3 novembre les deux bataillons échangèrent leur position. Toutefois, l'aptitude au combat du 3 PPCLI était discutable. Son instruction avait été perturbée par trop de va-et-vient au sein de son effectif, compte tenu de ceux qui étaient partis remplacer les pertes du 1 PPCLI et des bleus qui les avaient remplacés. En annexe au journal de guerre pour le mois de juillet 1951, le colonel Wood exprime son point de vue à ce sujet.

On a remarqué que les nouveaux arrivants, loin d'être encouragés à apprendre en observant les complexités de l'instruction collective, sont découragés par l'assurance qu'affichent leurs collègues à peine plus anciens qu'eux. Et les « nouveaux » ne sont qu'à moitié rassurés quand, au prochain exercice, ils découvrent une recrue encore plus « bleue » qu'ils ne le sont.

[...] Quand le problème est amplifié parce que les effectifs de deux autres bataillons doivent être renforcés à la cadence d'environ 100 hommes par mois, et que les bataillons doivent absorber ces nouvelles recrues, le système est inadéquat et doit être modifié. Dans ces circonstances, le critère n'est pas qu'un homme soit intégré au 3 PPCLI, prêt à combattre de son mieux, selon la formation qu'il a reçue, mais plutôt que le 3 PPCLI forme un combattant compétent, prêt à prendre sa place dans l'un des deux bataillons, là où les hommes s'attendent à ce que leur nouveau condisciple soit à la hauteur de la tâche³⁷.

Néanmoins, les arrivées et les départs continuèrent à une cadence soutenue presque jusqu'au jour où le 3 PPCLI partit pour la Corée, transformant l'instruction collective en vraie farce. Le même genre de problème allait perturber les 3^e bataillons des RCR et R22^eR. Fort heureusement, leur service en Corée se déroula sur un front statique et leurs activités furent limitées aux patrouilles et

aux actions défensives. Ainsi, leurs carences en matière d'instruction collective n'eurent pas les conséquences qu'elles auraient eues s'ils avaient été appelés à participer à une offensive d'envergure.

À son arrivée en Corée, Wood et son médecin militaire « furent fort occupés par les fréquents manquements à la discipline et le nombre des visites médicales ».

Dernièrement, ces deux problèmes ont pris beaucoup d'ampleur. Il semble que le bref séjour au Japon ait eu des effets néfastes sur la discipline et le moral de certains hommes de l'unité. Ceux du 1 PPCLI qui sont restés avec le 3^e Bataillon étaient bien représentés, surtout pour ce qui était des infractions à la discipline. Peut-être se sentaient-ils abandonnés par le départ imminent de leurs chefs et de leurs copains³⁸.

Bien que la brigade fût maintenant en réserve, certains de ses hommes étaient envoyés de temps en temps sur le front pour combler le manque d'effectif des autres brigades de la Division. Le PPCLI fut appelé à remonter en ligne dans la nuit du 18 au 19 novembre, quand les Chinois lancèrent un bataillon contre le Black Watch qui tenait une ligne de crête appelée le « Crochet », en raison de sa forme caractéristique. L'ennemi avait réussi à prendre pied sur le sommet dominant, soit la cote 146. Tandis que le Black Watch se préparait à lancer une contre-attaque, une compagnie de néophytes du Patricia assurait la défense de ses arrières, et une autre se tenait prête à renforcer le Black Watch dans sa contre-attaque, si nécessaire. Toutefois, leur aide ne fut pas requise et la participation des Canadiens à cette opération se limita à occuper les positions reconquises et à aider à l'évacuation des blessés. Les deux compagnies du PPCLI restèrent sur les lignes avancées, une pendant trois jours l'autre pendant cinq jours.

Chaque nuit, la Compagnie C a envoyé des patrouilles en attente composées de trois hommes [...] elles devaient signaler périodiquement les mouvements ennemis. Si l'artillerie et les mortiers ouvraient le feu elles revenaient dans nos lignes de défense avancées. Puis elles retournaient prendre leur position. Ces patrouilles se sont déroulées dans les nuits du 19 au 20 et du 20 au 21 novembre; elles eurent un succès indéniable. À trois occasions, les hommes ont entendu les cris que poussaient les blessés ennemis, et chaque matin ils découvraient toujours plus de cadavres [...]

L'ennemi était efficace et diligent pour évacuer ses blessés pendant la nuit. Il n'hésitait pas à courir le risque de perdre d'autres hommes en les évacuant. Par deux fois, sa rapidité nous a empêchés de capturer un de ses blessés. Nos patrouilles n'étaient pas assez promptes pour devancer les Chinois qui venaient rapidement récupérer les pertes que leur avaient causées notre artillerie et nos mortiers³⁹.

Pour le Patricia l'opération se solda par quatre tués et cinq blessés. En outre, deux soldats furent blessés accidentellement, l'un à la main en manipulant sa Sten, l'autre à la jambe, par un de ses camarades qui nettoyait son fusil.

À la fin novembre, la Division du Commonwealth fut redéployée; au lieu d'avoir deux brigades en avant et une en réserve, les trois brigades étaient maintenant en ligne, chacune d'elles gardant un bataillon en réserve. Étant donné qu'une offensive ennemie de grande envergure était fort peu probable, ce dispositif donnait aux commandants de brigade un front moins long et une plus grande profondeur de défense. En outre, ceux-ci disposaient maintenant d'un bataillon de réserve déjà sous leurs ordres avec lequel ils pouvaient lancer des contre-attaques. La 28^e Brigade (britannique) tenait l'aile droite de la ligne de front, la 29^e Brigade (Commonwealth) était au centre et les Canadiens de la 25^e Brigade tenaient l'aile gauche. Outre la cote 355, maintenant tenue par la 29^e Brigade, la position la plus vitale tenue par la Division du Commonwealth était la ligne de crête baptisée le « Crochet ». En effet, ces hauteurs commandaient l'axe d'approche vers Séoul, le long des vallées formées par les rivières Sami-ch'on et Imjin — route qu'avaient déjà empruntée les Chinois et les Nord-Coréens au cours de leur invasion. Le Crochet était un massif qui s'élevait immédiatement à l'ouest de la Sami-ch'on. Il obliquait franchement vers le sud et suivait le cours de la rivière à une distance de 800 m de sa rive. De l'autre côté de la rivière, à peu près à la même distance, s'élevait la crête du Yong-dong. Le brigadier Bogert disposa le 3 PPCLI et une compagnie du RCR sur le Crochet, le 22^e sur le Yong-dong et garda le reste du RCR en réserve à l'arrière du Patricia.

Malgré les nombreux exercices de patrouille que pratiquaient les nouveaux arrivants, il semble que leur technique laissait encore à désirer. Leur première patrouille eut lieu le 22 novembre et, bien qu'ils n'eurent à déplorer aucune perte, « tout alla de travers ». Les patrouilles en attente (euphémisme pour patrouilles d'écoute) constituaient la principale activité du bataillon et « les tirs d'artillerie et de mortier servaient à calmer les humeurs belliqueuses des Chinois⁴⁰. » Parfois, il y avait aussi des patrouilles tout à fait officieuses.

À 16 h 45, l'observateur d'artillerie de la Compagnie B a signalé la présence de deux soldats canadiens à FAISANT [nom de code d'une position à proximité des lignes chinoises]. De plus, on découvrit que quatre soldats de la Compagnie B avaient quitté la position occupée par leur peloton sans permission. Ils étaient tous sous l'influence de l'alcool. L'un d'entre eux s'était endormi en 110106, il fut découvert et ramené sans ennui à son poste. Un autre est revenu à son poste après avoir essayé de trouver VARSOVIE. Les deux autres, dont un caporal, sont allés à FAISANT, ont échangé des coups de feu avec l'ennemi et ont prétendu

en avoir tué cinq. Ils sont revenus sans égratignure à leur poste en passant par les positions de la Compagnie B. Ils ont dit avoir vu les corps de trois Marines à proximité de 118108. Les quatre soldats ont été amenés à l'échelon A pour être placés aux arrêts de rigueur⁴¹.

Voilà qui fait penser à Jacket Coates! Le journal de guerre de la brigade ne précise pas les mesures disciplinaires auxquelles eurent droit les quatre hommes, mais on peut imaginer qu'ils réussirent à éviter les foudres de l'administration militaire aussi adroitement qu'ils avaient trompé l'ennemi.

Juste avant la fin de l'année, le Royal 22^e échangea sa position sur le Crochet avec le Patricia, ce dernier laissant une de ses compagnies sous le commandement du RCR.

Les patrouilles continuaient, mais sans grand enthousiasme. La brigade concentra ses efforts sur le renforcement de ses défenses, particulièrement sur le Crochet où les Britanniques en premier, et maintenant les Canadiens, rivalisaient d'ardeur avec les Chinois pour manier la pelle et la pioche. Dès le retour de la brigade sur le front, les sapeurs du 23^e Escadron de campagne avaient entrepris de continuer toute une série de tunnels qu'avaient commencé à creuser leurs prédécesseurs britanniques. Peu après, tout l'escadron vint les rejoindre accompagné de travailleurs sud-coréens. En janvier 1953, ils avaient dégagé de leurs tunnels 20 000 m³ de terre⁴², une

bagatelle en regard des performances des Chinois. Entre-temps, l'artillerie, aidée des sapeurs et des Coréens, renforçait ses postes de commandement, ses fortins, enfonçait et prolongeait ses tranchées. Les artilleurs du 1 RCHA avaient coiffé leur poste d'observation d'un toit conçu pour être à l'épreuve des plus gros calibres de l'artillerie. D'une épaisseur approchant les trois mètres, il était formé de multiples couches de pierres concassées et de sacs de sable disposés alternativement sur des cornières. Le poste d'observation était si profondément enfoui que le toit affleurait le sol⁴³. Ainsi, les observateurs seraient à l'abri s'ils devaient demander à leur propre artillerie d'ouvrir le feu sur leur position. Bien que les fantassins n'aient jamais rivalisé avec les artilleurs en matière de travaux d'excavation, les efforts qu'ils firent dans ce domaine (et la diminution du nombre de patrouilles) leur permirent d'accroître leur sécurité. Pour les mois de décembre 1952 et de janvier 1953, le total des pertes canadiennes s'éleva à 57 (12 tués et 45 blessés), alors qu'il fut de 131 pour mai et juin 1952, et de 232 pour septembre et octobre de la même année⁴⁴.

Le 31 janvier 1953, pour la première fois depuis sa formation 18 mois auparavant, presque toutes les troupes de la Division du Commonwealth étaient en réserve. Seule son artillerie demeurait sur le front pour appuyer la 2^e Division américaine qui assurait la relève. Cette dernière comptait dans ses rangs plusieurs unités non américaines, ce qui lui valait parfois le titre de 2^e Division de l'ONU, 1 Comwel étant la 1^{re}.



Les unités canadiennes employaient de jeunes Coréens pour des travaux de toutes sortes, En retour, ils étaient nourris et habillés. (MUSÉE DU PPCLI)



Edward Zuber, 1932-
L'aube, golfe de Corée
CWM-90025

CHAPITRE VIII

Les îles et des trains

LA MARINE ROYALE CANADIENNE a consacré davantage de ses ressources à la guerre de Corée que les deux autres armes. En tout, 8 des 11 destroyers canadiens ont servi dans ce conflit, du début des hostilités jusqu'à l'armistice de juillet 1953. Le nombre d'affectations s'établit ainsi : trois pour l'*Athabaskan*, deux pour le *Cayuga*, le *Huron*, l'*Iroquois*, le *Nootka* et le *Sioux*, et une pour le *Crusader* et le *Haida*¹. Ces déploiements, auxquels 3 621 marins ont participé, la plupart plus d'une fois, furent une lourde charge pour la marine.

Afin de maintenir la présence des trois destroyers en Extrême-Orient, la MRC avait dû miser sur cinq navires : trois seraient déployés en permanence dans les eaux coréennes et deux autres serviraient de relève. Le lecteur se rappellera qu'en juillet 1953 le Commandement du Pacifique avait dû « emprunter » des hommes pour d'autres tâches afin que les trois bâtiments du premier déploiement disposent de leur équipage du temps de guerre. Cette politique, qui consistait à déshabiller Pierre pour habiller Paul et à garantir une dotation de combat aux navires destinés à la Corée, s'est poursuivie tout au long du conflit, mettant ainsi la marine à rude épreuve. En février 1952, le directeur des projets et des opérations de la marine lançait un avertissement : « *La formation du personnel a été sérieusement perturbée [...] Le renforcement annoncé des unités de la MRC, en vue de nous permettre de*

*répondre à nos obligations envers l'OTAN, est sérieusement compromis et, à moins que nous ne parvenions à trouver des effectifs supplémentaires [...] nous ne pourrions pas disposer d'un nombre suffisant d'hommes qualifiés pour doter les bâtiments, nouveaux ou modernisés, qui vont être mis en service*². » Par ailleurs, la nécessité d'assurer une rotation permanente des unités en Corée a occasionné 11 mois de retard dans le programme de transformation des bâtiments en destroyers d'escorte anti-sous-marin. À un moment donné, la MRC a même été obligée de demander à la Royal Navy de lui fournir un bâtiment de garde pour accompagner le porte-avions *Magnificent* en route vers l'Europe³. Bref, la Corée risquait de mettre la marine militaire en faillite !

Malgré cela, le haut commandement ne fléchira pas dans sa détermination de maintenir les engagements du Canada; personne, d'ailleurs, ne s'attendait à ce qu'il en soit autrement. Le contre-amiral Harry DeWolf, vice-chef de l'état-major de la marine pendant presque toute la durée de la guerre de Corée, se remémore toute cette période en ces termes : « *La marine avait jugé plus important d'envoyer des destroyers en Corée que d'assurer une présence [effective] sur place*⁴. » La raison en était fort simple. Comme l'a avancé un analyste de la marine, la Corée a permis à la MRC d'améliorer son « profil politique »⁵. La MRC était parvenue à démontrer qu'elle aurait

un rôle à jouer dans la période d'après-guerre, rôle qui serait susceptible de conférer un prestige international au Canada. Les risques étaient relativement faibles — ce qui est toujours intéressant pour les politiques — et la présence continue des trois bâtiments dans les eaux coréennes avait prouvé, tant sur la scène nationale que sur la scène internationale, que le Canada apportait un appui indéfectible à l'ONU. De plus, le Canada gagnait ainsi une influence à la proverbiale table des négociations et, selon Denis Stairs, la Corée allait lui donner le moyen de restreindre quelque peu celle des États-Unis⁶. Bref, la guerre de Corée ne présentait pas de véritables inconvénients du point de vue politique et, malgré les bouleversements internes qu'elle occasionnait, le haut commandement de la marine était disposé à payer le prix voulu et donc à confirmer l'engagement de trois bâtiments jusqu'au lendemain de l'armistice.

À la fin du chapitre 2, nous nous étions arrêtés à la guerre navale telle qu'elle se déroulait en décembre 1950, quand les Chinois contraignirent les forces territoriales de l'ONU à quitter Yalu. Comme nous l'avons vu dans les chapitres suivants, le front s'est finalement stabilisé aux alentours du 38^e parallèle, transformant en une campagne quasiment statique ce que d'aucuns avaient jusque-là caractérisé de progressions et de retraites impressionnantes. Pour les marins, cependant, peu de choses allaient changer. Leur mission principale demeurerait le blocus côtier, leur mission secondaire (toujours aussi peu populaire) étant de faire écran aux porte-avions du Corpen Club. Sur la côte ouest, les opérations étaient concentrées sur la défense de ce qu'on appelait désormais les îles « amies ». Sur la côte est, la marine se consacrait à des missions d'interdiction du transport ferroviaire, autrement dit à la destruction de trains. Plutôt que de nous livrer ici à une description fastidieuse des opérations confiées à chaque bâtiment, nous allons, dans ce chapitre, nous intéresser aux rôles qu'ont joué le *Cayuga* dans la campagne des îles et le *Crusader* dans la destruction des trains, car ils sont les plus représentatifs et les plus typiques de cette période.

Le *Cayuga* arriva au Japon pour sa seconde affectation en Corée le 17 juillet 1951. Bien des choses avaient changé à bord, quatre mois s'étant écoulés depuis qu'il avait quitté les mêmes eaux. Le commandant James Plomer, qui avait remplacé Brock à la barre (et en qualité de CANCOM-DESFE, soit de commandant de la flottille), était un autre ancien de la bataille de l'Atlantique. Cependant, comme il était d'un grade inférieur à celui de Brock, il lui arriva beaucoup plus rarement d'être officier supérieur des formations maritimes de l'ONU. Son équipage était composé de nouveaux membres pour près des trois quarts et, selon Plomer, une grande partie des changements de personnel « était le résultat des tentatives désespérées destinées à porter

*l'équipage à son effectif nominal avant de prendre la mer*⁷ ». Deux officiers seulement, et moins de 10 % des officiers mariniens avaient déjà pris part aux opérations en Corée.

Avant de quitter le Canada, le *Cayuga* avait été équipé d'un nouveau dispositif qui allait jouer un rôle déterminant dans ses exploits lors de la deuxième affectation. Le lecteur se souviendra comment (voir le chapitre 2) l'*Athabaskan* avait su mettre à profit son système de veille de surface à haute définition (HDWS) lors de l'évacuation de Chinnamp'o. Par la suite, les bâtiments furent munis d'une variante Sperry du HDWS encore plus performante⁸. Aucun autre bâtiment de l'ONU n'était équipé d'un radar aussi précis et le Sperry devint tellement précieux aux yeux des commandants de la force d'intervention que les destroyers canadiens étaient souvent choisis pour certaines opérations en eaux peu profondes, parce qu'ils en étaient équipés. Cela, ajouté au fait qu'ils réussissaient habituellement à mener à bien leur mission, les avait transformés en vedettes incontestées des opérations le long de la côte ouest.

Pour sa première mission, le *Cayuga* fut affecté au Corpen Club dans la mer Jaune, en protection des porte-avions USS *Sicily* et HMS *Glory*, pour une série d'attaques aériennes en Corée du Nord. À l'instar de l'offensive limitée du général Ridgway, celles-ci étaient destinées à persuader « gentiment » l'ennemi qu'il fallait prendre au sérieux les discussions de cessez-le-feu. Le travail d'escorte des porte-avions allait occuper près de la moitié du temps du *Cayuga* lors de sa deuxième affectation mais, comme Plomer allait l'expliquer, les destroyers canadiens allaient passer moins de temps à effectuer ces missions frustrantes que les destroyers des autres marines de l'ONU « parce qu'ils avaient la chance de disposer du radar HDWS, qui était d'une valeur inestimable pour les patrouilles le long des côtes⁹ ». C'est ainsi que le *Cayuga* se retrouva engagé dans la campagne des îles, dont l'origine et l'importance sont parfaitement traduites dans l'exposé de situation donné au secrétaire américain à la Marine, lors de sa visite en Corée en mars 1952 :

Après que nos troupes durent évacuer Yalu, une poignée d'îles au large des côtes coréennes sont devenues nos bases, à partir desquelles des équipes de renseignement ont pu travailler et des opérations de guérilla ont pu être menées derrière les lignes ennemies. C'est aussi sur ces îles que la Fifth Air Force a bâti des stations Shoran [Système de navigation à courte portée] et des stations radio pour guider et diriger les [bombardiers] B-29 ainsi que les chasseurs.

[...] [Par la suite] la Far East Air Force a accordé une importance considérable à ces îles, pour ses opérations — parce que, outre les stations Shoran, les missions d'interception des chasseurs dans l'allée des *MiG* [dont nous parlerons dans le chapitre suivant] dépendaient du réseau radio et radar de ces

îles étant donné qu'il était essentiel, pour la conduite de la guerre aérienne, de conserver ces îles où se trouvait l'équipement de l'armée de l'air¹⁰.

Le 9 août, le *Cayuga* s'enfonça dans les eaux baignant les îles de Ch'o-do et de Sok-to, qui s'étendaient vers le large de Chinnamp'o et au sud de l'embouchure du Taedong. Les deux îles étaient distantes de 8 milles marins [14,8 km], l'extrémité sud de Sok-to n'étant qu'à un mille et demi des terres en un point appelé Pip'a Got où la côte fait saillie entre les deux îles. Au nord-est, une petite péninsule, baptisée Am Gak, pénètre dans l'estuaire en un endroit situé à quatre milles au sud de Sok-to. Là, de nombreux îlots baignaient dans des eaux peu profondes où abondaient les vasières, tandis que la terre voisine était émaillée de pièces d'artillerie. À l'occasion d'une visite d'inspection, en mai 1952, le commandeur J. C. Hibbard (MRC), un vétéran sur destroyer, devait déclarer : « *Je suis subjugué par l'étroitesse des eaux dans lesquelles nos Tribals doivent évoluer. Les équipages ont toujours présent à l'esprit le fait que, s'ils s'échouaient, ils seraient pris sous le tir des batteries ennemies dont certaines pourraient les arroser à bout portant* ¹¹. »

Après avoir bombardé une petite concentration de troupes, un nid de mitrailleuses et deux postes d'observation sur Pip'a Got, le *Cayuga* jeta l'ancre au large de Sok-to pour accueillir à son bord le sergent Hubert Frost qui commandait le premier groupement de guérilla amphibie stationné dans l'île.

Il était venu pour fournir des renseignements sur des cibles situées sur Am Gak; le soir même, le destroyer tira quelque 200 obus de 4 pouces sur une casemate d'artillerie, un emplacement de pièces et une ancienne usine d'extraction qui, pensait-on, servait à la construction des fortifications en béton. Le *Cayuga* s'éloigna ensuite pour aller s'abriter derrière Ch'o-do pour la nuit.

Peu après avoir jeté l'ancre :

[...] cinq jonques vinrent s'aligner sur notre côté, avec à leur bord quelque 90 guérilleros sud-coréens qui se préparaient à lancer une attaque contre des installations à terre, au voisinage de P'ungchon. Ils avaient besoin d'informations se trouvant sur les cartes; nous les leur avons communiquées et leur avons remis une petite carte. Le chef semblait très énergique et entreprenant.

*À 07 h 00, le lendemain matin, nous entendîmes quelques explosions et vîmes de la fumée s'échapper de là où se trouvaient les combattants. À 08 h 10, des tirs intenses de fusées et de mitrailleuses se firent entendre du côté de la plage, dans le même secteur. À 08 h 30, un canot de pêche à moteur, transportant des guérilleros de Chodo, vint accoster le *Cayuga*. D'après l'officier qui se présenta à bord et qui y demeura durant toute l'opération, à cause du manque de vent, son groupe d'assaut était bloqué sur la plage*

*et ne pouvait se replier à bord des jonques. Le *Cayuga* se rapprocha à quelque 2 500 verges [2286 m] de la plage et les tirs cessèrent. Les jonques purent se dégager [...] l'une d'elles halant une vache « libérée » encore vivante. Celle-ci ne semblait pas apprécier sa nouvelle liberté politique* ¹².

Le *Cayuga* continua de bombarder P'ungch'on et dut même ouvrir le feu sur un groupe de soldats ennemis avant de mettre le cap sur le large. Cet après-midi-là, se fondant sur les renseignements du sergent Frost, le destroyer entreprit de suivre deux dragueurs de mines de la République de Corée dans un chenal situé au sud de Sok-to où il mit l'ancre avant d'ouvrir le feu sur des positions d'artillerie, sur des baraquements et sur un carrefour. Le bâtiment essuya une certaine réplique, mais les armes étaient hors de portée. Avant de mettre cap au large, Plomer établit le contact avec Frost qui « *était ravi du travail accompli, même si Sokuto [Sok-to] était maintenant bombardée [par l'ennemi] pour la première fois* ¹³ ».

Plomer avait jugé inquiétante l'activité ennemie à terre : « *Il ne fait aucun doute que l'ennemi est en train de renforcer considérablement ses positions et qu'il a l'intention de reprendre Sokuto ou du moins d'en interdire l'accès aux forces alliées, et de faire la même chose avec Chodo. Le bombardement par les forces navales permettrait d'améliorer la situation* ¹⁴. » Tout le monde ne partageait pas ce point de vue. Une complète mésentente régnait entre les officiers supérieurs des forces navales de l'ONU quant à la nature des opérations à mener sur la côte ouest et au degré d'agressivité que devaient afficher les forces pendant les négociations de paix. Les officiers de la Royal Navy ne partageaient pas la conviction de Plomer quant au maintien d'un bombardement rigoureux; l'officier canadien se rendit compte que le nouveau mot d'ordre était plutôt de mettre la « pédale douce » :

*Nous avons eu, pour la première fois, l'impression qu'il fallait mettre la « pédale douce » après avoir appuyé avec succès le raid de la guérilla contre l'ennemi à terre [le 8 septembre 1951] (nos alliés n'ayant subi aucune perte et l'ennemi ayant déploré quelque 70 tués). De retour au port, j'ai été accueilli par une grande désapprobation. Aucun signe d'encouragement et aucun message de bienvenue. Il se trouve que l'officier général commandant en second [le contre-amiral A. K. Scott-Moncrieff] devait venir déjeuner à bord du *Cayuga* le lendemain matin. Il me déclara devant mes officiers, après avoir raconté ses querelles l'opposant à ses beaux-parents et à des créanciers, et après avoir jeté un froid sur la réunion : « Nous ne voulons pas fâcher ces gens-là. » Cependant, aucun ordre ni aucune consigne écrite n'a jamais porté sur la politique définitive à adopter dans ce genre d'opération* ¹⁵.

En revanche, Plomer trouva que le contre-amiral G. C. Dyer, de la USN, qui commandait la Force opéra-



Un bâtiment de la marine de la République de Corée accoste le *Cayuga*. Ce genre de bateau était caractéristique des embarcations misérables qui sillonnaient les eaux côtières de la Corée.
(DND CA-61)



Le *Crusader* est en cale sèche à Sasebo en novembre 1952 pour faire réparer le dôme de son sonar. Les équipages des destroyers onusiens dessinaient sur les murs des bassins leurs tableaux de chasse et il était naturel pour le *Crusader* de faire connaître ses prouesses de destructeur de trains. (DND CU-1092 et CU-1095)



Faire la liaison avec les forces à terre était une caractéristique courante d'une campagne dans les îles.
Ici le capitaine de frégate J. Plomer (au centre), le capitaine de corvette P. G. Chance (à gauche)
et le lieutenant J. G. Waters du *Cayuga* discutent avec des Américains et du personnel sud-coréen.
(DND O-2248)



Un équipage heureux est un équipage efficace. Le succès complet du *Crusader* en Corée vint certainement de sa grande
efficacité et ces photos de tir à la corde et du cuisinier s'amusant à faire feu en démontrent l'excellent moral.
(DND CU-10 et CU-1141)

tionnelle 95 (la TF 95), était beaucoup plus pessimiste quant aux résultats possibles des pourparlers de paix. Comme il le dit lui-même cela l'incitait à « *constamment maintenir une politique agressive du temps de guerre*¹⁶ ».

Ces différences d'opinion entre les principaux alliés de la MRC allaient continuer de s'aggraver, comme on a pu le constater à l'occasion de la visite du commodore Hibbard en mai 1952.

*L'amiral Scott-Moncrieff est d'avis que nos opérations [sur la côte ouest] sont un gaspillage d'énergie et qu'elles coûtent très cher à l'économie britannique. Il se préoccupe beaucoup des risques que nous faisons courir à nos bâtiments, du point de vue de la navigation maritime, d'autant qu'ils ne sont pas justifiés à ses yeux. L'amiral Dyer, quant à lui, estime que nous n'utilisons pas notre puissance maritime à sa pleine capacité. Il croit que nous devons rapprocher le blocus des côtes [...]*¹⁷.

De tels désaccords sur la conduite à tenir ne sont pas rares dans les guerres de coalition mais, dans ce cas, les reproches insidieux finirent par tourner au vinaigre et Plomer ne put que désapprouver les critiques constantes que certains officiers d'état-major britanniques adressaient à leurs alliés américains, parfois même tout à fait ouvertement. La solution, pensait-il, était de créer un état-major intégré des forces maritimes de l'ONU, sur le théâtre des opérations¹⁸. Cela ne se réalisa pas, mais les actions des commandants des bâtiments canadiens en Corée montrent qu'ils étaient d'accord avec la stratégie de Dyer, qu'ils s'estimaient en guerre et qu'ils voulaient maintenir la pression sur l'ennemi.

La situation dans les îles demeura à peu près la même durant l'automne 1951, le *Cayuga* conservant sa position agressive. Cependant, le 29 octobre, le bâtiment allait se faire rudement malmené. Plomer avait demandé à son navigateur, le lieutenant-commander Peter Chance, de diriger la manœuvre pour lui permettre de suivre de plus près la situation tactique. Ce jour-là, le *Cayuga* serra la côte et jeta l'ancre pour se préparer à bombarder des positions d'artillerie qu'on venait de lui signaler sur la péninsule d'Am Gak. Chance se rappelle les événements :

Nous avions ce qu'on appelait le Club photo et jumelles du Cayuga. Les graisseurs, cuisiniers et matelots en tous genres étaient sur le pont en train d'admirer le paysage et d'avoir du bon temps quand, soudain, notre sang ne fit qu'un tour au son d'une série de tac! tac! suivis d'un sifflement. On nous arrosait à coup d'armes mobiles, mais ces gens-là étaient très loin, à environ 18 000 verges.

[...] C'en était trop et je m'exclamai : « Excusez-moi, monsieur, mais il est temps de lever l'ancre dare-dare. » Rompez les amarres! Ce qui fut fait au sens littéral du terme et, une fois le câble coupé, je me mis à improviser une technique. Pour diriger la

manœuvre, j'ai désigné mon bras gauche comme représentant le côté bâbord et le droit le côté tribord. Ainsi, même quand je faisais face à la poupe, il n'y avait pas de confusion possible sur la direction à prendre. Cela étant, j'ai pu diriger la manœuvre en « machine arrière toute¹⁹. »

On peut imaginer la difficulté que présente le fait de donner des ordres au barreur pour maintenir le cap tout en progressant en « arrière toute » à 16 nœuds — surtout sous le feu de l'ennemi — mais Chance y parvint. Cependant, ce n'est que 19 minutes plus tard, après avoir été la cible d'une centaine d'obus tirés en rafales, que le destroyer put véritablement se dégager — en marche arrière — en contournant l'île de Sok-to et en levant son blocus. Les seuls dégâts furent l'ancre restée au fond, une longueur de câble et un canot à moteur resté accroché en remorque pendant l'opération de dégagement.

C'est durant la même période que s'est produit l'un des incidents les plus embarrassants de l'histoire maritime canadienne. Le médecin et officier responsable du moral à bord du *Cayuga*, le lieutenant Joseph Cyr, était très populaire auprès de l'équipage (dont le bien-être le préoccupait vraiment) et était très compétent dans ses fonctions médicales. D'ailleurs, quand les guérilleros sud-coréens demandèrent une assistance médicale à l'occasion de leur campagne sur l'île, Cyr « exécuta plusieurs opérations sur une période de deux mois, allant de l'amputation d'un pied gangrené à l'extraction de balles au bras ou à d'autres parties du corps. Il était si rapide et efficace qu'il ne serait venu à personne l'idée de douter de ses talents de chirurgien²⁰ ». Et pourtant... Cyr était *Le Grand imposteur*, pour reprendre le titre du film qu'Hollywood allait tourner plus tard sur sa vie. Il s'appelait de son vrai nom Ferdinand Waldo Demara, était américain et, pendant toute sa vie adulte, il s'était fait passer pour quelqu'un d'autre, occupant divers emplois spécialisés pour lesquels il n'avait jamais été qualifié. Comme la Marine américaine était à court de médecins qualifiés pendant la guerre de Corée, Demara fut accueilli à bras ouverts au bureau de recrutement où il s'était présenté. Ses titres de compétence, qu'il avait volés au véritable Joseph Cyr, médecin au Nouveau-Brunswick, semblaient authentiques et l'on accéléra son recrutement, ce qui l'amena à se retrouver à bord du *Cayuga* quelques jours avant que celui-ci ne lève l'ancre pour la Corée.

Demara aurait très bien pu atteindre sans encombre le terme de son engagement, si le véritable docteur Joseph Cyr, apprenant « ses » exploits dans un journal local, n'avait contacté les autorités. Le pot aux roses ayant été découvert, le 23 octobre, un message ordonnait à Plomer de relever le médecin de ses fonctions. Sous le choc, Demara prit une surdose de médicaments « pour obtenir un effet sédatif ou pour se suicider », devait écrire Plomer, mais l'officier marinier Robert Hotchin, affecté à l'in-

firmerie, parvint à lui porter secours. Le 26 octobre, le faux médecin était transféré à bord d'un navire britannique pour être rapatrié au Japon²¹. La marine ne tenait certes pas à se couvrir davantage de ridicule en le traduisant en cour martiale. Elle décida donc de le confier discrètement aux autorités américaines qui, elles, le remirent en liberté. Cette affaire bizarre allait connaître un dénouement heureux quand Demara participa à la réunion de l'équipage du *Cayuga* en 1979. « Il fut accueilli chaleureusement par tous ceux qui l'avaient connu comme ami ou comme camarade à bord, 20 ans plus tôt », peut-on lire sous la plume de l'historien Edward Meyers. « L'accueil qui lui fut réservé montre bien que Demara ne s'était pas fait d'ennemis à bord du *Cayuga*. Aux dires de tous, il s'est bien amusé durant la réception²². »

Le commander Plomer n'avait eu de cesse de répéter que l'ennemi risquait de vouloir reprendre les îles amies. Le 29 novembre 1952, c'est ce que firent les Chinois en s'emparant de Taewha-do, l'île la plus éloignée du chapelet situé au nord du golfe de Yalu. Le secteur était souvent patrouillé par le *Cayuga* et l'*Athabaskan* qui, grâce à leur système HDWS, parvenaient généralement à déjouer les mouvements des petits bâtiments ennemis. Cette fois-ci, cependant, c'est le destroyer britannique *Cockade* qui était chargé de cette zone et, n'étant pas muni de radar à haute définition à bord, il ne parvint que trop tard à repérer l'invasion par une flottille de jonques et de canots pneumatiques.

La perte de Taewha-do fit retentir la sonnette d'alarme dans les antichambres du pouvoir, au point que la défense des autres îles devint dès lors la grande priorité de la marine sur la côte ouest. Le contre-amiral Scott-Moncrieff ordonna qu'un destroyer canadien effectue autant que possible les patrouilles dans le secteur Ch'o-do/Sok-to²³. Ce faisant, le *Cayuga*, l'*Athabaskan* et le *Sioux* furent fort occupés durant le mois de décembre, maintenant une veille anti-invasion de nuit en illuminant les axes d'invasion grâce à des fusées éclairantes, en bombardant les positions ennemies et en détachant des équipes d'abordage à bord des bâtiments sud-coréens. Malheureusement, l'ennemi parvint à s'emparer de deux îlots au sud de Sok-to et, à la fin décembre, à repousser une contre-attaque lancée par les guérilleros sud-coréens qui manœuvraient avec l'appui du *Cayuga*²⁴. L'ennemi ne parvint jamais à s'emparer de Ch'o-do ni de Sok-to, ce qui n'empêcha pas que ces îles, comme toutes celles situées au nord du 38^e parallèle, passent sous contrôle nord-coréen après l'armistice.

Pour les destroyers canadiens qui participaient à la campagne des îles, les opérations de l'automne 1951 allaient correspondre à un pic d'activité. À cause de l'importance accrue que les Alliés accordaient désormais à la défense des autres îles et de l'immobilité qui régnait à

terre, il n'y avait plus rien de très folichon, même si l'on redoutait une autre attaque amphibie par le flanc, à la manière de l'opération Incheon. Le commandant en chef des forces navales du Commonwealth de juillet 1952 à avril 1953 devait écrire à ce sujet : « *Le grand nombre de soldats que l'ennemi a déployés dans un rôle purement défensif au cours de l'année dernière montre bien que la menace est réelle. Sur la côte ouest seulement, ces forces ont été doublées pour passer de 40 000 à environ 80 000 hommes; si l'ennemi n'avait pas l'intention d'attaquer, il les aurait employées sur le front ou en réserve immédiate*²⁵. »

Deux exploits sont dignes de mention. Tout d'abord, sur la recommandation du commander Plomer, le lieutenant-commander Donald Saxon, MRC, fut nommé agent de liaison de la marine entre le commandement de l'ONU et les guérilleros sud-coréens se trouvant sur les îles amies, et il accomplit cette tâche avec une telle compétence qu'il reçut la Croix du Service distingué²⁶. Puis, dans la nuit du 22 septembre 1952, dans ce que l'histoire officielle de la USN appelle un « honneur insigne », le NCSM *Nootka* captura un mouilleur de mines nord-coréen au large de Ch'o-do. Ce fut d'ailleurs l'un des rares bâtiments ennemis capturés en mer durant ce conflit²⁷.

La supériorité aérienne de l'ONU contraignait les Chinois et les Nord-Coréens à acheminer le gros de leur ravitaillement de nuit et par rail, ce dernier étant, pour eux, le moyen de transport le plus efficace. Cependant, en certains points le long de la côte est, les lignes de chemin de fer étaient à portée de tir des destroyers, qui pouvaient s'approcher des côtes car les eaux étaient profondes de ce côté de la péninsule. Le 1^{er} juillet 1952, après que le destroyer américain USS *Orleck* eut détruit deux trains en 12 jours, un officier des opérations faisant partie de la CTF-95 mit sur pied le « Trainbusters Club » (Club des destructeurs de train) pour stimuler le moral des troupes. Quand le concours prit fin, à l'armistice, 28 trains avaient été détruits par 18 destroyers de la Marine américaine, le NCSM *Crusader* devenant le champion incontesté du club avec quatre « victoires »²⁸.

À son arrivée sur le théâtre des opérations en juin 1952, le *Crusader* avait passé trois mois sur la côte ouest, que ce soit au côté du Corpen Club ou dans le cadre des activités habituelles de blocus au large des îles amies²⁹. En octobre, il recevait sa première affectation sur la côte est, qui fut précédée par la plus grande catastrophe de la MRC durant cette guerre, un événement qui provoqua un grand émoi parmi les équipages des destroyers³⁰. Le matin du 2 octobre, le NCSM *Iroquois* et l'USS *Marsh*, qui se trouvaient à proximité de la côte, bombardaient la ligne de chemin de fer sur la côte est, au sud de Songjin. Soudain, un obus tiré par une batterie ennemie vint s'abattre sur le côté tribord du bâtiment canadien, à hauteur du canon B. Lors de cette unique bataille où la



Le champion des destructions de trains. Le *Crusader* quitte la côte de Corée. (DND CU-908)



Une photo de PACKAGE 2, prise par le service de renseignements de la marine américaine, montre clairement les dommages infligés par les tirs du *Crusader* le 23 octobre 1952. (DND E-22363)



En tout, huit destroyers canadiens servirent en Corée. Ci-dessus, le *Nootka* pilonne un pont de chemin de fer à Songin en mai 1951 (DND NK-667). Ci-dessous, le *Huron* revient à Halifax le 17 mars 1954, après 11 mois d'absence dont 8 passés dans les eaux coréennes sous le drapeau de l'ONU. (DND PIX-4100)

MRC enregistra des pertes en Corée, le lieutenant-commander John L. Quinn et le matelot de deuxième classe Elburne A. Baikie furent tués sur le coup, tandis que le matelot de deuxième classe Wallis M. Burden succomba à ses blessures la même nuit et que 10 autres marins furent blessés³¹.

Onze jours plus tard, le *Crusader* se joignait aux quatre destroyers de la USN composant le TE 95.22, soit l'élément Songjin de la force affectée au blocus de la côte est. Le groupement demeura au nord de la ligne de cessez-le-feu. Il est évident que le destroyer canadien, seul élément non américain dans cette mission, permettait ainsi à celle-ci d'être véritablement onusienne. La mission était en tous points semblable à celle menée sur l'autre côte, sans être pour autant aussi dangereuse. Le commandant du *Crusader*, le lieutenant-commander John Bovey, devait ainsi noter avec soulagement : « *Après avoir connu la côte ouest coréenne, relativement traîtresse, nous sommes ravis de pouvoir naviguer aussi près de la terre tout en demeurant dans des eaux profondes*³². »

De jour, les destroyers effectuaient des patrouilles au NORD, du Yang-do au Ch'ongjin, ou ils se mettaient en PROTECTION entre Yang-do et Cha'ho. De nuit, ils jetaient l'ancre au large d'une des cinq cibles communes appelées « PACKAGES » (un *package* était une ligne côtière qui pouvait servir de cible à la marine tout aussi bien qu'à l'aviation). Chaque PACKAGE était repéré par des bouées à réflecteur pour radar qui contribuaient à la précision de la navigation et du tir. La destruction de ces cibles — dont trois sur cinq étaient des ponts — devait permettre de perturber l'acheminement du ravitaillement ennemi en provenance de l'URSS³³.

Ce genre de mission comportait deux volets : d'abord, tirer sur les trains qui essayaient de passer malgré tout, parce que les Nord-Coréens étaient devenus spécialistes de la réparation des lignes ferroviaires endommagées; deuxièmement, effectuer des tirs de harcèlement pour contrer les tentatives de réfection des voies³⁴. Le 13 octobre, le *Crusader* prenait position à 2 750 m du PACKAGE 4, section de tronçon de voie ferrée passant au pied de la montagne, que des équipes s'affairaient à entretenir ou à réparer. Aucun train n'était en vue, mais Bovey devait indiquer : « *La cible était constamment illuminée et nous ouvrons rapidement le feu sur toute lumière ou mouvement*³⁵. » Trois nuits plus tard, il reprenait position dans le même secteur avec la même intention, mais en appliquant une approche légèrement différente :

Comme nous l'avions fait précédemment, nous avons pris position à quelque 3 000 yards [2 750 m] du remblai de chemin de fer en maintenant le stationnaire aux moteurs. La manœuvre était facilitée par l'absence quasi totale d'effet de marée. Le canot fut envoyé à terre à 22 h 10 pour observer, écouter et rendre compte mais, la mission n'ayant rien donné, l'embarcation fut rappelée et hissée à bord. D'autres

*bâtiments ont employé la même méthode pour détecter les trains, mais, comme le *Crusader* allait le prouver plus tard, il était inutile d'envoyer une embarcation à terre pour faire rapport*³⁶.

Malgré la présence des destroyers à proximité de la côte, l'ennemi responsable des PACKAGES se livrait habituellement à un jeu habile du chat et de la souris, les cheminots, qui travaillaient de nuit, étant devenus experts pour masquer leurs mouvements et cacher leurs trains dans les nombreux tunnels. À l'occasion, les locomotives s'engageaient à toute vapeur sur la voie, espérant passer au travers des mailles du filet³⁷. C'est précisément ce qui arriva au *Crusader* dans la soirée du 23 octobre, pendant qu'il était stationné au large du PACKAGE 2, section de voie de 200 m qui s'étirait entre deux tunnels. L'équipage repéra un train, mais l'armement principal était contrôlé localement — autrement dit, l'acquisition de tir et le pointage des canons se faisaient séparément à chaque tourelle — et, bien que les tourelles B et X aient toutes deux fait feu, les équipes de pièce ne parvinrent pas à toucher la cible. Fort de cette expérience, Bovey décida que, la nuit, les équipes des quatre tourelles et l'officier d'artillerie navale resteraient enfermés lors des opérations de harcèlement des PACKAGE. Ce faisant, l'équipement optique supérieur dont disposait le directeur de tir lui permettrait d'effectuer un tir beaucoup plus précis sur la cible. Cette procédure, qui aurait sans doute dû être appliquée dès le début, donna des résultats dans le cas du PACKAGE 2, le 23 octobre.

*Le sous-lieutenant F. J. Copas, MRC, officier d'artillerie navale, et son équipe ont signalé un train à 01 h 24. Ils ont ouvert le feu. Le directeur de tir est convaincu d'avoir vu des obus atteindre les deux derniers wagons qui ont déraillé. Aucun officier et aucun homme à bord n'ayant aperçu le train, nous avons un peu douter de ce constat, malgré les affirmations répétées du sous-lieutenant Copas qui déclarait avoir vu le train et l'avoir touché. Son récit a été confirmé plus tard quand un avion a découvert les deux wagons en question sur le côté de la voie. Il n'y avait aucune autre trace du train*³⁸.

Le lendemain soir, tandis qu'il était de nouveau au large de PACKAGE 2, Bovey ordonna au directeur de tir et aux serveurs des canons de pointer en direction du tunnel nord : « *il serait beaucoup plus intéressant de détruire un train faisant route vers le sud que dans le sens opposé, car il serait probablement chargé de nourriture, de munitions, d'équipement et même de troupes en route vers le front, tandis qu'un train remontant vers le nord ne contiendrait presque rien* ». À 20 h 20, le personnel de la passerelle et le directeur observèrent une petite fumée blanche qui se dégageait du tunnel.

Cette fois-ci, il n'y avait pas de doute et, nous fondant sur les données de distance établies par le radar Sperry qui s'était avéré nettement supérieur au [type] 275 pour ce genre d'opération, nous ouvrimus le feu. Le train, touché par la première salve qui détruisit une section du remblai, dut s'arrêter.

Nous aperçûmes la locomotive disparaître dans le tunnel sud. Nous suspendîmes le tir jusqu'à ce qu'elle réapparaisse au sud de Package deux, pour recommencer à tirer tout de suite après. Nous pensions cependant qu'elle avait réussi à s'échapper. En revanche, le reste du train était resté sur place. En illuminant la zone à l'aide de fusées éclairantes, nous pûmes l'arroser d'obus de 4,5 [pouces] qui déclenchèrent des incendies et des explosions. Le navire s'approcha alors à 1 800 verges [1 650 m] de la côte, à 20 h 35, pour donner la possibilité aux serveurs des pièces de 40 mm de se ruer à la curée et de se concentrer sur le nid de batteries. L'[USS] DeHAVEN, qui était en patrouille de protection, fut appelé à la rescousse; il arriva sur place à 21 h 30, serrant davantage la côte que le CRUSADER et utilisant ses pièces de 40 mm et de 5 pouces.

Au levé du jour, nous pouvions voir très clairement la carcasse du train affalée le long de la tranchée. Les rails avaient glissé sur le côté sud du remblai et les 13 wagons semblaient être réduits à l'état de simples plates-formes³⁹.

Le lendemain matin, des Corsair et des Skyraider de la TF 77, venus pour terminer le travail, aperçurent la locomotive couchée sur le flanc, à l'autre extrémité du remblai. Le Crusader et le DeHaven avaient donc détruit le train complet⁴⁰.

Après avoir passé les mois de novembre et de décembre en mer Jaune, le Crusader rentra sur la côte est à la fin janvier. Cette fois-ci, sa patrouille de deux semaines se déroula quasiment sans problème et la seule cible sur laquelle elle dut ouvrir le feu fut un camion : « *Il fut fauché par un obus de 4,5 po, ce qui a provoqué consternation et confusion dans les rangs de l'ennemi qui a détalé sans demander son reste après avoir sauté de l'arrière du camion et essuyé quelques rafales tirées par un avion⁴¹.* » Ce genre de « tir au pigeon » n'allait certes pas influencer le cours des événements, mais c'était toujours bon pour le moral. Constatant l'utilité des tirs de harcèlement sur PACKAGE 2, Bovey « *décida de donner la possibilité au personnel autre que les serveurs de pièce, notamment ceux qui travaillaient aux approvisionnements, dans la salle des machines ou ailleurs, la possibilité de tirer quelques coups sur l'ennemi, la meilleure équipe devant recevoir une caisse de bière. Cela a permis aux gens de s'amuser un peu et a donné d'excellents résultats⁴².* »

Le Crusader revint sur la côte est pour y effectuer sa dernière mission, qui fut aussi la plus réussie, en avril

1953. Après avoir passé quatre jours en patrouille du NORD, pour appuyer les débarquements amphibies sud-coréens, le 14 avril, il mettait le cap vers le PACKAGE 3, autre tronçon de chemin de fer qui, celui-ci, courait sur une berge présentant un pont à deux travées qui enjam-bait un canal de drainage. Il allait conduire là sa meilleure mission de destruction de train de toute la guerre. À bord du navire se trouvait, ce soir-là, « *apparemment pour se reposer, prendre un bain et se changer* », un officier du Corps des marines faisant partie d'un groupe d'infiltration de la guérilla sud-coréenne. Il supplia le commandant de lui laisser prendre part à l'action. Bovey décida de l'envoyer sur la côte à bord d'un canot à moteur pour se mettre à l'écoute des trains. Comme on pouvait s'y attendre, à 22 h 30, il signala la présence d'un train à l'intérieur d'un tunnel. Rien ne se passa dans les deux heures qui suivirent, puis le directeur de l'équipe de tir repéra un train sortant du tunnel, en direction nord. Les quatre canons firent feu et arrosèrent généreusement le secteur, contraignant l'équipage de la locomotive à la désaccoupler et à se réfugier dans le tunnel suivant. Ce faisant, l'équipage avait laissé derrière lui 15 wagons qui allaient ensuite être détruits par le Crusader et des appareils de la TF 77⁴³.

Tôt le lendemain après-midi, le Crusader donna une bonne frayeur aux Nord-Coréens quand ces derniers osèrent pointer le bout de leur locomotive hors du tunnel, en plein jour. Puis, à 17 h 45, pendant qu'il poursuivait ses tirs de harcèlement, un autre train fut repéré mais celui-là loin dans les terres, du côté du village de Tanch'on. Le chenal dragué ne permettait au Crusader que de se rapprocher à 12 800 m ; même à cette distance relativement importante, son tir fut précis. « *À peine venions-nous de toucher et d'immobiliser ce train qu'un autre apparaissait. Après avoir redirigé notre tir vers celui-ci, nous eûmes la chance de mettre dans le mille et de le stopper dans sa progression.* » C'était là un excellent canonage. L'équipage aperçut un autre train près de Tanch'on, mais comme il était hors de portée, le destroyer passa le reste de la soirée à harceler les trois autres trains qu'il avait stoppés dans les 24 heures précédentes. Désormais, le Crusader avait quatre trains à son actif, ce qui en faisait le meilleur marqueur du « Trainbusters Club ».

Quand il leva l'ancre pour assurer la couverture de la TF 77, le Crusader allait faire partie d'un nouveau club officieux, celui des « Windchasers ». Depuis le début de la guerre, un groupe de trois à cinq porte-avions de la USN lançaient des attaques aériennes contre la Corée du Nord à partir de la mer du Japon. Cette mission fut chargée d'enseignements pour les Canadiens, puisque les gros porte-avions de la classe Essex et Midway croisaient beaucoup plus vite que les porte-avions légers du Corpen Club, rendant les opérations de maintien à poste et d'avitaillement en mer extrêmement délicates⁴⁴. En revanche, les Canadiens eurent la possibilité de voir en observateurs

privilegiés la noria des chasseurs à réaction. C'est sans doute à cette occasion qu'ils purent voir voler le lieutenant J. J. MacBrien, MRC, à bord de l'USS *Oriskany*, qui était à l'époque rattaché à la TF 77.

MacBrien devint le premier aviateur canadien de l'aéronavale à être affecté à une opération sur chasseur à réaction quand, en qualité de pilote d'échange en mars 1952, il intégra l'escadron de chasse de la USN VF-781, sur Grumman Panthers. Durant son déploiement de six mois en Corée, il effectua 66 missions, pour la plupart des attaques au sol contre des concentrations de troupes ainsi que des bombardements de cibles industrielles ou d'installations ferroviaires. Le 1^{er} février 1953, il prit la tête d'une escadrille de Panthers pour aller bombarder un dépôt d'approvisionnement à proximité de Pukchong. Se retrouvant dans des conditions météorologiques limites, sous le feu nourri de la DCA, MacBrien porta tout de même le coup. Les Américains lui décernèrent la Distinguished Flying Cross pour « son leadership courageux et ses qualités extraordinaires de pilote⁴⁵ ». MacBrien fut le seul pilote de l'aéronavale canadienne à participer à des missions de combat en Corée, mais une bonne vingtaine de ses camarades auraient pu faire comme lui si la guerre n'avait pas connu la conclusion qu'on lui sait. En mai 1953, Ottawa avait autorisé le détachement du VF-871 de la MRC sur un porte-avions britannique croisant dans les eaux coréennes. L'escadron avait déjà commencé à s'entraîner sur le chasseur bombardier Hawker Sea Fury, dans un rôle d'attaque air-sol, quand l'armistice fut conclue peu avant son déploiement outre-mer⁴⁶. Un autre pilote de l'aéronavale, le commander D. H. P. Ryan, fut envoyé en Corée en qualité d'observateur, mais il ne fit guère plus qu'observer les combats depuis le sol, puisqu'il ne participa jamais à des opérations de combat aérien.

Au moment où le *Crusader* s'appêtait à faire route pour le Canada en mai 1953, son commandant consignait dans le journal de bord : « *Le destroyer a couvert toute la côte ennemie du fleuve Yalu à la frontière soviétique; à l'occasion, il a été rattaché aux différentes unités de patrouille côtière ainsi qu'aux groupes de porte-avions de la côte ouest — le Corpen Club — la Force opérationnelle 77 et le club des Windchasers*⁴⁷. » Reprenant ce bilan, le magazine de la MRC, *The Crow'snest*, précisait que, pendant son déploiement en Corée, le *Crusader* avait parcouru 70 980 milles à l'occasion de 14 patrouilles opérationnelles, qu'il avait refait les pleins en mer 68 fois, assuré la protection de 10 porte-avions différents et travaillé en étroite collaboration avec 109 bâtiments différents de la marine américaine venant de sept pays⁴⁸.

Les sept autres destroyers canadiens qui ont servi en Corée ont tous accumulé une expérience et des statistiques aussi impressionnantes que celles du *Crusader*. De façon générale, l'expérience de la Corée a été extrêmement enrichissante pour la MRC, si ce n'est qu'elle a été ternie par les victimes de l'*Iroquois* et par l'échouement du *Huron* sur la côte est — on ne pouvait imaginer pire endroit! — deux semaines avant l'armistice⁴⁹. Bien qu'ils aient rarement pris part à des combats navals au sens traditionnel du terme, les destroyers canadiens ont joué un rôle important dans le maintien de la maîtrise maritime incontestée des Nations unies et dans l'appui aux opérations à terre. En règle générale, la guerre de Corée a permis à la MRC d'acquérir une expérience très positive après la période « malsaine » de l'après-guerre, quand elle n'était plus que l'ombre d'elle-même et qu'elle connaissait de graves problèmes de motivation.



A.B. Jerry Devigne de Winnipeg, Manitoba, sur l'*Athabaskan*. (CA 21)



(PL 55532)

Un *North Star* en vol

CHAPITRE IX

Les opérations aériennes

LE 426^e ESCADRON DE TRANSPORT fut le seul élément de l'Aviation royale canadienne à participer (sans combattre) à la guerre de Corée. Le 426^e Escadron était équipé d'appareils à long rayon d'action, mais il n'effectua que quatre vols à destination de la Corée, la plupart des missions se terminant au Japon. Néanmoins, il joua un rôle important dans la logistique des opérations en Corée. Il effectuait des liaisons — via Anchorage — entre la base de McChord (près de Tacoma et de Fort Lewis) et l'aéroport de Haneda (près de Tokyo) et celui de Shemya, dans l'archipel des Aléoutiennes. Quelques-uns des vols de retour, notamment pour les évacuations sanitaires à destination de la base aérienne de Travis, près de San Francisco, se déroulèrent au-dessus de la partie centrale du Pacifique, via Wake Island et Honolulu; la branche Honolulu-Travis AFB « poussait notre autonomie de vol à la limite¹ ».

Cependant, la route orthodromique nord n'était pas une sinécure pour les cinq membres d'équipage du quadrimoteur (pilote, copilote, navigateur, opérateur radio et mécanicien navigant). Dans sa version militaire, le *North Star* de Canadair avait une vitesse maximale de 536 km/h et une vitesse de croisière de 386 km/h, et il transportait 5 670 kg de charge utile en version fret ou 45 hommes de troupe avec leur équipement en version passager ou encore 36 blessés sur des civières en version sanitaire. Son

plafond pratique était de 11 000 m mais, comme il n'était pas pressurisé, son altitude était limitée quand il transportait des passagers (ce qui était le cas la plupart du temps). C'était là un sérieux handicap en cas de mauvaises conditions météorologiques. À pleine charge, son rayon d'action était de 3 200 km ou de 5 200 km avec une charge de 3 200 kg. Ceux qui ont pris le *North Star* se souviennent surtout du bruit assourdissant qui régnait dans la cabine insonorisée, produit par l'échappement des deux moteurs proches du fuselage². Pendant les trois années que dura l'opération HAWK, l'escadron accumula 34 000 heures de vol, achemina 13 000 passagers et 3 000 tonnes de fret et de courrier³. Il n'eut à déplorer aucun mort ni aucun blessé grave, malgré de nombreuses et difficiles approches aux instruments et quelques incidents sur la piste de « Shemya, dans les Aléoutiennes, bien connue par les équipages pour ses vents de travers hors du commun⁴ ».

À cette époque qui précédait l'avènement de l'électronique et où les choses étaient plus simples, la science de la navigation était un art. Trois aides à la navigation se conjuguèrent dans le LORAN — pour le LOng-RANge Electronic Navigation (système de navigation à grande portée)—, qui n'était pas d'une extrême fiabilité. Le LORAN est un système de navigation qui, conjugué au radiocompas et au radioaltimètre, permet de déterminer

la position de l'avion en se basant sur le décalage dans le temps entre les émissions à impulsions synchronisées provenant de plusieurs stations très éloignées les unes des autres. Dans les régions reculées, notamment à l'ouest des Aléoutiennes, les signaux déjà faibles étaient souvent brouillés par les Russes si bien que les navigateurs, comme le lieutenant d'aviation Don Connolly, devaient se fier à la navigation astronomique (à condition, bien sûr que le ciel soit dégagé) ou, plus fréquemment encore, à la navigation isobarique, sorte de navigation à l'estime.

[...] Un avion qui vole à une altitude barométrique constante décrit dans le plan vertical une courbe ondulante. Il monte graduellement à mesure qu'il s'approche d'une zone de haute pression et, inversement, il descend quand il aborde une zone de basse pression. Les indications de l'altimètre barométrique restent constantes tandis que celles du radioaltimètre (qui lit la hauteur vraie au-dessus du sol) varient parfois de plusieurs centaines de pieds en une heure. Étant donné que, dans l'hémisphère Nord, l'air se déplace dans le sens des aiguilles d'une montre dans une zone de haute pression et inversement dans une zone de basse pression, il découle qu'un avion est poussé sur la gauche quand il s'approche d'une zone de haute pression et qu'il dérive sur la droite quand il se dirige vers une zone de basse pression. Plus le changement de pression est important plus la courbe ascendante décrite par l'avion dans le plan vertical est forte, indiquant la présence de vents plus forts et d'une dérive plus importante. En comparant périodiquement son altitude barométrique et sa hauteur vraie, le navigateur peut déterminer la valeur de la pente avec précision. Appliquant alors quelques formules mathématiques simples, il peut calculer sa dérive à gauche ou à droite.

Contrairement au système qui consiste à mesurer la dérive à l'aide d'un instrument optique, la méthode isobarique n'est pas influencée par les nuages, et elle permet de calculer la dérive moyenne dans le temps [...] Avec son petit côté zen la navigation isobarique m'a toujours fasciné et je faisais confiance en sa précision [...] Certains de mes confrères ne partageaient pas mon enthousiasme et me regardaient un peu de travers⁵.

La liaison aérienne avec la Corée fut une des premières contributions canadiennes aux efforts de l'ONU. Vers la fin du mois de juin 1950, après qu'Ottawa eut mis trois destroyers à la disposition des Nations unies, le Cabinet approuva la mise à disposition d'un escadron de transport aérien «pour répondre à d'éventuels besoins⁶». Le chef d'état-major des forces aériennes, le maréchal de l'air W. A. Curtis, avait demandé à l'Escadron 426 de se préparer à entreprendre l'opération HAWK. Deux semaines plus tard, six des 20 avions de l'escadron quittaient l'aéro-

port de Dorval pour la base américaine de McChord. En route, ils firent un tour au-dessus de la colline parlementaire en hommage à l'ancien premier ministre Mackenzie King, qui était mort le 22 juillet et dont le corps était exposé à l'intérieur de la Tour de la paix⁷. Il est fort peu probable que King aurait approuvé cette entreprise. Il aurait déclaré qu'elle était le résultat du soutien qu'avait apporté J. A. Bradette aux élections en Corée en 1947 : « Ces Nations unies vont encore nous ruiner. Vous vous rendez compte, Bradette qui fait un discours sur la Corée ! »

À McChord, l'escadron, sous les ordres du lieutenant-colonel d'aviation C. H. Mussels, fut officiellement rattaché au Material Air Transport Service (MATS) de l'armée de l'air américaine. L'opération HAWK devait se dérouler normalement; toutefois, les équipes au sol et les équipages étaient constamment sous pression.

Tous les matins, l'équipe de piste devait préparer un des *North Star* pour le vol. Les pilotes, le navigateur et l'opérateur radio recevaient leur briefing. Dans leur tenue kaki, les fantassins en partance pour le théâtre des opérations coréen fumaient leur dernière cigarette avant de rassembler leurs armes et leur volumineux équipement et de monter à bord de l'énorme avion. Bientôt c'était le décollage, puis l'appareil survolait pendant des heures un paysage montagneux et désolé. À Anchorage, un autre équipage était prêt à prendre la relève jusqu'à Shemya, dans l'archipel des Aléoutiennes. Cette étape était la pire du point de vue des conditions météorologiques. Même en été, elles étaient mauvaises; en hiver, elles étaient simplement abominables. Shemya était noyée en permanence dans un épais brouillard nous obligeant presque chaque fois à effectuer une approche contrôlée du sol [...]

À Shemya, les passagers et l'équipage se dénouaient les jambes, respiraient l'air aux senteurs de poisson et allaient manger un brin au mess qui n'était qu'une simple baraque de type quonset, mal éclairée. Quand l'avion avait été ravitaillé, un nouvel équipage le prenait en charge pour effectuer la dernière partie du trajet, soit les 2 100 milles [3 360 km] qui nous séparaient encore de Tokyo. Le navigateur était alors fort occupé pendant cette étape, car il devait renseigner continuellement les stations au sol pour les tenir au courant de sa position tout au long du parcours. Selon les vents et la charge de l'appareil, on se posait à Misawa, au nord du Japon, puis à Haneda, ou bien on continuait directement jusqu'à Tokyo [...]⁸.

En octobre 1951, lors d'une des liaisons avec la Corée, A. R. Menzies (du ministère des Affaires extérieures), qui dirigeait la mission canadienne au Japon, se rendit à Kimpo pour visiter la 25^e Brigade. Dans ses commen-

taires sur son voyage en Corée, il notait le contraste frappant existant entre son aéroport de départ et son aérodrôme d'arrivée.

Les équipages des North Star qui effectuent les liaisons transpacifiques ne connaissent que l'atmosphère rassurante des grands aéroports comme Dorval, McChord, Anchorage, Shemya et Haneda. Même au Japon la vie a modestement repris son cours, malgré la présence des troupes d'occupation.

Par contraste, Kimpo, l'aéroport de Séoul, est le symbole du bouleversement, de la destruction et de l'instabilité qui règnent dans ce pays ravagé par la guerre. En approche pour l'atterrissage, on peut voir juste en bordure de la piste des bâtiments en ruine, des épaves d'avions et de véhicules. Des groupes de Coréens armés de pelles et de pioches s'affairent à remuer la terre de couleur rouge, nivelant le terrain pour aménager de nouvelles pistes destinées à accommoder le volume croissant du trafic aérien au départ et à l'arrivée de l'aéroport. On nous a dit que, de tous les aéroports du monde, c'était celui qui avait la plus forte activité. Nous n'avons pas eu trop de mal à le croire en voyant le flot continu d'avions de transport au décollage ou à l'atterrissage, et les patrouilles de chasseurs et de chasseurs-bombardiers qui, de retour de mission, devaient attendre pour obtenir l'autorisation d'atterrir [...] Sous des rangées de tentes de couleur vert olive se trouvent les hôpitaux d'évacuation, les centres administratifs qui s'occupent de la répartition des troupes qui partent au Japon ou en reviennent, et des stocks de matériel de guerre arrivés du Japon par le pont aérien. Bref, dès que nous avons quitté notre North Star, nous avons compris qu'ici nous étions en zone de guerre⁹.

René Lévesque, qui à cette époque était correspondant de guerre, avait lui aussi voyagé à bord d'un des North Star. Trente-cinq ans plus tard, il relatait ses impressions dans ses mémoires, qui débutaient par des allégations fort peu crédibles au sujet de l'équipage de son North Star. « J'ai failli prendre la poudre d'escampette en voyant notre pilote tituber pour se rendre à l'avion, après avoir fait la fête jusqu'au petit matin. Le navigateur ne semblait pas en meilleur état, fort heureusement le copilote, quant à lui, semblait seulement fatigué. » La mission que ces hommes avaient devant eux était bien trop exigeante pour qu'ils la traitent avec une telle désinvolture et, comme il est peu probable que cet équipage ait eu des intentions suicidaires, il est plus logique de penser que Lévesque cherchait, par ses paroles, à impressionner le lecteur.

[...] nous étions trois passagers : un sergent qui revenait de permission, moi-même et un énorme moteur de rechange qui, installé au centre de la cabine dépouillée de ses fioritures, prenait toute la place. Écrasés dans nos sièges de part et d'autre de cet encom-

brant compagnon de voyage, le sergent et moi-même passions notre temps à sommeiller et à contempler la monotonie de l'océan. Après plusieurs heures de vol nous nous sommes trouvés dans un épais brouillard et l'avion a commencé une descente interminable, à la recherche d'Attu ou de Kiska soit un de ces minuscules rochers sur lequel nous étions censés atterrir. Plus bas, toujours plus bas, puis soudainement, dans un rugissement de moteur, l'avion a repris de l'altitude. La même scène s'est répétée deux autres fois [...] puis, par une petite déchirure dans le brouillard nous avons aperçu un minuscule bout de piste. Après l'atterrissage, quand le pilote a coupé les moteurs, on pouvait entendre le bruit des vagues qui, à quelques pas de nous, venaient se briser sur les rochers¹⁰.

Le 2 octobre 1950, au début des trois années que devaient durer les liaisons transpacifiques, un incident qui aurait pu très mal se terminer se produisit entre Shemya et Tokyo. Le commandant de bord du North Star était le lieutenant d'aviation Donald M. Payne. Payne avait déjà décroché une DFC en avril 1945. Tandis qu'il participait au bombardement de Kiel, son appareil fut atteint par les tirs de la défense antiaérienne (et lui-même fut blessé). Il dut faire un amerrissage forcé et passa 11 jours à dériver sur son canot pneumatique avant d'atteindre le rivage ... en territoire allemand!¹¹

À environ 700 milles [1 120 km] au sud-ouest de Shemya, le moteur numéro trois de son avion s'emballa. Comme toutes les tentatives de mise en drapeau de l'hélice restèrent vaines, il n'eut d'autre solution que de réduire sa vitesse afin de diminuer le régime. Se rendant compte que l'hélice ou, pire encore, le moteur pouvait se désolidariser de l'avion, il lança un appel de détresse et prépara son équipage à un éventuel amerrissage forcé. Néanmoins, grâce à la maîtrise dont il fit preuve, il réussit à ramener son avion à Shemya sans autres dégâts.¹²

Pendant qu'il devait se débattre pour maîtriser son appareil, Payne dut se souvenir de son amerrissage précédent. Cette fois-ci, il ne fut pas blessé, mais il savait que ses chances de survie, en octobre, dans les eaux glacées du Pacifique Nord, étaient beaucoup plus minces que celles qu'il avait eues dans les eaux relativement moins froides de la mer du Nord, en avril. Aux nombreuses décorations qu'il avait déjà reçues, Payne ajouta cette fois-ci une barrette à sa Médaille de l'aviation, pour professionnalisme.

Le pire des accidents fut probablement évité à Shemya dans la nuit du 27 décembre 1953, quand un North Star, piloté par le lieutenant d'aviation C. E. L. Hare, atterrit dans une tempête de neige, avec un vent de travers de 50 nœuds et que son avion, glissant sur la surface verglacée de la piste, termina sa course, nez en premier, dans

un ravin. Il est rare que le dévouement et le travail des « rampants » soient appréciés par d'autres personnes que les équipages. Cependant, dans ce cas particulier, la récupération de l'appareil fut l'occasion de leur rendre hommage. Le sergent de section Arthur Engelbert était responsable de l'équipe de récupération.

Le succès de l'opération de sauvetage permit à l'avion de poursuivre son vol à destination du Japon avec les hommes de troupe et le matériel vital qu'il transportait. Grâce à l'exceptionnelle compétence et à la détermination du sergent de section Engelbert, l'avion put être remis en état de vol, et les hommes et le matériel qu'il transportait purent être acheminés à bon port¹³.

Engelbert reçut la Médaille de l'Empire britannique (promotion de la liste des honneurs du premier anniversaire du règne de la reine Elizabeth); sur la même liste, son commandant, le lieutenant-colonel d'aviation C. H. Mussels, fut promu Officier de l'Ordre de l'Empire britannique.

Le caporal G. R. Reed, un outilleur-ajusteur, fut un autre sous-officier qui se distingua par son ingéniosité.

En raison d'une déféctuosité mécanique, le train avant avait été endommagé à l'atterrissage et l'avion n'avait pas pu continuer son vol à destination de Tokyo comme prévu. Aucune pièce de rechange n'étant disponible [...] le caporal Reed en fabriqua une lui-même. Il testa le système de rétraction du train et fit les réglages nécessaires sans pratiquement aucune aide. L'avion put se rendre à Tokyo où une réparation permanente put être effectuée¹⁴.

Le 30 décembre 1953, un ancien pilote de chasse, le lieutenant-colonel d'aviation Robert W. (Buck) McNair, as de la Deuxième Guerre mondiale, se distingua d'une autre façon quand l'avion dans lequel il voyageait, en qualité de membre surnuméraire de l'équipage, dut faire demi-tour en raison de la surchauffe d'un des moteurs. À cause du givre qui s'était accumulé sur les ailes, l'avion avait décroché et s'était retourné sur le dos à l'atterrissage. Les passagers étaient suspendus, retenus par leur ceinture de sécurité, tandis que l'avion pouvait prendre feu n'importe quand. McNair n'hésita pas à se porter à leur secours.

Dans une situation comme celle-ci, où l'instinct de conservation domine chez chacun en raison du risque d'incendie ou d'explosion, le lieutenant-colonel d'aviation McNair, conscient de la présence des nombreux passagers et de l'état de panique qui devait régner parmi eux, oublia sa propre sécurité et réussit à se frayer un chemin jusqu'à la cabine. Il calma les passagers et les aida, par de prodigieux efforts, à se détacher de leur siège et il les fit évacuer l'avion le plus rapidement possible, jusqu'au dernier

[...] Il faut souligner que les vêtements de cet officier étaient imbibés du pétrole qui s'était échappé d'un appareil de chauffage Herman Nelson, situation d'autant plus préoccupante pour lui qu'il avait déjà subi de graves brûlures à bord de son avion pendant la guerre [...] ¹⁵

McNair fut recommandé pour la Médaille George, la deuxième plus prestigieuse après la Croix George, pour son courage exceptionnel dans une situation autre que face à l'ennemi. La recommandation fut néanmoins réduite à une Citation de la Reine pour bravoure quand, à Ottawa, un comité interarmes des récompenses, qui ne brillait pas par sa perspicacité, décida qu'« en tant que membre de l'équipage, McNair était responsable des passagers et qu'en conséquence il n'avait fait que son devoir¹⁶ ».

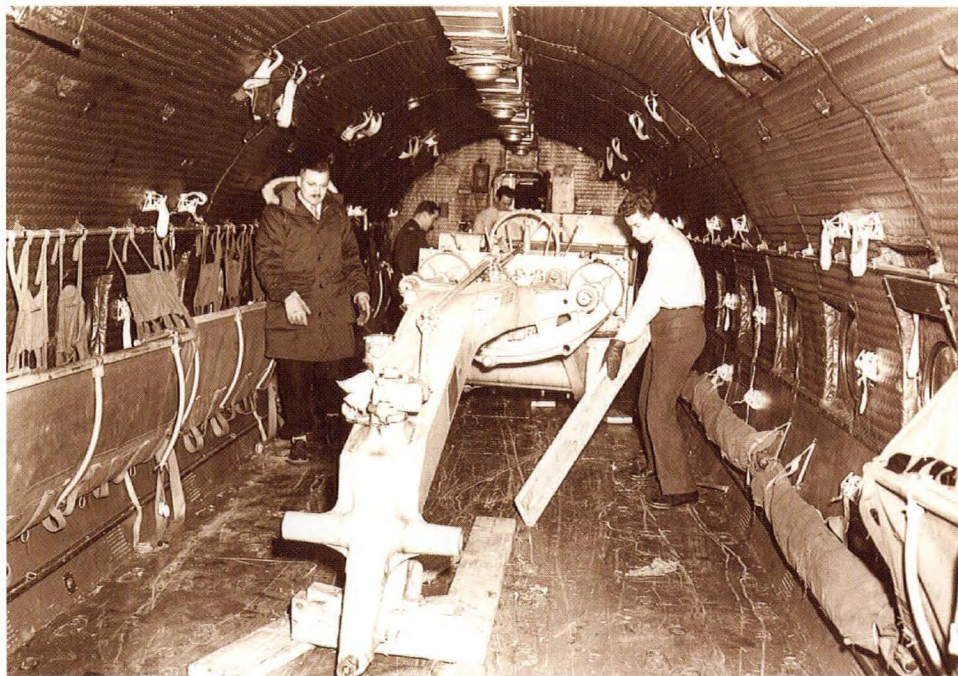
Bien qu'un seul escadron canadien fût directement engagé dans la guerre de Corée, 22 pilotes de chasse de l'ARC furent détachés dans des escadrons de la USAF où ils eurent chacun leur propre rôle. Le premier d'entre eux fut le lieutenant d'aviation Omer Levesque, qui avait passé la plus grande partie de la Deuxième Guerre mondiale dans un camp de prisonniers allemand. En juin 1950 il avait été affecté à la base américaine de Langley, en Virginie. Après un cours de formation sur le F-86 *Sabre*, Levesque fut affecté au 334^e Escadron du 4 Fighter-Interceptor Wing et il arriva en Corée avec une unité polyvalente de cette escadre le 1^{er} décembre 1950.

C'était la première fois que des *Sabre* étaient déployés en Extrême-Orient pour faire face aux *MiG-15* qui venaient de faire leur apparition aux mains de pilotes chinois. À ce moment-là, l'aéroport de Kimpo était le seul terrain d'aviation en territoire sud-coréen qui pouvait accommoder ce type d'appareil, mais il était déjà occupé par bon nombre d'aéronefs de différents types. Comme il n'y avait pas assez de place pour toute l'escadre, on puisa dans les trois escadrons pour former le détachement A (auquel fut affecté Levesque), le reste demeurant pour l'instant au Japon. L'escadron A effectua sa première mission opérationnelle le 17 décembre 1950 et Levesque, qui faisait partie de ce vol, fut de ce fait le premier Canadien à être engagé dans un combat aérien entre deux avions à réaction. Bien que, pendant les derniers mois de la Deuxième Guerre mondiale, des pilotes britanniques et des pilotes allemands (mais aucun pilote américain) aient effectué des missions opérationnelles sur des avions à réaction, ils n'eurent jamais l'occasion d'engager le combat.

Au début du conflit coréen, les Lockheed F-80 *Shooting Star* et les Grumman F9F *Panther* de l'aviation américaine avaient taillé en pièces l'armée de l'air coréenne, qui n'avait pour tout équipement que des appareils à hélice de divers types datant de la Deuxième Guerre mondiale¹⁷. Mais la situation changea quand les



Un *Sabre* en Corée. (RE 22037-5)



L'intérieur d'un *North Star*. (PL 54100)

MiG-15 chinois, basés au-delà du Yalu, en Mandchourie, commencèrent à apparaître de plus en plus souvent sur la scène (au mois de décembre 1950, on estimait qu'il y en avait 300)¹⁸. Cependant, le *MiG-15* avait un faible rayon d'action. Pour cette raison, et peut-être aussi parce que — contrairement aux pilotes nord-américains, dont la majorité avait combattu pendant la Deuxième Guerre mondiale — les pilotes chinois n'avaient pas l'expérience du combat aérien, ils préféraient rester à proximité de leur base en Mandchourie. Quand ils s'aventuraient plus loin, ils prenaient la précaution de rester à haute altitude. Leur zone d'activité formait donc un bloc d'espace aérien rectangulaire qui s'étendait, selon un axe nord-est-sud-ouest, entre le fleuve Yalu, depuis son embouchure dans la mer Jaune, et la rivière Ch'ongeh'on, à une altitude la plupart du temps supérieure à 8 000 m. Cette zone devint rapidement connue sous le nom d'« allée des *MiG* ».

Bien que de conception technique différente, le *F-86* et le *MiG-15* présentaient des performances comparables. Plus léger, le *MiG* avait un taux de montée et un plafond supérieurs, mais sa vitesse angulaire de roulis était faible, ainsi que la cadence de tir de son canon de 37 mm et de ses deux mitrailleuses de 23 mm; en outre, il était instable à haute vitesse. Le *F-86*, de son côté, était plus lourd et avait une vitesse légèrement supérieure en palier et en piqué. Il avait aussi une meilleure stabilité (particulièrement dans les virages à haute vitesse) et la cadence de tir de ses six mitrailleuses de 50 mm était supérieure à celle de l'armement du *MiG*¹⁹. D'après Levesque, « le manque de technique dans le tir air-air était probablement le plus gros point faible de l'ennemi ».

Sa correction de dérive était particulièrement mauvaise. Cette carence provenait peut-être d'un manque d'entraînement, d'un collimateur inadapté, de canons peu efficaces ou d'une combinaison de ces facteurs [...] Le fait qu'entre le 15 décembre 1950 et le 15 mai 1951 les pilotes de F-86 abattirent 19 MiG en ne perdant qu'un seul de leurs appareils montre de façon évidente la supériorité des pilotes nord-américains sur l'ennemi.

*Le MiG était pourvu de munitions autodestructrices et ses canons semblaient avoir une faible cadence de tir. D'après les pilotes de F-86, les tubes de leurs canons étaient trop courts et leur tir n'était donc pas assez tendu, particulièrement en virage serré*²⁰.

Les canons du *Sabre* étaient, certes, plus performants, mais la différence venait surtout des pilotes.

En général, les pilotes ennemis manquaient d'agressivité et d'initiative. Les premiers que nous avons rencontrés avaient un niveau d'aptitude à peu près comparable à celui des pilotes de la Deuxième Guerre mondiale après 250 heures de vol d'entraînement. Cependant, leurs aptitudes s'amélioraient nettement à mesure qu'ils prenaient de l'expérience. Certains

*d'entre eux, en particulier les chefs de patrouille, étaient meilleurs et on pensait qu'il s'agissait en réalité de pilotes russes*²¹.

Toutefois, l'aptitude croissante des pilotes ennemis était largement compensée par les améliorations apportées au *Sabre*²². À partir de l'automne 1952, avec son aile améliorée, un plafond plus élevé et un collimateur électronique nettement plus performant, le *F-86F* était largement supérieur au *MiG*.

À la fin de la guerre, la USAF admettait avoir perdu 78 *Sabre* (et 61 autres appareils de types différents) en combat aérien, tandis qu'elle prétendait avoir détruit 792 *MiG* (et 18 autres appareils) nord-coréens et chinois²³. La grande majorité des pertes ennemies était confirmée par les caméras des collimateurs. Cependant, comme tous les combats s'étaient déroulés dans l'espace aérien de la Corée du Nord et que les caméras tombaient parfois en panne ou avaient épuisé leur pellicule, certaines pertes demeurèrent non homologuées. D'après l'expérience acquise avant et après le conflit coréen, on peut estimer les pertes ennemies entre 600 et 700 appareils.

Au début du mois de janvier 1951, l'aéroport de Kimpo était retombé entre les mains des Chinois et le détachement A avait dû se replier au Japon. Les forces de l'ONU le reprirent le 10 février et, le 22 du même mois, la 4^e Escadre repartit pour la Corée²⁴. Kimpo retrouvant son activité, les *Sabre* ne pouvaient l'utiliser qu'en cas d'urgence. Le 334^e Escadron auquel appartenait Levesque fut basé au début à Taegu, puis à Suwon, au sud de Séoul, à partir du 10 mars.

Le 30 mars 1951, une formation de B-29 reçut pour mission de bombarder les ponts sur la Yalu à Sinuiju pratiquement sous le nez des *MiG* basés en Mandchourie. Le 334^e Escadron faisait partie de l'escorte et Levesque était l'équipier du major Edward Fletcher, un des chefs de patrouille.

Ce jour-là, les *MiG* ne furent pas très menaçants, seuls quelques-uns étaient venus raquiner les *Sabre*. Fletcher et Levesque en ont attaqué deux; ils se sont séparés, chacun avec un *Sabre* dans la queue. Le *MiG* que poursuivait Levesque a effectué quelques manœuvres d'évasion puis il s'est remis en palier, son pilote pensant peut-être que le *Sabre* l'avait lâché²⁵.

Mais il avait mal regardé car, comme le décrit Levesque : « Aux environs de 17 000 pieds [6 000 m] j'ai attrapé un *MiG* et je lui ai lâché une bonne rafale. Il est parti violemment en tonneau et il a continué ainsi jusqu'au sol où il a explosé »²⁶. Dans sa citation pour l'obtention de la DFC américaine, l'action de Levesque était décrite comme « un acte héroïque et un exploit extraordinaire ». On pouvait lire, par ailleurs : « ses manœuvres agressives lui permirent de placer plusieurs attaques et de détruire un avion

ennemi. Il a su esquiver adroitement les autres aéronefs ennemis, transformant sa mission un succès complet²⁷. »

Levesque rentra au Canada en mai 1951 à la fin de son affectation en Corée. Les Américains auraient beaucoup apprécié qu'un autre pilote canadien prenne sa place mais, à ce moment-là, l'ARC augmentait ses effectifs, et comme ses pilotes de chasse étaient transférés sur *Sabre*, elle avait besoin de ceux qui avaient de l'expérience sur cet appareil. À mesure que les pilotes étaient confirmés sur *Sabre*, ils étaient affectés à la première division de l'OTAN, car à cette époque la guerre froide était particulièrement menaçante. Néanmoins, au début du printemps 1952, prenant conscience de l'importance pour un pilote d'avoir une expérience récente en combat, les autorités avaient décidé que les pilotes ayant un minimum de 50 heures sur *Sabre* seraient rattachés à la US Far East Air Force. Ces affectations devaient durer six mois ou 50 missions, selon la première des deux échéances atteintes. Pour commencer, l'ARC fournirait deux pilotes, ensuite elle en affecterait un par mois.

Les deux premiers pilotes furent les lieutenants d'aviation Sanford B. Fleming et G. W. Nixon, qui partirent avant que les détails de cette entente ne soient finalisés. Pendant son séjour en Corée, on avait mentionné à Fleming qu'il rentrerait au Canada après avoir effectué sa 50^e mission, mais personne n'ayant consigné ces instructions et les Américains n'ayant pas été informés de la décision, Fleming effectua de sa propre initiative 82 missions avant d'être rapatrié²⁸.

À l'été de 1952, les deux camps connaissaient maintenant les tactiques de l'adversaire et essayaient d'en inventer de nouvelles pour les contrer. Les pilotes de *Sabre*, qui patrouillaient à Mach 0.85 ou plus dans l'allée des *MiG*, savaient qu'au bout de 20 minutes leur réserve de carburant les forcerait à rentrer et qu'ils seraient alors vulnérables en cas d'attaque ennemie. De leur côté les pilotes de *MiG*, mettant à profit leur taux de montée et leur plafond supérieurs, attendaient ce moment-là pour sortir de leurs zones de l'autre côté du Yalu et fondre sur les *Sabre*. Pour contrer cette tactique, les Américains envoyaient dans la zone de patrouille des formations de quatre à huit appareils. Comme l'arrivée de ces patrouilles était décalée d'environ cinq minutes les unes par rapport aux autres, elles couvraient successivement leur retrait jusqu'à ce que la dernière ait quitté la zone; ainsi, les Chinois ne pouvaient savoir d'avance quelle serait cette dernière patrouille.

On pouvait répartir l'ennemi en deux catégories, les bons (habituellement des Chinois) et les moins bons (des Nord-Coréens pour la plupart). En surveillant les fréquences radio utilisées par l'ennemi, les Américains pouvaient distinguer, par leur accent, les Chinois des Coréens. Le lieutenant Fleming explique dans son rapport comment ces informations étaient utilisées.

Quand le contrôleur nous annonçait «Jackpot Flight over Anju» (comprenez : Ennemi au-dessus d'Anju), nous savions que les MiG en direction d'Anju étaient pilotés par des Nord-Coréens et qu'ils seraient une proie facile pour les F-86. Quand les Sabre descendaient comme des vautours sur les formations nord-coréennes [que l'on ne rencontrait pas souvent] les équipiers nord-coréens lâchaient la formation et devenaient des cibles faciles pour les pilotes de la USAF disciplinés. Les pilotes de ces «Jackpot Flight» s'éjectaient à la moindre alarme, souvent même avant que nous ayons lâché notre première salve. Un équipier nord-coréen pouvait s'éjecter simplement pour suivre l'exemple de son chef de patrouille ou parce qu'à la suite d'un dégagement trop brutal son appareil était parti en vrille²⁹.

Fleming n'eut jamais la chance de croiser un de ces «Jackpot Flight», mais le 13 mai :

[...] chef de patrouille lors d'une mission d'escorte d'un *RF-80* [reconnaissance photographique], il aperçut 16 *MiG* qui se préparaient à attaquer. Il contra l'attaque des quatre premiers *MiG* qui se dispersèrent, certains s'enfuyant vers la Mandchourie. Il attaqua alors deux autres *MiG* qui faisaient feu sur le *RF-80* et les deux *Sabre* constituant son escorte rapprochée. Il en abattit un (attribué comme victoire probable) et continua le combat jusqu'à ce que le *RF-80* ne soit plus en danger avant rentrer à sa base, à court de carburant et de munitions³⁰.

Plus tard, après que Fleming eut endommagé deux autres *MiG*, les Américains lui décernèrent une DFC. Son collègue, le lieutenant d'aviation Nixon, effectua les 50 missions réglementaires mais n'abattit aucun *MiG*. À la fin de son affectation opérationnelle, on lui décerna la Médaille de l'air (décoration à laquelle tous les pilotes avaient droit après avoir effectué 20 missions).

Comme nous l'avons mentionné plus tôt, les Américains décernaient beaucoup plus facilement des médailles que les Canadiens. Après qu'Omer Levesque eut reçu sa DFC et sa Médaille de l'air, les autorités de l'ARC interdirent à leurs pilotes d'accepter plus d'une décoration américaine. Peut-être voulaient-ils éviter que les pilotes qui n'avaient pas eu la chance d'être affectés en opération en Corée ne se sentent trop frustrés à la vue des décorations qu'arboraient leurs camarades. La grande majorité des décorations étaient décernées aux anciens de la dernière guerre ; plusieurs d'entre eux avaient déjà une DFC anglo-canadienne et leur brève affectation en Corée leur valait une DFC américaine.

Le lieutenant d'aviation Claude A. Lafrance, quant à lui, n'était pas un ancien pilote de la Deuxième Guerre. Âgé de 22 ans, Lafrance était instructeur dans une unité d'entraînement opérationnel à Chatham, en Ontario.



J. A. Omer Levesque. (PL 61154)



E. A. Glover. (PL 57511)

Faisant valoir à son commandant qu'il était le seul instructeur à ne posséder aucune expérience opérationnelle, il le pria de faire le nécessaire pour qu'il soit envoyé en Corée. Son souhait se réalisa en mai 1952. Lors de sa 22^e mission, sa première en tant que chef de patrouille au sein d'un dispositif, il engagea le combat avec un *MiG* qui, sérieusement touché, fut abandonné par son pilote. Il en poursuivit un autre qui se repliait de l'autre côté du Yalu. Les Américains lui décernèrent une DFC. Nul doute qu'à son retour au Canada, où il reprit son poste d'instructeur, il dut se sentir plus à la hauteur de ses pairs. Lafrance termina sa carrière en juin 1981, avec le grade de major-général dans les Forces canadiennes unifiées. À ce moment-là, il était le dernier pilote encore en activité à avoir connu le combat*³¹.

La tactique aérienne américaine reposait sur la patrouille simple (ou légère), composée du chef de patrouille (CP) et de son équipier. Le CP initiait l'attaque pendant que l'équipier assurait ses arrières. Naturellement, la majorité des victoires revenaient au chef de patrouille. Habituellement, un pilote ne devenait chef de patrouille qu'après avoir effectué une vingtaine de missions comme équipier. Deux de ces patrouilles combinées étaient appelées « *finger four* » du fait que les positions des quatre avions en vol rappelaient les doigts d'une main. Le CP de ce dispositif était un pilote ayant effectué au moins 50 missions.

Comme l'affectation opérationnelle des Canadiens était relativement de courte durée, peu d'entre eux accumulaient suffisamment de missions pour commander ce genre de formation. Toutefois, il y eut des exceptions et l'une d'entre elles concerne le colonel d'aviation Edward B. Hale (DFC). Tandis que Claude Lafrance était le plus jeune des pilotes canadiens en Corée, Hale, avec ses 38 printemps, était le plus âgé. Alors qu'il commandait la 1^{re} Escadre de chasse canadienne, basée à North Luffenham, en Angleterre, il fut envoyé en Corée pour « *étudier les tactiques et les méthodes de combat des F-86 contre les MiG-15. Je tenais directement mes ordres du CAS (MIA Curtis), qui me donnait toute liberté pour accomplir l'objectif de ma mission*³² ». Hale était amplement qualifié sur *Sabre*, mais son expérience opérationnelle antérieure se limitait à « *plusieurs opérations anti-sous-marines dans l'Atlantique Nord* », qui lui avaient valu une DFC³³.

Hale arriva à la 51^e Escadre de chasseurs intercepteurs le 29 avril 1952 et, le 1^{er} mai, il effectuait sa première mission — bonne façon de s'y prendre pour étudier les tactiques de combat ! Son grade et son enthousiasme, et l'amitié qu'il noua rapidement avec le commandant de l'escadre, le colonel Francis Gabreski, l'aidèrent sans

* Depuis, les pilotes canadiens ont participé à la guerre dans le golfe Persique (1991) et aux opérations aériennes dans les Balkans (1999-2000).

aucun doute à devenir chef d'escadrille, puis chef d'escadre.

J'avais la chance de loger dans la même caserne que le colonel Gabreski [...] et j'ai effectué ma première mission opérationnelle avec lui le 1^{er} mai 1952. Ce jour-là le colonel Al Schintz, avec lequel je partageais ma chambre, fut descendu par un MiG et nous avons effectué plusieurs missions pour essayer de le repérer et de lui porter secours. Il fut finalement récupéré 29 jours plus tard, sur une île dans l'embouchure du Yalu.

À quatre reprises, j'ai tiré sur des MiG, j'en ai vu deux s'écraser au sol, mais comme à ce moment-là nous avions des problèmes avec les caméras de bord, les victoires ne purent être confirmées. Le 25 mai je commandais un dispositif en protection d'une formation de F-84 qui devait bombarder Sonch'on, mais les conditions météorologiques étant très mauvaises au point de rendez-vous, les bombardiers n'arrivèrent pas à l'heure prévue. Nous devons assurer la protection rapprochée des bombardiers pendant leur approche à basse altitude sur la cible, soit une distance d'environ 50 milles [80 km]. Évoluant à basse altitude pendant qu'on attendait l'arrivée des bombardiers, la plupart de nos Sabre avaient épuisé leur carburant et durent rentrer à la base. J'ai repéré les bombardiers (17 F-84) tandis que, avec mon équipier, nous étions en train d'effectuer un dernier balayage. Mais les MiG les avaient repérés au même moment que nous; j'ai engagé un bref combat avec l'un d'eux (c'est une des fois où j'ai vu mon MiG percuter la planète au milieu des arbres). Nous sommes rentrés à la base sans avoir perdu un seul des bombardiers, mais je ne saurais dire combien d'entre eux ont atteint la cible !³⁴

La citation de Hale mentionnait « son courage, ses qualités de leader et sa ferveur dans l'accomplissement de son devoir³⁵ ».

Un seul Canadien reçut à la fois la DFC américaine et la DFC canadienne pendant le conflit coréen : le capitaine d'aviation Ernest A. Glover, autre pilote de la Deuxième Guerre mondiale. Après avoir effectué 170 missions, il avait eu la malchance d'être abattu au-dessus de la France en mai 1943. En Corée, il servit dans la même unité que Levesque de juin à octobre 1952. Il effectua sa première mission le 4 juillet, mais il dut attendre jusqu'au 24 août pour voir son premier ennemi, après quoi « il les vit presque tous les jours ». Quatre jours plus tard, il déclara avoir endommagé deux *MiG*, mais sa première victoire fut homologuée le 8 septembre.

Il était numéro quatre d'une patrouille de Sabre quand deux MiG furent interceptés. Poursuivis par les F-86, les MiG dégagèrent brutalement à droite, surprenant le chef de patrouille et son ailier qui ne purent les suivre. En meilleure position, Glover réussit

*à en tirer un et à le toucher. Partant d'une altitude de 40 000 pieds, le MiG piqua jusqu'à 15 000 pieds [de 13 000 à 3 000 m environ] et le pilote effectua une ressource brutale à cause de laquelle il perdit la maîtrise de l'appareil qui continua jusqu'au sol. Le MiG numéro un toujours poursuivi par le capitaine d'aviation Glover réussit à atteindre le sanctuaire du fleuve Yalu*³⁶.

Le lendemain, Glover faisait partie d'une escorte de chasseurs bombardiers qui avaient pour mission d'attaquer l'académie militaire nord-coréenne de Sakehun, quand plusieurs *MiG* essayèrent de les intercepter; six d'entre eux furent abattus, dont un par Glover. Promu chef de patrouille le 16 septembre au cours d'un combat contre une vingtaine de *MiG*, Glover en abattit un, portant ainsi son palmarès à trois *MiG* avant la fin de son tour opérationnel le 12 octobre. La citation accompagnant sa DFC canadienne soulignait «son esprit agressif, allant de pair avec son excellente aptitude au combat », tandis que sa citation américaine mentionnait «sa valeur, sa compétence et son sens du devoir » ainsi que «son mérite qui se reflétait sur ses compagnons d'armes des Nations unies et sur l'Aviation royale du Canada³⁷ ».

Seul un autre Canadien abattit plus d'un *MiG*. Le commandant d'aviation J. Douglas Lindsay (DFC) avait déjà envoyé 6,5 appareils ennemis au tapis en 1944 et 1945 (dont trois en un seul jour le 2 juillet 1944) et il en avait endommagé quatre autres. Pendant son affectation opérationnelle en Corée, il avait été promu chef d'escadrille après avoir effectué seulement quatre missions, et il fut rapidement surnommé « Mig-magnet » (celui qui attire les *MiG*). En 21 sorties, il avait participé à cinq engagements contre des *MiG* (moyenne inhabituellement élevée) au cours desquels il en avait endommagé deux. Promu chef d'escadrille, le 11 octobre 1952 il interceptait 12 *MiG* « qui traversaient le fleuve Yalu à très haute altitude ».

*Le commandant Lindsay se mit immédiatement en montée pour intercepter l'ennemi. Les MiG amorcèrent un virage à droite qui permit au commandant Lindsay de s'en approcher en les coupant pendant le virage. Choissant le dernier groupe de quatre MiG, il concentra son tir sur le numéro quatre qui, touché de plein fouet, partit en virage engagé et continua ainsi jusqu'au sol où il explosa*³⁸.

Le 25 octobre, il endommagea un autre *MiG*. Un mois plus tard, il effectuait son avant-dernière mission avec le sous-lieutenant Harold E. Fischer pour équipier. À 15 000 m, altitude normalement avantageuse pour le *MiG-15*, ils attaquèrent une formation de 21 *MiG*. Deux des *MiG* dégagèrent par un virage à droite en montée. Lindsay en abattit un pendant que Fischer abattait l'autre. Pour Fischer, c'était la première des dix victoires

qu'il devait homologuer avant d'être lui-même abattu et capturé par les Chinois.

Le treizième pilote de l'ARC à participer à la guerre de Corée, le commandant d'aviation Andrew R. Mackenzie, était lui aussi un ancien de la Deuxième Guerre mondiale. Sur le théâtre des opérations en Europe, il avait bénéficié des conseils de l'incomparable George Beurling*, l'as de la chasse canadienne, et avait lui-même 8,5 victoires à son actif. Lors de ses quatre premières sorties, Mackenzie n'avait rencontré aucun avion ennemi, cependant la cinquième fut différente. Le 5 décembre 1952 trois patrouilles de *Sabre* partirent effectuer un balayage le long de la vallée du Yalu. Les patrouilles étaient étagées en altitude et Mackenzie était le numéro deux de la patrouille supérieure. Quand une vingtaine de *MiG* firent leur apparition, son chef de patrouille dégagna d'un côté et au lieu de le suivre (probablement à cause d'une mauvaise interprétation), Mackenzie dégagna du côté opposé et son avion fut touché par une salve d'obus.

J'ai essayé de me dérober par un dégagement à gauche mais mon avion n'a pas répondu aux commandes. Constatant que j'avais perdu définitivement la maîtrise de mon appareil, je me suis éjecté.

J'étais aux alentours de 40 000 pieds [13 000 m] quand je me suis retrouvé dehors. Heureusement, mon siège éjectable avait fonctionné à la perfection. Je chutais à une vitesse d'environ 500 milles à l'heure [800 km/h], le corps écrasé par la pression de l'air qui m'a arraché ma montre, mon casque, mes gants, mon masque à oxygène ainsi qu'une trousse de survie solidement fixée à la partie inférieure du harnais de parachute. Je me suis détaché rapidement du siège et l'ai repoussé des pieds pour l'éloigner de ma trajectoire. Je n'avais pas encore ouvert mon parachute et, comme c'était la première fois que je m'éjectais, je me suis brièvement demandé si ce sacré machin allait vraiment fonctionner. Normalement quand on saute à cette altitude et que l'on perd son alimentation en oxygène, il est préférable d'attendre jusqu'à 15 000 pieds [5 000 m] avant de déclencher l'ouverture. Mais je n'attendis pas et déclenchai sans plus tarder l'ouverture de mon parachute.

Vous ne pouvez vous imaginer le soulagement qu'on éprouve quand les courroies du harnais se tendent brutalement et que se déploie au-dessus de vous, dans le bleu du ciel, la coupole de soie blanche de votre parachute. Tout était étrangement silencieux. Finis les bruits du combat, les obus qui explosent et le vacarme ou le jacassement de la radio dans mes oreilles [...] hormis le fait que j'étais complètement

* Pendant la Deuxième Guerre mondiale, Beurling avait détruit 32 appareils ennemis, dont 28 en l'espace de quatre mois en 1942. En 1948, il joignit la toute récente armée de l'air israélienne. Il trouva la mort quand l'avion qu'il convoyait s'écrasa près de Rome.



James D. Lindsay dans ses jeunes années. (PL 26643)



A.R. Mackenzie. (PL 62530 and PL 62534)

gelé, je ne trouvais pas déplaisante ma descente vers le sol.

Sa longue descente en parachute se termina en Corée du Nord à quelque distance au sud du fleuve Yalu où les Chinois le firent prisonnier et l'amènèrent de l'autre côté du fleuve. Le régime cellulaire auquel il fut soumis n'était interrompu que par des interrogatoires répétés et quelques furtifs contacts avec trois aviateurs américains prisonniers comme lui (Harold Fischer, qui avait été l'ailier de Doug Lindsay, était l'un d'eux). Les combats prirent fin, l'armistice fut proclamé, mais Mackenzie demeura prisonnier des Chinois. Bien que jamais torturé physiquement, il fut soumis à des pressions psychologiques dont l'une consistait à le forcer à rester assis, immobile sur le bord de son lit, pendant 16 heures d'affilée.

Les communistes voulaient le forcer à admettre qu'il avait été abattu au-dessus du territoire chinois et non en territoire nord-coréen.

«Nous savons que vous étiez dans l'espace aérien chinois. Nous en possédons la preuve absolue. Nous savons aussi que vous n'avez pas fait cela de votre propre volonté, mais que vous avez été utilisé par les impérialistes américains, qui vous ont donné l'ordre de voler dans notre espace aérien sacré, que vous avez été abattu au-dessus de la Chine et dès que vous

admettrez cette vérité les choses s'arrangeront pour vous », me disait l'interrogateur.

Pour la première fois j'ai laissé éclater ma colère. Frappant du poing la paume de ma main, je criais : «Je n'ai jamais volé au-dessus du territoire chinois, je n'ai jamais reçu l'ordre de le faire, je n'ai pas été abattu au-dessus de la Chine et vous le savez parfaitement bien. Vous m'avez emmené en Chine à bord d'une jeep, avec des menottes aux poignets et une bâche sur la tête, et j'exige que vous me relâchiez³⁹. »

Finalement, après 465 jours de captivité, la plupart passés en cellule, moralement et physiquement épuisé, MacKenzie signa un papier déclarant qu'il avait effectivement survolé le territoire chinois. Mais il dut encore attendre pour que les Chinois le libèrent. Le 5 décembre 1954, deux jours exactement après la date anniversaire de sa capture, et sept mois après la signature de l'armistice à Panmunjon, Andy Mackenzie était remis aux mains des autorités britanniques de Hong Kong.

Vingt-cinq ans plus tard, Mackenzie révéla qu'il avait été abattu par un pilote américain. Alors qu'il manœuvrait pour rejoindre son chef de patrouille, il s'était trouvé sur la trajectoire d'une patrouille de Sabre et un jeune pilote, surpris, avait instinctivement appuyé sur la détente⁴⁰. Mackenzie n'éprouva jamais du ressentiment à son égard.



(SF-4141)

La finale du championnat de hockey « Imjin Garden » de la 25^e brigade, février 1953.

CHAPITRE X

La fin du conflit

AU SOL, LA DIVISION du Commonwealth resta en réserve de corps d'armée jusqu'au mois d'avril 1953 « passant son temps à installer une immense ceinture de fil de fer barbelé sur la troisième ligne de défense, appelée Ligne Kansas, tout le long de la ligne de front où s'était déroulée la fameuse bataille de Kapyong¹ ». De leur côté, les Chinois faisaient à peu près la même chose sur leur ligne, et comme le terrain n'était pas propice à l'utilisation massive de blindés, le champ de bataille ressemblait étrangement à celui du front occidental de 1916 à 1917, pendant les périodes d'accalmie entre les (inefficaces) offensives d'envergure. L'artillerie pouvait bombarder l'ennemi et les fantassins échanger des coups de feu, mais aucun des protagonistes ne pouvait espérer gagner du terrain, même en lançant une offensive d'envergure, à moins d'avoir recours à l'arme atomique.

Au début du printemps, la 1^{re} Division du Commonwealth fut renforcée par un groupe de 1 000 soldats coréens, connu sous le nom de KATCOM (Korean Augmentation to Commonwealth troops) qui furent principalement affectés aux divers bataillons d'infanterie, lesquels en reçurent chacun une centaine. Dans la 25^e Brigade, deux ou trois de ces hommes furent affectés dans chaque section d'infanterie où ils faisaient équipe avec un Canadien. Comme devait se le rappeler plus tard un commandant de peloton du 3 PPCLI : « C'étaient de jeunes

conscrits sud-coréens qui avaient tout juste six mois d'armée et n'avaient reçu qu'un entraînement rudimentaire. »

Leur plus gros problème était leur manque de compréhension de la langue anglaise. Sur les 11 KATCOMS qui furent affectés au huitième peloton, un seulement avait quelques notions de base de l'anglais. On avait décidé que chacun d'eux ferait équipe avec un soldat canadien qui jouerait le rôle de tuteur. Nous pensions que c'était la seule façon de les accoutumer à notre mode d'opération et d'avoir un certain contrôle sur eux. Ces hommes, qui ne connaissaient pas grand-chose en dehors de la vie dans leur village, étaient tout à coup transportés dans une culture qui leur était totalement étrangère. Ils devaient obéir à des ordres donnés dans une langue qu'ils ne comprenaient pas et manger une nourriture qu'ils n'avaient jamais vue auparavant. Les tout premiers jours après l'arrivée de leurs nouveaux compagnons, les Canadiens ne manquèrent pas de s'amuser en les voyant verser du sucre, du lait et du ketchup sur n'importe quel plat sortant des cuisines et ingurgiter ce mélange avec les doigts. Fort heureusement, ils apprirent rapidement à imiter la manière de manger des Canadiens. Je me suis souvent demandé par la suite comment ils s'étaient débrouillés 12 mois plus tard, quand la plupart d'entre eux furent réaffectés à des unités sud-coréennes².

« Malgré les problèmes de langue, la méthode s'avéra un succès; les Coréens sont de bons soldats, particulièrement dans les opérations de nuit³. »

À la mi-mars, avant que la division ne reparte en ligne, la dernière partie du deuxième roulement général des unités canadiennes commença par la relève du 1 RCR par le 3 RCR (lieutenant-colonel K. L. Campbell). Après son retour au front, le 1 R22^eR fut remplacé par le 3 R22^eR (lieutenant-colonel J. L. G. Poulin) et le 1 RCHA fut remplacé par le 81^e Régiment de campagne (lieutenant-colonel H. W. Sterne) à la mi-avril. Le 21 avril, le brigadier Bogert passa le commandement de la brigade au brigadier J. V. Allard. Le roulement s'acheva le 24 mai lorsque l'escadron « A » du Lord Strathcona's Horse fut relevé par l'escadron « B » (major W. H. Ellis). Le roulement des effectifs de l'Escadron des transmissions s'effectuait sur une base individuelle, cependant le roulement des divers services de soutien eut lieu à la même période.

Le nouveau commandant de la brigade, Jean Victor Allard, qui allait bientôt fêter ses 40 ans, avait déjà une brillante carrière militaire derrière lui et on lui avait décerné *trois* DSO pendant la dernière guerre mondiale, qu'il avait terminée à la tête d'une brigade d'infanterie dans le nord-ouest de l'Europe. En 1961, à l'époque où la guerre froide battait son plein, il allait être le premier et le seul Canadien à commander une division britannique (dans l'armée britannique du Rhin) et, en 1966, il fut le premier Canadien français à devenir chef d'état-major de la Défense. Son initiation aux singularités du conflit coréen dut le laisser perplexé.

[...] nos ordres sont de mener une guerre strictement défensive. Ainsi, un commandant de brigade ne peut, de son propre chef, monter une offensive qui utiliserait plus d'un peloton. Pour attaquer avec une compagnie, il nous faut avoir la permission du commandant du corps d'armée — celui de la division n'a pas ce pouvoir de décision — et le chef de corps doit avoir la bénédiction du général d'armée pour engager plus d'une compagnie. Il en résulte que durant mon stage, je ne pourrai tester la valeur défensive de mes opposants ni la valeur offensive de mes propres troupes. Sans compter qu'advenant que notre ennemi nous domine, il faut le laisser nous canarder : d'où des pertes humaines qui auraient pu être évitées si certains pitons avaient été pris à l'adversaire⁴.

Il est évident que, même si les forces de l'ONU avaient attaqué les sommets dominants pour s'en emparer, la nature même du terrain — enchevêtrement de pics, de crêtes aux pentes abruptes, entrecoupées de vallées étroites — aurait toujours permis à l'ennemi de poster des tireurs embusqués sur d'autres sommets un peu plus à l'arrière ou sur le flanc de nos troupes. Ainsi, même si les tireurs embusqués faisaient encore régulièrement quelques victimes, toute offensive d'envergure, comme

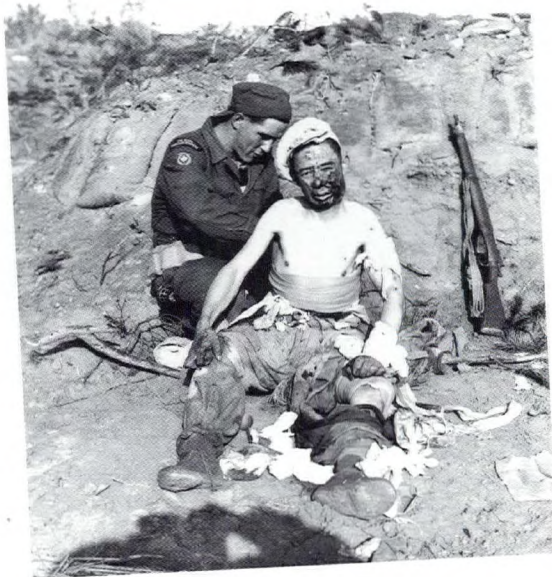
celle qui avait permis de capturer les sommets « Bloody » et « Heartbreak », aurait causé des pertes bien plus lourdes.

Sur son front de 4 500 m, Allard avait préféré disposer sa brigade, selon la méthode traditionnelle, c'est-à-dire deux bataillons à l'avant et un bataillon en réserve. Il est impossible de dire s'il avait fait le bon choix mais, étant donné les circonstances — pour parler d'armistice en cours, maîtrise totale du ciel (associée à des renseignements efficaces) et risque quasiment nul d'offensive massive —, son choix était discutable. Son dispositif lui permettait d'avoir une solide réserve, mais la minceur de sa ligne de front étalée sur un relief fortement accidenté rendait difficile l'établissement de périmètres défensifs couvrant un secteur suffisamment large pour assurer un appui mutuel. Sans le soutien de l'artillerie, un peloton ou deux sections dépourvus d'un appui mutuel adéquat ne pouvaient espérer résister à l'assaut de deux ou trois compagnies chinoises. Toutefois, l'artillerie du 81^e Régiment de campagne était rapidement disponible. Même chose si une ou deux compagnies avaient été attaquées par une force égale ou supérieure à un bataillon et rien de plus important que des éléments de cette taille n'était envisagé.

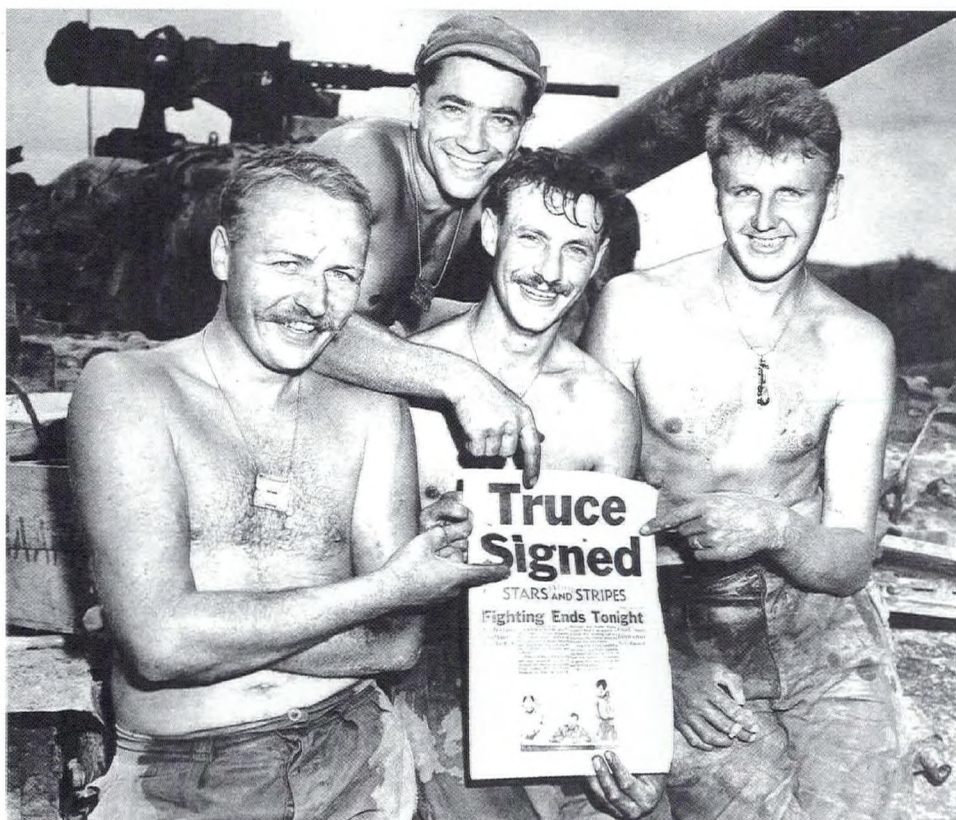
L'ennemi lança une attaque de ce genre contre le RCR dans la nuit du 2 au 3 mai 1953. Le 2 mai avait été une journée relativement tranquille, ponctuée par les tirs d'artillerie et de mortier habituels qui avaient fait un mort et trois blessés (pertes plus élevées que de coutume). Une patrouille de combat forte de 16 hommes avait quitté les lignes à 20 h 30 pour intercepter toute patrouille ennemie qui essaierait de s'infiltrer entre le Royal et le Patricia. Un peloton de la Compagnie C était en attente au cas où la patrouille de combat aurait eu besoin de renfort. Deux heures environ après son départ, la patrouille fut attaquée par une soixantaine de Chinois. Le chef de la patrouille fut tué et la moitié de ses hommes furent tués ou capturés et le caporal J. C. McNeil prit alors le commandement de l'unité. Une section de la patrouille de renfort, avec à sa tête le commandant du peloton, se porta à la rescousse de la Compagnie C et essuya, elle aussi, un feu nourri. McNeil décrocha une médaille militaire pour l'occasion :

[...] il dirigea le repli de la patrouille, repoussant les assauts successifs de l'ennemi et récupérant ses blessés. Quand une seconde patrouille venue lui prêter main forte fut, elle aussi, attaquée et qu'elle perdit son chef, il réussit à récupérer les survivants [...] ramenant avec lui quatre hommes valides et sept blessés⁵.

Les survivants de ces deux patrouilles étaient encore dispersés dans le *no man's land* à minuit, quand l'artillerie ennemie ouvrit un feu nourri sur la position de la Compagnie C, la plus avancée des quatre compagnies. Puis, les Chinois se ruèrent à l'attaque, débordant un des pelotons



Un soldat chinois blessé, capturé par le Royal Canadian Regiment, est soigné par un ambulancier, le soldat Johnny Decarie, de St. Catharines en Ontario, alors âgé de 25 ans. (SF-3131)



Le jour que tout le monde attendait. (MUSÉE DU PPCLI)

avancés, obligeant le sous-lieutenant E. H. Hollyer à demander à l'artillerie de diriger son feu sur sa propre position. Dans la citation accompagnant la Croix militaire qu'on lui accorda, on note que, en essayant de sortir de sa casemate pour observer et transmettre le résultat des tirs, il fut projeté à l'intérieur de l'abri par l'explosion d'un obus. Le lieutenant L. G. Côté, officier des transmissions du RCR, qui surveillait le fonctionnement des communications avec la patrouille se trouvant toujours dans le *no man's land* quand les Chinois lancèrent leur attaque, « fut par deux fois projeté hors de la tranchée, contre la casemate », mais lui n'eut droit qu'à une simple médaille militaire!

Le soldat G. P. Julien, qui avait été nommé chef de section à peine quelques jours avant l'attaque, démontra l'esprit d'initiative et leadership qui ne faisait pas défaut parmi les hommes de la troupe.

Contraint de se mettre à l'abri en raison de l'intensité du bombardement, il continua néanmoins à encourager et à entretenir l'ardeur de ses hommes, afin qu'ils soient prêts à affronter vigoureusement l'assaut que l'ennemi se préparait à lancer. Le bombardement terminé, le soldat Julien alla récupérer les survivants pour les ramener à son propre poste de section et les mettre à l'abri. Puis, il continua à combattre bien que son groupe fût le dernier à résister, les autres ayant été anéantis.

Sans aucune communication avec son commandant de peloton [Hollyer] et sous le feu nourri de l'ennemi, il conserva sa position jusqu'au moment où il se rendit compte que sa résistance ne changerait pas l'issue du combat. Il rassembla tous les blessés et se replia en bon ordre avec les invalides et son armement sur la position occupée par le 8^e Peloton⁶.

Julien obtint la Médaille militaire.

L'autre peloton qui essuya, lui aussi, le gros de l'attaque chinoise était sous les ordres du caporal W. D. Pero, qui remplaçait le lieutenant Banton parti prendre le commandement des rescapés de la première patrouille de combat encore dans le *no man's land*. Pero résista aux assauts de l'ennemi sans demander à l'artillerie de tirer sur sa propre position (néanmoins cernée par les tirs des Canadiens). Pero fut, lui aussi, gratifié d'une Médaille militaire.

Environ 90 minutes après le début de l'attaque, l'ennemi se retira. La densité des tirs d'artillerie échangés par les deux adversaires sur ce terrain de dimension relativement restreinte est stupéfiante et donne une idée des difficultés qu'aurait occasionner toute offensive d'envergure. Aux quelque 2 000 obus tirés par les Chinois, l'artillerie divisionnaire répondit par 8 000 projectiles, plus de la moitié provenant des pièces du 81^e Régiment de campagne. Les Chinois laissèrent sur le terrain plus de 80 morts — on ne sait pas au juste combien de morts et

de blessés ils réussirent à ramener dans leurs lignes. Le Royal eut à déplorer 26 tués, 27 blessés et 7 prisonniers. Quant aux KATCOMS, ils eurent 4 morts, 14 blessés et 4 disparus. Cette fois encore, le rapport entre le nombre de morts et le nombre de blessés chez les Canadiens indique l'intensité du combat rapproché. Le Patricia, qui était à la lisière des tirs de l'artillerie chinoise, eut deux morts et sept blessés, tandis que le 81^e Régiment de campagne perdit deux de ses serveurs.

Les Chinois se souciaient peu de leurs pertes mais le brigadier Allard, lui, était fortement préoccupé par les siennes et cette dernière attaque lui donna beaucoup à réfléchir. En fait, avant ce dernier combat, le 1^{er} mai il avait rédigé « un long mémorandum révisant toutes les dispositions qui devaient être prises, quand aux compagnies, dans une guerre défensive ».

Nos positions sont défendues par des champs de mines et des barbelés. À travers ces défenses, des sentiers sont tracés pour utilisation par nos patrouilles. D'autre part, nos armes automatiques, mortiers et artillerie de barrage ont des objectifs précis à frapper en cas d'alerte. Or, ces objectifs changeaient peu souvent. De sorte que l'ennemi avait pu s'approcher de nos défenses statiques, lancer des pierres ici et là, attendre notre réponse et marquer ensuite sur ses cartes les endroits bien couverts par notre feu et ceux qui l'étaient moins, ou pas du tout — étant donné la largeur du front, il nous était en effet impossible de couvrir parfaitement notre ligne. De nombreuses patrouilles ennemies rôdant chaque soir, sur un secteur précis de notre front, comme cela avait été le cas avant l'attaque contre le RCR, donnaient aux Chinois une idée précise de nos points forts et faibles qu'ils sauraient, par la suite, éviter ou utiliser au moment voulu.

*Il fallait améliorer tout cela. Premièrement, les lignes de tir de nos armes de défense seront fréquemment changées. Surtout, nos grosses patrouilles (10 hommes et plus) qui sortaient la nuit pour aller occuper quelques rares secteurs devant nous, seront démantelées et remplacées par de nombreux petits groupes de deux hommes chacun... et un chien spécialement entraîné pour signaler, sans faire de bruit, des présences indues — ces chiens donnent aussi confiance à ces hommes isolés, laissés sans protection. Ces petites patrouilles seront disséminées ici et là dans le *no man's land*, hors de portée de notre feu défensif et hors des sentiers, tout en restant près de ceux-ci. Munis d'une radio, les patrouilleurs pourront nous signaler les pénétrations chinoises dans ses sentiers. À notre feu de s'ouvrir au bon moment et au bon endroit, avec l'avantage de savoir de façon assez précise où sont les ennemis.*

Pour arriver à ses résultats, j'ai dû mettre sur pied une école de patrouille que Harry Pope dirigera de

main de maître. D'autres mesures seront aussi prises. Ainsi, je change notre système de défense auquel je joins quatre blindés qui seront en bas de nos positions, prêts à fournir leur appui en cas de nécessité. Le jour on les cache et, la nuit, ils vont patrouiller près des anciennes rizières. Je fais revérifier fréquemment la position de toutes nos armes automatiques pour m'assurer qu'elles ont un maximum d'efficacité. De plus, je fais refaire nos positions statiques : en m'assurant qu'un bon système d'irrigation existe; en épaississant le toit de nos abris; en faisant mettre un soutènement de fil de fer tressé à nos tranchées; en creusant les tranchées de communications à neuf pieds (2,7 m) et en les couvrant de barbelés (un Chinois s'y prendra, pour son plus grand malheur)⁷.

Dans ses mémoires, Allard mentionne que : « pendant que ces transformations étaient en cours, les Chinois lancèrent une autre attaque qui fut un fiasco, puisqu'ils n'arrivèrent même pas jusqu'à nos lignes ». Cette attaque échoua au point qu'il est impossible d'en retrouver la trace dans les documents pertinents. On remarque à la lecture du journal de guerre de l'unité que les pertes occasionnelles continuaient à leur rythme habituel et que l'artillerie poursuivait ses tirs mais de façon sporadique. Hormis cela, rien n'est digne de mention un demi-siècle plus tard. Le 10 juillet, la brigade changea de position, quittant le centre pour passer sur le flanc droit du front divisionnaire, retrouvant ainsi la cote 355 sous sa responsabilité — les Patricia étaient au sommet, les Royal sur leur gauche et le Royal 22^e en réserve. Entre le 12 et le 20 juillet, deux compagnies du 22^e (remplaçant deux compagnies de ROK dont on avait besoin ailleurs) prenaient position sur le flanc droit du Patricia.

À Panmunjom, les pourparlers progressaient très lentement, le rapatriement des prisonniers constituant le principal obstacle. Les forces onusiennes avaient fait plus de 120 000 prisonniers, la plupart nord-coréens, et les communistes en avaient 12 000, des Sud-Coréens en majorité. Presque tous les prisonniers nord-coréens n'exprimaient pas l'envie de retourner chez eux, seuls quelques fervents communistes et des chefs de famille se sentant responsables étaient impatients de retourner en Corée du Nord. Mais ni Pékin ni Pyongyang n'acceptaient un arrangement qui donnait aux prisonniers la liberté de choisir. Pour les autorités ennemies, tous les prisonniers devaient obligatoirement être rapatriés.

De décembre 1951 à octobre 1952, cette question fut l'objet de débats houleux et stériles, parsemés de périodes de morne silence... jusqu'au 8 octobre 1952, quand le haut commandement des Nations unies décida de suspendre indéfiniment les négociations. Deux mois plus tard, à la fin mars, lorsque la question fut reprise, l'Assemblée générale des Nations unies adopta la résolution proposée par l'Inde, préconisant la création d'une

commission neutre qui serait responsable de tous les prisonniers. La commission rapatrierait tous ceux qui désireraient regagner leur pays d'origine et remettrait à l'ONU ceux qui ne le désiraient pas. Comme on pouvait s'y attendre, cette proposition fut rejetée par les communistes — non pas, comme nous le verrons plus loin, pour une question de principe, mais essentiellement pour des raisons de politique et de propagande.

Le 22 février 1953, le haut commandement des Nations unies déclara qu'il était disposé à rapatrier les prisonniers blessés et malades qui souhaitaient regagner leur pays. Cinq semaines plus tard, les Chinois répondaient sur un ton conciliant. Tout en maintenant que tous les prisonniers devraient être rapatriés, le premier ministre de la Chine, Chou En-Lai déclarait :

Le gouvernement de la République populaire de Chine et le gouvernement de la République démocratique de Corée proposent que les deux parties aux négociations s'engagent à rapatrier, dès la cessation des hostilités, tous les prisonniers de guerre sous leur garde qui insistent pour se faire rapatrier, et à remettre les autres prisonniers de guerre à un État neutre, afin d'assurer une solution équitable au problème de leur rapatriement⁸.

En fait, cette proposition était semblable en tous points à celle proposée par l'Inde, la seule différence étant que les prisonniers qui ne voulaient pas être rapatriés seraient remis à un « État neutre » plutôt qu'à l'ONU, mais pour les communistes elle présentait le grand avantage de faire croire qu'ils en avaient été les initiateurs.

Un plan de rapatriement des prisonniers de guerre blessés et malades, surnommé LITTLE SWITCH, fut signé le 11 avril, et le retour des prisonniers se déroula au cours des trois semaines suivantes (deux Canadiens en firent partie). Deux semaines plus tard, les pourparlers en vue de l'armistice reprirent à Panmunjom. Toutefois, ils furent perturbés par la décision unilatérale du président Syngman Rhee de faire libérer environ 25 000 prisonniers nord-coréens qui s'opposaient à leur rapatriement. Malgré ce contretemps, les négociations progressèrent, favorisées peut-être par la mort, le 5 mars 1953, de Joseph Staline, l'immuable maître absolu de l'Union soviétique. Sa disparition jeta le désarroi dans le monde communiste. Il fut remplacé par un triumvirat dominé par un bureaucrate, l'impulsif et imprévisible Nikita Khrouchtchev, dont les intentions et les visées étaient encore obscures. Même si Staline n'avait pas poussé Kim Il Sung à attaquer la Corée du Sud, ni incité les Chinois à intervenir dans le conflit, il ne s'y était pas opposé pour autant. En fait, il les avait ensuite appuyés par des manœuvres politiques et une aide logistique, renforçant considérablement leur position. Maintenant, avec Khrouchtchev qui n'avait pas encore exprimé clairement sa politique extérieure, particulièrement envers les États-

Unis, l'évolution du conflit coréen laissait planer un doute, et Kim, tout comme Mao Tsé-toung, ne savait plus très bien sur quel pied danser.

L'armistice entre les Nations unies, la Corée du Nord et la Chine fut signé à Panmunjom le 27 juillet 1953. La ligne de démarcation convenue suivait la ligne formée par les positions actuellement occupées par les signataires de l'accord, avec une zone démilitarisée s'étendant sur une distance de 1 800 m de part et d'autre de cette ligne. Tous les prisonniers désirant retourner dans leur pays d'origine devaient être rapatriés, et ceux qui s'y opposaient devaient être remis aux mains de la Commission des États neutres pour le rapatriement, commission qui était présidée par un officier indien. L'Inde, qui avait fourni une unité médicale aux forces de l'ONU, avait été une source d'irritation constante pour les États-Unis, professant son indépendance d'opinion et exprimant sans ambages son désir de voir le conflit se terminer. Les autres membres de la Commission étaient la Tchécoslovaquie, la Pologne, la Suède et la Suisse.

Pendant que les prisonniers étaient sous la tutelle de la Commission, leurs compatriotes avaient le droit de les visiter et d'essayer de les convaincre de revenir chez eux; après 120 jours, les prisonniers étaient libérés et pouvaient agir à leur guise. En septembre, le commandement des Nations unies remit 22 604 prisonniers à la Commission de rapatriement, tandis que de leur côté les Nord-Coréens et les Chinois en remettaient 359. Sur ces 22 604 prisonniers, 628 décidèrent de retourner dans leur pays d'origine, 86 choisirent de partir pour l'Inde, 38 décédèrent pendant leur détention, 13 s'évadèrent et 21 839 choisirent de rester en Corée du Sud (ce dernier chiffre inclut 14 235 Chinois qui demandèrent à partir pour Formose). Parmi les 359 prisonniers alliés qui avaient opté pour le régime communiste, on comptait 23 Américains, un Britannique et 335 Sud-Coréens. On réussit à persuader un des Américains et huit Sud-Coréens à rentrer chez eux, deux des prisonniers du groupe de la ROK optèrent pour l'Inde, les autres optèrent pour le camp communiste (cependant, le Britannique et trois des Américains devaient par la suite revenir sur leur décision)⁹. Seize aviateurs prisonniers des Chinois (et non des Nord-Coréens) restèrent entre leurs mains, dont le colonel d'aviation canadien A. R. Mackenzie qui fut libéré au début du mois de décembre 1954. Les 15 Américains furent libérés quelques mois plus tard¹⁰.

L'armistice était censé entrer en vigueur le 27 juillet à 22 h 00. Néanmoins, le brigadier Allard nota qu'entre 22 h et minuit « les communistes font tomber un nombre record d'obus sur la 8^e Armée (44 000)¹¹ ». Mais le 28, aux premières lueurs du jour, les Canadiens furent témoins d'une scène étonnante, que décrivit un des officiers du 3 PPCLI.

Dans la vallée, immédiatement au-dessous de nous, les Chinois avaient dressé une tribune, compor-

tant haut-parleurs et bannières, pour annoncer « la paix ». Des hommes et des femmes y dansaient et y chantaient. Toutefois, ce qui impressionna le plus nos hommes, ce fut la foule de Chinois face à eux, il semblait y en avoir des millions. Personne n'oubliera jamais le choc psychologique que créa cette « mer humaine » aperçue pour la première fois¹².

Il s'agissait d'un armistice — c'est-à-dire d'un arrêt temporaire des hostilités — et non d'un traité de paix; jusqu'à aujourd'hui, cette situation demeure inchangée. De part et d'autre de la zone démilitarisée, les soldats sud-coréens et nord-coréens se font toujours face et les militaires américains sont encore en Corée. Mais, en 1953, personne ne pouvait savoir combien de temps l'armistice allait tenir. Les positions le long de la ligne bordant la zone démilitarisée devaient être consolidées pour parer à toute nouvelle invasion. Le brigadier Allard, tout comme les autres commandants des forces de l'ONU, devait veiller à maintenir le moral de ses hommes et leur disponibilité opérationnelle.

L'ennui était l'ennemi le plus immédiat et, pour le combattre, il fallait trouver pour les hommes, parallèlement au maintien de leur état de préparation en cas de reprise du conflit, d'autres activités. Des exercices stimulants, tant au niveau individuel qu'à celui de la Division, constituaient une des réponses. Aider les fermiers qui revenaient graduellement sur leurs terres ravagées par les combats en était une autre. Enfin, on songea à améliorer le quotidien des soldats en hivernisant leurs tentes grâce à l'ajout de planchers de bois, en construisant des baraques pour y aménager des cuisines, des entrepôts pour les provisions (améliorant du même coup l'ordinaire), sans oublier les installations qui font normalement partie d'une base militaire au Canada, comme une station radio, un cinéma, une bibliothèque, un gymnase, un centre de loisirs et un terrain de sport. « Dès que ce programme est bien implanté, nous nous rendons compte que le nombre de nos délinquants baisse de 50 %, ce qui est significatif, dans les armées du monde, de la remontée du moral¹³. »

En octobre 1953 eut lieu un troisième roulement. La relève — constituée par le 2^e Bataillon du Black Watch, le Queen's Own Rifles et le 4^e Bataillon des Canadian Guards (nouvellement formé) — ne comprenait que des militaires de carrière. L'escadron D du Royal Canadian Dragoons remplaça l'escadron A du Lord Strathcona's Horse. Plusieurs unités de la brigade reçurent de nouveaux titres; ainsi, le 81^e Régiment de campagne devint le 4^e Régiment de la RCHA (en même temps qu'un bon nombre de ses effectifs étaient relevés). En juin 1954, le brigadier Allard remit le commandement de la brigade au brigadier F. A. Clift. Cependant, avant le départ de Clift, le premier ministre Louis Saint-Laurent, qui faisait alors le tour du monde, visita la brigade. De retour au Canada, il déclarait à la Chambre des communes :



On rentre à la maison.

*Le moral de tous nos hommes est splendide. J'ai constaté avec plaisir que, depuis la fin des combats, ils ont réussi, grâce à leurs propres efforts, à palier nombre des inconvénients qui nuisaient à leur bien-être matériel dans le milieu où ils se trouvent. Il faut préciser que c'est en grande partie grâce à l'humanité des officiers que règne cet esprit de famille qui, on le sent, unit les officiers aux hommes de troupe, ainsi que la conviction qu'à chacun d'être canadien et de travailler pour le Canada [...] en participant à l'effort conjoint pour prouver que l'agression n'est pas rentable*¹⁴.

À part quelques légères infractions par des Chinois et des Nord-Coréens, les mois s'écoulaient, l'armistice était respecté et l'on considérait que la menace, déjà faible, allait en diminuant. En septembre 1954, le ministre de la Défense nationale, Ralph Campney, annonçait que « les effectifs canadiens seraient réduits des deux tiers et que les éléments canadiens restants [...] seraient composés d'un bataillon d'infanterie, d'une ambulance de campagne et des éléments nécessaires à leur administration ». Le reste de la brigade serait rapatrié « dès que les formalités concernant le transfert des pouvoirs et le transport seront réglées »¹⁵. Graduellement, la Division du Commonwealth fut réduite à une brigade, puis à un bataillon. Ce dernier, le 2^e Queen's Own Rifles, quitta la Corée en avril 1955, ne laissant plus derrière lui que la 3^e Ambulance de

campagne, une section administrative au QG de la 7^e Division du Commonwealth, des éléments du RCOC, du RCEME et de la prévôté — soit un effectif total de 500 hommes. La dernière unité canadienne, un détachement médical, cessa officiellement d'exister le 25 juin 1957 et quitta le port de Incheon trois jours plus tard.

« Entre le moment où le premier soldat canadien posa le pied au Japon et celui où l'armistice fut signé, 21 940 militaires canadiens servirent en Corée et au Japon¹⁶. » Ce chiffre ne tient pas compte de ceux qui firent deux tours opérationnels. C'est en janvier 1952 que l'effectif de l'armée canadienne fut le plus élevé, avec 8 123 militaires tous grades confondus. Au moment de l'armistice les effectifs étaient de 7 134. Ce nombre est quasiment insignifiant quand on le compare aux 1 150 000 hommes de l'armée américaine (et presque rien à côté de celui des Chinois et des Nord-Coréens). Néanmoins, les Canadiens accomplirent vaillamment leur devoir.

Notons aussi que les pertes canadiennes furent relativement légères dans cette « petite guerre empoisonnée » — 1 543 pertes au combat, dont 93% dans l'infanterie. Onze officiers ainsi que 298 gradés et soldats furent tués en action ou sont morts de leurs blessures, 59 officiers ainsi que 1 143 gradés et soldats furent blessés, alors que 2 officiers et 30 gradés et soldats survécurent aux camps de prisonniers. Rappelons, pour simple comparaison, que 2 289 personnes périrent sur les routes canadiennes en 1950¹⁷.



NOTES

CHAPITRE I

- ¹ Cité par K.J. Holmes dans *The History of the Canadian Military Engineers*, vol. III, Toronto, Military Engineering Institute of Canada, 1997, p. 216.
- ² Direction – Histoire et patrimoine, QGDN, Ottawa (DHP par la suite), 497.013 (D 4), « Notes sur les combats en Corée », bulletin n° 9, Appendice A, p. 1.
- ³ DHP, 410B25.033 (D 1).
- ⁴ DHP, 145.2P7.013 (D 6).
- ⁵ G.R. Stevens, *Princess Patricia's Canadian Light Infantry, 1919-1957*, vol. 3, Griesbach, AB, Comité historique du régiment, 1957, p. 319.
- ⁶ Max Hastings, *The Korean War*, London, Simon and Schuster, 1987, p. 34 et 38.
- ⁷ James I. Matray, *Historical Dictionary of the Korean War*, New York, Greenwood Press, 1991, p. 381.
- ⁸ Hastings, *Korean War*, p. 58.
- ⁹ Joseph C. Goulden, *Korea: The Untold Story of the War*, New York, Times Books, 1982, p. xv.
- ¹⁰ Canada, Chambre des communes, *Débats*, 30 juin 1950, 4459.
- ¹¹ Archives nationales du Canada (par la suite ANC), RG 24, Acc. 83-84/167, boîte 465, dossier 1650-40, vol. 1.
- ¹² A. L. Grey, « The Thirty-Eighth Parallel » in *Foreign Affairs*, vol. 29, n° 3 (avril 1951), p. 483.
- ¹³ Michael Hickey, *The Korean War: The West Confronts Communism 1950-1953*, Londres, John Murray, 1999, p. 10.
- ¹⁴ Goulden, *Korea*, p. 25.
- ¹⁵ Hastings, *Korean War*, p. 33.
- ¹⁶ Denis Stairs, *The Diplomacy of Constraint: Canada, the Korean War, and the United States*, Toronto, University of Toronto Press, 1974, p. 25.
- ¹⁷ Anthony Farrar-Hockley, *The British Part in the Korean War: Vol. I, A Distant Obligation* [British Official History], Londres, Her Majesty's Stationery Office, 1990, p. 26 ; Hickey, *Korean War*, p. 19.
- ¹⁸ Goulden, *Korea*, p. 30.
- ¹⁹ Stairs, *Diplomacy of Constraint*, p. 7.
- ²⁰ *Ibid.*, p. 17 et 18.
- ²¹ Glenn D. Paige, *The Korean Decision: June 24-30, 1950*, New York, Free Press, 1968, p. 81.
- ²² Hickey, *Korean War*, p. 20.
- ²³ Registres officiels du Conseil de sécurité, cinquième année, 473^e réunion, cité par Wood dans *Singulier champ de bataille : Les opérations en Corée et leurs effets sur la politique de défense du Canada (Histoire officielle du Canada)*, Ottawa, Imprimeries de la Reine, 1966 p. 8.
- ²⁴ Denis Stairs, « Canada and the Korean War: Fifty Years On », dans *Canadian Military History*, vol. 9, n° 3 (été 2000), p. 49 et 50.
- ²⁵ Stairs, *The Diplomacy of Constraint*, p. 40.
- ²⁶ Registres officiels du Conseil de sécurité, cinquième année, 474^e réunion, cité par Wood dans *Singulier champ de bataille*, p. 10.
- ²⁷ Robert Bothwell, « Eyes West: Canada and the Cold War in Asia », dans Greg Donaghy (dir.), *Canada and the Early Cold War, 1943-1957*, Ottawa, Publications du gouvernement du Canada, p. 67.
- ²⁸ Canada, ministère des Affaires extérieures, *Documents sur les relations extérieures canadiennes*, vol. 16, 1950, Ottawa, Groupe Communications Canada — Édition, 1996, p. 63.
- ²⁹ *Ibid.*, p. 963.

CHAPITRE II

- ¹ DHP, NHS 1650-239/187, CNS à TF 214.4, 5 juillet 1950.
- ² NCSM *Cayuga*, *Athabaskan* et *Sioux*, Rapports opérationnels (RO), juin et juillet 1950.
- ³ NCSM *Athabaskan*, RO, juillet 1950.
- ⁴ W. G. D. Lund, PhD dissertation, « The Rise and Fall of the RCN, 1945-1964: A Critical Study of the Senior Leadership, Policy and Manpower Management », Victoria, CB, Université de Victoria, 1999, p. 237.
- ⁵ DHP, 81/520, NCSM *Sioux* 8000 vol. 1, « A-History of HMCS *Sioux* », p. 24.
- ⁶ Information fournie par Michael Whitby d'après ses entretiens avec l'amiral DeWolf.
- ⁷ Robert O'Neill, *Australia in the Korean War 1950-1953*: vol. 2, *Combat Operations*, Canberra, Australia War Memorial and Australian Government Publishing Service, 1985), p. 413.
- ⁸ NCSM *Cayuga*, et *Athabaskan*, RO, juillet 1950.
- ⁹ Commander, Canadian Destroyer Division Pacific (COMCANDESDIVPAC), « Korean War Report », 4 avril 1951, Appendice I, Gunnery p. 2, DHP, NHS 1650-239/187.
- ¹⁰ O'Neill, *Australia in the Korean War 1950-1953*: vol. 2, *Combat Operations*, p. 418 et 419.
- ¹¹ DHP, NHS 1650-239/187, COMCANDESDIVPAC, « Korean War Report », p. 5 ; Appendice I, p. 1 et 2.
- ¹² COMCANDESDIVPAC, « Korean War Report », Appendice I.
- ¹³ *Ibid.*, Appendice 1, p. 7; NCSM *Cayuga*, RO, août 1950, p. 1; Thor Thorgrimsson et E. C. Russell, *Les Opérations navales du Canada dans les eaux coréennes, 1950-1955*, Ottawa, Imprimerie de la Reine, 1965, p. 13.
- ¹⁴ PRO, ADM 116/5794, officier général commandant en second, Extrême-Orient, « Guerre de Corée – RO – n° 15 – Sasebo », 30 août 1950.
- ¹⁵ *Ibid.*, « 1^{er} rapport opérationnel – 6 au 12 août 1950 – Sasebo », 16 août 1950.
- ¹⁶ *Ibid.*, « Guerre de Corée – Rapport opérationnel n° 12 – Patrouille de la côte ouest et activités à Sasebo. 11 au 16 août 1950 », 21 août 1950.
- ¹⁷ DHP, entrevue avec le vice-amiral A. L. Collier, p. 37-38.
- ¹⁸ Farrar-Hockley, *The British Part in the Korean War*, vol. I, *A Distant Obligation*, p. 70.
- ¹⁹ NCSM *Sioux*, RO, Août 1950.
- ²⁰ Thorgrimsson et Russell, *Opérations navales canadiennes dans les eaux coréennes*, p. 15-17.
- ²¹ Pour de plus amples informations sur les opérations à Incheon, voir Curtis A. Utz, *Assault from the Sea: The Amphibious Landing at Incheon*, Washington, Naval historical Center, Department of the Navy, 1994.
- ²² Lieutenant-commandore A. G. Capps, in « MacArthur Sells Inchon », *ibid.* p. 16.
- ²³ *Ibid.*, p. 16 et 17.
- ²⁴ DHP, 81/520, *Cayuga*, RO, 21 novembre 1950, p. 1 et 2.
- ²⁵ DHP 81/520, *Athabaskan*, RO, 1^{er} octobre 1950, p. 2.
- ²⁶ PRO, ADM 116/5794, Officier général commandant en second, Extrême-Orient, « Guerre de Corée – RO – n° 19 – Sasebo. 21 au 27 septembre 1950 », 19 octobre 1950, p. 3 et 4.
- ²⁷ DHP, dossier biographique, entretien avec le contre-amiral R. P. Welland, p. 10.
- ²⁸ DHP 81/520, COMCANDESDIVPAC, RO, 28 novembre 1950, p. 1.
- ²⁹ Thorgrimsson et Russell, *Opérations navales canadiennes dans les eaux coréennes*, p. 23.

- ³⁰ DHP 81/520, COMCANDES DIVPAC, RO, 28 novembre 1950, p. 1.
- ³¹ Farrar-Hockley, *The British Part in the Korean War*, vol. 1, p. 156.
- ³² DHP 81/520, COMCANDES DIVPAC, « Rapport sur la guerre de Corée », p. 1.
- ³³ NCSM *Sioux*, RO, 18 octobre 1950 ; *Athabaskan* RO, 8 décembre 1950, p. 3.
- ³⁴ DHP 81/520, COMCANDES DIVPAC, « Rapport sur la guerre de Corée », p. 7.
- ³⁵ *Ibid.*, p. 8.
- ³⁶ PRO, ADM 116/5794, officier général commandant en second, Extrême-Orient, « Guerre de Corée – Rapports opérationnels n° 24 – Mise en œuvre des plans de réduction des forces navales du Commonwealth britannique et alliées dans les eaux japonaises et coréennes, et transfert de l'officier général commandant en second, Extrême-Orient, à Hong Kong, 11-28 novembre 1950 », p. 1.
- ³⁷ CNS à ministre de la DN, 21 novembre 1950, cité par Thorgrimson et Russell dans, *Opérations navales canadiennes dans les eaux coréennes*, p. 28, note 49.
- ³⁸ PRO, ADM 116/5794, officier général commandant en second, Extrême-Orient, « Guerre de Corée – Rapports opérationnels n° 24.
- ³⁹ PRO, ADM 116/5794, officier général commandant en second, Extrême-Orient, « Guerre de Corée – Rapports opérationnels n° 26 – Concentration de tous les bâtiments du Commonwealth britannique et des forces alliées au large de la côte ouest de Corée, 4-15 décembre 1950 », 28 décembre 1950, p. 1.
- ⁴⁰ DHP, 81/520, NCSM *ATHABASKAN* 8000, CTE 95.12 à CTG 99.2, 4 décembre 1950.
- ⁴¹ *Athabaskan*, RO, 5 janvier 1951, p. 1.
- ⁴² *Ibid.*
- ⁴³ DHP, dossier biographique, entrevue avec le vice-amiral A. L. Collier, p. 40 et 42, voir également « The Chinnampo Affair » par A. J. P., dans *The Crowsnest*, vol. 3, n° 4, février 1951, p. 4 et 6.
- ⁴⁴ DHP, dossier biographique, entrevue avec le contre-amiral R. H. Leir, p. 109 à 122 ; RO de l'*Athabaskan*, 5 janvier 1951, p. 1.
- ⁴⁵ DHP, dossier biographique, entrevue avec le vice-amiral A. L. Collier, p. 42.
- ⁴⁶ O'Neill, *Australia in the Korean War*, vol. 2, p. 434.
- ⁴⁷ *Athabaskan*, RO, 5 janvier 1951, p. 2.
- ⁴⁸ *Cayuga*, RO, cité dans Thorgrimson et Russell, *Opérations navales canadiennes dans les eaux coréennes*, p. 34 et 35.
- ⁴⁹ ANC, RG 24 (Acc 83-84/167) case 695, dossier NSS1926-DDE-218 v.2, officier général commandant en second au commandant en chef, 22 janvier 1951.

CHAPITRE III

- ¹ Canada, Chambre des Communes, *Débats*, 2^e session, 7 juillet 1950.
- ² *Documents on Canadian External Relations* [ci-après *DCER*], vol. 16, 1950, p. 115 à 117.
- ³ Wood, *Singulier champ de bataille*, p. 27.
- ⁴ *Ibid.*, p. 28.
- ⁵ *Ibid.*, p. 29.
- ⁶ Arnold Warren, *Wait For The Waggon: The Story of the Royal Canadian Army Service Corps*, Toronto, McClelland, 1961, p. 327 et 328.
- ⁷ Ted Barris, *Deadlock in Korea: Canadians at War, 1950-1953*, Toronto, Macmillan, 1999, p. 27. Les anciens combattants canadiens de la guerre de Corée se sont plaints, souvent pour de bonnes raisons, d'avoir été oubliés par leurs concitoyens. Toutefois, cette situation a été quelque peu corrigée à l'occasion du 50^e anniversaire de l'invasion de la Corée du Sud par les armées communistes. Voir également l'ouvrage de David J. Bercuson,

Blood on the Hills: The Canadian Army in the Korean War, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1999. Les manuscrits de Brent Byron Watson et de William C. Johnston doivent eux aussi être publiés sous peu. Le premier retrace l'expérience d'un simple soldat en Corée, le second est une analyse critique des opérations militaires.

- ⁸ Wood, *Singulier champ de bataille*, p. 30.
- ⁹ Brereton Greenhous (dir.), *Semper Paratus: The History of the Royal Hamilton Light Infantry (Wentworth Regiment) 1862-1977*, Hamilton, RHLI, Historical Association, 1977, p. 167, 247 et 343.
- ¹⁰ *Ibid.*, p. 343.
- ¹¹ *Ibid.*, p. 343 à 344.
- ¹² Cité dans John Gardam, *Korea Volunteer: An Oral History From Those Who Were There*, Burnstown, Ont., General Store Publishing House, 1994, p. 30 à 31.
- ¹³ ANC, RG 24, vol. 18237, Journal de guerre du 25^e CIB, 5 octobre 1950.
- ¹⁴ *Ibid.*, Vol. 18356, Journal de guerre du 2^e R22^eR, 1^{er} et 10 octobre, 10 novembre 1950.
- ¹⁵ G. D. Mitchell, avec B. A. Reid et W. Simcock, *RCHA — Right of the Line: An Anecdotal History of the Royal Canadian Horse Artillery from 1871*, Ottawa, RCHA History Committee, 1986, p. 165.
- ¹⁶ J. S. Moir, éd., *History of the Royal Canadian Corps of Signals 1903-1961*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1962, p. 288-299.
- ¹⁷ « Chronology of the Korean War », dans Matray, éd., *Historical Dictionary of the Korean War*, Appendice C.
- ¹⁸ Hickey, *La guerre de Corée*, p. 91.
- ¹⁹ ANC RG 24, vol. 18237, Journal de guerre du 25^e CIB, 30 octobre 1950.
- ²⁰ DHP, 112.3H1.001 (D 13).
- ²¹ Bailey au cmdt, 1^{er} RCHA [?], 9 février 1989, lettre en possession de l'auteur.
- ²² Gardam, *Korea Volunteer*, p. 59.
- ²³ ANC, RG 24, vol. 18340, Journal de guerre du 2^e RCR, 20-21 novembre 1950.
- ²⁴ Cité par Ted Barris dans, *Deadlock In Korea: Canadians at War, 1950-1953*, p. 50.
- ²⁵ Gardam, *Korea Volunteer*, p. 80.
- ²⁶ John K. Marteinson et Michael R. McNorgan, *The Royal Canadian Armoured Corps: An Illustrated History*, Toronto, Robin Brass Studio and the Royal Canadian Armoured Corps Association, 2000, p. 349.
- ²⁷ Michael Hickey, « Have we Learnt The Lessons of Readiness from Korea ? », dans *Journal RUSI*, juin 2000, p. 64.
- ²⁸ *Ibid.*, p. 65.
- ²⁹ Holmes, *The History of the Canadian Military Engineers*, p. 215.
- ³⁰ ANC, RG 24, vol. 18340, Journal de guerre du 2^e RCR.
- ³¹ *Ibid.*, vol. 18237, Journal de guerre du 25^e CIB, 26 novembre 1950.
- ³² Cité dans Barris, *Deadlock in Korea*, p. 51.
- ³³ G. R. Stevens, *Princess Patricia's Canadian Light Infantry 1919-1957*, vol. 3, p. 354.
- ³⁴ Cité dans Mitchell, *RCHA — Right of the Line*, p. 165 à 166.
- ³⁵ ANC, RG 24, vol. 18237, Journal de guerre du 25^e CIB, 8 janvier 1951.
- ³⁶ Wood, *Singulier champ de bataille*, p. 88.
- ³⁷ ANC, RG 24, vol. 18237, Journal de guerre du 25^e CIB, 6 février 1951.
- ³⁸ *Ibid.*, 17 février 1951.
- ³⁹ DHP, 410B25.013 (D 4), Rapport hebdomadaire du 25^e CIB, n°19.
- ⁴⁰ *Ibid.* n°19.
- ⁴¹ *Ibid.*, n° 20 et 21.

CHAPITRE IV

- ¹ G. R. Stevens, *Princess Patricia's Canadian Light Infantry*, vol. 3, p. 282.
- ² Robert Hepenstall, *Find The Dragon: The Canadian Army in Korea 1950-1953*, Edmonton, Four Winds, 1995, p. 46.
- ³ ANC, RG 24, vol. 18317, Journal de guerre du 2 PPCLI, 20 et 21 décembre 1950.
- ⁴ Robert S. Peacock, *Kim-chi, Asahi and Rum*, aucun lieu, Lugus, 1994, p. 88.
- ⁵ DHP, 145.2P7.013 (D 6), « Rapport du lieutenant-colonel J. R. Stone sur les activités du 2 PPCLI, du 18 au 23 décembre 1950. »
- ⁶ Matray, *Historical Dictionary of the Korean War*, p. 521.
- ⁷ DHP, 145.2P7.013 (D 6).
- ⁸ Stone, « Memoir: Kapyong », *Infantry Journal* 23 (automne 1992), p. 13.
- ⁹ DHP, 145.2P7.013 (D 6).
- ¹⁰ Mel Canfield, « Memories of Korea: Early Lessons », dans *Legion Magazine* (janv. / fév. 1998), p. 49.
- ¹¹ Journal de guerre du 2 PPCLI, du 2 au 8 janvier 1951.
- ¹² Stevens, *PPCLI* vol. 3, p. 285.
- ¹³ Hastings, *Korean War*, p. 227.
- ¹⁴ *Ibid.*, p. 229.
- ¹⁵ Journal de guerre du 2 PPCLI, du 19 au 21 février 1951.
- ¹⁶ Canfield, « Memories of Korea: Grim Caution », dans *Legion Magazine* (mars / avril 1998), p. 15.
- ¹⁷ Journal de guerre du 2 PPCLI, 24 février 1951.
- ¹⁸ Wood, *Singulier champ de bataille*, p. 66.
- ¹⁹ Journal de guerre du 2 PPCLI, 8 mars 1951.
- ²⁰ DHP, 410B25.065 (D 15), « Return of Casualties... by Category, Unit and Date ».
- ²¹ Stone au CGS, cité par Wood, *Singulier champ de bataille*, p. 67.
- ²² Canada, Chambre des Communes, *Débats*, 20 mars 1951.
- ²³ Stevens, *PPCLI*, vol. 3, p. 295.
- ²⁴ Journal de guerre du 2 PPCLI, 28 mars 1951.
- ²⁵ Matray, *Historical Dictionary of the Korean War*, p. 265 et 266 et 269 et 270.
- ²⁶ Ray Bordeleau, « We Regret to Inform You... », *Esprit de Corps*, vol. 6, n° 8 (septembre 1998), p. 10.
- ²⁷ Journal de guerre du 2 PPCLI, 23 avril 1951.
- ²⁸ Stone, « Memoir: Kapyong », *Infantry Journal* (automne 1992), p. 13.
- ²⁹ DHP, 145.2P7.013 (D 5), « Opérations du 2 PPCLI dans la région de Kapyong — du 23 au 26 avril 1951 », p. 5.
- ³⁰ *Ibid.*, p. 38.
- ³¹ Stone, « Memoir: Kapyong », *Infantry Journal* 23 (automne 1992), p. 13 et 14.
- ³² DHP, 145.2P7.013 (D 5), « Opérations du 2 PPCLI dans la région de Kapyong », p. 7 et 8.
- ³³ O'Neill, *Australia in the Korean War, 1950-53*, vol. 2, p. 157 ; Wood, *Singulier champ de bataille*, p.74 à 76.
- ³⁴ Stevens, *PPCLI*, vol. 3, p. 300.
- ³⁵ Journal de guerre du 2 PPCLI, 24 avril 1951.
- ³⁶ DHP, 145.2P7.013 (D 5), « Opérations du 2 PPCLI dans la région de Kapyong », p. 11.
- ³⁷ Citation du DCM citée par Wood dans *Singulier champ de bataille*, p. 77.
- ³⁸ Hepenstall, *Find the Dragon*, p. 96.
- ³⁹ DHP, 145.2P7.013 (D 5), « Opérations du 2 PPCLI dans la région de Kapyong », p. 27.
- ⁴⁰ *Ibid.*, p. 12.
- ⁴¹ Hepenstall, *Find the Dragon*, p. 96.
- ⁴² DHP, 145.2P7.013 (D 5), « Opérations du 2 PPCLI dans la région de Kapyong », p. 12.

⁴³ Cité dans l'ouvrage de John Melady, *Korea: Canada's Forgotten War*, Toronto, Gage, 1983, p. 77.

⁴⁴ Hepenstall, *Find the Dragon*, p. 94.

⁴⁵ DHP, 145.2P7.013 (D 5), « Opérations du 2 PPCLI dans la région de Kapyong », p. 18.

⁴⁶ Journal de guerre du 2 PPCLI, 25 avril 1951.

⁴⁷ Ray Bordeleau, « The fight at Kapyong », *Esprit De Corps*, vol. 6, n° 9 (octobre 1998), p. 10.

⁴⁸ Hepenstall, *Find the Dragon*, p. 99.

⁴⁹ Stone, « Memoir: Kapyong », p. 13.

⁵⁰ Wood, *Singulier champ de bataille*, p. 165 et 166.

CHAPITRE V

- ¹ Marteinson et McNorgan, *The Royal Canadian Armoured Corps*, p. 349.
- ² Esc. C, bulletin du LdSH — de la mi-avril à la fin mai [1951], exemplaire en possession de l'auteur.
- ³ ANC, RG 24, vol. 18238, Journal de guerre de la 25^e CIB, 11 mai 1951.
- ⁴ DHP, 145.2R13013 (D 2), « Rapport sur la bataille de Chail-li [...] », p. 2. Toutes les citations sur la bataille de Chail-li sont extraites de ce rapport, sauf indication contraire.
- ⁵ DHP, 681.013 (D 76), « Comptes rendus périodiques du cmdt 1^{er} Division du Commonwealth », (n° 2), mai 51 / août 53, Appendice D, p. 7.
- ⁶ Wood, *Singulier champ de bataille*, p. 101.
- ⁷ DHP, 145.2R13013 « 2RCR Rapport sur la bataille de Chail-li (Corée), 30 mai 1951 », p. 4.
- ⁸ *Ibid.*, p. 8.
- ⁹ Esc C, bulletin du LdSH [...], p. 5 et 6.
- ¹⁰ ANC, RG 24, Vol.18264, Esc C, Journal de guerre du LdSH, 30 mai 1951.
- ¹¹ DHP, 145.2R13013 (D 2).
- ¹² Journal de guerre de la 25^e CIB, 2 juin 1951.
- ¹³ Journal de guerre du 2 RCR, 21 juin 1951.
- ¹⁴ Holmes, *History of the Canadian Military Engineers*, p. 218.
- ¹⁵ DHP, 410B25.013 (D 4), « Historique, sommaire hebdomadaire », n° 36.
- ¹⁶ *Ibid.*
- ¹⁷ ANC, RG 24, vol. 18318, Journal de guerre du 2 PPCLI, 25 juin 1951.
- ¹⁸ ANC, RG 24 vol. 18239, Journal de guerre de la 25^e Brigade, 2 juillet 1951.
- ¹⁹ Journal de guerre du 2 PPCLI, 26 juin 1951.
- ²⁰ DHP, 410B25.013 (D 4), « Historique, sommaire hebdomadaire », n° 37.
- ²¹ Hastings, *Guerre de Corée*, p. 283 et 284.
- ²² *Globe and Mail*, 12 janvier 2001, p. A10.
- ²³ Journal de guerre de la 25^e CIB, 24 juin 1951.
- ²⁴ Journal de guerre du 2 PPCLI, 3 juillet 1951.
- ²⁵ Stevens, *RCR*, vol.2, 1933-1966, London, non publié, 1967, p. 228 et 229.
- ²⁶ *Ibid.*, p. 229.
- ²⁷ Journal de guerre de la 25^e Brigade, 6 juillet 1951.
- ²⁸ *Ibid.*, 10 juillet 1951.
- ²⁹ *Ibid.*, 11 juillet 1951.
- ³⁰ ANC, RG 24, vol.18357, Journal de guerre du R22^eR, 19 juillet 1951.
- ³¹ DHP, 681.013 (D 93), « Opérations canadiennes en Corée — 25 juin 1950 au 31 mars 1952 », p. 31 à 32.
- ³² Jeffrey Grey, *The Commonwealth Armies and the Korean War*, Manchester, Manchester University Press, UK, 1988, p. 192 à 195.
- ³³ ANC, RG 24, vol. 18239, Journal de guerre de la 25^e Brigade, 31 juillet 1951.

- ³⁴ Stairs, *Diplomacy of Constraint*, p. 233.
³⁵ Cité dans l'ouvrage de David Rees, *Korea: The Limited War*, London, Macmillan, 1964, p. 285.
³⁶ Hastings, *Korean War*, p. 276.
³⁷ Matray, *Historical Dictionary of the Korean War*, (chercher sous le nom de la bataille).
³⁸ Serge Bernier, *Le Royal 22^e Regiment, 1914-1999*, Art Global, Montréal, 2000, p. 209.
³⁹ Stevens, *PPCLI*, vol. 3, p. 316.
⁴⁰ DHP, 96/47, vol.1, folio 2.
⁴¹ *Ibid.*

CHAPITRE VI

- ¹ ANC, RG 24, vol. 18312, Journal de guerre du 1^{er} PPCLI, 6 octobre 1951.
² DHP, 681.001 (D1), « Comptes rendus de A.R. Menzies », DEA, 12 et 17 octobre 1951, p. 7.
³ Wood, *Singulier champ de bataille*, p. 149.
⁴ ANC, RG 24, vol.18240, Journal de guerre de la 25^e Brigade, 23 octobre 1951.
⁵ DHP, 410B25.013 (D 99), « Historique, résumé hebdomadaire », n° 53.
⁶ Stevens, *RCR*, vol 2, p. 235.
⁷ ANC, RG 24, vol.18343, Journal de guerre du 2^e RCR, du 2 au 3 novembre 1951.
⁸ Gardam, *Korea Volunteer*, p. 105.
⁹ DHP, 410B25.013 (D 99), « Historique, résumé hebdomadaire », n° 57.
¹⁰ *Ibid.*
¹¹ Wood, *Singulier champ de bataille*, p. 153.
¹² ANC, RG 24, vol. 18357, Journal de guerre du 2^e R22^eR, 22 novembre 1951.
¹³ Peacock, *Kim-chi, Asahi and Rum*, p. 18.
¹⁴ DHP, 681.013 (D 76), « Rapports périodiques du cmdt de la 1^{re} Division du Commonwealth », de mai 51 à août 53, (n° 2), p. 3.
¹⁵ ANC, RG 24, vol.18357, Journal de guerre du 2^e R22^eR, 23 novembre 1951.
¹⁶ Serge Bernier, *R22^eR*, p. 214.
¹⁷ *Ibid.*, p. 206 à 209.
¹⁸ Commandant du camp chinois, cité par Farrar-Hockley dans *The British Part in the Korean War*, vol. 2, p 267.
¹⁹ *Ibid.*, Appendice G, p. 443 à 448.
²⁰ Discours prononcé par le major William E. Mayer, MC, de la US Army Medical Service School, devant les élèves de la Chaplain School et de la Army Information School (non daté), p. 7 et 8. Exemple en possession de l'auteur.
²¹ *Ibid.*, p. 9.
²² *Ibid.*, p. 11.
²³ Hickey, *La guerre de Corée*, p. 341; DHP, 410B25.065 (D 9), « Liste des prisonniers de guerre canadiens en Corée ».
²⁴ Cité par Wood dans *Singulier champ de bataille*, p. 250.
²⁵ Discours de Mayer, *loc.cit.*
²⁶ G. W. L. Nicholson, *The Gunners of Canada: The History of the Royal Regiment of Canadian Artillery, 1919-1967*, vol.2, Toronto, McClelland & Stewart, 1972, p. 563.
²⁷ DHP, 410B25.013 (D 102), « Rapport de la 54^e Compagnie de transport », du 1^{er} au 31 juillet 1951.
²⁸ ANC, RG 24, 83-84/167, casier 7718, 20-1-1, pt 4, « Extrait des minutes de la 58^e assemblée du Conseil de la Défense », 27 mai 1952.
²⁹ DHP, 410B25.013 (D 102) «Rapport de la 54^e Compagnie de transport », du 1^{er} au 31 juillet 1951.

- ³⁰ *Ibid.*, du 1 au 31 octobre 1951.
³¹ René Lévesque, *Attendez que je me rappelle...*, Montréal, Québec-Amérique, 1986, p. 113.
³² Rees, *Korea*, p. 298.
³³ DHP, 410B25.013 (D 99), vol.1, « Historique, résumé hebdomadaire », n° 58.
³⁴ DHP, 681.013 (D 76), « Rapports périodiques du cmdt de la 1^{re} Division du Commonwealth », (n° 2), p. 4.
³⁵ DHP, 410B25.013 (D 99), « Historique, résumé hebdomadaire », n° 59.
³⁶ Journal de guerre du 2 RCR, 28 novembre 1951.
³⁷ ANC, RG 24, vol.18385, Journal de guerre de la 37^e Ambulance de campagne, septembre 1952, Appendice 3N.
³⁸ Peacock, *Kim-chi, Asahi and Rum*, p. 31.
³⁹ ANC, RG 24, vol.18385, Journal de guerre de la 37^e Ambulance de campagne, décembre 1952, Appendice 3N.
⁴⁰ DHP, 681.013 (D 76), « Rapports périodiques du cmdt de la 1^{re} Division du Commonwealth », (n° 2), Appendice A, p. 12.
⁴¹ ANC, RG 24, vol. 18344, Journal de guerre du 2 RCR, 7 décembre 1951.
⁴² Stevens, *PPCLI*, vol.3, p. 332.
⁴³ DHP, 681.013 (D 76), « Rapports périodiques du cmdt de la 1^{re} Division du Commonwealth », (n° 2), Appendice B, p. 4.

CHAPITRE VII

- ¹ Rubrique nécrologique du *National Post*, 18 octobre 1999, p. A13.
² Cité dans Stevens, *RCR*, vol.2, p. 243 à 244.
³ Bernier, *R22^eR*, p. 217 à 218.
⁴ ANC, RG 24, vol.18242, Journal de guerre de la 25^e Brigade, 7 mai 1952.
⁵ ANC, RG 24, vol.18243, Journal de guerre de la 25^e Brigade, 13 juin 1952.
⁶ Bernier, *R22^eR*, p. 218.
⁷ *Ibid.*, p. 218 et 219.
⁸ État-major général, *L'Armée canadienne en Corée*, Ottawa, 1956, p. 74 et 75.
⁹ Peacock, *Kim-chi, Asahi et Rum*, p. 78.
¹⁰ S. Dunstan, *Flak Jackets: 20th Century Body Armour* [Osprey Men-at-Arms series], Londres, Osprey, 1984, p. 19.
¹¹ *Ibid.*, p. 19 et 20.
¹² Peacock, *Kim-chi, Asahi et Rum*, p. 79.
¹³ Dunstan, *Flak Jackets*, p. 18 et 19.
¹⁴ DHP 681.009 (D 11), major W. H. Pope, « Infantry Defences in Korea », 19 septembre 1953, p. 2.
¹⁵ *Ibid.*, p. 3 et 4.
¹⁶ Hugh Halliday, «Khaki in the Blue », *The CAHS Journal*, vol. I, n° 4 (automne 1963).
¹⁷ *Ibid.*
¹⁸ *Ibid.*
¹⁹ Hickey, *La guerre de Corée*, p. 348 à 349.
²⁰ Wood, *Singulier champ de bataille*, p. 192.
²¹ Donald Barry (dir.), *Documents sur les relations extérieures canadiennes*, vol. 18, 1952, p. 66.
²² *Ibid.*, p. 71.
²³ Cité par Wood, dans *Singulier champ de bataille*, p. 195 et 196.
²⁴ Canada, Chambre des communes, *Débats*, 12 mai 1952, II, 2101.
²⁵ Peacock, *Kim-chi, Asahi et Rum*, p. 21.
²⁶ Mitchell, *RCHA — Right of the Line*, p. 179.
²⁷ Cité dans W. B. Fraser, *Always a Strathcona*, Calgary, Comprint, 1976, p. 209.
²⁸ *Ibid.*, p. 210.
²⁹ ANC, RG 24, vol. 18316, Journal de guerre du 1^{er} PPCLI, 6 septembre 1952.

- ³⁰ ANC, RG 24, vol. 18338, Journal de guerre du 1 RCR, 30 et 29 septembre 1952.
- ³¹ *Ibid.*, 16 août 1952.
- ³² Cité par Nicholson dans, *The Gunners of Canada*, vol. 2, p. 567.
- ³³ Mitchell, *RCHA — Right of the Line*, p. 181.
- ³⁴ Cité par Melady dans, *Korea: Canada's Forgotten War*, p. 132 et 133.
- ³⁵ *Ibid.*, p. 137 et 138.
- ³⁶ État-major général, *L'armée canadienne en Corée*, p. 65.
- ³⁷ ANC, RG 24, vol. 18323, Journal de guerre du 3 PPCLI, juillet 1951, Appendice 3.
- ³⁸ ANC, RG 24, vol. 18324, Journal de guerre du 3 PPCLI, 15 novembre 1952.
- ³⁹ *Ibid.*, 19 novembre 1952.
- ⁴⁰ *Ibid.*, 3 décembre 1952.
- ⁴¹ *Ibid.*, 16 décembre 1952.
- ⁴² État-major général, *L'armée canadienne en Corée*, p. 67.
- ⁴³ Mitchell, *RCHA — Right of the Line*, p. 182.
- ⁴⁴ État-major général, *L'armée canadienne en Corée*, p. 68.

CHAPITRE VIII

- ¹ Les destroyers de la MRC ont effectué six affectations de plus après l'armistice, le dernier déploiement du NCSM *Sioux* ne s'étant terminé que le 7 septembre 1955.
- ² Directeur, Projets de la marine et opérations (DPMO) au vice-chef de l'état-major de la marine (VCEMM), «Réduction de l'engagement de la MRC en Corée», 25 février 1952. DHP, NHS NSS 1650-40, vol. 3.
- ³ DPMO au VCNEMM, 15 décembre 1950, DHP, NHS 1650-1, vol. 3 et procès-verbal de l'état-major de la marine, 18 janvier 1952, DHP.
- ⁴ Renseignements fournis par Michael Whitby d'après ses entretiens avec l'amiral DeWolf.
- ⁵ Peter T. Haydon, «Canada's Naval Commitment to the Korean War: Prudent Employment or Opportunism», in Peter T. Haydon et Ann L. Griffiths (dir.), *Canada's Pacific Presence: Purposeful or Peripheral*, Halifax, Centre for Foreign Policy Studies, Dalhousie University, 1999, p. 126.
- ⁶ Voir Stairs, *The Diplomacy of Constraint*.
- ⁷ DHP, 81/520 NCSM CAYUGA 8000, *Cayuga*, p.-v., 13 août 1951, p. 1 à 3.
- ⁸ Dossier biographique de DHP, entrevue avec le lieutenant-commander Peter Chance, p. 29-30.
- ⁹ DHP, NHS 1650-239/187. CANCOMDESFE, «Rapport sur la guerre de Corée : partie I », p. 10.
- ¹⁰ Naval Historical Center, Washington Naval Yard, Washington DC, exposé du commandant de la Force opérationnelle 95 au secrétaire à la Marine sur la défense de l'Île, 31 mars 1952.
- ¹¹ DHP, 88/6, commodore J. C. Hibbard, rapport d'inspection, mai 1952, p. 6.
- ¹² *Cayuga*, p.-v., 20 septembre 1951, rapport d'activités dans les zones de Choda et Sokuto, 9 et 10 août 1951.
- ¹³ *Ibid.*
- ¹⁴ *Ibid.*
- ¹⁵ CANCOMDESFE, «Rapport sur la guerre de Corée : partie deux », non daté. Cette partie du rapport était destinée aux seuls Canadiens (« pour vos yeux seulement »).
- ¹⁶ *Ibid.*
- ¹⁷ DHP, 88/6, Rapport d'inspection de Hibbard, p. 7.
- ¹⁸ CANCOMDESFE, «Rapport sur la guerre de Corée : partie deux ».
- ¹⁹ DHP, entrevue avec le lieutenant-commander Chance, p. 35.
- ²⁰ Edward C. Meyers, *Thunder in the Morning Calm: The Royal Canadian Navy in Korea 1950-1955*, St. Catharines, Vanwell Publishing, 1992, p. 170.
- ²¹ *Cayuga*, p.-v., 4 novembre 1951, Appendice A, p. 2 et 3.
- ²² Meyers, *Thunder In The Morning Calm*, p. 170.
- ²³ Thorgrimsson et Russell, *Les Opérations navales du Canada dans les eaux coréennes, 1950-1955*, p. 84 et 85.
- ²⁴ *Ibid.*, p. 81 à 84.
- ²⁵ DHP, NHS 1650-239/187 Opérations en Corée, officier amiral responsable de la station en Extrême-Orient, «Rapport sur l'expérience des opérations en Corée, juillet 1952 – avril 1953 », 15 juillet 1953, p. 1.
- ²⁶ Pour les exploits du lieutenant-commander Saxon, voir CANCOMDESFE, «Rapport sur la guerre de Corée : partie I », p. 16 et 17 et Thorgrimsson et Russell, *Les Opérations navales du Canada dans les eaux coréennes, 1950-1955*, p. 82 et 85 et 96.
- ²⁷ Malcom W. Cagle et Franck A. Manson, *The Sea War in Korea*, Annapolis, MD, Naval Institute Press, 1957 p. 204 à 207.
- ²⁸ *Ibid.*, p. 359 à 360. Les navires de la marine ont commencé à détruire des trains bien avant juillet 1952 (et ils en ont détruit plusieurs), mais ils n'ont pas été inclus dans le club.
- ²⁹ DHP, 81/520 NCSM *CRUSADER* 8000, lieutenant-commander J. Bovey, «Rapport des opérations du NCSM *Crusader* dans les eaux coréennes, 18 juin 1952 au 19 juin 1953 », 19 juin 1953.
- ³⁰ John Bovey, « Les destroyers en Corée, 1952-1953 », in James A. Boutilier (dir.), *The RCN in Retrospect, 1910-1968*, Vancouver, UBC Press, 1982, p. 254 à 262.
- ³¹ *Iroquois*, p.-v., 5 novembre 1952, p. 1.
- ³² *Crusader*, p.-v., 18 novembre 1952, p. 3.
- ³³ Cagle et Manson, *The Sea War in Korea*, p. 350.
- ³⁴ Bovey, «Rapport des opérations du NCSM *Crusader* dans les eaux coréennes... », Appendice 4, p. 2.
- ³⁵ *Crusader* p.-v., 18 novembre 1952, p. 3.
- ³⁶ *Ibid.*, p. 3 et 4.
- ³⁷ Amiraute, *British Commonwealth Naval Operations Korea, 1950-1953*, Londres, Ministry of Defence, Historical Branch [Naval], 1967), p. 243.
- ³⁸ *Crusader*, p.-v., 18 novembre 1952, p. 5 et 6.
- ³⁹ *Ibid.*, p. 6 et 7.
- ⁴⁰ *Ibid.*, p. 7.
- ⁴¹ *Ibid.*, 17 février 1953, p. 4.
- ⁴² *Ibid.*
- ⁴³ *Ibid.*, 1^{er} mai 1953, p. 2.
- ⁴⁴ *Ibid.*
- ⁴⁵ Dossier biographique de DHP, citation extraite d'un communiqué de presse de la MRC, 11 juin 1954. Voir également J. D. F. Kealy et E. C. Russel, *Histoire de l'aéronavale canadienne, 1918-1962*, Ottawa, Imprimerie de la Reine, 1967, p. 138.
- ⁴⁶ DHP, NHS 1700 VF-871 (transmissions), CANAVED à CANFLAGLANT, 14 mai 1953.
- ⁴⁷ *Crusader*, p.-v., 1^{er} mai 1953, p. 4.
- ⁴⁸ F.L.P.R., «Les as de la destruction des trains » in *The Crowsnest*, (juillet 1953), p. 5.
- ⁴⁹ Le récit de l'échouement du *Huron* est raconté par Meyers dans *Thunder in the Morning Calm*, Appendice J, p. 224-230. Malheureusement, par rapport à l'excellente fiche de navigation des autres bâtiments de la MRC, l'échouement du *Huron* fut le résultat de l'imprudence plutôt que des circonstances.

CHAPITRE IX

- ¹ Larry Milberry, *Air Transport In Canada*, vol.1, Toronto, CANAV books, 1997, p. 415.
- ² K. M. Molson et H. A. Taylor, *Canadian Aircraft since 1909*, Stittsville, ON, Canada's Wings, 1982, p. 298 à 304.
- ³ Ron Pickler et Larry Milberry, *Canadair: The First Fifty Years*, Toronto, CANAV Books, 1995, p. 63.
- ⁴ *Ibid.*

- ⁵ *Ibid.*, p. 162 et 163.
- ⁶ Stairs, *Diplomacy of Constraint*, p. 48.
- ⁷ Milberry, *Air Transport in Canada*, p. 415.
- ⁸ Cité dans *ibid.*
- ⁹ DHP, 681.001 (D1), « Rapport de A. R. Menzies », DEA, 12/17 octobre 1951.
- ¹⁰ Lévesque, *Attendez que je me rappelle...*, p. 107.
- ¹¹ DHP, dossier biographique de Payne.
- ¹² *London Gazette* du 5 juin 1952; *Gazette du Canada* du 7 juin 1952; AFRO 406/52. Cet extrait et la plupart des autres extraits de la *Gazette* peuvent également être consultés dans le dossier des biographies du DHP.
- ¹³ *London Gazette* du 5 juin 1952 (Liste des honneurs de la Reine); AFRO 406/52, 13 juin 1952.
- ¹⁴ *Gazette du Canada* du 30 mai 1953; AFRO 360/53, 12 juin 1953.
- ¹⁵ *Gazette du Canada* du 7 août 1954; AFRO 448/54, 13 août 1954.
- ¹⁶ DHP, dossier biographique de McNair.
- ¹⁷ Richard P. Hallion, *The Naval Air War in Korea*, Baltimore, Nautical and Aviation Publishing Company, 1986, p. 28 et 29.
- ¹⁸ Robert Jackson, *Air War Over Korea*, New York, Scribner's 1973, p. 117.
- ¹⁹ Thomas C. Hone, « Korea », dans B.F. Cooling (dir.), *Case Studies in the Achievement of Air Superiority* Washington, D. C., Center for Air Force History, 1994, p. 469 à 472.
- ²⁰ DHP, 181.003 (D 3235), « Rapport de renseignement de l'ARC, juin 1951 », p. 14.
- ²¹ *Ibid.*
- ²² Hone, « Korea », dans Cooling (dir.), *Case Studies in... Air Superiority*, p. 488 et 489.
- ²³ Jackson, *Air War Over Korea*, p. 171 et 172.
- ²⁴ *Ibid.*, p. 88.
- ²⁵ H. A. Halliday, « In Korean Skies », Pt.I, in *Roundel* (décembre 1963), p. 17.
- ²⁶ DHP, dossier biographique de Levesque.
- ²⁷ Citation pour une DFC citée dans un communiqué de presse de l'ARC de mai 1951.
- ²⁸ Halliday, « In Korean Skies », p. 18.

- ²⁹ Halliday, « In Korean Skies », Pt.II, in *Roundel* (janvier 1964), p. 16 et 17.
- ³⁰ Halliday, « In Korean Skies », Pt. I, p. 18
- ³¹ DHP, dossier biographique de Lafrance.
- ³² DHP, dossier biographique de Hale.
- ³³ ANC, RG 7, Groupe 26, vol.58, filière 190-1, dossier 6 (dossiers du Gouverneur du Canada).
- ³⁴ DHP, dossier biographique de Hale.
- ³⁵ *Ibid.*
- ³⁶ DHP, dossier biographique de Glover.
- ³⁷ *Ibid.*
- ³⁸ DHP, dossier biographique de Lindsay.
- ³⁹ DHP, dossier biographique de Mackenzie, « I was a Prisoner of the Chinese Reds » manuscrit, p. 6 et 7, 53, *passim*.
- ⁴⁰ *Ibid.*, article du *Sunday Star* de Toronto, 21 décembre 1980.

CHAPITRE X

- ¹ Cité par Gardam dans, *Korea Volunteer*, p. 177 et 178.
- ² *Ibid.*, p. 178.
- ³ État-major général, *L'Armée canadienne en Corée*, p. 69.
- ⁴ J. V. Allard et Serge Bernier, *Mémoires du général Jean V. Allard*, Boucherville, de Mortagne, 1985, p. 259 et 260.
- ⁵ DHP 96/47, vol. I.
- ⁶ *Ibid.*
- ⁷ Allard, *Mémoires [...]* p. 264 à 266.
- ⁸ Cité par Wood dans *Singulier champ de bataille*, p. 247.
- ⁹ Harry G. Summers, *Korean War Almanac*, New York, Facts on File, 1990, p. 215.
- ¹⁰ Wood, *Singulier champ de bataille*, p. 249.
- ¹¹ Allard, *Mémoires [...]*, p. 270.
- ¹² Cité par Wood dans *Singulier champ de bataille*, p. 243.
- ¹³ Allard, *Mémoires [...]*, p. 274.
- ¹⁴ Cité par Wood dans *Singulier champ de bataille*, p. 254.
- ¹⁵ *Ibid.*, p. 255 à 257.
- ¹⁶ *Ibid.*, p. 257.
- ¹⁷ *Ibid.*, p. 257 et 258.

INDEX

A

Acheson, Dean, 18, 106
Allain, J. T., 92
Allard, Jean-Victor, 81, 144, 146-147, 148
Alston-Roberts-West, M. M., 111n
Amy, E. A. C., 86
Andrewes, William, 22, 26, 30, 31, 34, 35, 36

B

Baikie, Elburne A., 126
Bailey, A. J. B., 44, 47
Baker, Arthur, 92
Barton, Len, 70
Barwise, Ken, 75
Bellefeuille, J. A., 92
Berthiaume, J. E. W., 89
Beurling, George, 139, 139n
Bingham, P. R., 101, 102
Boatner, H. L., 106, 106n, 107
Bogert, M. P., 101, 115
Bordeleau, G. F., 71, 75
Bovey, John, 126, 127
Bradette, J. A., 18, 130
Bradley, Omar, 43
Brock, Jeffrey V., 22-23, 24, 26, 30, 32, 34, 35, 36, 118
Brodie (brigadier Tom), 66, 72
Burch (lieutenant), 110
Burden, Wallis M., 126
Buxton, R. G., 100

C

Campbell, K. L., 144
Campbell, Ken, 74, 75
Campney, Ralph, 149
Camponi, R. J., 110
Cassels, A. J. H. (James), 81, 86, 96, 102, 111n
Chance, Peter G., 121, 122
Chou En-lai, 147
Churchill (premier ministre Winston), 15
Clark, Mark W., 101, 106
Claxton, Brooke, 16, 38
Clift, F. A., 148
Cloutier (soldat), 96
Coad, Basil, 67
Collier, A. L. (Andy), 26, 29, 35, 36
Colson, C. F., 106
Colwill (sergent), 110
Connolly, Don, 130
Copas, F. J., 126
Corbould, G. C., 99, 100
Corry, G. D., 48
Côté, L. G., 146
Curtis, W. A., 130
Cyr, Joseph, 122
Cyr, Sam, 109

D

Danby, E. D., 86
Decarie, Johnny, 145
Demara, Ferdinand Waldo, 122
Devigne, A. B. Jerry, 128
DeWolf, Harry G., 21, 22, 24, 117
Dextraze, Jacques A., 39, 42, 47n, 81, 83, 91, 97, 99
Diefenbaker, John G., 44n

Dodd, F. T., 106
Dorman, F. M., 88
Douglas, S., 74
Drapeau, L. R., 104
Dubé, Yvan, 83
Dubois (soldat), 102
Dupuis (soldat), 102
Dyer, G. C., 119-122

E

Eaves, Norman, 97
Eisenhower, Dwight D., 18
Ellis, W. H., 144
Endicott, J. G., 107
Engelbert, Arthur, 132

F

Falconer (sergent), 110
Firth, John, 39-42
Fischer, Harold E., 139, 140
Fleming, Sanford B., 135
Fletcher, Edward, 134
Fleury, F. J., 43
Flint, George, 76
Foulkes, Charles, 38, 48
Fowler, K. E., 110
Frost, Hubert, 119

G

Gabreski, Francis, 138
Galway, E. T., 101
Gardner, H. R., 110
Gendron (soldat), 102
Gilmour (soldat), 110
Glover, Ernest A., 137, 139
Gosselin, J. P. L. (Lionel), 42, 83
Griffiths, George, 111-114

H

Hale, Edward B., 138
Hamilton, C. J. A., 42
Hare, C. E. L., 131
Harriman, Averell, 14
Hartman (contre-amiral C. C.), 22
Hastings, Max, 67
Hibbard, J. C., 119
Hibbs, Don, 39
Hitler (Adolf), 15
Hollyer, E. H., 146
Hoskins, John, 11
Hotchin, Robert, 122
Houghton, F. L., 15

J

Jay (capitaine A. D. H.), 22
Jewkes, Victor, 46
Joy, Charles Turner, 23, 26, 87
Julien, G. P., 146

K

Keane, Robert A., 39, 43, 81, 86, 88, 98, 99
Kelly, S. G., 35, 36
Khrouchtchev, Nikita, 147
Kim Il Sung, 17, 18, 19, 20, 22, 82, 86, 147, 148
King, Mackenzie, 18, 130

L

Lafrance, Claude A., 138
 Laughton, R. C. D., 39
 LeBlanc (caporal), 102
 Leclair (chauffeur), 96
 Leir, R. H., 36
 Leonard (lieutenant), 110
 Leslie, E. M. D., 101n. *voir aussi* McNaughton, E. M. D.
 Levesque, J. A. Omer, 132-135, 136, 138, 139
 Lévesque, René, 96, 97, 131
 Liboiron, Réal, 92
 Lie, Trygve, 20
 Lindsay, James Douglas, 139, 140
 Liston, Joseph, 104

M

MacArthur, Douglas, 19, 26, 30, 32, 41, 43, 44, 70, 71
 MacBrien, J. J., 128
 Macdonald, Mary, 19
 MacDonald (caporal), 110
 Mackenzie, Andrew R. (Andy), 104, 139-140, 141, 148
 MacLeod, D. G., 104
 Magee, Arthur, 104
 Major, Leo, 92
 Malik, Jakob, 86
 Mao Tsé-toung, 15, 18, 148
 Mastronardi, E. J., 90
 Matthews, Heath, 12
 McKenzie, A. P. P., 72
 McKenzie, Harry, 96
 McLellan, H. A., 44
 McNair, Robert W. "Buck," 132
 McNaughton, E. M. D., 101, 101n
 McNeil, J. C., 144
 McOrmond, Ken, 44
 McGill, W. J., 48
 Menzies, A. R., 81, 130
 Meyers, Edward, 123
 Middleton (lieutenant D. A.), 76
 Mills, J. G. W., 76
 Mitchell, Wayne, 74
 Mountbatten, Louis, 22, 106n
 Mussels, C. H., 130, 132
 Myers, E. C. W., 13

N

Neufeld, L. G., 110
 Nixon, G. W., 135

O

O'Brennan, Matthew, 88
 Orton, J. S., 47
 Osborn (major J. R.), 74

P

Patton, George S., 66
 Payne, Donald M., 131
 Peacock, Robert S., 75n
 Pearson, Lester B., 16, 19, 37, 70, 86, 107
 P'eng (général Teh-Huai), 86
 Pero, W. D., 146
 Pickersgill, Jack, 18
 Plomer, James, 118, 119, 121, 122, 123
 Plouffe, O. J., 104
 Poole, Ernest, 88
 Pope, W. H. (Harry), 103, 146

Poulin, J. L. G., 144
 Prince, Tommy, 76
 Pugh, W. D., 88
 Pullen, H. F., 24

Q

Quinn, James, 46, 77
 Quinn, John L., 126

R

Reed, G. R., 132
 Reid, Escott, 19
 Rhee, Syngman, 17, 18, 19, 82, 147
 Riddler, 88
 Ridgway, Matthew B., 67, 71, 86, 87, 101, 118
 Roach, H. J., 88
 Rochester, D. H., 81
 Rockingham, John Meredith, 13-14, 39, 41, 42, 43, 44, 46, 47, 65, 77, 81, 83, 86, 88, 95, 98, 99, 101
 Roosevelt (Président Franklin D.), 15
 Ross, H. T., 67
 Roxborough, J. S., 101, 110
 Ryan, D. H. P., 128

S

Saxon, Donald, 123
 Scott-Moncrieff, A. K., 119, 122, 123
 Servell (chauffeur), 96
 Simonds, Guy, 46, 48, 99
 Saint-Laurent, Louis, 14-15, 16, 18, 19, 20, 148
 Stairs, Denis, 18, 118
 Staline, Joseph, 15, 147
 Sterne, H. W., 144
 Stevenson, H. C., 88
 Stilwell, "Vinegar Joe," 106n
 Stone, James R., 14, 39, 41, 43, 44, 65, 66, 67, 70, 72, 74, 75, 76, 81
 Sturgeon, C. A., 31

T

Taylor, Paul D., 24, 27, 35
 Tchang Kai-chek, 15, 18, 82
 Tees, Peter, 104
 Thackrey (contre-amiral L. A.), 35
 Trudeau, L.-F., 101
 Truman (Président Harry S.), 14, 18, 19, 43, 71
 Turgeon (caporal suppléant), 88

V

Vallee, J. A. A. G., 99
 Van Fleet, James, 71, 96
 Vokes, Chris, 42

W

Walker, Walton « Bulldog », 66, 67
 Ward, W. E., 104
 Waters, J. G., 121
 Webb, Thomas, 42
 Welland, Robert P. (Bob), 21, 24, 30, 31-32, 35, 36
 West, M. M. (Alston-Roberts-West), 111n
 Wilson-Smith, N. G., 86, 89
 Wood, H. F., 42, 114
 Wood, J. D., 67

Y

Yelle, R. J., 104



